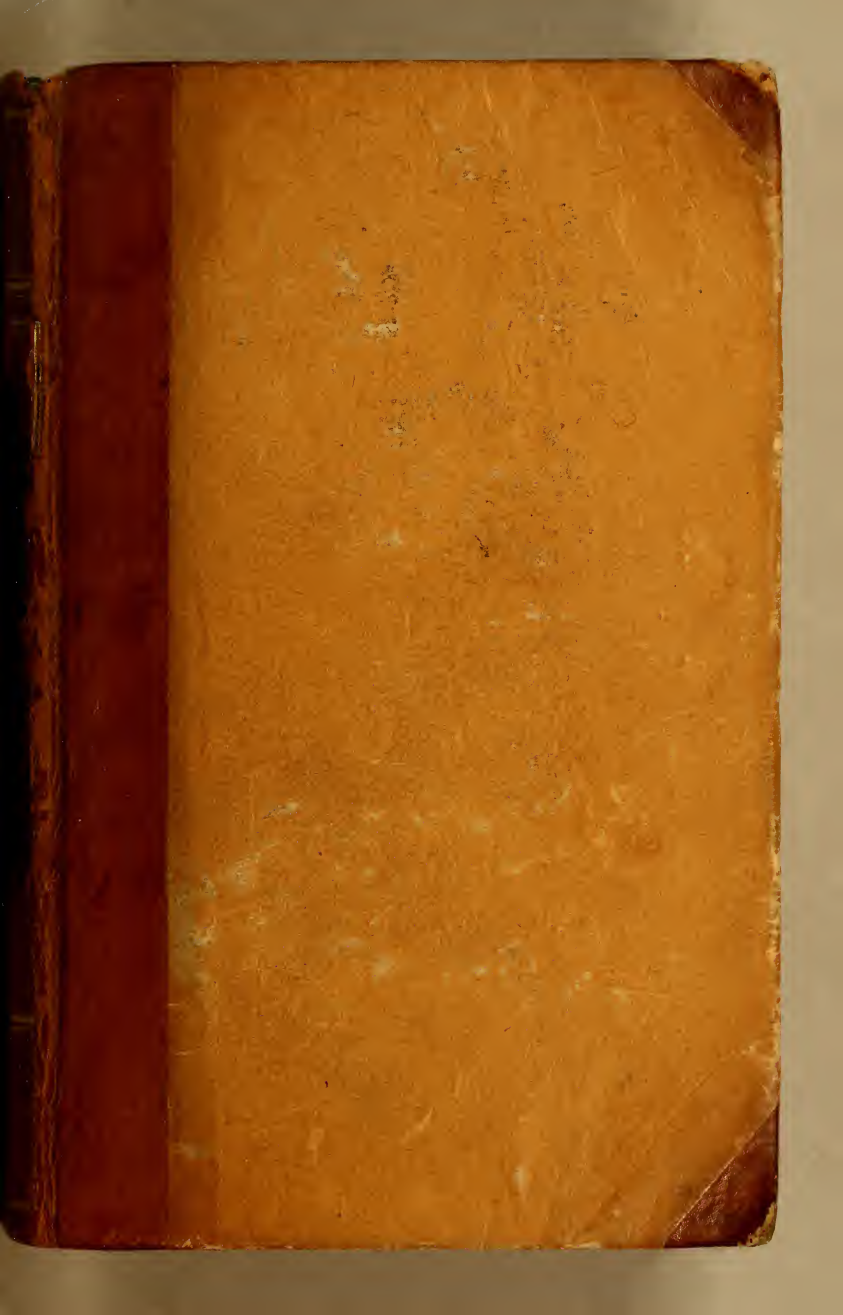


This French translation
of [illegible] [illegible] Book

VOYAGE
DE M. CARVER,
DANS L'INTÉRIEUR
DE L'AMÉRIQUE
SEPTENTRIONALE.

Not a Rebr. l

Col. p. 320,



VOYAGE

DANS

LES PARTIES INTÉRIEURES

DE

L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,

PENDANT les années 1766, 1767 & 1768.

PAR JONATHAN CARVER,

Ecuyer, Capitaine d'une compagnie de troupes provinciales pendant la guerre du Canada entre la France & l'Angleterre.

Ouvrage traduit ſur la troiſieme édition Angloiſe, par M. de C.... avec des remarques & quelques additions du traducteur.



YVERDON.

M. DCC. LXXXIV.



PRÉFACE.

LE voyage du Capitaine Carver a reçu en Angleterre un accueil qui lui a procuré très-promptement trois éditions. On a cru, par cette raiſon, contribuer à l'inſtruction générale en faiſant paſſer cet Ouvrage dans la langue françoiſe. On y trouvera en effet des détails très-curieux, ſoit ſur la Géographie intérieure de l'Amérique, ſoit ſur les mœurs des Nations qui l'habitent. Le Capitaine Carver ayant paſſé un hiver entier au milieu d'une Nation preſque uniquement connue de nom par les Européens, ſavoir les *Nadoeſſis*, ayant vécu avec les *Aſſinipoils*, autre Nation des plus éloignées au delà des grands lacs, ayant été enfin amené dans ces pays reculés par des vues bien différentes de celles qui y ont conduit quel-

quefois d'autres voyageurs, on doit s'attendre à trouver ici une peinture plus exacte des mœurs Indiennes que dans toutes les autres Relations. Les Auteurs de ces dernieres n'ont pour la plupart pénétré que chez des Nations dont la physionomie morale, si l'on peut ainsi parler, avoit déja été altérée par leur communication avec les Européens, ainsi que le remarque judicieusement le Capitaine Carver.

Mais quelque curieux que soit ce voyage, il n'est qu'une fort petite partie d'un plus étendu & plus périlleux que cet intrépide voyageur avoit projetté; car son objet étoit d'atteindre, par le secours des Indiens dont il espéroit se concilier l'amitié, quelqu'une des rivieres qui traversent cet immense continent de l'Est à l'Ouest, & vont se jetter dans la mer Pacifique. Ce projet fut dérangé par les contre-tems qu'il éprouva & qu'il raconte; mais il ne doutoit point, d'après la connoissance qu'il avoit du

caractere hospitalier des Indiens & celle de leurs langues, qu'il n'eût pu réussir. Il est vrai qu'on peut être inquiet sur ce qu'il fût devenu, étant une fois arrivé sur les bords de la mer Pacifique ; car comment faire le trajet de mer qui l'eût encore séparé des établissemens Russes sur la côte du Kamshatka ? Il comptoit, à ce qu'il paroît, trouver sur ces côtes des navigateurs Russes, ou revenir en Canada par le même chemin.

Quoi qu'il en soit, le desir d'effectuer ce voyage accompagna le Capitaine Carver en Angleterre, & il nous apprend qu'il en avoit inspiré l'idée à M. Withworth, Membre du Parlement, qui avoit formé à cet effet une Compagnie. Il s'agissoit seulement d'obtenir du Gouvernement quelques encouragemens, & il y avoit lieu de les espérer, lorsque la guerre élevée entre l'Angleterre & ses colonies fit échouer ce projet.

Cet incident & la mort du Capitaine Carver n'ont cependant pas anéanti les

germes de l'émulation qu'il avoit inspirée à cet égard. Une gazette de France de cette année nous apprend qu'une Société de particuliers riches & qualifiés, formée en Angleterre, va mettre ce projet à exécution, à-peu-près de la maniere qu'il a été conçu par M. Withworth & M. Carver. Une compagnie d'hommes sages & déterminés, avec des ouvriers de diverse espece & sur-tout des constructeurs, doit passer en Canada; après avoir atteint l'extrêmité Nord-Ouest du lac Supérieur, elle se liera d'amitié avec diverses Nations qui viennent y trafiquer. De-là, accompagnant chez elles ces Nations, dont quelques-unes demeurent à plusieurs mois de marche à l'Ouest, ces voyageurs doivent nécessairement rencontrer des rivieres coulant dans cette direction. Ils construiront alors des embarcations légeres, après avoir hiverné chez quelqu'une de ces Nations pour apprendre leur langage & prendre connoissance

des peuples voiſins. Ils deſcendront quelqu'une de ces rivieres ; & enfin arrivés au bord de la mer Pacifique, ils conſtruiront un bâtiment propre à tenir la mer, reconnoîtront les côtes voiſines, & iront, ſuivant les circonſtances, au Kamshatka ou aux Philippines. Telle eſt du moins la marche la plus probable de cette compagnie de voyageurs ; marche qui n'eſt aſſurément pas exempte de grands dangers, malgré le calumet de paix qui peut-être ne ſert pas partout. On ne peut que faire des vœux pour la réuſſite d'un projet en comparaiſon duquel les navigations du Capitaine Cook ne ſont, pour ainſi dire, que des voyages ordinaires & ſans danger. Mais revenons à l'objet de cette Préface.

Il nous reſte à ſolliciter l'indulgence de nos Lecteurs pour les fautes qui ont pu nous échapper dans cette traduction. Il s'y en eſt gliſſé pluſieurs. Du reſte, nous croyons pouvoir dire

qu'elles ſont peu importantes pour le fond ; ceux qui nous connoiſſent ſavent que, livrés par état à des occupations très-impérieuſes, nous n'avons pu donner ni à la reviſion de notre manuſcrit ni à celle des épreuves, qu'un tems très-limité.



COURTE NOTICE
DE LA VIE
DU CAPITAINE CARVER.

IL eſt peu d'hommes qui ne ſoient doués d'une diſpoſition prédominante qui ſe manifeſte de bonne heure, & qui ſe perpétue dans tous les périodes de la vie: diverſes circonſtances peuvent, il eſt vrai, la modifier, ou lui mettre des entraves; mais dans toutes les occaſions intéreſſantes, ce penchant inné reprend ſon aſcendant, & forme le caractere propre & diſtinctif de l'individu.

Jonathan Carver, l'Auteur d'un Voyage qu'on publie, en eſt un exemple. Il étoit petit-fils de Guillaume-Joſeph Carver de Wigan, dans le comté de Lancaſtre, qui avoit ſervi en Irlande avec le grade de capitaine, ſous le roi Guillaume. Ce prince fut ſi content de ſon ſervice, qu'il crut devoir le recompenſer par le gouvernement de la province de Connecticut, dans la Nouvelle-Angleterre; il en fut, à ce qu'on croit, le premier Gouverneur pourvu par la couronne.

Notre Auteur naquit en 1732 à Stillwatter dans le Connecticut, Province devenue depuis mémorable par la reddition de l'armée du général Burgoyne aux Américains. Son

pere qui faisoit dans cette ville les fonctions de juge de paix, mourut, le laissant âgé seulement de quinze ans. Il avoit reçu les élémens d'une éducation aussi soignée que le comportoit sa naissance & les commodités du lieu qu'il habitoit. C'est pourquoi comme il étoit destiné à la médecine, on le plaça aussi-tôt après la mort de son pere, chez un médecin d'Elisabeth-Town, dans la même province; mais une profession de cette nature ne convenoit nullement à cet esprit ardent, entreprenant & aventurier, dont le jeune Carver étoit doué. C'est pourquoi il l'abandonna bientôt, & entra à dix-huit ans comme enseigne dans le régiment de Connecticut. Il y servit, soit en cette qualité, soit comme Capitaine, jusqu'en 1757, où ce régiment faisant partie de l'armée du général Webb, fut envoyé pour renforcer la garnison du fort Guillaume-Henri. Ce fut par le plus grand bonheur que M. Carver échappa au massacre presque général que les Indiens de l'armée de Montcalm firent de cette garnison après la reddition du fort; il en raconte ailleurs les circonstances d'une maniere si pittoresque, qu'on croit y être présent, & que les cheveux en dressent à la tête.

Après cette malheureuse avanture, M. Carver servit successivement dans le bataillon d'infanterie-légere du colonel Olivier Partridge, ensuite dans le régiment d'infanterie réguliere du colonel Wettcomb, & enfin dans celui du colonel Saltonstall. Ce

fut dans ces différens corps qu'il aſſiſta à la plupart des combats & des ſiéges qui déciderent du ſort du Canada.

Nous aurions deſiré pouvoir raſſembler quelques traits plus particuliers de la vie & des actions de notre Auteur pendant cet intervalle de tems. Mais cela nous a été impoſſible. Nous ſommes ſeulement fondés à dire, d'après les recommandations & atteſtations de perſonnes de grades ſupérieurs, qui ſont entre nos mains, qu'il ſe conduiſit d'une maniere diſtinguée : car elles font non-ſeulement l'éloge de ſa conduite militaire, mais encore de ſa conduire religieuſe, civile & morale. Auſſi voit-on en différens endroits de cet ouvrage éclater ces qualités d'une maniere à inſpirer la plus grande eſtime pour l'Auteur de cette relation, & toute croyance pour les faits qu'il rapporte, quoiqu'il y en ait d'aſſez extraordinaires.

Le Capitaine Carver, poſſédant des qualités ſi propres à lui procurer de l'avancement ; étant iſſu de parens reſpectables, ſoit par leurs places, ſoit par leur fortune ; doué enfin d'un courage, d'une ſagacité & d'un eſprit d'entrepriſe qui ſe trouvent rarement réunis, on pourroit demander pourquoi il n'a jamais paſſé au-deſſus du grade de Capitaine.

Nous n'en trouvons d'autre raiſon que la modeſtie qui, dans le Capitaine Carver, accompagnoit ſes autres qualités (1). En effet,

---

(1) *Note du traducteur.* J'avoue que j'ai abrégé

ces qualités, ſoit innées, ſoit acquiſes, ſembloient lui être inconnues, tant elles lui étoient naturelles. Elles étoient même accompagnées dans lui d'une ſorte de défiance & de timidité vraiment extraordinaires. On en ſera convaincu, quand on ſaura qu'il eſt mort preſque de beſoin, avec trois commiſſions dans ſa poche.

Le traité conclu à Paris entre la France & l'Angleterre en 1763, ayant mis fin à la guerre, le Capitaine Carver jugea ſes ſervices militaires déſormais inutiles, & abdiqua ſon emploi. Mais ſon penchant naturel pour les entrepriſes rares & périlleuſes, ne lui permit pas de jouir d'un repos auquel il n'étoit point accoutumé. Il ſe mit à examiner de quelle maniere qui pourroit encore ſervir ſa patrie, & contribuer à lui procurer les avantages qu'elle avoit droit d'eſpérer de l'immenſe acquiſition qu'elle venoit de faire par la paix. Il réſolut pour cet effet de reconnoître les régions les plus intérieures de l'Amérique; & de pénétrer, s'il étoit poſſible, juſqu'à la mer Pacifique, à travers les terres: c'eſt-là qu'il commence à nous rapporter lui-même les événemens de ſa vie, en nous décrivant ſes voyages, juſqu'à ſon arrivée en Angleterre.

---

ici l'original. Je n'ai pas reçu la diſſertation de d'Editeur Anglois, qui prétend que *true fortitude is the genuine offspring of an humble mind*, ou que la vraie force (le vrai courage), eſt le naturel rejetton d'une ame modeſte, &c. Je conce-

Quoique je n'aie pu me procurer d'autres faits à y ajouter, un ſentiment de reconnoiſſance pour les ſervices de cet ingénieux voyageur, & de conſidération pour ſa perſonne, m'a engagé à tracer cette légere eſquiſſe de ſon caractere.

Mais cette ſtérilité de matériaux eſt en quelque ſorte compenſée par les intéreſſantes relations qu'il nous a communiquées, & qui non-ſeulement le regardent perſonnellement, mais en particulier ce vaſte continent Américain, juſqu'à préſent inconnu aux habitans de l'Europe, & même à ceux des parties cultivées de l'Amérique.

En effet, dans la deſcription de ces vaſtes régions, il ſaiſit toutes les occaſions de montrer les avantages qu'elles préſentent relativement au commerce, en s'appuyant ſur une exacte connoiſſance de leurs productions & des mœurs des nations qui les habitent. En traçant, par exemple, le ſpectacle pittoreſque du lac Pepin, quoique ſon imagination ſoit exaltée par la magnificence enchantereſſe de cette ſcene, elle ne l'eſt cependant pas au point de l'empêcher de faire attention à ſa ſituation, en tant qu'elle eſt favorable au commerce de ſon pays. Au milieu de ce raviſſement, il projette de rendre

---

vrois plus facilement que la modeſtie eſt le rejetton ou le caractere propre de la vraie force ou du vrai mérite ; ce qui eſt préciſément l'inverſe. Au ſurplus, ceci s'applique auſſi bien au Capitaine Carver.

ce lac & ſes environs le centre d'un immenſe commerce avec le peuple dont les noms & les différentes tribus ſont à peine connues dans les parties commerçantes de l'Empire Britannique.

La longue réſidence du Capitaine Carver au milieu des *Nadoeſſis* & des *Chippeways*, l'avoit mis à portée d'acquérir la connoiſſance de leurs langues. Il s'étoit auſſi concilié l'amitié de pluſieurs de leurs chefs par la maniere judicieuſe & hardie dont il avoit interpoſé ſa médiation entre deux de leurs partis. Les *Nadoeſſis* voulant lui marquer leur reconnoiſſance du ſervice qu'il leur avoit rendu en cette occaſion, lui donnerent par un acte formel un terein conſidérable ſitué au Nord du lac Pepin; l'original de cette conceſſion, ſouſcrite par deux chefs, eſt en ma poſſeſſion: & comme un pareil acte eſt propre à exciter la curioſité des lecteurs, je vais en inſérer ici une copie.

„ A Jonathan Carver, chef ſous le puiſſant „ roi Georges III, roi des Anglois & autres „ nations, des guerriers duquel la renommée „ a frappé nos oreilles, & nous a été plus au „ long confirmée par les récits de notre frere „ le ſuſdit Jonathan Carver; Nous, chefs des „ *Nadoeſſis*, dont les ſceaux ſont ici appoſés, „ en reconnoiſſance des préſens & autres „ bons ſervices que ledit Jonathan Carver „ nous a faits & rendus, ainſi qu'à nos alliés, „ lui donnons, concédons & tranſportons par „ ces préſentes & à ſes héritiers, pour nous

„ &

„ & nos héritiers à jamais, la totalité d'un
„ territoire limité comme il ſuit; ſavoir, de-
„ puis le ſaut Saint-Antoine, en deſcendant
„ le long de la rive gauche du Miſſiſſipi à-
„ peu-près Sud-Eſt, juſqu'à l'extrêmité mé-
„ ridionale du lac Pepin, où la riviere des
„ Chippeways tombe dans ledit fleuve, &
„ de-là, cinq journées de chemin à l'Eſt (à
„ raiſon de vingt milles anglois par journée),
„ & puis au Nord, ſix journées de marche,
„ eſtimées de la même maniere, & de-là au
„ ſaut Saint-Antoine en ligne droite; Nous
„ donc, en notre nom & celui de nos héri-
„ tiers & repréſentans, donnons au ſuſdit
„ Jonathan Carver toutes les ſuſdites terres
„ avec tous les arbres, rochers, montagnes
„ & rivieres, ne nous réſervant pour nous
„ & nos deſcendans que le droit de chaſſe
„ & pêche ſur tous les terreins non plantés
„ ou mis en valeur par le ſuſdit Jonathan
„ Carver, ſes héritiers ou repréſentans. En
„ foi de quoi, nous avons appoſé au préſent
„ nos ſceaux reſpectifs. A la grande Caver-
„ ne, le premier Mai de l'année 1767. Signés,
„ *Hânopâdjatin*, & *Ottah-Tongoum-Liſcah*;
„ (avec leurs marques & ſceaux, dont l'un
„ eſt une eſpece de ſcarabée, & l'autre un
„ ſerpent)".

Peu après cette époque, notre Auteur retourna à Boſton, où il arriva après une abſence de deux ans & demi, pendant leſquels il avoit parcouru environ ſept mille milles. Il y travailla à rédiger ſon journal; après quoi

il s'embarqua pour l'Angleterre, & y arriva en 1769. Les raiſons qui l'engagerent à ce voyage ſont rapportées par lui-même dans l'introduction & à la fin de ſa relation. Le lecteur permettra qu'on l'y renvoye.

Lorſqu'il vint en Angleterre, il étoit muni des témoignages les plus propres à conſtater ſon mérite à tous égards; le général Gage, gouverneur de la Nouvelle-Angleterre, lui en avoit donné un qui ſembloit lui promettre l'accueil le plus favorable. Il préſenta donc une requête au roi, qui la renvoya aux Lords commiſſaires du commerce & des plantations.

Mais dans un vaſte Etat où chaque mouvement dépend d'une multiplicité de reſſorts, la complication eſt telle, que ſouvent les parties de la machine les plus éloignées du centre reſſentent à peine l'influence des principales. Je ne ſais ſi le mauvais ſuccès des propoſitions du Capitaine Carver doit être attribué à cette cauſe, ou ſi le bureau ne porta pas de ſes découvertes & de ſes vues un jugement conforme à l'idée qu'il en avoit reçue. Quoi qu'il en ſoit, il ſe regarda non-ſeulement comme négligé, mais comme traité avec injuſtice. Le rôle de ſolliciteur ou ſuppliant convenoit mal à ſon caractere. Une ame énergique & ſenſible comme la ſienne, ne pouvoit deſcendre à cette importunité & cette adulation qui trop ſouvent ſont les ſeuls moyens de s'attirer le ſouris & la faveur des gens en place. Sans cela, on peut raiſonnablement penſer que la grande connoiſſance qu'il avoit de

l'intérieur de l'Amérique, & du caractere de ses habitans, auroit pu gagner le gouvernement à l'employer sur le théâtre sanglant des divisions survenues entre la mere-patrie & ses colonies. Il eût pu servir la premiere utilement, & même toutes les deux; car à une fidélité inviolable pour son roi, il joignoit un ferme attachement à ses compatriotes Américains, en sorte que ce double principe agissant à la fois sur lui l'auroit également conduit à l'égard des puissances belligérantes, & auroit peut-être amené une conciliation. Mais loin d'être regardé comme une acquisition utile pour le parti dominant, dont l'objet étoit d'asservir l'Amérique ou de l'anéantir, sa voix ne fut pas même entendue au milieu des clameurs d'un peuple soulevé.

Un homme isolé, & parlà uniquement chargé de ses propres besoins, peut trouver dans un pays commerçant & industrieux des ressources pour subsister. Mais quand on est chef d'une famille dont la subsistance dépend souvent de l'industrie de ce chef seul, la difficulté est non-seulement plus grande, mais vraiment inquiétante pour une ame sensible. Telle étoit la situation du Capitaine Carver. Les détresses de l'ame occasionnent bientôt l'affoiblissement du corps, & cet affoiblissement est encore accéléré par le manque des choses les plus nécessaires à la vie. Ainsi la constitution du Capitaine Carver, quoique originairement très-vigoureuse, s'affoiblit de jour en jour. Cependant la considération d'une famille souffrante exalta, pour ainsi dire, son coura-

ge au-deſſus de ſes forces ; en ſorte qu'il paſſa encore l'hiver de 1779 en exerçant le chétif emploi de commis d'une lotterie. Mais enfin ſes forces l'abandonnerent par degrés ; une diſſenterie, ſuite d'abſtinences forcées, lui ſurvint, & peu après s'y joignit une fievre putride qui l'enleva. Ainſi périt au milieu de l'une des premieres villes de l'univers un homme qui avoit ſacrifié ſa fortune & riſqué ſa vie dans la vue de rendre à ſa patrie d'importans ſervices. Il mourut le 31 Janvier 1780, à l'âge de quarante-huit ans, & fut enterré au cimetiere de Holywell-Mount.

Le Capitaine Carver étoit d'une ſtature au-deſſus de la médiocre, & d'une conſtitution fortement muſclée. Ses traits annonçoient la fermeté de ſon ame & ſa réſolution, & il garda juſqu'à ſes derniers momens ſa complexion vermeille. A l'égard de ſes qualités ſociales, il étoit de bonne & agréable compagnie avec les perſonnes de ſa connoiſſance familiere ; mais ſa modeſtie & ſon extrême défiance de lui-même le rendoient fort réſervé. Son ſtyle épiſtolaire étoit facile. Il faiſoit enfin fort joliment des vers ; & j'ai vu quelques morceaux de ſa poéſie, où il y avoit de la vivacité & beaucoup d'harmonie dans la verſification.

Les ſeules productions que j'aie vues du Capitaine Carver ſont cet ouvrage & un traité ſur la culture du tabac qu'il publia en 1779. Le premier parle pour lui, & l'opinion du public eſt ſuffiſamment atteſtée par la vente rapide de deux éditions dans l'eſpace de deux ans.

Le traité du tabac eſt un *in*-8°. de 54 pages, contenant des gravures de la plante, & une deſcription de ſa culture dans le continent de l'Amérique. Comme cette plante forme aujourd'hui une des branches les plus conſidérables du commerce entre l'ancien & le nouveau monde, & qu'elle croît avec vigueur auſſi bien en Europe qu'en Amérique, elle eſt ſuffiſamment connue, & l'on croît pouvoir ſe diſpenſer d'en rien dire.



INTRODUCTION.

LA derniere guerre avec la France fut à peine terminée par le Traité de 1763, que je commençai à réfléchir sur les moyens dont je pourrois servir encore ma patrie, & contribuer à lui rendre utile l'acquisition du vaste pays qui venoit de lui être cédé. Il me parut indispensable pour cet effet, que le gouvernement fût d'abord instruit du véritable état & des productions de ces nouveaux domaines. Dans cette vue, je résolus pour premiere preuve de mon zele, d'examiner les parties les plus reculées de ces immenses régions, & de n'épargner ni soins ni dépenses pour parvenir à des connoissances si avantageuses à mon pays. Je n'ignorois pas que je trouverois de grands obstacles à mon dessein; car tant que les François conserverent leur domination dans l'Amérique Septentrionale, ils avoient pris un grand soin de cacher à toutes les autres nations

la connoiſſance des parties intérieures de ce continent. Pour mieux remplir cet objet, ils avoient même publié des cartes inexactes, & des relations capables d'induire en erreur, en donnant aux nations Indiennes des ſurnoms particuliers, & non leurs véritables noms. Je ne déciderai pas ſi l'intention des François étoit d'empêcher que ces nations fuſſent connues ou qu'on commerçât avec elles, ou s'ils le faiſoient dans la vue de cacher ce qu'ils diſoient d'elles en parlant en leur préſence. Mais quel qu'en fut le motif, cela tendoit à jetter dans l'erreur.

Pour prouver combien les Anglois avoient été trompés par ces deſcriptions Françoiſes, & combien leurs connoiſſances ſur le Canada étoient reſſerrées, j'obſerverai qu'avant la priſe du fort de Crown-point, il étoit réputé imprenable. Mais à peine fut-il rendu, qu'on reconnut qu'il ne devoit ſa grande ſécurité qu'à de faux rapports, & qu'il eût pu être foudroyé par un petit nombre de canons de quatre. Sa ſituation même qu'on repréſentoit comme ſi avantageu-

ſe, ne devoit cette renommée qu'à la même erreur.

On ne peut cependant diſconvenir que les François n'aient publié quelques cartes de ces pays qui paroiſſent exactes; mais elles ſont d'un ſi petit volume & ſur une ſi petite échelle, qu'elles ſont preſque inintelligibles. Les ſources du Miſſiſſipi y ſont entierement déplacées. Je puis l'affirmer d'après ma propre expérience; car après les avoir examinées, & après avoir comparé leur ſituation avec les cartes Françoiſes, j'ai trouvé qu'elles y étoient fort mal placées, & je ſuis convaincu que ces cartes avoient été uniquement copiées ſur de groſſieres eſquiſſes des cartes dreſſées par les Indiens.

Il y a plus. Juſqu'au moment où les François évacuerent le Canada, ils continuerent à ſe conduire ſur le même plan, & à ſupprimer toute trace de connoiſſances utiles pour les vainqueurs; car quoiqu'ils fuſſent parfaitement inſtruits de tout ce qui concernoit les lacs, & ſur-tout le lac Supérieur, puiſqu'ils y entretenoient un bâtiment conſidérable, ils n'en avoient que des cartes fort

incorrectes. J'y ai découvert beaucoup d'erreurs relativement à ses isles & à ses bayes dans l'étendue de onze cents milles que j'ai parcourue en canot. Les François enfin en nous remettant ces vastes pays, avoient pris soin de laisser les lieux qu'ils avoient occupés, dans l'état sauvage où ils les avoient trouvés, & avoient en même tems détruit toutes leurs forces navales sur les lacs. J'ai observé moi-même la carcasse d'un grand vaisseau, brûlé jusqu'à fleur-d'eau à l'embouchure du détroit Sainte-Marie.

Ces difficultés ne furent cependant pas suffisantes pour me détourner de mon dessein, & je me préparai à l'exécuter. Ce que j'avois principalement en vue étoit de reconnoître d'abord les mœurs, les usages, la langue & les productions naturelles du haut Missisipi, & ensuite de déterminer la largeur de ce vaste continent qui s'étend depuis l'Océan Atlantique jusqu'à la mer Pacifique entre les 43 & 46e degrés de latitude septentrionale. Si j'avois pu remplir cet objet, j'aurois proposé au gouvernement d'établir un poste dans le voisi-

nage du détroit d'Anian, qui, ayant été découvert par Drake, appartient aux Anglois. Je ſuis convaincu que cela auroit beaucoup facilité la découverte du paſſage par le Nord-Oueſt ou de la communication ſoupçonnée entre l'Océan Pacifique & la baye de Hudſon; objets de recherches ſi pénibles & ſi infructueuſes juſqu'à ce moment. Mais indépendamment d'un but ſi important, qui peut douter qu'un établiſſement dans cette partie de l'Amérique ne préſentât une foule d'autres avantages plus que capables de compenſer la dépenſe qu'il pourroit coûter; car un pareil établiſſement donneroit ſans doute naiſſance à de nouvelles branches de commerce; il prépareroit de nouvelles découvertes, & enfin il ouvriroit pour aller à la Chine & aux établiſſemens Anglois des Indes Orientales, un paſſage beaueoup plus court que celui du cap de Bonne-Eſpérance ou du détroit de Magellan.

Les avantages qui doivent accompagner le ſuccès d'une pareille entrepriſe ne peuvent ſe manifeſter que par un concours heureux de circonſtances à venir.

Mais je ne doute nullement que mon plan n'ait ſon exécution dans un tems ou un autre. Au reſte, quelque éloignée qu'elle ſoit, ſi elle eſt conduite convenablement, ceux qui y réuſſiront en retireront un gain immenſe & qui ſurpaſſera leur attente; & j'aime à croire que tandis qu'ils ſe féliciteront de ce ſuccès, ils jetteront quelques bénédictions ſur celui qui, le premier, leur en a montré le chemin. Quelque ſtérile que ſoit cette récompenſe de mes travaux, je me fais un plaiſir de l'enviſager dans l'avenir, & je goûte d'avance une ſatisfaction à laquelle mes froides cendres ſeront inſenſibles.

Les tems à venir peuvent ſeuls développer le degré de puiſſance auquel doit parvenir ce vaſte pays, quand la culture & les arts auront ſuccédé à l'état ſauvage qu'il préſente actuellement; car comme le ſiége de la puiſſance ſemble ſe porter ſans ceſſe vers l'Occident, on ne peut douter qu'à une certaine époque de floriſſans Empires ne s'élevent dans ces vaſtes ſolitudes, &c. que de riches palais, de magnifiques temples

ſurmontés de dômes dorés & perçans les nues, ne ſuccédent aux miſérables huttes des Indiens qui y ſont diſperſées de loin en loin, & dont la ſeule décoration conſiſte dans leurs trophées barbares (1).

Comme quelques-uns des paſſages précédens ont déja annoncé le peu de ſuccès de mon projet de pénétrer par terre juſqu'à la mer Pacifique, je me crois obligé d'ajouter que cela ne vient point de ce que ce projet étoit impraticable; car plus j'ai été en avant, plus je me ſuis convaincu de la poſſibilité de ſon exécution. Mais ce ſont des circonſtances imprévues qui m'ont fait échouer; & quoique je n'aie rempli qu'une petite partie de mes vues, je me ſuis aſſez avancé pour faire des découvertes qui peuvent être utiles à ceux qui renouvelleront ma tentative, & ſervir de baſe à un plus heureux ſuccès. Je me flatte,

---

(1) *Note du traducteur.* Il n'y a nul doute que la révolution à laquelle la paix vient de mettre le ſceau, ne hâte ce moment. Quelles reſſources, en effet, ne préſente pas ce vaſte continent à tant d'hommes trop preſſés dans nos Etats Européens.

d'ailleurs, que ce que je vais dire n'a été publié par aucun de ceux qui ont commercé avec les nations de l'intérieur de l'Amérique. Telles ſont en particulier, la relation que je donne des mœurs & uſages des *Nadoeſſis* ; celle de la ſituation des ſources des quatre grands fleuves qui prennent naiſſance à quelques lieues ſeulement les uns des autres, vers le centre de ce vaſte continent; ſavoir, la riviere Bourbon qui ſe jette dans la baye de Hudſon, celle de Saint-Laurent, le Miſſiſſipi & l'Oregon ou la riviere de l'Oueſt qui verſe ſes eaux dans la mer Pacifique.

Les obſtacles qui me forcerent de revenir ſur mes pas, avant d'avoir accompli mon deſſein, ſont ceux-ci. A mon arrivée au fort de Michillimakinac, le poſte le plus éloigné des Anglois vers l'Oueſt, je m'adreſſai à M. Rogers qui en étoit gouverneur, pour qu'il me fût fourni un aſſortiment d'effets propres à faire des préſens aux Indiens qui habitent le pays que j'avois réſolu de parcourir. Il le fit autant qu'il le put au moment; mais il me promit en même

tems de me procurer ce qui me manquoit, aussi-tôt que j'aurois atteint le saut Saint-Antoine. J'ai appris dans la suite que ce gouverneur avoit accompli sa promesse, en ordonnant que ces effets me fussent délivrés; mais que ceux à qui il les avoit confiés en avoient fait usage pour eux-mêmes.

Ainsi, déchu de mon attente de ce côté, je jugeai nécessaire de retourner à la *Prairie-le-Chien* (1); car il étoit impossible d'aller plus avant, sans présens à faire pour me procurer une réception favorable. C'est ce que je fis au commencement de 1767. Mais j'y éprouvai le même désagrément de ne pouvoir m'approvisionner de quoi que ce fût. Ainsi ma course à l'Ouest étant retardée par ce contre-tems, je pris la résolution d'aller au Nord, pour reconnoître la communication des sources

(1) *Note du traducteur.* C'est une espece de grand marché Indien sis sur le Mississipi, où se rassemblent les traiteurs ou marchands Canadiens, & quantité de nations Indiennes pour leurs échanges mutuels. Il y regne une treve perpétuelle & scrupuleusement observée.

du Miſſiſſipi avec le lac Supérieur, & rencontrer au grand portage, ſur la côte Nord-Oueſt de ce lac, les traiteurs qui y viennent annuellement de Michillimakinac pour y négocier avec les *Sioux*, les *Killiſtinos*, les *Mahas*, les *Aſſinipoils* & autres Indiens du Nord-Oueſt qui s'y rendent dans la même vue. Je me propoſois d'y acheter des effets propres à mon objet, & enſuite de pourſuivre mon voyage avec quelqu'une de ces nations par le *lac de Pluie*, le lac *du Bois* & le lac *Ouinipique*, juſqu'aux ſources de la riviere de l'Oueſt, qui tombe, comme je l'ai dit, dans le détroit d'Anian, ou quelque autre part ſur la côte de la mer Pacifique.

Je remplis la premiere partie de mon deſſein, & j'atteignis dans le tems convenable le lac Supérieur. Mais par un haſard malheureux, les traiteurs que j'y rencontrai n'avoient aucuns effets qui ne leur fuſſent néceſſaires pour ſatisfaire aux demandes qui leur étoient faites dans ces parties éloignées. Ainſi, déconcerté une ſeconde fois dans mon projet, je me vis obligé de regagner

le même lieu d'où j'avois commencé mon excurſion. Je le fis, après néanmoins avoir employé encore quelques mois à examiner & reconnoître les bayes & les rivieres qui ſe déchargent dans cet immenſe amas d'eau.

Comme on doit être curieux de connoître les raiſons pour leſquelles j'ai différé ſi long-tems de communiquer au public des découvertes auſſi intéreſſantes pour tous ceux qui ont des relations avec l'Amérique, je vais les publier de la maniere la plus ſimple & la plus *candide*, ſans y mêler aucune plainte du mauvais traitement que j'ai éprouvé.

A mon arrivée en Angleterre, je préſentai une requête au conſeil de S. M. pour être rembourſé des ſommes que j'avois dépenſées pour le ſervice du gouvernement. Elle fut renvoyée au bureau des commiſſaires du commerce & des plantations. Ils jugerent, d'après ſon contenu, les connoiſſances que je pouvois donner aſſez importantes pour me mander de paroître devant eux. J'obtempérai à ce meſſage, je ſubis un long examen,

examen, & je pense, à la satisfaction des commissaires. Cet examen fini, je demandai ce qu'on vouloit que je fisse de mes papiers. Le premier Lord me répondit sans hésiter que je pouvois les publier quand je voudrois. J'en traitai donc avec un libraire. Mais à peine l'ouvrage alloit être mis sous presse, que je reçus un nouvel ordre du bureau des plantations, de mettre à son greffe toutes mes cartes & journaux, avec tous les papiers relatifs à mes découvertes. Pour obéir à cet ordre, je fus obligé de racheter assez cherement mon manuscrit; je m'efforçai de faire joindre cette nouvelle dépense à l'état de celles que j'avois déja présentées; mais ma demande fut rejettée, quoiqu'en disposant de mon manuscrit, je n'eusse fait qu'user de la permission du bureau. Enfin, cette dépense, toute considérable qu'elle étoit, resta à ma charge, & je fus obligé de me contenter de ce qu'on m'alloua.

Dans cette situation fâcheuse, je n'ai de recours qu'à la faveur du public, auquel je fais part aujourd'hui de mes

découvertes & de mes obſervations ; dont heureuſement j'avois conſervé une copie. Je le fais d'autant plus volontiers, qu'on m'a aſſuré que mes originaux, livrés au bureau des plantations, étoient égarés, en ſorte que probablement ils ne verroient jamais le jour. J'ai la confiance que ces obſervations feront utiles aux uns, & agréables aux autres ; utiles à ceux qui ont intérêt de connoître les pays adjacens à leurs poſſeſſions, agréables à ceux qui, guidés par une louable curioſité, aiment à s'inſtruire des mœurs & des uſages des différens habitans du globe. Les premiers y trouveront des connoiſſances avantageuſes pour leur commerce, les autres y trouveront une ample matiere à leur amuſement dans la deſcription des différentes nations qui habitent ce vaſte continent à peine connu. Enfin, je dois me flatter que cet ouvrage ſera auſſi favorablement reçu que des deſcriptions d'isles qui ne préſentent d'autre intérêt que celui d'une ſtérile nouveauté, ou des relations des voyages, dont l'utilité ne ſauroit jamais compenſer

les dépenſes immenſes qu'ils ont occaſionnées.

Afin de rendre cet ouvrage auſſi clair & intéreſſant qu'il eſt poſſible, je donne d'abord une relation de la route que j'ai ſuivie ſur cet immenſe continent. Je décris, en paſſant, le nombre des habitans, la ſituation des lacs, des rivieres, des bayes, des montagnes, & je donne une idée des productions principales. Dans la ſeconde partie, je traites des moeurs, des uſages, du caractere & des langues des Indiens; ce que je termine, en donnant un dictionnaire des principaux mots en uſage dans les langues des *Chippeways* & des *Nadoeſſis*. La troiſieme contient une deſcription plus détaillée des animaux & végétaux qui m'ont paru être particuliers à cette partie intérieure de l'Amérique, ou qui m'ont préſenté l'objet de quelque remarque utile. Je termine le tout par un ſupplément contenant quelques vues qui me ſont ſurvenues après la rédaction de mon ouvrage.

Le *mille* dont je fais uſage eſt le mille commun d'Angleterre, dont 58 au

degré, & par conſéquent tant ſoit peu plus fort que celui d'Italie, dont il en faut 60 au degré.



VOYAGE



VOYAGE DE M. CARVER,

DANS L'INTÉRIEUR DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

PREMIERE PARTIE,

CONTENANT le Journal de ce Voyage.

AU mois de Juin 1766, je partis de Boston, & je pris le chemin d'Albany & Niagara, pour me rendre à Michillimakinac, fort situé entre les lacs Huron & Michigan, à environ treize cents milles de Boston. Ce fort est le plus éloigné de nos comptoirs vers le Nord-Ouest; & par cette raison, je le regardai comme le lieu le plus propre à me servir de point de départ, pour commencer mon excursion, & pénétrer dans

les régions peu connues que j'avois deſſein d'examiner.

Je renverrai mes lecteurs à une multitude d'ouvrages déja publiés, & contenant des relations de ces parties de l'Amérique qui, étant adjacentes à nos établiſſemens les plus éloignés, ont été fréquemment décrites. Ainſi je me bornerai à la deſcription des parties les plus intérieures qui ont été rarement viſitées, & ſont à peine connues. En faiſant cette deſcription, j'aurai ſoin de me contenir ſcrupuleuſement dans les bornes de l'exacte vérité, & je me garderai de ces exagérations extravagantes trop fréquemment employées par les voyageurs, pour piquer la curioſité du public, & ſe donner de l'importance. J'aurai auſſi l'attention de ne rapporter aucune obſervation que celles que j'aurai faites moi-même, ou que je tiendrai des perſonnes dont le caractère de véracité m'a paru un sûr garant de leur exactitude.

Michillimakinac, d'où j'ai commencé mon voyage, eſt un fort entouré d'une forte paliſſade, & ordinairement défendu par une garniſon de cent hommes. Il contient environ trente maiſons, dont une ſert au gouverneur, & l'autre au commiſſaire. Il eſt auſſi habité par pluſieurs négocians, qui l'ont choiſi comme un poſte convenable pour commercer avec les nations voiſines. Son nom, dans la langue des Indiens Chippeways, ſes voiſins, ſignifie une tortue; & il y a apparence qu'il a reçu ce nom d'une

isle qu'on apperçoit du fort, à six ou sept milles au Nord-Est, & qui présente l'apparence de ce reptile.

Pendant la guerre avec les Indiens, qui suivit la reddition du Canada à l'Angleterre, ce fort fut enlevé par surprise. L'armée Indienne sous le commandement de Pontiac, célebre guerrier Indien, & de tout tems attaché à la France, étoit composée de diverses nations, telles que les *Hurons*, les *Miamis*, les *Chippeways*, les *Ottaways*, les *Pontowatimis*, les *Missisâges* & plusieurs autres. Les Indiens avoient très-adroitement concerté leur plan. Ils s'approcherent du fort comme amis, & commencerent par un jeu de balle; jeu extrêmement usité parmi eux, & assez ressemblant à la paulme. Dans le fort de leur jeu, auquel assistoient quelques officiers Anglois comme spectateurs, ils jetterent la balle comme par hazard au-delà de la palissade; ce qu'ils répéterent deux ou trois fois pour écarter davantage tout soupçon; & quelques Indiens alloient à chaque fois la chercher. Enfin, ayant par ce manége rassuré parfaitement la sentinelle de la porte du Sud, une partie des Indiens s'y jetta, & le reste les suivant aussi-tôt, ils se mirent en possession du fort sans résistance. Ils eurent toutefois l'humanité de faire grace de la vie à la garnison & aux marchands; mais ils les firent prisonniers, & les emmenerent tous. Cependant quelque tems après, ils les conduisirent à Montréal, où ils fu-

rent rachetés à un prix modéré. Le fort fut aussi rendu aux Anglois, lors de la paix conclue entr'eux & Pontiac, par le commandant du détroit.

Je fis dans ce lieu les dispositions nécessaires pour poursuivre mon voyage, & j'obtins du major Rogers, commandant du fort, une lettre de crédit sur quelques marchands Anglois & Canadiens qui partoient pour négocier sur le Mississipi; il me promit aussi un nouvel approvisionnement d'effets, quand je serois arrivé au saut de Saint-Antoine. Je quittai donc le fort le 3 Septembre 1766, de compagnie avec ces traiteurs. J'étois convenu avec eux qu'ils me fourniroient les choses dont j'aurois besoin pour faire des présens aux chefs des Indiens, tandis que je serois avec eux, conformément aux ordres du gouverneur. Il étoit arrêté que quand je serois arrivé à l'extrêmité de leur route, j'y trouverois d'autres guides, & que j'y attendrois le nouvel approvisionnement d'effets promis par le major Rogers.

Nous partîmes donc ensemble, & nous arrivâmes le 18 au fort de la baye. Ce fort est situé à l'extrêmité méridionale d'une baye du lac *Michigan*, appellée par les François la baye des Puants. Les Anglois l'ont depuis nommé la *Baye-verte*, à cause de son apparence. Car en quittant Michillimakinac au printems, & dans un tems où les arbres ont à peine commencé de bourgeonner, on trouve en arrivant à la baye, tout

le pays qui l'avoiſine déjà couvert de verdure, quoique la route ne ſoit que de quinze jours; la végétation y eſt déjà avancée comme en plein été.

Ce fort n'eſt pareillement formé que d'une paliſſade, & étant fort dégradé feroit à peine réſiſtance contre la plus petite artillerie. Il avoit été conſtruit par les François pour protéger leur commerce, peu de tems avant la reddition du Canada; & alors les Anglois y mirent une garniſon, compoſée d'un officier & de trente hommes. Ils furent faits priſonniers par les *Ménomonies*, peu après la ſurpriſe de Michillimakinac, & depuis ce tems, le fort n'a plus eu de garniſon ni été réparé.

La baye dont je parle a de longueur quatre-vingt dix milles; mais ſa largeur varie beaucoup, étant en quelques endroits de quinze milles, & en d'autres de vingt à trente. Elle court Nord-Eſt & Sud-Oueſt. A ſon embouchure dans le lac, il y a une file d'iſles qui va du Nord au Sud; on la nomme le *grand Travers*. Cette file d'isles eſt d'environ trente milles de longueur, & ſert à faciliter le paſſage des canots, en les défendant des vents qui ſoufflent quelquefois avec violence ſur le lac. Du côté du Sud-Eſt eſt le paſſage le plus favorable & le plus sûr pour la navigation.

Ces isles ſont, pour la plupart, petites, & couvertes de rochers, dont quelques-uns ſont d'une groſſeur ſurprenante, & ſemblent avoir été travaillés de main d'ar-

tiftes. Dans la meilleure & la plus grande de ces isles eft fituée une ville ou village des *Ottaways*. J'y trouvai un des principaux chefs de cette nation, qui me reçut avec tous les égards qu'il eft poffible de témoigner à un étranger; mais ce qui me parut fort fingulier, & qui paroîtra tel à tout homme non informé des coutumes indiennes, ce fut l'accueil que je reçus lorfque je mis pied à terre. Nos canots s'étant approchés de terre à la diftance d'environ quatre-vingts toifes, les Indiens commencerent un feu de joie fort étrange. Il confiftoit dans plufieurs décharges de leur moufqueterie chargée à balles, mais dirigée de maniere à les faire paffer feulement quelques toifes au-deffus de nos têtes. Pendant ce tems, ils couroient d'un arbre à l'autre, faifant feu, & fe comportant comme au milieu d'un combat véritable. Je fus d'abord extrêmement furpris, & peu s'en fallut que je n'ordonnaffe à ceux qui m'accompagnoient de leur ripofter, dans la perfuafion où j'étois que leurs intentions étoient hoftiles. Mais je fus détrompé par un des traiteurs qui me dit que telle étoit leur maniere de recevoir les chefs des autres nations; & je pris plaifir à cette marque de diftinction qu'ils me donnoient.

Je ne reftai qu'une nuit avec eux. Parmi les préfens que je fis aux chefs, il y avoit quelques liqueurs fpiritueufes, avec lefquelles ils fe mirent en belle humeur, &

commencerent à former une danſe qui dura preſque toute la nuit. Le matin, lorſque je partis, le chef m'accompagna juſqu'au rivage; & auſſi-tôt que je fus embarqué, il fit d'une voix haute & avec une grande ſolemnité, une fervente priere pour moi. Il me dit, „ que le Grand-Eſprit te faſſe faire un bon voyage; qu'il te donne un ciel „ ſans nuage & des eaux tranquilles pendant le jour; puiſſes-tu coucher toutes „ les nuits dans une peau de caſtor, y jouir „ d'un ſommeil non interrompu & de rêves agréables! Puiſſes-tu enfin trouver „ une protection conſtante ſous le grand „ calumet de paix!" Il continua ſes prieres ſur ce ton, autant de tems que je le pus entendre.

Je dois obſerver que quoique les Européens ſoient portés à ſe former une idée très-défavorable de ces Sauvages, comme ils les appellent, je reçus de chacune de leurs tribus, dans les parties intérieures, le traitement le plus honnête & le plus hoſpitalier; je ſuis même convaincu que juſqu'à ce qu'ils ſoient pervertis par les liqueurs ſpiritueuſes de leurs voiſins plus policés, ils obſervent cette conduite amicale envers les étrangers. Leur haine invétérée & leur cruauté envers leurs ennemis ſont à la vérité propres à jetter des ombres ſur ce tableau; mais ce défaut eſt héréditaire parmi eux; & ayant reçu ſa ſanction d'une coutume abſolument immémoriale, il a jetté chez eux de trop profondes racines pour en être jamais extirpé.

Je mangeai chez ce peuple d'un pain fort extraordinaire. Les Indiens font en général peu d'uſage de ce mets nourriſſant. Lorſque leur blé eſt en lait, comme ils diſent, c'eſt-à-dire, juſtement avant qu'il commence à mûrir, ils expriment la graine de la balle dans laquelle il croit, & ils l'écraſent en forme de pâte; cela peut ſe faire ſans l'addition d'aucun liquide, le lait qui coule du grain en tenant lieu. Ils forment enſuite cette pâte en gâteaux, & les enveloppant dans des feuilles de jonc, ils les mettent dans des fours chauds où ce pain eſt bientôt cuit. Je n'en ai jamais mangé d'auſſi délicat & d'auſſi bon goût.

Cet endroit n'eſt qu'un petit village, compoſé d'environ vingt-cinq maiſons ou cabanes, & qui peut mettre ſur pied ſoixante ou ſoixante-dix guerriers. Je n'y trouvai rien de plus remarquable.

Le terrein au Sud-Eſt de la baye Verte eſt un terrein ordinaire, couvert d'une grande quantité de cyprès, de pins & de ſapins. Quelques-uns ont dit que la communication entre le lac Michigan & la baye Verte eſt impraticable à des bâtimens plus grands qu'un ſimple canot, à cauſe des bancs de roches qui ſe trouvent entre les isles du *Grand-Travers.* Mais en ſondant, j'ai trouvé que le paſſage étoit ſuffiſant pour des bâtimens de 60 tonneaux, & d'une largeur proportionnée.

La terre adjacente au fond de cette baye eſt très-fertile. Le pays eſt uni, & préſente une perſpective extrêmement agréable & étendue.

Il n'y a que peu de familles qui habitent le fort, dont la ſituation eſt à l'Oueſt de la *riviere du Renard*, & vis-à-vis, à l'Eſt de ſon embouchure, ſont établis les François qui cultivent la terre, & qui paroiſſent vivre très-commodément.

La baye Verte ou des Puants eſt un de ces lieux auxquels les François ont donné des ſobriquets. Elle eſt appellée par les habitans des environs, la baye des *Menonomies*. Je ne ſais pourquoi les François l'ont appellée la baye *des Puants*. Suivant eux, ce n'étoit point dans la vue d'induire en erreur les étrangers ; mais parce que, au moyen de ces noms, ils pouvoient converſer entr'eux, même en préſence des Indiens, ſans être entendus. Car ceux qui vont à la traite ont obſervé que lorſqu'en parlant enſemble, ils venoient à la nommer, cela leur donnoit des ſoupçons, & les portoit à croire ou qu'on parloit mal d'eux ou qu'on avoit quelque mauvais deſſein. Pour y remédier, ils donnerent à ces nations, ou aux lieux qu'elles habitent, des noms particuliers. La ſeule mauvaiſe conſéquence qui en réſulte eſt que les géographes Anglois & François donnent, dans les cartes de l'intérieur de l'Amérique, différens noms aux mêmes lieux, & par-là jettent dans l'embarras ceux qui ont intérêt de les connoître.

Le lac Michigan, dont la baye Verte fait partie, eſt ſéparée du lac Huron par le détroit de Michillimakinac; il eſt ſitué entre les 42 & les 46 degrés de latitude, & entre les 84

& les 87 degrés de longitude Oueſt. Sa plus grande longueur eſt de deux cent quatre-vingts milles ; ſa largeur eſt de quarante, & ſa circonférence d'environ ſix cents. Il y a une file remarquable de petites isles, commençant vis-à-vis la ferme d'Askin, & courant environ trente milles au Sud-Oueſt dans le lac ; on les appelle les *Isles des Caſtors*. Leur ſituation eſt fort agréable, mais le ſol en eſt nu. Elles préſentent cependant un fort bel aſpect.

Au Nord-Oueſt du lac, les eaux ſe diviſent en deux bayes. Celle du côté du Nord ſe nomme la baye des Noquets, & l'autre la *Baye-Verte*, dont nous venons de parler.

Les eaux de ce lac, comme celles de tous les autres, ſont d'une extrême limpidité & d'une profondeur ſuffiſante pour d'aſſez grands bâtimens. La moitié de l'eſpace du côté de l'Eſt qui s'étend juſqu'au lac Huron, appartient à la nation des *Ottaways*. La ligne qui les ſépare des *Chippeways*, court à peu près Nord & Sud, & va depuis l'extrêmité Sud du lac Huron, à travers les hauteurs, juſqu'à Michillimakinac, qu'elle partage par le centre. De-là il arrive que lorſque ces deux nations ſe trouvent enſemble pour la traite auprès de ce fort, elles campent chacune ſur leurs terres, & à peu de toiſes de la paliſſade.

Le pays adjacent, ſoit à l'Oueſt, ſoit à l'Eſt du lac Michigan, n'a rien de remarquable, ſi ce n'eſt que dans les lieux où il eſt entrecoupé par des ruiſſeaux ou de pe-

tites rivieres ſe jettant dans le lac, il eſt extrêmement fertile ſur leurs bords. Ceux du lac produiſent une grande quantité de cериſes, appellées *cериſes de ſable*, qui ne ſont pas moins remarquables par la maniere dont elles croiſſent que par leur ſaveur exquiſe. Elles viennent ſur de petits buiſſons, dont la hauteur n'excede pas quatre pieds, & dont les branches en ſont chargées au point de plier & de ſe repoſer ſur le ſable. Comme elles ne mûriſſent que ſur le ſable, dont la chaleur contribue apparemment à leur qualité, les François leur ont donné le nom ci-deſſus. Leur groſſeur n'excede pas celle d'une balle de piſtolet; mais on les regarde comme ſupérieures à tous les autres fruits de ce genre, pour être confits dans des liqueurs ſpiritueuſes. Il croit encore à l'entour du lac beaucoup de groſeilles rouges & noires, & une grande abondance de genievre qui produit des bayes de la plus belle eſpece.

On voit auſſi croître dans ces lieux une grande quantité de ſumaks, dont la feuille cueillie à la Saint Michel, lorſqu'elle devient rouge, eſt fort eſtimée par les naturels; ils la mêlent à-peu-près en quantité égale avec leur tabac, à la fumée duquel elle communique une agréable odeur. Près de ce lac, & alentour des autres, croît auſſi une ſorte de ſaules appellés par les François *bois rouge*. L'écorce de cet arbriſſeau, lorſqu'il n'a qu'un an, eſt d'une belle couleur écarlate; mais à meſure que

l'arbre vieillit, elle prend une couleur mêlée de gris & de rouge. Les tiges de cet arbuſte croiſſent pluſieurs enſemble & s'élevent juſqu'à ſix ou huit pieds, mais ſans avoir plus d'un pouce de diametre. L'écorce étant enlevée de deſſus la tige, deſſéchée & miſe en poudre, ſert aux Indiens à la mêler avec leur tabac, & forme pour eux le meilleur tabac d'hyver. Ils ſe ſervent pendant l'été, pour le même objet, d'un buiſſon qui croit vers les grands lacs, & qu'ils appellent Segokimac; il rampe ſur terre comme la vigne, s'étendant quelquefois juſqu'à huit ou dix pieds; ſa feuille eſt de la grandeur d'un ſchelling, preſque ronde, de la fermeté & de la couleur de la feuille de laurier; c'eſt, autant que je puis en juger d'après l'aſpect de l'arbre, un *ſempervirens*. Ces feuilles étant deſſéchées & pulvériſées, ſont employées par les Indiens à les mêlanger avec le tabac qu'ils fument ſeulement pendant l'été. Par ces trois équivalens, les pipes des Indiens ſont abondamment fournies toute l'année, & comme ce ſont de grands fumeurs, ils mettent beaucoup de ſoin à les ramaſſer au tems propre & à les préparer.

Le 20 Septembre 1766, je partis de la *baye Verte*, & je m'acheminai vers la *riviere du Renard*, toujours en compagnie avec des traiteurs & quelques Indiens. Le 25 j'arrivai au principal village des *Ouinebagos*, qui eſt ſitué dans une petite isle, préciſément à l'extrêmité Eſt du lac Ouinebago.

La reine qui préſide ſur cette nation comme un Sachem, me reçut fort civilement, & me traita d'une maniere diſtinguée pendant les quatre jours que je reſtai dans ſon village.

Le jour après mon arrivée, je raſſemblai les chefs, auxquels je demandai la permiſſion de traverſer leur pays, pour aller viſiter des nations plus éloignées avec leſquelles j'avois des affaires importantes. Cela me fut accordé auſſi-tôt, la demande leur ayant paru une ſorte de compliment fait à leur nation : la reine aſſiſta à cette aſſemblée ; mais elle fit peu de queſtions, & ſe borna à quelques avis peu importans ſur les affaires de la nation. Car les femmes n'aſſiſtent point à ces aſſemblées nationales, à moins qu'elles ne ſoient revêtues de l'autorité ſuprême, & même alors il n'eſt point d'uſage qu'elles haranguent comme font les chefs. C'étoit une femme fort âgée, petite de taille, & qui, par l'ajuſtement, n'étoit pas fort diſtinguée de pluſieurs jeunes femmes qui formoient ſa ſuite. Ces ſuivantes de la reine témoignoient beaucoup de plaiſir, lorſque je donnois des marques de reſpect pour leur maîtreſſe, ſur-tout lorſque je la ſaluois ; ce que je fis ſouvent pour me concilier leur bienveillance. Dans ces occaſions, la bonne vieille femme s'efforçoit de ſe donner un air de gaieté & de jeuneſſe, & par ſon ſourire, elle montroit le plaiſir que lui faiſoit le reſpect que je lui témoignois.

Pendant le ſéjour que je fis en ce lieu,

je m'occupai à quelques obſervations ſur le pays, & à faire les recherches les plus approfondies qu'il me fut poſſible ſur l'origine, les uſages & la langue de ce peuple. Ces recherches m'autoriſent à conclure que les *Ouinebagos* réſidoient originairement dans quelqu'une des provinces du Nouveau Mexique, & qu'ayant été chaſſés, ſoit par des diviſions inteſtines, ſoit par les Eſpagnols, ils s'étoient réfugiés dans ces parties plus ſeptentrionales, depuis environ un ſiecle.

Mes raiſons pour adopter cette ſuppoſition ſont, en premier lieu, leur attachement inaltérable pour les Indiens *Nâdôeſſis*, qui leur donnerent dans leur émigration les ſecours les plus empreſſés, quoique leur réſidence actuelle ſoit à plus de ſix cents milles de leur pays originaire.

En ſecond lieu, la différence de leur dialecte d'avec celui de toutes les autres nations Indiennes qu'on a juſqu'à préſent découvertes; car ce dialecte eſt un jargon guttural & inarticulé, qu'aucun de leurs voiſins n'entreprend ſeulement d'apprendre. Ils converſent avec les autres nations dans la langue des *Chippeways*, qui eſt la langue régnante depuis les *Mohacks* du Canada, juſqu'aux habitans des bords du Miſſiſſipi, & depuis les Hurons & les Illinois, juſqu'auprès de la baye de Hudſon.

En troiſieme lieu, leur haine invétérée pour les Eſpagnols. Quelques-uns me dirent qu'ils avoient fait des excurſions dans

le Sud-Oueſt, qui avoient duré quelques lunes. Un ancien chef, avec lequel je fis une connoiſſance plus particuliere, me raconta que, quarante-ſix hivers auparavant, il avoit marché à la tête de cinquante guerriers vers le Sud-Oueſt, pendant trois lunes; que durant cette expédition, pendant qu'ils traverſoient une plaine, ils découvrirent un corps de cavaliers, qui appartenoit aux hommes noirs; c'eſt ainſi qu'ils nomment les Eſpagnols (ſans doute à cauſe de leur couleur brune). Auſſi-tôt qu'ils les apperçurent, ils ſe cacherent juſqu'à la nuit. Alors ils s'approcherent d'eux auſſi près qu'ils purent, pour diſtinguer leur nombre & leur état. Ayant trouvé qu'ils étoient trop nombreux pour pouvoir les attaquer avec avantage en plein jour, ils attendirent qu'ils ſe fuſſent livrés au ſommeil; alors ils fondirent ſur eux, & après avoir tué la plus grande partie des hommes, ils prirent quatre-vingts chevaux chargés de ce qu'ils appellent de la pierre blanche. C'étoit apparemment de l'argent; car il remarquoit que les chevaux étoient ferrés de la même matiere, & qu'elle ſervoit auſſi à orner leurs brides. Après avoir ainſi raſſaſié leur vengeance, ils emporterent leur butin; & s'étant ſuffiſamment éloignés des Eſpagnols qui avoient échappé à leur furie, ils laiſſerent dans les bois ce poids inutile & mépriſable pour eux: ils monterent les chevaux, & rejoignirent leurs compatriotes. Je conjecture que le parti qu'ils avoient ſurpris étoit la caravan-

ne qui apporte annuellement à Mexico l'argent qu'on retire des mines ſituées vers les ſources du *Colorado*; & que le combat ſe donna dans les plaines qui avoiſinent les ſources de la riviere de *Santa-Fé*, ou de celle *del Norte*, qui ſe jette dans le Mexique, à l'Oueſt du *Miſſiſſipi*.

Les *Ouinebagos* peuvent mettre ſur pied environ deux cents guerriers. Leur village contient à-peu-près cinquante maiſons, ſolidement conſtruites avec des paliſſades, & l'isle où il eſt ſitué eſt d'environ cinquante acres. Elle eſt à environ trente-cinq milles de la *Baye-Verte*, en les comptant ſuivant le cours de la riviere.

Cette riviere, juſqu'à quatre ou cinq milles de la baye, a un courant fort doux; mais de là juſqu'au lac d'où elle ſort, elle eſt pleine de rochers & fort rapide. Nous fûmes obligés en pluſieurs endroits de quitter nos canots, & de les porter aſſez loin. Sa largeur eſt en général, depuis la baye Verte juſqu'au lac *Ouinebago*, d'environ ſoixante-dix à cent verges. Ses bords ſont très-bons, & clairement boiſés en chênes & en coudriers.

Le lac *Ouinebago* eſt d'environ quinze milles de longueur, de l'Eſt à l'Oueſt, & de ſix milles de largeur. A un de ſes angles, du côté du Sud-Eſt, il reçoit une riviere qui prend ſa ſource près d'une des branches de celle des Illinois. Je la nommai la riviere des Crocodiles, d'après une hiſtoire qui court chez les Indiens, & ſuivant laquelle ils

ils avoient tué quelque part ſur ſes bords un animal extraordinaire, mais qui, d'après leur deſcription, ne pouvoit être qu'un alligator, ou un crocodile.

La terre adjacente au lac eſt très-fertile & abondante en raiſins, prunes & autres fruits qui croiſſent ſans culture. Les *Ouinebagos* y cultivent beaucoup de blé d'Inde, de fèves, de citrouilles & de melons d'eau avec un peu de tabac. Le lac eſt très-poiſſonneux, & il eſt couvert ſur la fin de l'année de canards ſauvages & de ſarcelles. Cette derniere eſpece y eſt fort nombreuſe, & eſt extrêmement bonne & graſſe; elle vaut beaucoup mieux que celle qu'on trouve près de la mer, parce qu'elle acquiert cette excellente graiſſe en ſe nourriſſant de riz ſauvage qui croit abondamment ſur les bords du lac.

Je pris enfin congé de la bonne vieille reine; ayant fait mes préſens, & reçu ſes adieux, je partis de ſon village le 29 Septembre. Après avoir fait douze milles, j'arrivai au lieu où le lac reçoit la riviere *du Renard*, ſur le côté Nord. Nous remontâmes cette riviere, & le 7 Octobre nous arrivâmes au grand portage qui la ſépare de la riviere *Ouiſconſin*.

La riviere *du Renard*, depuis ce portage juſqu'à la baye Verte, a environ cent quatre-vingts milles de cours. Depuis le lac *Ouinebago* juſqu'au portage, ſon courant eſt modéré, & elle eſt fort profonde; ce qui n'empêche pas qu'en quelques endroits, un canot ne trouve de la difficulté à paſ-

ſer. Cela vient des embarras qu'y cauſent les tiges de riz qui ſont fort hautes, fort épaiſſes, & fort abondantes. Le pays des environs eſt très-fertile & très-propre à la culture, excepté en quelques endroits voiſins de la riviere où il eſt trop bas. Il n'eſt pas trop boiſé en aucune partie; mais il le ſeroit ſuffiſamment pour les beſoins d'une nombreuſe colonie. Cette riviere eſt comme le rendez-vous de la plus grande quantité d'oiſeaux ſauvages que j'aie rencontrés aucune part dans mes voyages. Le ſoleil en eſt quelquefois obſcurci pendant pluſieurs minutes.

A environ quarante milles du lac, en remontant la riviere, on trouve un petit village de la même nation des *Ouinebagos.*

Enfin, les cerfs & les ours ſont en grande quantité dans ce pays, & l'on prend un grand nombre de caſtors & d'autres animaux à fourrures ſur les ruiſſeaux qui ſe jettent dans cette riviere.

La riviere dont je parle eſt remarquable pour avoir été, il y a environ quatre-vingts ans, la réſidence des nations unies des Ottagamis & des Sâkis, que les François, ſuivant leur uſage de donner des ſobriquets, avoient nommées les nations des Sacs & des Renards. Un Indien m'en a raconté l'anecdote ſuivante.

Il y a environ ſoixante ans, me dit-il, que des miſſionnaires & des traiteurs François ayant été pluſieurs fois inſultés par ces Indiens, un parti François & Indien, ſous

le commandement du capitaine Morand, fit une incursion chez eux. Ce capitaine partit de la baye Verte en plein hiver, tems où ils étoient loin de soupçonner une pareille visite; & marchant sur la neige jusqu'à leur village, ils les surprirent, en tuerent ou prirent prisonniers la plus grande partie. En retournant à la *baye Verte*, un des chefs Indiens qui avoit la conduite d'un nombre considérable de prisonniers, s'arrêta pour boire dans un ruisseau. Pendant ce tems-là, ses compagnons continuerent leur route; ce qu'une femme du nombre des prisonniers ayant observé, elle le saisit tout-à-coup avec ses deux mains par la partie la plus susceptible d'un sentiment exquis, & le tint ainsi jusqu'à ce qu'il expirât. Comme ce chef, par la vive douleur qu'il ressentoit, fut d'abord mis hors d'état d'appeller ses amis & de donner aucune alarme, ils allerent en avant sans soupçonner ce qui venoit d'arriver, & la femme Indienne ayant coupé les liens qui étoient à l'arriere-garde, s'échappa avec eux. Cette héroïne fut traitée comme la libératrice de sa nation, & décorée de la dignité de chef, avec la prérogative de transmettre le même honneur à ses descendans; distinction qui n'est point d'usage, & qui n'est accordée que dans des cas extraordinaires.

Pendant les douze milles que je parcourus avant d'atteindre le portage, j'observai nombre de petites montagnes qui s'étendent jusque tout près. On ne peut, à la

vérité, le regarder que comme des collines, quand on les compare avec celles du derriere des colonies; mais comme c'étoient les premieres que je rencontrois depuis ma ſortie de Niagara, & après une courſe de onze cents milles, je n'ai pas voulu les paſſer ſous ſilence.

La riviere *du Renard*, à ſon entrée dans le lac *Ouinebago*, eſt large d'environ cinquante verges; mais de là au portage, elle diminue par degrés, au point de n'avoir plus que cinq à ſix verges de largeur, excepté en quelques endroits où elle forme de petits lacs d'une profondeur conſidérable. Je ne me rappelle rien de plus remarquable concernant cette riviere, ſinon que dans une partie de ſon cours, elle ſerpente tellement pendant cinq milles, qu'après avoir fait ce chemin, on n'a avancé que d'un quart de mille.

Le portage entre la riviere du Renard & l'*Ouiſconſin*, n'eſt que d'un mille trois quarts, quoique dans quelques cartes, il paroiſſe être de dix milles. Mais je ne puis m'empêcher d'obſerver ici que toutes les cartes que j'ai vues ſont fort défectueuſes en cette partie. Les rivieres en général y ſont repréſentées comme courant dans une direction contraire à leur direction réelle; & pluſieurs de leurs branches, particuliérement de celles du Miſſiſſipi, ſont omiſes. Cela a-t-il été fait par les géographes François, à deſſein, ou faute de connoiſſance ſuffiſante du local! C'eſt ce que je ne ſaurois dire. Mais à coup

sûr, des voyageurs qui compteroient ſur leur exactitude dans les parties que j'ai viſitées, ſeroient fort induits en erreur. Ayant examiné avec beaucoup de ſoin tout le pays que j'ai parcouru, je puis aſſurer que la carte que je préſente eſt la plus exacte qu'on ait encore vue.

Une moitié environ de l'eſpace qui ſépare les deux rivieres, eſt couverte d'un marais où croit une grande quantité d'herbe fort longue. Le ſurplus eſt une pleine qui préſente çà & là quelques chênes & pins croiſſant pêle-mêle. J'y obſervai un grand nombre de ſerpens ſonnettes. Un traiteur François, nommé M. Pinniſance, me raconta ſur un de ces reptiles une hiſtoire fort extraordinaire, dont il avoit été, me dit-il, témoin oculaire. Un Indien de la nation des *Menomonies* ayant pris un de ces ſerpens, parvint à l'apprivoiſer, & quand il l'eut fait, il le traita comme une Divinité, l'appellant ſon grand-pere, & le portant toujours avec lui dans une boëte. Cet Indien avoit ainſi promené ſon ſerpent pendant pluſieurs étés, lorſque M. Pinniſance le rencontra un jour au portage, préciſément au moment où il alloit à la chaſſe d'hiver. Le François fut fort étonné de voir l'Indien mettre à terre la boëte qui contenoit ſa Divinité, & l'ouvrir pour lui donner la liberté, en diſant qu'il étoit bien sûr du tems de ſon retour, qui ſeroit au mois de Mai ſuivant. Comme on étoit alors en Octobre, le François dit à l'Indien, dont la ſim-

plicité l'étonnoit, qu'il imaginoit qu'il attendroit long-tems après le mois de Mai le retour de ſon grand-pere. Mais l'Indien avoit une telle confiance dans l'obéiſſance de ſon animal, qu'il offrit de parier deux gallons de rum, qu'au tems marqué il reviendroit & rentreroit dans ſa boëte. On convint du pari, & la ſeconde ſemaine de Mai fut priſe pour l'époque du retour. Ce tems arrivé ils ſe retrouverent au rendez-vous, & l'Indien mit ſa boëte à terre en appellant ſon grand-pere. Le ſerpent ne l'entendit apparemment pas, & le tems étant expiré, l'Indien convint qu'il avoit perdu. Cependant n'étant point découragé, il offrit de parier le double que ſon *grand-pere* arriveroit dans deux jours au plus tard. On en convint encore & voilà qu'au ſecond jour, vers les une heure après midi le ſerpent arriva, & rentra de lui-même dans la boëte qui avoit été miſe à ſa portée. Ce François juroit que rien n'étoit ſi vrai que cette hiſtoire, & d'après les récits que j'ai entendu faire de la docilité de ces animaux, je ne vois aucune raiſon de douter de ſa vérité.

J'ai obſervé que la branche principale de la riviere *du Renard* vient du Sud-Oueſt, & que celle de l'*Ouiſconſin* vient du Nord-Eſt. J'ai auſſi remarqué que pluſieurs des petites branches de ces deux rivieres, couroient en y deſcendant à quelques pieds l'une de l'autre un peu au Sud du portage. C'eſt un exemple que l'Amérique ſeule nous préſente; ſavoir, que deux rivieres puiſſent prendre leurs ſources auſſi près l'une de l'autre;

& après avoir coulé en ſens contraire, ſe décharger dans des mers auſſi prodigieuſement éloignées. Car la premiere, après avoir traverſé pluſieurs immenſes lacs, & après avoir couru près de deux mille milles, tombe dans le golfe de Saint-Laurent; & l'autre, après avoir joint le Miſſiſſipi, & après avoir coulé à-peu-près le même nombre de milles, tombe dans le golfe du Mexique. J'eus occaſion l'année ſuivante de faire une obſervation ſemblable ſur la proximité de différentes branches du fleuve de Saint-Laurent & de celui du Miſſiſſipi; & je puis l'apporter en preuve de l'erreur de l'opinion où ſont quelques géographes que des rivieres prenant leur naiſſance auſſi près l'une de l'autre doivent leur origine à la même ſource. Car j'apperçus une ſéparation bien viſible entre ces différentes ſources, quoiqu'en quelques endroits elles s'approchaſſent tellement que j'aurois pu enjamber de l'une à l'autre.

Le 8 Octobre, nous mîmes nos canots à l'eau dans l'*Ouiſconſin*, qui, en cet endroit, a déjà plus de cent verges de largeur; & le lendemain, nous arrivâmes au grand village de Sâkis. Ce village indien eſt le plus grand & le mieux conſtruit que j'aie jamais vu. Il contient environ quatre-vingt dix maiſons, dont chacune eſt aſſez vaſte pour pluſieurs familles. Elles ſont conſtruites de planches travaillées, proprement aſſemblées, & couvertes d'écorce d'une maniere ſi compacte, que les pluies les plus fortes n'y

peuvent pénétrer. Au-devant des portes, il y a des appentis commodes, dans lesquels les habitans s'asseyent, quand le tems le permet, & fument leurs pipes. Les rues sont régulieres & spacieuses, ensorte que cette ville ou village paroît plutôt l'habitation d'un peuple civilisé que d'une nation sauvage. Le terrein des environs est excellent. Dans leurs plantations qui sont adjacentes à leurs maisons, & qui sont proprement tenues, ils cultivent du mays, des fèves, des melons, &c. ensorte que ce lieu est estimé le marché le mieux fourni où les traiteurs puissent trouver ce dont ils ont besoin, à huit cents milles de distance à la ronde.

Les Sâkis peuvent lever trois cents guerriers, qui sont généralement employés tous les étés à faire sur les *Illinois* & les *Panis* (1), des incursions dont ils reviennent d'ordinaire avec nombre de prisonniers. Mais ces nations leur rendent bien la pareille, & à leur tour détruisent un grand nombre de Sâkis: ce qui est sans doute la cause pour laquelle ils sont toujours en petit nombre.

Pendant le séjour que je fis en ce lieu, je reconnus quelques montagnes qui sont à environ quinze milles au Sud, & qui sont abondantes en mine de plomb. Je montai sur

(1) *Note du Traducteur.* Les Panis sont une nation établie vers l'embouchure du Missouri dans le Mississipi.

une des plus élevées, d'où j'eus une vue étendue du pays. On n'apperçoit fort au loin que des monticules dépouillés d'arbres, qui, dans l'éloignement, ressemblent à des meules de foin. Quelques-uns des vallons offrent seulement des bouquets de sapins & de chênes rabougris. Le plomb y est si abondant, que j'en trouvai des morceaux dans les rues du village de Sâkis, & il me sembla aussi bon que celui des autres pays (1).

Le 10 Octobre, nous nous remîmes en route en descendant la riviere; & le lendemain nous atteignîmes le premier village des Ottagamis. Ce village contient environ cinquante maisons; mais elles étoient la plupart désertes, par l'appréhension de la petite vérole qui venoit d'y faire beaucoup de ravage, & avoit emporté la moitié des habitans. Les autres s'étoient retirés dans les bois, pour éviter la contagion.

Nous entrâmes enfin dans la riviere du *Missisipi* le 15 du même mois. *Louisconsin*, depuis le portage jusqu'au lieu où il rencontre le Missisipi, a un cours rapide, quoique tranquille (2). Ses eaux sont extrêmement

---

(1) *Note du Traducteur.* Cela paroît fort extraordinaire, à moins que ce plomb ne soit natif, ou que les Indiens n'aient l'art de travailler la mine de plomb.

(2) *Note du Traducteur.* Ceci paroît un paradoxe. Mais on n'a qu'à voir le Rhône près d'Avignon. Il coule avec la vîtesse d'une fleche, & est comme une glace de miroir.

claires, & laiſſent appercevoir un fond de beau ſable, aſſez libre de roches. Le peu d'isles qu'on y rencontre, préſentent un bon terrein, & un peu boiſé. Les terres de ſes bords ſont en général excellentes; à quelque diſtance, il y a beaucoup de montagnes qu'on dit abondantes en mine de plomb.

Environ cinq milles après la jonction des deux rivieres (en remontant le Miſſiſſipi), je remarquai les ruines d'un grand village dans une ſituation fort agréable. Je m'informai des Indiens voiſins, pourquoi elle étoit ainſi abandonnée; ils me répondirent qu'environ trente ans auparavant, le *Grand-Eſprit* avoit apparu au ſommet d'une pyramide de rochers qui eſt à quelque diſtance à l'Oueſt, & qu'il leur avoit ordonné d'abandonner leurs habitations, parce qu'il avoit affaire du terrein où elles étoient conſtruites. Ils m'ajouterent que pour preuve que celui qui leur donnoit cet ordre étoit le Grand-Eſprit, il leur avoit dit que bientôt après il croîtroit de l'herbe ſur ces rochers mêmes qu'ils ſavoient être nus & ſtériles. Les Indiens obéirent reſpectueuſement; & en effet, peu après ils apperçurent ce changement merveilleux. On me montra même l'endroit; mais la croiſſance de l'herbe ne me parut avoir rien de ſurnaturel. Ce fut ſans doute un ſtratagême des François ou des Eſpagnols, pour remplir quelque vue de pêche. Mais j'ignore comment ils s'y prirent.

Cette nation, après avoir ainſi abandonné ſon village au Grand-Eſprit, alla s'établir plus bas, & en conſtruiſit un nouveau ſur le bord du *Miſſiſſipi*, près de l'embouchure de l'*Ouiſconſin*, dans un lieu appellé par les François *la Prairie des Chiens*. C'eſt un très-grand village qui contient environ trois cents familles. Les maiſons ſont très-bien conſtruites ſuivant la maniere indienne, & agréablement ſituées ſur un terrein qui fournit abondamment tout ce qui eſt néceſſaire à la vie. J'y vis pluſieurs chevaux d'une belle forme. Ce village eſt le grand *rendez-vous* où toutes les tribus adjacentes, & même celles qui habitent les branches les plus éloignées du Miſſiſſipi, s'aſſemblent chaque année à la fin de Mai, pour y porter leurs fourrures & les vendre aux traiteurs. Mais ils n'y concluent pas toujours leurs marchés; car cela dépend d'un conſeil général des chefs qui décident lequel leur ſera le plus avantageux, ou de vendre les marchandiſes en ce lieu, ou de les tranſporter, ſoit à la Louiſiane, ſoit à Michillimakinac. D'après la déciſion de ce conſeil, ils vont plus loin, ou retournent chez eux après avoir traité.

Le *Miſſiſſipi* a un demi-mille de largeur, à ſa jonction avec l'*Ouiſconſin*, près de laquelle eſt une montagne fort élevée. Mais vis-à-vis le village décrit ci-deſſus, il paroît avoir plus d'un mille, & contenir beaucoup d'isles dont le ſol eſt extrêmement riche & légérement boiſé.

Un peu plus haut, du côté oppoſé, le *Miſ-*

ſiſſipi reçoit encore une riviere appellée par les François la *riviere Jaune*. Les traiteurs qui m'avoient accompagné juſques-là, y établirent leur réſidence pour l'hiver. C'eſt pourquoi j'achetai un canot; & avec deux domeſtiques, dont l'un étoit un Canadien François, & l'autre un Indien de la nation des *Mohâks* du Canada, je repris ma route le 19 en remontant le *Miſſiſſipi*.

Le dixieme jour après m'être ſéparé des traiteurs, je faillis à avoir une mauvaiſe aventure. J'avois mis pied à terre, comme je faiſois tous les ſoirs; & ayant fait dreſſer ma tente, j'ordonnai quand il fut nuit, à mes gens d'aller ſe repoſer; quant à moi, je m'étois mis à rédiger les minutes de ce que j'avois obſervé les jours précédens, à la lumiere d'un flambeau que j'avois gardé allumé. Vers les dix heures du ſoir, ayant fini ce travail, je ſortis de ma tente pour voir quel tems il faiſoit. Comme je jettai les yeux ſur le bord du fleuve, je crus appercevoir, à la lueur des étoiles qui étoient très-brillantes, quelque choſe qui reſſembloit à un troupeau d'animaux deſcendant d'une colline qui étoit à quelque diſtance. Pendant que je m'étonnois de cette apparence ſinguliere, un d'eux ſe leva ſur ſes pieds, & me découvrit la forme humaine. Tous les autres furent auſſi-tôt debout, & j'en comptai dix à douze courant vers moi. Je rentrai ſur le champ dans ma tente, & éveillant mes gens, je leur ordonnai de prendre leurs armes & de me ſuivre. Comme ma premiere crainte fut pour mon

canot, je courus du côté de l'eau, & je trouvai en effet un parti d'Indiens qui étoit ſur le point de le piller. Avant que de les atteindre, je commandai à mon monde de ne point faire feu que je ne l'euſſe ordonné, ne voulant pas commettre les premieres hoſtilités ſans néceſſité abſolue. Je m'avançai donc avec réſolution preſque juſqu'à la portée de leurs lances, car ils n'avoient pas d'autre arme; & donnant eſſor à ma colere, je leur demandai avec une voix forte ce qu'ils vouloient. Ils furent atterrés; & voyant bien qu'ils ne pouvoient s'attendre qu'à une réception très-chaude, ils tournerent tête & prirent la fuite. Nous les pourſuivîmes juſqu'à un bois adjacent où ils entrerent, & nous n'entendîmes plus parler d'eux. Cependant, de crainte de leur retour, nous veillâmes tour-à-tour le reſte de la nuit. Le jour ſuivant, mes gens eurent de grandes appréhenſions, & me conjurerent de retourner vers les traiteurs. Mais je leur répondis que s'ils ne vouloient pas être regardés comme de vieilles femmes, ce qui eſt un grand outrage chez les Indiens, il falloit qu'ils me ſuiviſſent; car pour ce qui me concernoit, j'étois réſolu de pourſuivre ma route comme un brave Anglois, qui, une fois engagé dans une aventure, ne recule jamais. Sur cela, ils rentrerent dans le canot; & je veillai ſur le rivage, pour les préſerver d'une nouvelle attaque. J'ai depuis ſu que ce parti d'Indiens qui nous avoit voulu piller, étoit une de ces troupes errantes d'Indiens, qui, ayant été chaſſés de leurs

nations pour différens crimes, s'étoient associés, & ne vivoient que de pillage; ce qui incommodoit beaucoup les voyageurs, & non-seulement les Européens, mais aussi les Indiens qu'ils n'épargnoient pas davantage. Les traiteurs m'avoient prévenu d'être sur mes gardes, & je donne le même avis à ceux qui pourroient être dans le cas de voyager dans les mêmes lieux.

Le premier de Novembre j'arrivai au lac Pepin, qui est plutôt une partie du Mississipi fort large en cet endroit qu'un vrai lac. Ce sont les François qui l'ont ainsi nommé; il est à deux cents milles de l'embouchure de l'*Ouisconsin.* Le *Mississipi*, au-dessus de ce lac, a un courant fort doux; mais sa largeur est fort variable, étant dans des endroits de plus d'un mille, & dans d'autres à peine d'un quart. Ce fleuve a de chaque côté une file de montagnes tout le long de son cours; & ces montagnes tantôt s'approchent d'assez près, tantôt s'éloignent considérablement. Le terrein entre ces montagnes est en général couvert d'herbe, avec quelques bouquets de bois dispersés çà & là, près desquels on voit des troupeaux de cerfs & d'élans qui paissent tranquillement dans ces vastes solitudes. En plusieurs endroits, on apperçoit des pyramides de rochers qui ressemblent à de vieilles tours en ruines: dans d'autres on voit des précipices effrayans; & ce qu'il y a de remarquable, c'est que tandis qu'un côté présente cet aspect, le côté opposé est couvert de la plus belle verdure jusqu'à son sommet. On

jouit de là d'une vue dont la beauté & l'étendue ſurpaſſent tout ce que l'imagination peut ſe figurer. Qu'on ſe repréſente des plaines verdoyantes, des prairies couvertes de fruits, des isles nombreuſes, le tout rempli d'une prodigieuſe variété d'arbres fruitiers, comme des noyers, des érables à ſucre, des vignes chargées de riches grappes, & des pruniers ſuccombant ſous le poids de leurs fruits; qu'on ſe figure ce riche ſpectacle, rehauſſé de la perſpective d'un ſuperbe fleuve roulant majeſtueuſement ſes eaux auſſi loin que la vue peut s'étendre; tel eſt l'aſpect dont on jouit du ſommet de ces montagnes, & qui excite tour-à-tour l'admiration & l'étonnement.

Le lac Pepin a environ vingt milles de longueur, ſur ſix de largeur; il eſt très-profond en quelques endroits, & très-abondant en poiſſon. Il eſt fréquenté ainſi que ſes bords, par une grande quantité d'oiſeaux, comme des cigognes, des cygnes, des oies & des canards; & dans les bouquets de bois qui le bordent, on trouve beaucoup de dindons & de perdrix. Les plaines adjacentes ſont peuplées des plus grands buffles que j'aie jamais vus. J'y remarquai les ruines d'un comptoir françois où demeuroit le capitaine Saint-Pierre, qui avoit établi avec les *Nadoeſſis* un commerce fort avantageux, avant la réduction du Canada.

Environ ſoixante milles au-deſſous de ce lac, on remarque une montagne fort ſinguliere. Car elle eſt plantée toute ſeule au mi-

lieu du fleuve, & l'on diroit qu'elle a glissé du rivage adjacent au milieu du courant. On ne peut pas l'appeller une isle, car elle s'éleve dès le bord à une hauteur considérable. Les Indiens & les François l'appellent *la montagne de la Riviere.*

Un jour, ayant mis à terre sur le bord du *Missisipi*, quelques milles au-dessous du lac *Pepin*, pendant que mes gens me préparoient mon dîner, je m'écartai pour prendre une vue du pays adjacent. A peine avois-je un peu marché, que je rencontrai une belle plaine, unie & découverte, dans laquelle j'apperçus à une petite distance une élévation qui avoit l'apparence d'un retranchement. En l'examinant de plus près, je trouvai beaucoup de raisons pour me persuader qu'elle avoit servi à cet usage, il y a plusieurs siecles. Car quoiqu'elle fût alors couverte d'herbes, il me fut facile de reconnoître que c'étoit un parapet de quatre pieds de haut, s'étendant bien près d'un mille, & propre à couvrir quatre à cinq mille hommes. Sa forme est à-peu-près circulaire, & ses flancs atteignent la riviere. Quoique le tems l'ait beaucoup défiguré, on y reconnoît cependant encore les angles; & cet ouvrage paroît aussi régulier & aussi bien fait d'après les regles de l'art militaire, que si Vauban lui-même eût présidé à sa construction. Son fossé à la vérité n'étoit pas visible; mais une inspection curieuse me donna lieu de croire en discerner encore quelques traces, & sa situation me convainquit que cet ouvrage n'avoit

n'avoit pu être qu'un retranchement: car il avoit le plat pays en face, & le derriere étoit couvert par la riviere; il n'y avoit aucune éminence qui pût le commander, & enfin l'on ne voyoit dans le voisinage que quelques chênes. Dans quelques endroits il y avoit de petits sentiers qui le traversoient, & qui étoient l'ouvrage des daims & des élans. Enfin, d'après la profondeur de la couche de terre dont il étoit couvert, je puis conclure sa haute antiquité. J'examinai tous ses angles & toutes ses parties avec attention, & je me reproche aujourd'hui de n'avoir pas campé sur le lieu, pour lever le plan exact de ce singulier monument. Pour prouver que cette description n'est pas l'ouvrage d'une imagination échauffée, ou le rapport chimérique d'un voyageur qui se trompe, j'ajouterai qu'après mon retour, j'appris que M. Saint-Pierre, le capitaine François dont j'ai parlé plus haut, & d'autres traiteurs, avoient eu la même idée, & avoient formé les mêmes conjectures, quoiqu'ils n'eussent pas examiné la chose avec autant d'attention que moi. Comment un pareil ouvrage peut-il exister dans un pays qui, suivant l'opinion reçue, n'a été jusqu'à présent que le séjour de barbares & grossiers Indiens, dont toute la science militaire, depuis deux siecles, ne s'étend pas au-delà de l'art de bander un arc, & de se former un retranchement d'un buisson? Je l'ignore; mais j'ai donné une relation aussi exacte qu'il m'a été possible d'une

apparence aussi singuliere ; & je laisse à ceux qui examineront un jour les mêmes régions, le soin de découvrir si c'est une production de l'art ou de la nature. Peut-être les vues que je viens de présenter engageront-elles à une recherche plus particuliere, & pourront donner sur l'ancien état de ces pays, des idées bien différentes de celles qu'on en a communément, en les regardant comme la demeure de peuples sauvages, depuis l'époque la plus reculée.

Le lit du *Mississipi*, jusqu'à l'embouchure de la riviere de *Sainte-Croix*, qui est à trente milles au-dessus du lac *Pepin*, est rempli d'isles dont quelques-unes sont fort longues. Elles sont couvertes de quantité d'érables à sucre, servant d'appui à des seps de vigne, qui, chargés de grappes, s'élevent jusqu'à leur sommet. De cette partie du fleuve, on n'apperçoit des montagnes que dans l'éloignement, & elles sont peu élevées. Près de la riviere de *Sainte-Croix* résident trois tribus de *Nadoessis*, que par cette raison l'on appelle les *Nadoessis de la Riviere.*

Cette nation est aujourd'hui composée de onze tribus. Elles étoient autrefois douze ; mais les *Assinipoels* s'étant brouillés avec les autres & s'étant séparés d'elles, il n'en reste à présent que onze. Celles que je rencontrai en ce lieu s'appellent les *Nadoessis de la Riviere*, & les autres huit portent le nom de Nadoessis des plaines. Elles habitent plus loin à l'Ouest. Les noms indiens des premieres sont Nehogatawonas, Mataouantôas, &

Schaſouintôas. Elles peuvent mettre ſur pied quatre cents guerriers.

Un peu avant de rencontrer ces tribus de *Nadoeſſis*, je tombai dans un parti de la ſeconde, conſiſtant dans environ quarante guerriers & leurs familles. Je reſtai avec eux un jour ou deux; & pendant ce tems, cinq ou ſix de leurs guerriers qui étoient allés faire une courſe, revinrent avec beaucoup de précipitation, & informerent leurs compagnons qu'ils avoient rencontré un fort parti de Chippeways aſſez nombreux, diſoient-ils, pour les avaler tous; & que ce parti étoit ſur leurs talons, & tout prêt à tomber ſur leur camp. Les chefs me conſulterent, & me témoignerent ſouhaiter que je me miſſe à leur tête & que je les conduiſiſſe à l'ennemi. Comme j'étois étranger, & que je n'avois nulle envie d'exciter la vengeance d'aucune nation, je fus fort embarraſſé, & je l'avoue, jamais je ne me ſuis trouvé dans une auſſi grande perplexité. En effet, ſi je refuſois d'aider les *Nadoeſſis*, je m'attirois ſur moi-même leur inimitié; d'un autre côté, ſi je combattois les *Chippeways*, je me faiſois un ennemi de ce peuple; & quand même j'aurois échappé cette fois à leurs armes, je courois le riſque d'éprouver leur vengeance dans une autre occaſion. Dans cette extrémité je pris un parti mitoyen; & je propoſai aux chefs *Nadoeſſis* de conſentir que j'allaſſe trouver leurs ennemis pour tâcher de calmer leur vengeance. Ils y conſentirent avec quelque peine, étant perſuadés que la haine invété-

rée qui régnoit entr'eux rendroit mes efforts inutiles.

Je pris avec moi mon François qui entendoit & parloit la langue des *Chippeways*, & je m'acheminai du côté où ils devoient être. Pendant ce tems, les *Nadoeſſis* reſterent en arriere à quelque diſtance. Comme je m'approchois des premiers avec le calumet de paix, un petit parti de leurs chefs, au nombre de huit ou dix, s'avança vers moi d'une maniere amicale. J'eus avec eux, par le moyen de mon interprête une longue converſation, dont le réſultat fut que leur reſſentiment s'adoucit, & qu'ils convinrent de retourner ſur leurs pas, ſans mettre à exécution leurs cruels projets. Pendant cette conférence, je m'apperçus aiſément, quoiqu'ils fuſſent écartés les uns des autres, qu'ils étoient en fort grand nombre, & que pluſieurs d'entr'eux avoient des armes à feu.

Après avoir ainſi réuſſi dans ma négociation, je retournai aux *Nadoeſſis*, & je les engageai à tranſporter leur camp dans quelque autre lieu, pour prévenir de la part de leurs ennemis quelque retour de vengeance. Ils ſuivirent mes avis, & plierent leurs tentes. Lorſque je les vis embarquer dans leurs canots je pourſuivis ma route.

Je dus à cette aventure la bonne réception que me firent les Nadoeſſis des plaines, ainſi que les égards & même les honneurs dont ils me comblerent pendant le ſéjour que je fis chez eux; lors même que j'arrivai pluſieurs mois après, au village *Chippeway* près des

lacs des *Ottawas*, je trouvai que ma réputation m'avoit précédé dans ce lieu. Les chefs me reçurent avec grande cordialité, & la plupart me remercierent d'avoir prévenu un grand mal. Ils me dirent que la guerre entr'eux & les *Nadoessis* duroit déjà sans interruption depuis quarante hivers; qu'ils auroient bien desiré y mettre fin; mais qu'elle étoit sans cesse renouvellée par les jeunes guerriers de l'une ou l'autre nation qui ne pouvoient réprimer leur ardeur de combattre quand ils se rencontroient. Ils m'ajouterent qu'ils desiroient sincerement que quelque chef de disposition pacifique comme moi, & doué du même degré de prudence & de résolution, voulût être médiateur entre les deux nations; car, par une semblable entremise, on pourroit établir entr'eux une paix que de leur part ils souhaitoient sincérement; mais comme depuis ce tems je n'ai vu aucun *Nadoessis*, je n'ai pu suivre une négociation si avantageuse aux deux nations.

Environ trente milles au-dessous du saut Saint-Antoine, auquel j'arrivai dix jours après avoir quitté le lac Pepin, on rencontre une caverne d'une profondeur étonnante. Les Indiens l'appellent *Ouacon-Tibi ;* c'est-à-dire, la demeure du Grand-Esprit. L'entrée a environ dix pieds d'ouverture, & la hauteur est de cinq. La voûte intérieure a trente pieds de large & quinze de hauteur. Le fond ou sol est d'un beau sable net. A vingt pieds environ de l'entrée commence un lac dont l'eau est très-claire & qui s'étend à une

profondeur inacceſſible; car l'obſcurité du lieu empêche toute tentative de la ſonder. Je jettai un petit caillou auſſi loin qu'il me fut poſſible, & j'entendis fort bien qu'il étoit tombé dans l'eau. Cependant, malgré ſa petiteſſe, il ne laiſſa pas d'exciter un bruit étonnant & terrible qui fut répercuté de tous côtés dans ces régions ténébreuſes. Je trouvai dans cette caverne des hiéroglyphes indiens gravés, dont l'antiquité étoit atteſtée par la mouſſe dont ils étoient recouverts; ce qui m'empêcha de les deſſiner. Ils étoient taillés d'une maniere groſſiere ſur les parois intérieures de la caverne, qui ſont d'une pierre ſi douce que le couteau peut y pénétrer. Cette pierre eſt commune dans tous les environs du *Miſſiſſipi*: la caverne n'eſt acceſſible que par une étroite montée qui prend du bord de la riviere.

A peu de diſtance de cette remarquable caverne eſt le cimetiere de pluſieurs tribus des *Nadoeſſis*. Car quoique ce peuple n'ait guere de réſidence fixe, & qu'il n'habite que peu de mois le même lieu, ils portent toutefois les oſſemens de leurs morts dans cet endroit: ils ont occaſion de le faire, lorſque les chefs des différentes tribus ſe raſſemblent pour tenir conſeil & régler leurs affaires communes pour l'été ſuivant.

Dix milles au-deſſous du ſaut Saint-Antoine, le Miſſiſſipi reçoit la riviere Saint-Pierre, nommée par les naturels du pays *Ouaddapamenesotor*, qui vient de l'Oueſt. Le P. Hennepin l'a omiſe, quoique ce ſoit une

belle & large riviere. Cette omiſſion a pu être occaſionnée par une petite isle qui eſt à ſon embouchure, & qui la maſque de telle maniere, qu'elle m'auroit échappé à moi-même, ſi, pour prendre une vue du pays, je n'étois monté ſur une des éminences oppoſées qui ſont d'une hauteur conſidérable.

Preſque vis-à-vis cette riviere, la glace m'obligea de quitter mon canot, & de faire par terre le reſte du voyage juſqu'au ſaut, auquel j'arrivai le 17 Novembre. Le *Miſſiſſipi*, dans cet intervalle de chemin, a un cours plus rapide que dans les autres parties que j'avois parcourues, & ſon lit eſt preſque exempt d'isles.

Avant que de quitter mon canot, je rencontrai un jeune prince de la nation des *Ouinebagos*, qui alloit en ambaſſade vers quelques tribus des *Nadoeſſis*. Comme il avoit deſſein, ainſi que moi, de voir le ſaut, nous convînmes d'y aller enſemble. Sa curioſité avoit été enflammée par les récits qu'il en avoit entendu faire à quelques-uns des chefs de ſa nation; c'eſt pourquoi il quitta en ce lieu ſa famille, (car les Indiens ne voyagent guere ſans elle), & la laiſſa ſous la garde de mon Indien *Mohack*; nous marchâmes enſuite de compagnie vers le ſaut, ſuivis ſeulement de mon domeſtique François.

Nous pouvions entendre diſtinctement le bruit du ſaut, quinze milles avant d'y arriver. Je fus ſurpris & frappé au-delà de toute expreſſion, lorſque je me trouvai à portée de ce ſuperbe ſpectacle; mais il me fut impoſ-

ſible de me livrer à ces premiers ſentimens. Mon attention fut abſorbée par la conduite de mon compagnon de voyage.

En effet, le prince n'eut pas plutôt gagné la pointe qui domine cette étonnante caſcade, qu'il s'adreſſa à haute voix au Grand-Eſprit, dont il regardoit ce lieu comme une des principales demeures. Il lui dit qu'il venoit de fort loin pour lui adreſſer ſes adorations & dans le deſſein de lui faire les plus grandes offrandes qui fuſſent en ſon pouvoir. En conſéquence, il commença à jetter ſa pipe dans le courant, ainſi que ſon rouleau de tabac; il ſe dépouilla enſuite des bracelets qu'il avoit à ſes bras & à ſes poignets, puis de ſon collier, qui étoit compoſé de perles & de fil d'argent, & enfin de ſes pendans d'oreilles. Il préſenta ainſi à ſa Divinité tout ce qu'il avoit de précieux dans ſon habillement. Pendant ce tems, il frappoit fréquemment ſa poitrine, il élevoit ſes mains au ciel, & paroiſſoit violemment agité.

Il continua de cette maniere aſſez long-tems ſes adorations, & il les termina par des ferventes prieres au Grand-Eſprit, pour qu'il nous accordât ſa protection pendant nos voyages, qu'il nous donnât un beau ſoleil, un ciel ſerein & des eaux claires & nullement troublées. Enfin il ne voulut point quitter la place, qu'il n'eût fumé avec moi une pipe en l'honneur du *Grand-Eſprit*.

Je fus extrêmement ſurpris de cet acte de religion de la part d'un Indien auſſi jeune; & bien loin d'être tenté d'en rire, comme je

voyois mon catholique François le faire ſous cape, je conçus pour ce prince un ſentiment de reſpect.

En effet, toute la conduite de ce jeune prince m'étonna & me charma à la fois. Pendant quelques jours que nous reſtâmes enſemble, ſon attention ſembloit concentrée à me donner toute l'aſſiſtance qui étoit en ſon pouvoir, & dans ce peu de tems, il m'en donna des preuves ſans nombre; enſorte que, à mon retour du ſaut, je ne me ſéparai de lui qu'avec le plus grand regret. Quand je conſidere les manieres engageantes, quoique ſans art, de cet Indien, non policé par nos mœurs européennes, je ne puis m'empêcher de faire une comparaiſon entre lui & pluſieurs habitans les plus polis des contrées civiliſées; & cette comparaiſon n'eſt pas, je l'avoue, en faveur des derniers.

Le *ſaut de Saint-Antoine* a reçu ce nom du P. Hennepin, miſſionnaire François, qui voyagea en 1680 dans ces régions, & qui fut le premier Européen que virent les naturels. Cette maſſe étonnante d'eaux, qui a plus de deux cent cinquante verges de largeur, forme une ſuperbe cataracte. Elles tombent d'environ trente pieds de hauteur; & les rapides qui ſont au-deſſous dans un eſpace de plus de trois cents verges, rendent la deſcente beaucoup plus conſidérable: enſorte que la cataracte vue de loin, paroît beaucoup plus haute qu'elle n'eſt réellement. Le voyageur ci-deſſus lui donne ſoixante pieds de hauteur. Mais il s'eſt beaucoup trompé, en

eſtimant à ſix cents pieds le ſaut de Niagara qui n'eſt réellement que de cent quarante, enſorte que je crois que ce bon pere ne ſe fonde aſſez ſouvent dans ſes récits que ſur une inſpection aſſez légere, ou le rapport d'autrui.

Au milieu du ſaut eſt une petite isle, d'environ quarante pieds de large & un peu plus longue, ſur laquelle croiſſent quelques ſapins de diverſes eſpeces ; & environ moitié chemin entre cette isle & la rive orientale, eſt un rocher ſitué préciſément au bord de la chûte dans une poſition oblique, & qui paroît avoir cinq ou ſix pieds de large ſur trente à quarante de longueur. Ce ſaut eſt fort différent de tous les autres connus, en ce que l'on peut en approcher d'auſſi près que l'on veut, ſans y rencontrer aucun obſtacle de rochers ou de précipice.

Le pays d'alentour eſt de la plus grande beauté. Ce n'eſt point une plaine ſans interruption, où l'œil ne trouve aucun repos. Mais il eſt compoſé de pluſieurs collines en amphithéâtre, qui, dans l'été, ſont couvertes d'une belle verdure, entremêlée de bouquets de bois qui produiſent une agréable variété. Cette perſpective, lorſqu'elle comprend le ſaut qui peut être vu d'une diſtance de quatre milles, préſente un tableau auquel rien ne peut être comparé dans l'univers. J'aurois fort deſiré pouvoir en jouir dans un tems plus favorable, & lorſque les arbres & les buiſſons ſont revêtus de la brillante parure du printems; cela auroit ſans doute

beaucoup ajouté au plaiſir que je reçus ; mais je ne laiſſai pas de trouver le ſpectacle au-deſſus de ce que me promettoit mon imagination. J'ai tâché de donner, par cette deſcription, une idée de ce point de vue enchanté. Mais toute deſcription, quelle qu'elle ſoit, ouvrage de la plume ou du pinceau, ſera toujours fort au-deſſous de la réalité.

A peu de diſtance du ſaut eſt une petite isle, d'une acre & demie environ, où croiſſent quantité de chênes, dont les branches ſont chargées de nids d'aigles, au point de ſuccomber ſous leur poids. La raiſon pour laquelle les aigles s'y raſſemblent ainſi, eſt qu'ils y ſont à l'abri de toute attaque, ſoit des hommes, ſoit des animaux, leur retraite étant inacceſſible à cauſe des rapides qui l'environnent. Une autre raiſon eſt qu'ils y trouvent une nourriture abondante dans les poiſſons ou les bêtes qui ſont miſes en pieces par la chûte, & entraînées ſur le rivage adjacent.

Après avoir ſatisfait ma curioſité autant qu'il étoit poſſible, je remontai le fleuve encore ſoixante milles plus haut, toujours accompagné de mon jeune ami *Ouinebago*, juſqu'à la riviere Saint-François; c'eſt le nom que lui donna le P. Hennepin : & ce fut le terme de ſon voyage, ainſi que du mien, vers le Nord-Oueſt. La ſaiſon étoit fort avancée, & le froid fort vif ; ce qui m'empêcha de faire toutes les obſervations que j'aurois faites ſans cela.

Il eſt à propos d'obſerver, que dans le pe-

tit voyage que je fis au ſaut, en remontant quatorze milles le bord du Miſſiſſipi, je rencontrai une riviere appellée *la Riviere du Rum*, large d'environ vingt verges, & qui vient du Nord-Eſt. Le 20 Novembre, je parvins à une riviere appellée *la Riviere des Oies*, d'environ douze verges de largeur; & le 21, j'atteignis celle de Saint-François, qui en a environ trente. Là, le Miſſiſſipi ſe rétrécit, n'ayant pas plus de quatre-vingt-dix verges de largeur; & paroît compoſé de nombre de petites branches. La glace m'empêcha d'examiner leur profondeur.

Le pays eſt inégal en quelques parties; mais cependant ſans montagnes élevées, & il eſt paſſablement bon. J'y remarquai beaucoup de daims & de caribous, quelques élans, ainſi que nombre de caſtors, de loutres & d'autres animaux à fourrures. Au Nord-Eſt, il y a un grand nombre de petits lacs appellés les milles Lacs; le pays d'alentour, quoique peu fréquenté, eſt un des meilleurs qu'il y ait pour la chaſſe, & il eſt rare que les chaſſeurs en reviennent ſans être chargés au-delà de leurs eſpérances.

Le Miſſiſſipi n'a jamais été viſité plus haut que la riviere Saint-François; & cela uniquement par le P. Hennepin & moi. On ne doit qu'aux Indiens la connoiſſance que nous pouvons donner des parties plus ſeptentrionales de ce fleuve.

Comme cette riviere n'eſt navigable pour des bâtimens d'un certain port, que juſqu'aux fourches de l'Ohio, & même que ce-

lac eſt difficile, à cauſe de la rapidité du courant & des embarras (1) de la riviere, les établiſſemens faits à cette hauteur du Miſſiſſipi ſeroient inconteſtablement à l'abri des attaques de toute puiſſance maritime : cependant leurs poſſeſſeurs auroient la plus grande facilité pour tranſporter leurs productions dans des ports de mer, le courant de la riviere depuis ſa ſource juſqu'au golfe du Mexique étant extrêmement favorable pour faire ce trajet en peu de tems. Cela peut encore être facilité dans la ſuite par des canaux, ou des coupures aſſez courtes, & l'on peut ouvrir des communications entre New-York & le Canada, par la voie des lacs. Les fourches de l'Ohio ſont neuf cents milles au-deſſus de l'embouchure du fleuve, & le Miſſouri deux cents milles plus haut. De cette derniere, il n'y a que vingt milles juſqu'à la riviere des Illinois ; & de là juſqu'à la riviere d'Ouiſconſin, il y en a environ huit cents.

Le 25 Novembre, je retournai à mon canot, que j'avois laiſſé à l'embouchure de la riviere *Saint-Pierre ;* & ce fut là que je me ſéparai avec regret de mon jeune prince *Ouinebago.* Cette riviere étant libre de glaces,

---

(1) *Note du Traducteur.* On appelle *embarras* ſur cette riviere des amas d'arbres entiers arrachés par le fleuve, & arrêtés les uns & les autres au travers du courant. On eſt quelquefois obligé de s'y faire jour, la hache à la main.

à cauſe de ſa ſituation plus au Sud, je ne trouvai aucun obſtacle à mon paſſage. Ainſi je la remontai; & ayant fait quarante milles, je rencontrai le 28 une petite riviere qui s'y jette en venant du Nord. Comme elle n'avoit point de nom, je lui donnai le mien, & le lecteur la trouvera ſur ma carte ſous le nom de la riviere de Carver. Environ quarante milles plus haut, je rencontrai les fourches des rivieres du Marbre verd & du Marbre rouge, qui ſe réuniſſent quelque peu avant de tomber dans celle de Saint-Pierre.

Cette riviere a environ cent verges à ſon entrée dans le Miſſiſſipi; & cette largeur eſt preſque par-tout la même, dans l'eſpace que j'en ai parcouru. Elle a beaucoup de profondeur, & en quelques endroits elle coule fort rapidement. On rencontre à cinquante milles de ſon embouchure quelques rapides, & beaucoup plus haut, on en trouve encore quelques autres.

Je remontai cette riviere environ deux cents milles pour parvenir aux *Nadoeſſis des Plaines*, qui ſont un peu au-delà des fourches des deux rivieres du *Marbre verd* & *du Marbre rouge*, dont j'ai parlé plus haut, & dont une branche venant du Sud s'approche à un mille près du *Miſſouri*. Les relations que j'ai reçues des Indiens me donnent lieu de croire que la riviere *Saint-Pierre* & le *Miſſouri*, quoique ſe jettant dans le *Miſſiſſipi* à douze cents milles l'un de l'autre, ont néanmoins leurs ſources fort voiſines, & à un mille de diſtance.

La branche Nord de la *riviere Saint-Pierre* tire la ſienne de pluſieurs lacs ſis près des *montagnes brillantes*, & ce ſont auſſi quelques-uns de ces lacs qui donnent naiſſance à la riviere de Bourbon qui ſe jette dans la baye de Hudſon.

Les connoiſſances que j'ai acquiſes de-*Nadoeſſis* chez leſquels j'arrivai le 7 Décembre, & dont j'appris la langue parfaitement en cinq mois; les relations que j'ai reçues dans la ſuite, ſoit des *Aſſinipoels*, qui parlent la même langue, étant une tribu révoltée des *Nadoeſſis*, ſoit des *Killiſtinos*, qui parlent la langue des *Chippeways*, & qui habitent les bords de la riviere de Bourbon; ces connoiſſances, dis-je, & ces relations, combinées avec mes obſervations propres, me mettent en état d'aſſurer que les quatre principaux fleuves de l'Amérique Septentrionale, ſavoir, le *fleuve Saint-Laurent*, le *Miſſiſſipi*, la *riviere Bourbon*, & l'*Oregon* ou la *riviere de l'Oueſt*, prennent leurs ſources dans un petit eſpace de terrein aſſez circonſcrit. Celles des premieres ne ſont pas à trente milles les unes des autres; celles de la derniere toutefois eſt un peu plus éloignée dans l'Oueſt.

On en doit conclure que cette partie de l'Amérique Septentrionale eſt la plus élevée de ce continent. Mais ce qui n'a peut-être pas d'exemple dans aucune autre partie du monde, c'eſt que quatre rivieres de cette grandeur aient leurs ſources à ſi peu de diſtance, & que chacune prenant un

cours différent tombe dans une mer différente, après environ deux mille milles de cours. Car, du lieu de leurs ſources à la baye de Saint-Laurent à l'Eſt, au golfe du Mexique au Sud, à la baye de Hudſon au Nord, & au détroit d'Anian ou à la mer Pacifique à l'Oueſt, il y a tout au moins la diſtance énoncée ci-deſſus.

Le 7 de Décembre 1767, j'arrivai, comme je l'ai déja dit, au terme le plus éloigné de mon excurſion à l'Oueſt, & j'y rencontrai un parti conſidérable de *Nadoeſſis*, avec leſquels je réſidai ſept mois. Ils faiſoient partie d'une des huit tribus des *Nadoeſſis de la plaine*, qui ſont diſtinguées par les noms de *Ouapintoas*, *Tintons*, *Aſrahcoutans*, *Mahas* & *Schians*. Les trois autres qui réſident plus haut le long de la riviere Saint-Pierre, ſont les *Schianeſez*, les *Tchongoſcetons* & les *Ouaddapajeſtins*. Les plaines qu'ils habitent ſont immenſes; & ſuivant leur rapport, s'étendent juſqu'à la mer Pacifique. La nation *des Nadoeſſis* réunie, peut mettre ſur pied plus de deux mille guerriers. Les *Aſſinipoels*, révoltés contr'eux, ne montent qu'à environ trois cents; & ligués avec les *Killiſtinos*, ils vivent en une guerre ouverte & continuelle avec les autres onze tribus.

En remontant la *riviere Saint-Pierre*, lorſque j'approchai du lieu où campoit ce parti de *Nadoeſſis*, j'apperçus deux ou trois canots qui deſcendoient la riviere. Mais les Indiens qui les conduiſoient ne nous eurent pas

pas plutôt découverts, qu'ils ramerent vers le rivage; & sautant à terre avec précipitation, ils abandonnerent leur canot au courant du fleuve. Peu de minutes après, j'en découvris quelques autres, qui, si-tôt qu'ils nous eurent apperçus, suivirent l'exemple de leurs compatriotes.

Je crus alors qu'il convenoit d'avancer avec précaution, & je côtoyai le bord de la riviere opposé à celui où les Indiens avoient abordé. Je continuai cependant ma route, mettant ma confiance au calumet de paix qui étoit fixé à la proue de mon canot, & au pavillon anglois arboré à la poupe, qui prouvoit ma sécurité. Après avoir ramé encore environ un mille au détour d'une pointe, j'apperçus un grand nombre de tentes, & plus de mille Indiens à une petite distance du rivage. Etant alors en face d'eux, j'ordonnai à mes rameurs d'aller droit au bord, voulant les convaincre par-là que je n'avois aucune défiance.

Je n'eus pas plutôt atteint le bord, que deux des chefs se détachant de la troupe, me présenterent la main, & me conduisirent à une tente au milieu d'une multitude étonnée, qui n'avoit pour la plupart, jamais vu un homme blanc. Nous y entrâmes; & suivant l'usage généralement établi parmi tous ces peuples, nous commençâmes à fumer le calumet de paix. Il n'y avoit pas long-tems que nous étions assis, lorsque la foule devint si considérable, soit à l'entour de la tente, soit au-dessus, que nous faillimes d'être écrasés

par sa chûte. C'est pourquoi nous retournâmes dans la plaine, où ayant satisfait la curiosité du peuple, son étonnement commença à diminuer; ce qui n'empêcha pas qu'on ne continuât de me traiter avec beaucoup d'égards.

Cette réception amicale & hospitaliere des chefs, & la saison déjà avancée, me déterminerent à fixer ma résidence chez ce peuple pendant l'hiver. Pour rendre mon séjour aussi agréable & utile qu'il se pourroit, mes premiers soins furent d'apprendre sa langue. Je le fis assez promptement pour me faire bientôt entendre parfaitement; il est vrai que j'avois déja acquis quelque légere connoissance de la langue des Indiens qui vivent sur les derrieres de nos établissemens. Cette circonstance me fit trouver chez ces Indiens tous les agrémens que pouvoit me procurer leur maniere de vivre; car rien ne dispose si favorablement les habitans d'un pays pour un étranger, que ses efforts pour parler leur langue. Par ce moyen, je ne manquai pas d'amusemens propres à me faire passer agréablement un aussi long-tems chez ces bons Indiens. Je chassois souvent avec eux, & d'autres fois, j'étois spectateur de leurs récréations & de leurs jeux que je décrirai dans la suite.

Quelquefois je m'asséyois parmi leurs chefs; & pendant que nous fumions le calumet de paix, ils me racontoient leurs exploits de guerre; & à mon tour, je les entretenois de la relation de mes aventures & de la descrip-

tion des batailles données entre les Anglois & les François, dans plusieurs desquelles j'avois joué un rôle. Ils donnoient toujours une grande attention à ces détails, & me faisoient des questions très pertinentes concernant la maniere dont les Européens font la guerre.

Je m'insinuois ainsi de mon mieux auprès d'eux, dans le dessein de me procurer des informations relatives à l'objet que j'avois principalement en vue; savoir, d'acquérir une connoissance de la situation & des productions de leur pays, ainsi que de ceux qui sont plus à l'Ouest: & je ne fus point trompé dans mon attente; car je me procurai par leur moyen des connoissances fort utiles. Ils eurent même la complaisance de me tracer la carte des pays qu'ils connoissoient. Mais comme je ne pouvois avoir une grande idée de leurs talens géographiques, je n'y fis pas beaucoup de fond; c'est pourquoi je n'ai pas jugé nécessaire de la donner au public. Je me suis seulement servi pour la mienne, des détails qui m'ont été confirmés par d'autres ou par mes propres observations. Ils dessinerent ces cartes avec un morceau de charbon tiré du foyer, sur l'écorce intérieure d'un méleze, laquelle est flexible comme du papier, & remplit le même objet, quoiqu'elle soit un peu jaune. Ces esquisses étoient, comme on le prévoit, faites d'une maniere grossiere; mais elles n'étoient guere moins propres à donner une idée du pays, que des cartes dressées par des dessinateurs plus habiles.

Je quittai l'habitation de ces Indiens hospitaliers à la fin d'Avril 1767 ; mais je ne me séparai pas d'eux encore de quelques jours ; je fus accompagné dans mon voyage par trois cents d'entr'eux, parmi lesquels étoient plusieurs chefs, jusqu'à l'embouchure de la *riviere Saint-Pierre*. Car au commencement du printems de chaque année, ces tribus vont à la grande caverne dont j'ai déjà parlé, pour y tenir avec les autres un grand conseil sur leurs opérations de l'année suivante ; & en même tems, ils portent avec eux leurs morts, enveloppés dans des peaux de buffle, pour les enterrer. Indépendamment de ceux qui m'accompagnoient, plusieurs avoient déjà pris les devants ; & les autres devoient suivre.

Je n'ai jamais voyagé avec une compagnie aussi gaie & aussi heureuse. Mais cette gaieté fut interrompue par une alarme soudaine, occasionnée par une violente tempête qui s'éleva un jour. Nous venions de prendre terre, & nous nous préparions à dresser nos tentes pour la nuit, lorsqu'un nuage obscur couvrit le ciel, & vomit une quantité d'éclairs, de tonnerre & de pluie, telle que de ma vie je n'ai rien vu de semblable.

Les Indiens furent étrangement épouvantés, & coururent chercher les abris qu'ils purent ; car il n'y avoit encore que quelques tentes d'élevées. Frappé du danger qu'il pouvoit y avoir à me tenir près de quelque corps susceptible de servir de conducteur au fluide électrique dont le nuage paroissoit excessivement chargé, je m'éloignai, autant qu'il me

ſut poſſible, de tout mon couvert, aimant mieux être expoſé à la fureur de l'orage, que de courir le riſque de recevoir un coup mortel. Les Indiens furent fort ſurpris, & tirerent de là des conſéquences favorables à l'opinion qu'ils avoient déjà conçue de ma réſolution. Cependant je conviendrai que je n'ai jamais été auſſi affecté que je le fus de cette terrible ſcene. Les coups de tonnerre étoient ſi éclatans que la terre en trembloit, & les éclairs ſembloient couler le long de la terre, comme des rivieres de ſoufre; enſorte que les chefs Indiens, quoique intrépides dans les actions les plus dangereuſes, ne pouvoient s'empêcher de trembler à la vue de cette eſpece d'incendie de la nature. Auſſi-tôt que l'orage eut ceſſé, ils ſe raſſemblerent auprès de moi, & me dirent que c'étoit une marque de la colere des méchans Eſprits, qu'ils craignoient d'avoir gravement offenſés.

Lorſque nous fûmes arrivés à la grande caverne, & que les Indiens eurent dépoſé dans le cimetiere voiſin, les corps de leurs amis & parens décédés, on tint le grand conſeil, auquel je fus admis, & j'eus en même tems l'honneur d'être reçu au nombre des chefs de leurs tribus. Je fis dans cette occaſion un diſcours, que je donne ici pour préſenter à mes lecteurs un échantillon de la maniere dont on doit parler aux Indiens, pour exciter leur attention, & rendre les expreſſions de l'orateur conformes à leurs idées. Je le prononçai le premier de Mai 1767.

“ Mes freres, chefs de la nombreuse &
„ puissante nation des *Nâdôessis*, je me ré-
„ jouis de ce que mon long séjour auprès
„ de vous m'a rendu capable de m'exprimer
„ (quoique d'une maniere imparfaite) dans
„ votre propre langue, comme un de vos
„ enfans. Je me réjouis aussi de ce que j'ai
„ eu des occasions aussi fréquentes de vous
„ instruire de la gloire & de la puissance du
„ grand roi qui regne sur les Anglois & plu-
„ sieurs autres nations : roi, qui descend
„ d'une ancienne race de souverains, aussi
„ antique que la terre & les eaux; dont les
„ pieds reposent sur deux grandes isles, plus
„ vastes qu'aucunes que vous ayiez jamais
„ vues, au milieu des plus grandes eaux du
„ monde; dont la tête atteint au soleil, &
„ dont les bras embrassent toute la terre. Ses
„ guerriers sont aussi nombreux que les ar-
„ bres dans les vallées, que les tiges de riz
„ dans les lieux marécageux, & que les brins
„ d'herbe dans vos plus grandes plaines. Il
„ possede cent canots d'une grandeur si sur-
„ prenante, que toutes les eaux de votre
„ pays ne pourroient mettre à flot un seul
„ d'eux; & ils sont armés de canons, non
„ petits comme les miens que vous voyez,
„ mais d'une telle grandeur, que cent de vos
„ jeunes gens les plus vigoureux ne pour-
„ roient qu'avec peine en remuer un. Ces
„ canons sont également surprenans dans
„ leurs opérations contre les ennemis du
„ grand roi; le ravage qu'ils portent avec
„ eux est tel, que votre langue n'a pas même

„ de mots pour l'exprimer. Vous pouvez
„ vous rappeller le jour que nous campions
„ près de *Ouaddapamenesotor* (la riviere Saint
„ Pierre.) Les nuages obscurs, le vent, le
„ feu, l'épouvantable bruit, les horribles
„ craquemens & le tremblement de la terre
„ qui vous alarmerent tellement, que vous
„ crûtes votre Dieu en colere contre vous,
„ tel est l'appareil de guerre des Anglois,
„ quand ils combattent les ennemis de leur
„ grand roi.

„ Plusieurs des chefs de vos tribus m'ont
„ dit souvent, quand je demeurois sous vos
„ tentes, qu'ils desiroient être comptés au
„ nombre des enfans du grand roi mon maî-
„ tre; vous pouvez vous rappeller combien
„ de fois vous m'avez prié, lorsque je re-
„ tournerois dans mon pays, d'informer le
„ grand roi de vos bonnes dispositions pour
„ lui & pour ses sujets; & du desir que vous
„ avez de commercer avec des traiteurs An-
„ glois. Etant donc maintenant sur le point
„ de prendre congé de vous, & de retourner
„ dans ce pays bien éloigné d'ici, au soleil
„ levant, je vous demande de nouveau si
„ vous continuez d'être dans les mêmes sen-
„ timens que vous m'avez témoignés au con-
„ seil de l'hiver dernier. Et comme il y a
„ maintenant parmi vous plusieurs chefs re-
„ venus depuis peu des vastes plaines du so-
„ leil couchant, avec lesquels je n'ai point
„ encore été en conseil, je vous demande
„ de me faire connoître si vous êtes tous dans
„ la volonté de vous reconnoître pour les

„ enfans du grand roi, maintenant que je
„ vais être à portée de l'informer de vos de-
„ firs & de vos bonnes intentions. Gardez-
„ vous, au refte, de prêter l'oreille à de mau-
„ vais rapports; car, je le fais, il y a de
„ méchans oifeaux, voltigeans autour des
„ nations voifines, qui murmureront dans
„ vos oreilles du mal des Anglois, au con-
„ traire de ce que je vous ai dit. Mais vous
„ ne devez pas les croire; car ce font eux
„ qui mentent, c'eft moi qui vous dis la
„ vérité.

„ Quant aux chefs qui font fur le point de
„ partir pour Michillimakinac, j'aurai foin
„ de leur procurer, & à leur fuite, un court
„ chemin, des eaux douces & un beau ciel,
„ enforte qu'ils y arrivent heureufement,
„ pour y fumer le calumet, & s'y repofer
„ dans leurs peaux d'ours fous l'ombre du
„ grand arbre de la paix. Adieu. "

A ce difcours, le principal chef fit la réponfe fuivante.

" Bon frere, je vais maintenant vous par-
„ ler par la bouche de mes freres que vous
„ voyez, les chefs de la puiffante nation des
„ Nâdôeffis. Nous croyons avec fermeté
„ tout ce que vous nous avez dit concernant
„ votre puiffante nation & le grand roi, no-
„ tre grand pere. Pour lui, nous étendons
„ cette peau de caftor, afin que fa paternelle
„ protection réfide toujours fur nous fes en-
„ fans. Votre couleur & vos armes s'accor-
„ dent avec la relation que vous nous avez
„ donnée de votre nation. Nous defirons

„ tous que, lorſque vous ſerez de retour, „ vous informiez le grand roi, du deſir que „ les *Nâdôeſſis* ont d'être comptés parmi ſes „ enfans. Croyez-nous auſſi lorſque nous „ vous aſſurons que nous n'ouvrirons point „ nos oreilles à ceux qui oſeront nous parler „ mal de notre grand pere, le roi des An- „ glois & des autres nations.

„ Nous vous remercions de ce que vous „ avez fait pour nous, en faiſant la paix en- „ tre les *Nâdôeſſis* & les *Chippeways*; & nous „ eſpérons que lorſque vous retournerez vers „ nous, vous mettrez le ſceau à ce grand ou- „ vrage, & que chaſſant les nuages qui nous „ voilent le ciel ſerein de la paix, vous le „ découvrirez à nos yeux, enſorte que la „ hache ſanglante demeure profondément „ enterrée ſous les racines du grand arbre „ de la paix.

„ Nous ſouhaitons que vous n'oubliez „ point de repréſenter à notre grand pere, „ combien nous deſirons que les traiteurs „ Anglois nous ſoient envoyés, avec les mar- „ chandiſes dont nous avons beſoin, afin de „ réjouir nos jeunes gens, nos femmes & „ nos enfans. Enfin, que la paix puiſſe ſub- „ ſiſter entre nous, auſſi longtems que dure- „ ront le ſoleil, la lune, la terre & les eaux. „ Adieu."

Je jugeai néceſſaire de précautionner ainſi ces Indiens contre les mauvais rapports qui pourroient leur revenir des nations voiſines, au déſavantage des Anglois; car j'avois appris en divers endroits que des émiſſaires des

François, travailloient à détacher des intérêts des Anglois ceux qui leur étoient affectionnés, & j'avois vu moi-même plusieurs colliers de *ouampun* donnés dans cette vue à quelques chefs des tribus où j'étois alors. La livraison de chacun avoit été accompagnée d'un discours, par lequel on leur disoit que la nation Angloise n'étoit qu'un petit peuple qui avoit volé ce pays à leur grand pere le roi de France pendant qu'il dormoit; mais qu'il s'éveilleroit bientôt, & qu'alors il le reprendroit sous sa protection, après en avoir chassé & puni les voleurs. Ces bruits avoient été adroitement répandus par des gens même qui paroissoient affectionnés au gouvernement Anglois.

Lorsque je fus arrivé à l'embouchure de la riviere Saint-Pierre avec ces bons Indiens, je travaillai à savoir si, conformément à la promesse du gouverneur de Michillimakinac, on avoit envoyé des effets pour moi au saut Saint-Antoine. Mais j'appris par quelques Indiens que cet arrangement n'avoit point eu d'exécution. Aussi je fus obligé de renoncer au projet de m'avancer davantage à l'Ouest. C'est pourquoi je retournai à la *Prairie le Chien*, où je me procurai ce que je pus en effets de traite, sur ce que les marchands que j'y avois laissés l'année précédente avoient pu épargner.

Mais comme cela n'étoit point suffisant pour mon premier objet, je résolus de traverser le pays des *Chippeways*, pour gagner le *lac Supérieur*. J'avois encore l'espérance de

rencontrer au grand portage, ſis au Nord de ce lac, les traiteurs qui vont annuellement de *Michillimakinac* au *Nord-Oueſt*, & je comptois pouvoir me procurer par leur moyen les effets qui m'étoient néceſſaires pour effectuer mon premier deſſein, & pénétrer par cette route juſqu'au détroit d'Anian.

Je retournai donc le plutôt poſſible à la *Prairie le Chien*, afin de remplir les engagemens que j'avois pris avec le parti de *Nâdôeſſis*, dont j'ai parlé au commencement de mon diſcours. Car pendant mon ſéjour au milieu de ce peuple, voulant les affermir dans les intérêts des Anglois, j'avois engagé quelques-uns de leurs chefs à aller à *Michillimakinac*, où ils devoient avoir l'occaſion de traiter, & d'entendre confirmer par mes compatriotes ce que je leur avois dit de la nation Angloiſe. En même tems, je devois leur donner une recommandation preſſante auprès du gouverneur, ainſi qu'une inſtruction bien détaillée pour leur voyage.

En conſéquence, un des principaux chefs, & vingt-cinq Nâdôeſſis de moindre rang, étoient convenus de faire ce voyage l'été ſuivant: & pour cela, ils prirent l'occaſion du voyage de leur tribu pour aſſiſter à la grande aſſemblée qui devoit ſe tenir vers l'embouchure de la riviere Saint-Pierre. Etant donc obligé, à raiſon du dérangement que j'éprouvois dans mes projets, de deſcendre auſſi loin le Miſſiſſipi, j'aurois pu d'autant mieux les mettre ſur la route qu'ils avoient à tenir.

Mais comme les parties adjacentes de ce fleuve ſont fort fréquentées par les *Chippeways*, avec leſquels les *Nâdôeſſis* ſont continuellement en guerre, ils jugerent, attendu leur petit nombre, plus prudent de ne voyager que la nuit, que de le faire avec moi pendant le jour. Le grand conſeil ne fut donc pas plutôt diſſous, que je pris congé amicalement de ce bon peuple, dont j'avois reçu des civilités ſans nombre, & je pourſuivis mon voyage.

Je gagnai la même nuit la partie Eſt du lac Pepin, & je campai à terre, ſuivant ma coutume. Le lendemain matin, lorſque je me fus avancé de quelques milles, j'apperçus à une certaine diſtance au-devant de moi une fumée qui m'annonçoit le voiſinage de quelques Indiens, & bientôt je découvris dix à douze tentes non loin du bord. Je craignois que ce ne fût un parti de ces voleurs que j'avois déjà rencontrés, & je ne ſavois quelle route prendre. Mes gens me conſeilloient de tâcher de paſſer devant eux, en longeant le bord oppoſé de la riviere; mais comme j'avois déjà trouvé que le meilleur moyen de ſe procurer une bonne réception des Indiens, étoit de les aborder hardiment, & ſans aucune marque de crainte, je ne voulus point adopter cette propoſition. Bien loin de là, je coupai directement à eux, & je pris terre préciſément au milieu de leur troupe, qui, dans ce moment, étoit pour la plus grande partie raſſemblée ſur le bord du fleuve.

Les premiers que j'acoſtai étoient des *Chip-*

peways, habitans des bords du lac *Ottaoua*, qui me reconnurent, & me reçurent avec la plus grande cordialité, me frappant, en ſigne d'amitié, dans la main. A peu de diſtance derriere eux étoit aſſis un chef, d'une taille remarquable & bien conformée, mais avec un aſpect ſi rude, que la perſonne la plus intrépide n'auroit pu le regarder ſans quelque terreur. Il paroiſſoit avoir paſſé le milieu de l'âge; & à la maniere dont il étoit peint & taloué, je reconnus que c'étoit un perſonnage conſidérable. Toutefois je m'approchai de lui d'une maniere polie, & je m'attendois à en recevoir un accueil ſemblable à celui des autres; mais au contraire il retira ſa main, & me regardant fiérement, il dit en ſa langue: *Câhin niſchiſchin Saganoſch*; ce qui veut dire: *Les Anglois ſont des méchans*. Comme il avoit ſon caſſe-tête en main, je crus que cette laconique ſentence alloit être ſuivie d'un coup de cette arme; & pour le prévenir, je tirai de ma ceinture un piſtolet: & le tenant en main comme ſans y ſonger, je paſſai tout près de lui, pour lui montrer que je ne le craignois pas.

Je ſus bientôt des autres Indiens que c'étoit un chef, appellé par les François le *Grand-Sauteur*; c'eſt-à-dire, le grand chef des *Chippeways*, qu'ils appellent *les Sauteurs*. Je ſus auſſi par eux que ce chef avoit toujours été un ami déclaré des François; & que lorſqu'ils livrerent le fort de *Michillimakinac* aux Anglois, il avoit juré qu'il ne ceſſeroit jamais d'être un ennemi de ſes nouveaux poſſeſ-

ſeurs, attendu que le territoire ſur lequel le fort étoit bâti lui appartenoit.

Connoiſſant les diſpoſitions du *Grand-Sauteur* pour ma nation, je me tins ſur mes gardes; mais pour qu'il ne pût croire que ſes menaces m'avoient intimidé, je réſolus de paſſer la nuit dans ce lieu. Je fis monter ma tente à quelque diſtance de celles des Indiens; & à peine eus-je commencé à repoſer, que je fus réveillé par mon domeſtique François. Il avoit été éveillé lui-même par le ſon de la muſique indienne; & étant ſorti de la tente, il avoit découvert un parti de jeunes Sauvages qui venoit à nous en danſant d'une maniere fort extraordinaire; car chacun portoit un flambeau attaché à une longue perche. Mais je renvoie au moment où je parlerai des danſes indiennes, la deſcription de ce ſingulier amuſement, qui me ſurprit & m'alarma beaucoup.

Le lendemain matin, je continuai ma route; & avant la nuit, j'arrivai à la *Prairie le Chien*, où le parti de *Nâdôeſſis* me rejoignit de bonne heure; peu après, le *Grand-Sauteur* y arriva: & avant que les *Nâdôeſſis*, ſe miſſent en route pour *Michillimakinac*, il trouva le moyen, par l'entremiſe de quelques François de la Louiſiane, de me débaucher environ dix de ces Indiens, qu'il engagea de le ſuivre.

Le ſurplus s'achemina, d'après mes inſtructions, vers le fort anglois. J'ai appris dans la ſuite qu'ils étoient tous retournés heureuſement dans leur pays, & fort ſatiſ-

faits de l'accueil qu'ils avoient reçu. Au contraire, à peine la moitié de ceux qui allerent au Sud, revit ſon pays, par un effet du changement de climat. Enfin, depuis mon retour en Angleterre, j'ai ſu que le *Grand-Sauteur* s'étant rendu de plus en plus odieux aux Anglois par ſon inimitié opiniâtre, il avoit été poignardé dans ſa tente, près de Michillimakinac, par un traiteur auquel j'avois raconté cette hiſtoire.

J'aurois dû remarquer que lorſque les Indiens de différentes nations ſe rencontrent *à la Prairie le Chien*, comme ce lieu eſt le plus grand marché commun de tous les pays voiſins, ils ſont obligés, quelque ennemis qu'ils ſoient, de mettre un frein à leur inimitié, & de s'abſtenir de tout acte d'hoſtilité. Ce réglement eſt établi entr'eux depuis longtems pour leur commodité mutuelle; car ſans cela, tout commerce ſeroit interrompu & anéanti. Ils obſervent la même loi à la *montagne rouge*, de laquelle ils tirent la pierre dont ils fabriquent leurs pipes, cette pierre étant néceſſaire à tous en général, une reſtriction ſemblable eſt indiſpenſable & d'une utilité publique.

La riviere Saint-Pierre, qui baigne les terres des *Nâdôeſſis*, coule à travers un très-beau pays, qui produit ſpontanément toutes les choſes néceſſaires à la vie. On pourroit, à l'aide d'une légere culture, en retirer toutes les choſes les plus recherchées. Le riz ſauvage y croît en abondance, & la terre eſt couverte d'arbres dont les branches plient

ſous le poids de leurs fruits, comme prunes, raiſins & pommes. Les prairies ſont couvertes de fourrage & d'autres végétaux, tandis que le ſein de la terre eſt abondamment fourni de racines utiles, comme celles de l'angélique, du ginſeng, du nard, & des patates auſſi groſſes que des œufs de poule. A peu de diſtance des bords de la riviere ſont des éminences, du haut deſquelles on a une vue dont la beauté égale les plus belles de celles que j'ai déjà décrites. Sur ces hauteurs ſont des boſquets délicieux, & une ſi grande quantité d'érables à ſucre, qu'ils en pourroient fournir à la population la plus nombreuſe.

A peu de diſtance de l'embouchure de cette riviere, & au Nord, eſt une colline, dont une partie, celle qui regarde le *Miſſiſſipi*, eſt entiérement compoſée d'une pierre blanche comme celle dont j'ai déjà parlé. C'eſt la pierre unique de tout le pays. Ce qu'elle a de remarquable, eſt que ſa couleur eſt d'un blanc auſſi éclatant que de la neige qui vient de tomber. La ſurface extérieure eſt, à la vérité, réduite par le vent & par les intempéries de l'air, en une pouſſiere qui s'accumule au bas en monceaux. On en pourroit faire une belle compoſition. Je ſuis auſſi dans la perſuaſion que cette pierre, traitée convenablement, acquerroit de la dureté par le tems, & feroit un très-bel effet en architecture.

Près de la branche de la même riviere, qu'on nomme la *riviere du Marbre*, eſt une montagne d'où les Indiens tirent la pierre rouge

rouge dont ils taillent les boules de leurs pipes. On trouve en quelques endroits une glaise dure, qu'on pourroit qualifier de pierre, dont les *Nâdôessis* font leurs ustensiles de cuisine. Ce pays abonde aussi en une sorte de glaise de blancheur de lait, dont on pourroit faire de la porcelaine égale en bonté à celle de l'Asie ; on y trouve encore une glaise bleue, dont les Indiens se servent pour peindre. En mêlant à cette glaise de la poussiere de la pierre rouge, ils composent différentes couleurs. Ceux qui peuvent se procurer de cette glaise bleue, s'en peignent le corps dans certaines circonstances, comme quand ils sont sur le point de commencer leurs divertissemens & leurs jeux. Cette couleur est aussi regardée entr'eux comme un signe de paix, à cause de sa ressemblance avec un ciel serein, qui, parmi eux, en est tellement un symbole, qu'ils l'emploient souvent dans leurs discours. Lorsqu'ils veulent témoigner leurs dispositions pacifiques envers une autre nation, cette couleur est encore leur principal ornement, tant du corps que de leurs ceintures.

Après avoir fait mes affaires à la *Prairie le Chien*, je continuai de descendre le Missisipi, jusqu'au lieu où la riviere des Chippeways y entre ; ce qui est un peu plus bas que le lac Pepin. J'engageai en cet endroit un pilote Indien, pour me conduire au lac des *Ottaouas*, qui est à la source de cette riviere. J'y arrivai au commencement de Juillet.

La riviere Chippeway à sa jonction avec le

Miſſiſſipi, a quatre-vingt verges de largeur; mais à meſure qu'on la remonte, elle s'élargit. Environ trente milles au-deſſus de ſon embouchure, elle ſe partage en deux branches, & j'entrai dans celle qui étoit à l'Eſt.

Le pays adjacent à la riviere eſt très-uni pendant ſoixante milles, & ſes bords ſont garnis de charmantes prairies, où j'ai vu les plus grands troupeaux de buffles & d'élans que j'aie jamais rencontrés. La pays entre les deux branches de cette riviere eſt appellé la *route de Guerre* entre les *Chippeways* & les *Nâdôeſſis*.

Le pays des ſauts marqués dans la carte, ſous le nom du chemin des traiteurs, eſt preſque ſans aucun bois de charpente. Il eſt, par deſſus cela, très-inégal, mais boiſé fort ſerré en pins, hêtres, érables & bouleaux. Je vis en cet endroit une choſe fort extraordinaire. Dans un bois à l'Eſt de la riviere, & qui avoit environ trois quarts de mille de largeur, ſur une profondeur dont je ne pus voir le terme, je remarquai que tous les arbres, dont quelques-uns avoient plus de ſix pieds de circonférence, avoient été déracinés, & couchés à terre du même côté. C'étoit vraiſemblablement l'effet de quelque ouragan extraordinaire, arrivé de l'Oueſt quelques années auparavant. Mais je ne pus ſavoir combien il y avoit de tems; car je ne rencontrai aucun habitant dans les environs, que je puſſe queſtionner. Le pays à l'Oueſt de la riviere, étant moins boiſé, avoit échappé à ce déſaſtre, & il n'y avoit que quelques arbres renverſés.

Près des ſources de cette riviere eſt un village des *Chippeways*, qui lui donne ſon nom. Il eſt ſitué des deux côtés de la riviere, qui en cet endroit n'eſt pas large, & ſe trouve ſur le bord d'un petit lac. On y compte environ quarante maiſons qui peuvent fournir une centaine de guerriers, la plupart jeunes gens très-bien faits. Les maiſons ſont conſtruites à la mode indienne, & ont derriere elles de jolis jardins. Mais ce qui me déplut dans eux, c'eſt que ce ſont bien les plus ſales gens que j'aie jamais vus. J'obſervai que les femmes & les enfans pratiquoient un uſage, qui, quoique commun juſqu'à un certain point chez preſque toutes les nations Indiennes, eſt, ſelon nos idées, la plus vilaine choſe du monde; c'eſt de ſe chercher les uns aux autres la vermine de la tête, & de l'avaler.

Au mois de Juillet, je quittai cette ville; & après avoir traverſé pluſieurs petits lacs, & portages qui les ſéparent, j'arrivai à la naiſſance de la branche principale de la riviere de Sainte-Croix. Je la deſcendis juſqu'à un embranchement, & alors j'en remontai une autre juſqu'à ſa ſource. Sur ces deux rivieres, je découvris pluſieurs mines de cuivre natif, auſſi pur qu'on puiſſe en trouver aucune autre part.

Là, je rencontrai un petit ruiſſeau, que mon guide conjectura devoir être joint un peu plus loin par pluſieurs autres qui le rendroient navigable. En effet, au commencement l'eau y étoit ſi baſſe, que mon canot ne

pouvoit y flotter. Mais ayant écarté les débris de plusieurs anciennes cabanes de castors qui avoient été rompues par des chasseurs, je fus en état d'aller en avant quelques milles, jusques à ce que la jonction de quelques ruisseaux me mît à même de me passer de ce secours. En peu de tems, l'eau y afflua, au point que ce ruisseau devint une riviere rapide, que nous descendîmes jusqu'à son entrée dans le lac Supérieur. Je lui donnai le nom d'un gentilhomme qui avoit voulu m'accompagner, depuis le village des *Ottagamis*, jusqu'au portage du lac Supérieur; & je la nommai la riviere Goddart.

A l'Ouest de cette riviere, il y en a une autre petite qui se jette aussi dans le lac. Je la nommai la *riviere des Fraises*, à cause de la quantité que j'en rencontrai le long de ses bords. Elles étoient d'une belle grosseur & du meilleur goût.

Le pays qui sépare les lacs des *Ottaouas* du lac Supérieur, est en général inégal, & couvert d'un bois assez serré. Le sol est bon en quelques endroits, en d'autres fort médiocre. Aux sources des rivieres de Sainte-Croix & de Chippeway, on prend d'excellens esturgeons. Tout ce pays peu habité entre le Missisipi & le lac Supérieur, est appellé par les Indiens le pays des Mousquites, & il est très-bien nommé: car comme je le traversois dans l'été, de ma vie je n'en vis une aussi grande quantité.

A la fin de Juillet, après avoir côtoyé la baye de l'Ouest, j'arrivai au grand portage

qui eſt ſur la côte Nord-Oueſt du lac Supérieur. C'eſt là que ceux qui vont à la traite du Nord-Oueſt, vers les lacs *la Pluie*, *du Bois*, &c. tranſportent leurs canots & bagages environ neuf milles, juſqu'à ce qu'ils arrivent à une multitude de petits lacs, dont les uns verſent leurs eaux dans le lac Supérieur, les autres dans la riviere de Bourbon. Le lac Supérieur eſt bordé de rochers depuis la baye de l'Oueſt juſqu'en ce lieu, excepté au Sud-Oueſt de la baye où le rivage eſt paſſablement uni; c'eſt en cet endroit que j'y entrai par la riviere Goddart.

Au grand portage eſt une petite baye au-devant de laquelle eſt une iſle qui intercepte la vue illimitée du lac, qu'on auroit ſans cela découvert en plein. Cette iſle, en rompant le vent du large, rend la baye tranquille & agréable.

Je rencontrai dans ce lieu un parti conſidérable d'*Aſſinipoils* & de *Killiſtinos* (1), avec leurs rois & leurs familles. Ils y étoient venus pour rencontrer les traiteurs de Michillimakinac, qui y paſſent pour aller dans le Nord-Oueſt. Je reçus d'eux des inſtructions intéreſſantes ſur tous les lacs ſitués au Nord-Oueſt du lac Supérieur.

Le lac Bourbon, qui eſt le plus ſeptentrional de ceux qu'on a décourverts juſqu'à

---

(1) *Note du Traducteur.* On les connoît dans les Relations Françoiſes ſous le nom de Chriſtinaux.

préſent, a été ainſi nommé par quelques traiteurs François qui accompagnoient, il y a quelques années, un parti indien allant à la baye de Hudſon ; & ils lui donnerent ce nom en honneur de la maiſon royale de France. Il eſt formé des eaux de la riviere de Bourbon qui, ſelon que je l'ai déjà obſervé, prend ſa ſource fort loin au Sud, à peu de diſtance des ſources Nord du Miſſiſſipi.

Ce lac eſt d'environ quatre-vingt milles de longueur Nord & Sud, & il eſt à-peu-près circulaire. Il ne contient pas d'iſle conſidérable. Le ſol à l'Eſt eſt très-bon, & il y a quelques montagnes au Sud-Eſt. Dans pluſieurs autres parties, il n'y a que des plaines ſtériles, des fondrieres & des marais. Il s'étend en latitude du 52 juſqu'au 54 degré, & gît au Sud-Oueſt de la baye de Hudſon. Comme ſa ſituation au Nord y rend l'hiver extrêmement rigoureux, on ne rencontre que peu d'animaux dans le pays qui l'avoiſine. Je ne reçus d'ailleurs que des inſtructions peu ſatisfaiſantes ſur les quadrupedes, les poiſſons & les oiſeaux qui l'habitent. Il y a, à la vérité, quelques buffles de petite taille, qui ſont gras & bons à manger vers la fin de l'été, avec quelques rennes & caribous ; mais cela eſt compenſé par le grand nombre d'animaux à fourrure qu'on rencontre à l'entour du lac. Le bois qui croît aux environs eſt principalement compoſé de ſapins, de cedres, de cyprès & de quelques érables.

Le lac *Winepeck*, ou, comme les François l'appellent, *Ouinipique*, qui eſt le plus voiſin du précédent, eſt formé des mêmes eaux. Il a environ deux cents milles de longueur, Nord & Sud; mais ſa largeur n'a jamais été bien déterminée : on ſait ſeulement qu'elle eſt d'environ cent milles dans l'endroit le plus large. Ce lac eſt plein d'iſles, mais aucune n'eſt bien grande. Il reçoit les eaux de pluſieurs rivieres qui n'ont point encore de noms. Ses eaux ſont abondantes en poiſſons, comme des truites & des eſturgeons, ainſi que beaucoup d'autres moindres & particuliers à ce lac.

Le ſol eſt très-bon dans la partie du Sud-Oueſt, où ce lac reçoit la riviere de Bourbon qui vient du Sud-Oueſt. Il y a ſur cette riviere un comptoir anciennement bâti par les François, & appellé *le fort la Reine*, auquel ſe rendent les traiteurs de *Michillimakinac*, pour y faire leurs échanges avec les *Aſſinipoils* & les *Killiſtinos*. Les *Mahahs*, qui habitent à deux cent cinquante milles au Sud-Oueſt s'y rendent auſſi, & y apportent une grande quantité de mays, pour l'échanger contre des couteaux, des caſſe-têtes & autres objets. On croit que ce peuple demeure ſur une des branches de la riviere de l'Oueſt.

Le lac *Ouinipique* a au Nord-Eſt quelques montagnes, & à l'Eſt des plaines ſtériles. L'érable à ſucre croît néanmoins dans ſes environs en grande abondance, & l'on y recueille auſſi une prodigieuſe quantité de

riz ; ce qui prouve que ce grain peut croître heureusement dans ces climats septentrionaux, aussi bien que dans de plus chauds. Les buffles, les caribous & les rennes y sont nombreux. Les buffles de ce pays ne différent de ceux du Sud que par la taille, étant plus petits qu'eux ; c'est ainsi que les bœufs des parties Nord de la Grande-Bretagne different en grandeur des bœufs de l'Angleterre.

Les nations voisines prennent au bord des rivieres qui tombent dans ce lac, une grande quantité de fourrures précieuses. Elles en portent quelques-unes dans les comptoirs ou les établissemens de la baye de Hudson, près de l'embouchure de la riviere de Bourbon. Mais ce n'est que malgré eux ; car quelques *Assinipoils* & *Killistinos* qui commerçoient avec la compagnie de Hudson me dirent que s'ils étoient assurés de trouver au portage une quantité suffisante d'effets venus de Michillimakinac, ils n'iroient aucune autre part. Ils me montrerent quelques étoffes & autres objets achetés à la baye de Hudson dont ils avoient été fort mécontens, & ils pensoient avoir été trompés grandement dans leur marché.

En admettant leurs rapports, je ne puis cependant me ranger à leur opinion. Ce mécontentement est, selon les apparences, un effet des intrigues des traiteurs Canadiens. Car pendant que les François possédoient *Michillimakinac*, comme ils avoient acquis une connoissance parfaite du commerce du

Nord-Oueſt, ils furent employés après la conquête, par les négocians Anglois, à établir ce commerce qu'ils ne connoiſſoient point. Un des moyens qu'ils employerent pour détourner les Indiens de leur attachement pour la compagnie de Hudſon, fut de déprécier en toute occaſion les effets de cette compagnie, & d'exalter les avantages qu'ils retireroient en ne commerçant qu'avec les Canadiens. Ils n'ont réuſſi que trop bien; & de là ſans doute procédoit en partie le mécontentement que les *Aſſinipoils* & les *Killiſtinos* me témoignerent. Une autre raiſon s'y joignoit; ſavoir, la longueur du voyage aux comptoirs de la baye de Hudſon, qui exige trois mois pour aller & revenir pendant les chaleurs de l'été: à quoi l'on doit ajouter la petiteſſe de leurs canots, qui leur permettoit à peine de porter le tiers des caſtors qu'ils avoient tués. Ainſi l'on ne doit pas être étonné que ces Indiens deſirent voir des traiteurs s'établir chez eux. Il eſt vrai que les parties qu'ils habitent ſont dans les limites de la baye de Hudſon; mais la compagnie auroit peine à les en empêcher: car les Indiens protégeroient ſans doute les traiteurs qui ſeroient chez eux. D'ailleurs, les paſſe-ports accordés aux traiteurs qui viennent de *Michillimakinac* leur donnent la liberté de commercer au Nord-Oueſt dans les environs du lac Supérieur; comme le fort *la Reine*, le lac *Ouinipique*, & les autres parties de la riviere de *Bourbon*, où les cou-

reurs de bois trouvent plus avantageux de fixer leur séjour.

Le lac *du Bois* est ainsi nommé de la quantité de bois qui croît sur ses bords, comme chênes, pins, sapins, cyprès, &c. Ce lac est situé encore plus haut sur la riviere de Bourbon, & à peu près à l'Est de l'extrêmité Sud du lac *Ouinipique*. Il est très-profond en divers endroits. Sa longueur de l'Est à l'Ouest est de soixante-dix milles, & sa largeur est d'environ quarante milles. Il n'y a qu'un petit nombre d'isles, & peu considérables. Les poissons, oiseaux & quadrupedes que l'on trouve dans ce lac ou ses environs ne different pas de ceux des deux autres lacs. Quelques Indiens *Killistinos* campant quelquefois sur ses bords, pour chasser & pêcher.

Ce lac forme une communication entre le lac Supérieur, & les lacs Ouinipique & de Bourbon. Ses eaux ne sont pas regardées comme aussi pures que celles des autres lacs, parce que son fond est en quelques parties, vaseux.

Le lac *la Pluie* est ainsi appellé par les François, parce que, selon les apparences, les premiers voyageurs qui le traverserent, y éprouverent des pluies extraordinaires; suivant d'autres, ce nom lui vient d'un brouillard semblable à de la pluie, occasionné par une cascade qui tombe dans la riviere au Sud-Ouest du lac.

Ce lac paroît divisé en deux parties par un isthme qui le traverse vers le milieu; celle à l'Ouest s'appelle le grand lac de la Pluie,

& l'autre le petit. Cette derniere eſt à quelques milles plus à l'Eſt que l'autre, ſur la même branche de la riviere de Bourbon, que le lac précédent. Il eſt en général fort profond, la partie la plus large n'a qu'environ vingt milles de largeur; mais ſa longueur, les deux parties compriſes, eſt d'environ ſoixante-dix milles. Dans la partie de l'Oueſt, l'eau eſt extrêmement claire & bonne, & l'on y prend d'excellent poiſſon. Il s'y rend auſſi une prodigieuſe quantité d'oiſeaux de paſſage à la fin de l'année; on y trouve en grande abondance des rennes & des caribous, dont la peau pour des culottes ou des gants eſt ſupérieure à toute autre. Le ſol qui borde ce lac eſt réputé très-bon en quelques endroits; mais il eſt trop couvert de bois. Une tribu conſidérable de *Chippeways* demeure dans ſes environs.

A l'Eſt de ce lac, il y en a un grand nombre d'autres petits, qui s'étendent en file juſqu'au grand portage, & de-là au lac Supérieur. Entre ces petits lacs, il y a un grand nombre de portages, qui rendent le commerce du Nord-Oueſt, par cette voie, très-difficile & exceſſivement ennuyeux; car il ne faut pas moins de deux ans pour ſe rendre, par cette route, de Michillimakinac dans ces régions.

Le *lac Rouge* eſt un petit lac, du moins relativement aux autres. Il donne naiſſance à une branche de la riviere de Bourbon, appellée par quelques voyageurs la *riviere Rouge*. Il eſt preſque rond, & a environ ſoixan-

te milles de circuit. Vers un des côtés eſt une aſſez grande iſle, tout près de laquelle une riviere entre dans le lac. Il eſt enfin à peu près au Sud-Eſt des lacs Ouinipique & du Bois. Les parties adjacentes ſont peu connues, & peu fréquentées même des Indiens.

A peu de diſtance de ce lac, en tirant un peu au Sud-Oueſt, eſt celui des *Ours blancs*, qui eſt à peu près de la grandeur du précédent. Ses eaux ſont les plus ſeptentrionales de celles qui donnent naiſſance au Miſſiſſipi, en ſorte qu'on peut l'appeller, avec juſtice, la ſource la plus éloignée de ce fleuve. Il eſt alimenté par deux ou trois petites rivieres, ou plutôt ruiſſeaux.

A quelques milles au Sud-Eſt de ce lac, il y en a un grand nombre d'autres petits, dont aucun n'a plus de dix milles de circuit; on les nomme les *mille Lacs*. Le pays adjacent a la réputation d'être le plus favorable qu'il y ait dans ce continent pour la chaſſe des animaux à fourrure. Les Indiens qui y chaſſent, en retournent rarement, ſans avoir leurs canots ſi chargés, qu'à peine peuvent-ils flotter.

Après avoir remarqué que ce lac eſt la ſource la plus éloignée & la plus ſeptentrionale du Miſſiſſipi, je dois obſerver encore ici, qu'avant que ce fleuve entre dans le golfe du Mexique, il ne fait avec ſes détours guere moins que trois mille milles (environ mille lieues), ou en ligne droite, du Nord au Sud, environ vingt degrés, qui font environ quatorze cents milles anglois.

Les mêmes Indiens me dirent qu'au Nord-Oueſt du lac Ouinipique, il y en a encore un autre dont le contour ſurpaſſe infiniment celui d'aucun de ceux dont ils m'avoient déjà parlé : ils le diſent même beaucoup plus grand que le lac Supérieur. Mais comme il eſt ſi éloigné au Nord-Oueſt, je conjecture que ce n'eſt pas un lac ; mais un archipel qui fait communication entre la baye de Hudſon & les parties les plus Nord de l'Océan Pacifique.

Il y a, à la vérité, un nombre infini de petits lacs dans les parties plus à l'Oueſt que les ſources les plus orientales du Miſſiſſipi : comme auſſi entre ces lacs & le lac Ouinipique. Mais aucun d'eux n'eſt aſſez grand, pour qu'on puiſſe y reconnoître ce grand & immenſe lac donc les Indiens veulent parler.

Ces Indiens m'informerent pareillement que quelques-unes des branches les plus ſeptentrionales du Miſſouri, & les plus méridionales de la riviere St. Pierre, ont preſque communication entr'elles, & ne s'éloignent que d'un mille, qui forme un portage ; & d'après ce que j'ai pu apprendre d'eux, c'eſt le chemin que prennent leurs guerriers, quand ils veulent faire des incurſions ſur les Pânis & les Pânânis, nations qui habitent le long de quelques branches du Miſſouri. On dit que dans ce pays on rencontre fréquemment des mandragores, eſpeces de racines ayant la reſſemblance des parties diſtinctives des deux ſexes ; on ajoute qu'elles ſont plus parfaites que celles que fourniſ-

ſent les environs du Nil ou la baſſe Ethiopie.

Je tiens encore de ces Indiens, qu'un peu au Nord-Oueſt des rivieres du Miſſouri & de St. Pierre, il y a une nation moindre de taille & plus blanche que les tribus voiſines, qui cultive la terre, & même les arts juſqu'à un certain point, ainſi que je le conjecture d'après leurs diſcours. Ils m'ajouterent qu'à l'Oueſt des *montagnes Brillantes*, il y a des nations qui ont de l'or en ſi grande abondance, qu'elles en font leurs uſtenſiles les plus communs. Ces montagnes, que je décrirai plus loin, ſéparent les eaux qui coulent dans l'Océan Atlantique, d'avec celles qui tombent dans la mer Pacifique.

Les peuples qui habitent près de ces montagnes, ſont peut-être quelques-unes des différentes tribus qui obéiſſoient aux rois du Mexique, & qui, fuyant de leur pays vers le tems de la conquête du Mexique par les Eſpagnols, chercherent un aſyle dans ces régions.

On pourroit remarquer, pour confirmer cette conjecture, qu'ils ont choiſi pour leurs retraites ces parties intérieures des terres, à cauſe de l'idée qui les préoccupe encore; ſevoir, que les côtes de la mer ſont, depuis ce tems, infeſtées de monſtres énormes vomiſſant des éclairs & du tonnerre; des entrailles deſquels ſortoient des hommes, qui, par des inſtrumens inconnus ou un pouvoir magique, tuoient les foibles Indiens à une diſtance prodigieuſe. C'étoit pour fuir des monſtres ſemblables, diſent-ils, ſuivant une

traduction encore ſubſiſtante, que leurs peres ſe réfugierent dans ces aſyles inconnus qu'ils habitent aujourd'hui. Car ayant vu que ces monſtres flottans ne pouvoient approcher de la terre, & que ceux qui en étoient ſortis ne pouvoient beaucoup s'en éloigner, ils prirent la réſolution de s'enfoncer dans un pays fort éloigné des côtes, pour ſe mettre à l'abri de ces ennemis diaboliques. Ils partirent en conſéquence avec leurs familles; & après un long voyage, ils s'établirent près de ces montagnes, où ils crurent pouvoir trouver enfin une parfaite ſécurité.

Les *Ouinebagôs* demeurant ſur la *riviere du Renard*, dont j'ai déjà parlé, ſont probablement quelque nation auſſi chaſſée du Mexique; mais ils ne peuvent donner que des connoiſſances très-obſcures de leur réſidence primitive. Ils diſent eux-mêmes qu'ils ſont venus de fort loin, du côté de l'Oueſt, & que les guerres les ont obligés de ſe réfugier chez les *Nadoeſſis.* Mais comme ils n'ont aucune connoiſſance des arts, & qu'ils ignorent l'uſage de l'or, il eſt plus vraiſemblable qu'ils ont été chaſſés de leurs anciens établiſſemens, par les nations dont on vient de parler, en ſorte qu'ils ont été obligés de venir habiter les lieux qu'ils occupent actuellement.

Ces ſuppoſitions néanmoins auroient beſoin d'être confirmées. Car les petites nations indiennes ſont ſujettes à tant de viciſſitudes dans leurs habitations, à cauſe de leurs guerres continuelles, qu'après un demi-ſiecle,

il eſt impoſſible d'avérer quelle a été l'habitation primitive d'aucune d'elles.

Cette chaîne de montagnes, dont les *montagnes Brillantes* font partie, commence à Mexico; & continuant au Nord du Mexique & à l'Eſt de la Californie, ſépare les eaux qui coulent dans le golfe du Mexique, de celles qui coulent dans la mer Vermeille. De-là, continuant leur cours encore au Nord, entre les ſources du Miſſiſſipi & des rivieres qui coulent dans la mer du Sud, elles paroiſſent finir vers les 47 ou 48 degrés de latitude Nord; là, elles donnent naiſſance à une multitude de rivieres, dont les unes coulent du côté de la baye de Hudſon, du côté de la mer Pacifique, ou dans un amas d'eaux qui font la communication entre ces deux mers.

Parmi ces montagnes, celles qui ſont ſituées à l'Oueſt de la *riviere St. Pierre* ſont appellées les montagnes Brillantes, à cauſe d'une quantité infinie de criſtaux, d'une grandeur conſiderable, dont elles ſont couvertes, & qui, lorſque le ſoleil les éclaire, brillent de maniere à les faire appercevoir à une très-grande diſtance.

Cette chaîne extraordinaire de montagnes n'a guere moins de trois mille milles de longueur, ſans aucune interruption conſidérable; il n'eſt, je crois, rien de ſemblable dans aucune autre partie du globe. Il eſt probable que dans les ſiecles à venir, on y puiſera des richeſſes qui ne le céderont pas à celles des montagnes de l'Indoſtan ou du Malabar,

labar, ni à celle de la côte d'Or de la Guinée. Je n'en excepte même par les riches mines du Pérou ; un jour viendra qu'à l'Ouest de ces montagnes, lorsqu'elles auront été traversées par des Colomb ou des Raleigh, on trouvera d'autres lacs, d'autres rivieres, des régions enfin, remplies de productions encore inconnues à nos naturalistes, & abondamment pourvues de toutes les choses nécessaires à la vie. Les générations futures, chassées de leur pays, soit par la tyrannie, soit par la persécution religieuse, soit par la trop grande population, ou bien attirées par l'espérance des avantages du commerce, y trouveront leur attente remplie par les richesses de ces régions inépuisables.

Mais je reviens aux Assinipoils & aux Killistinos que je laissai au grand portage, & desquels j'ai reçu les détails précédens sur les lacs du Nord-Ouest.

Les traiteurs que nous attendions étant plus tardifs qu'à l'ordinaire, & notre nombre étant considérable, car nous étions plus de trois cents, le fonds de provisions que nous avions apporté tendoit à sa fin, & nous soupirions après leur arrivée.

Un jour que nous exprimions notre impatience, à cet égard, & que nous regardions du haut d'une éminence, espérant les voir arriver par le lac, le grand-prêtre de la nation des *Killistinos* nous dit qu'il avoit dessein d'obtenir une conférence avec le grand-esprit, & de lui demander quand les traiteurs arriveroient. Je fis peu d'attention à

fon propos, fuppofant qu'il ne s'agiffoit que de quelque tour peu adroit, & uniquement propre à en impofer à d'ignorans Indiens. Mais le roi de cette nation m'ayant dit que le prêtre n'avoit deffein d'entreprendre cette divination que pour me convaincre du commerce intime qu'il avoit avec le *grand-efprit*, je jugeai néceffaire de fufpendre mon jugement.

Le foir fuivant fut pris pour la cérémonie. Lorfque tout fut préparé convenablement, le roi me vint trouver, & me conduifit à une tente fpacieufe, dont la couverture étoit relevée, enforte que l'on pouvoit voir de dehors tout ce qui s'y pafferoit. Nous trouvâmes la tente déjà environnée d'une foule d'Indiens; mais nous entrâmes facilement, & nous nous afsîmes fur des peaux étendues à terre pour cet effet.

J'obfervai qu'au centre, il y avoit une place d'une forme oblongue, formée de pieux plantés en terre, de maniere à laiffer entr'eux une efpece de caiffe ou de coffre de grandeur fuffifante pour contenir le corps d'un homme. Ces pieux étoient d'une groffeur médiocre, & placés à telle diftance, qu'il étoit facile de difcerner ce qu'ils renfermoient. La tente étoit parfaitement éclairée par un grand nombre de torches faites de brains de pin ou de bouleau, que des Indiens tenoient dans leurs mains.

Quelques minutes après, le grand-prêtre entra. On étendit fur la terre une immenfe peau d'élan, précifément à mes pieds; il fe

coucha ſur elle, après s'être dépouillé de tous ſes vêtemens, hors ce qui ſervoit à lui voiler le milieu du corps. Étant ainſi couché ſur le dos, il prit un côté de la peau, & la replia ſur lui; enſuite l'autre, de maniere qu'il n'avoit que la tête à découvert. Cela ne fût pas plutôt fait, que deux jeunes gens qui tenoient à la main environ quarante verges de corde faite de peau d'élan, le lierent à l'entour du corps; enſorte qu'il étoit complétement emmaillotté dans la peau, comme une momie égyptienne. Alors, un de ces jeunes gens le prit par la tête, l'autre par les talons; & l'élevant au deſſus des pieux, ils le placerent dans la clôture préparée. Je pouvois alors auſſi bien le diſtinguer qu'auparavant; & j'eus ſoin de ne pas détourner un inſtant mes yeux de deſſus lui, afin de découvir l'artifice: car je ne doutois pas qu'il n'y en eût quelqu'un.

Le prêtre n'eut pas reſté plus de quelques ſecondes dans cette ſituation, qu'il commença à murmurer tout bas. Il continua pendant quelque tems; & enſuite ſa voix s'élevant par degrés, il parla d'une maniere très-bien articulée. Mais ce qu'il diſoit étoit dans un jargon, ſi mêlangé des langues des *Chippeways*, des *Ottaouas* & des *Killiſtinos*, que je n'en entendis que fort peu de choſe. Après avoir continué ſur ce ton pendant quelque tems, à la fin il porta ſa voix au plus haut degré, tantôt hurlant, tantôt priant, juſqu'à ce qu'il ſe fût mis dans une telle agitation, qu'il en écumoit par la bouche.

Il resta ainsi pendant près de trois quarts d'heure sur la place, continuant ses cris avec une vigueur sans relâche, jusqu'à ce qu'enfin il parût entiérement épuisé, & restât privé de la parole. Mais un instant après, il sauta sur ses pieds, quoique lié comme il l'avoit été, il fût impossible qu'il remuât ni pieds ni bras; il secoua ce dont il étoit couvert avec autant de facilité que si les liens dont il avoit été garroté eussent été réduits en cendre; & s'adressant à ceux qui l'environnoient avec une voix ferme: *Mes freres*, leur dit-il, *le Grand-Esprit a daigné avoir un entretien avec son serviteur, à son humble requête. Il ne m'a pas dit, à la vérité, quand les personnes que vous attendez arriveront; mais demain, peu après que le soleil sera parvenu au plus haut de sa course, il arrivera un canot, & ceux qui le conduisent diront quand les traiteurs doivent arriver.* Après avoir dit cela, il sauta hors de la clôture; & ayant repris ses habits, il congédia l'assemblée. J'avoue que je fus étrangement frappé de ce que je vis. Mais comme tous les yeux étoient tournés sur moi, dans le dessein de discerner ce qui se passoit dans mon esprit, je crus devoir cacher l'émotion que j'éprouvois.

Le lendemain, le soleil fut brillant; & long-tems avant midi, tous les Indiens se rassemblerent sur l'éminence qui dominoit le lac. Le vieux roi me vint trouver; & me demanda si j'avois assez de confiance en la prédiction du prêtre, pour joindre ses sujets sur la colline, & y attendre l'événement.

Je lui répondis que je ne ſavois ce que j'en devois croire; mais que je le ſuivrois volontiers. Nous nous mîmes en marche vers le lieu où tout le monde étoit aſſemblé. Tous les yeux étoient alternativement fixés ſur moi & ſur le lac. Peu de tems après, le ſoleil ayant atteint ſa plus grande hauteur, on vit, conſéquemment à la prédiction du prêtre, un canot doubler une pointe de terre à une lieue de diſtance. Les Indiens ne l'eurent pas plutôt apperçu, qu'ils pouſſerent unanimément de grands cris; & que, par leurs regards, ils témoignerent leur contentement de la liaiſon intime que leur prêtre avoit avec le Grand-Eſprit.

Le canot atteignit le rivage en moins d'une heure, & je ſuivis le roi & les chefs pour recevoir ceux qui étoient à bord. Auſſi-tôt qu'ils furent à terre, nous allames enſemble à la tente du roi, où, ſuivant la coutume invariable de ces peuples, nous commençames à fumer; & malgré l'impatience où nous étions tous d'apprendre les nouvelles qu'ils nous apportoient, nous ne fîmes aucune queſtion. Car les Indiens ſont le peuple le plus froid que l'on puiſſe imaginer. Cependant, après quelque converſation indifférente, le roi leur demanda quelle nouvelle ils apportoient des traiteurs. Ils répliquerent qu'ils s'étoient ſéparés d'eux quelques jours auparavant, & qu'ils ſe propoſoient d'être au portage dans deux jours. Ils y arriverent en effet, à notre grande ſatisfaction, & ſur-tout à celle des Indiens

qui virent avec plaisir l'importance de leur prêtre & de leur nation éclater dans cette occasion aux yeux d'un étranger.

Je sens que cette histoire ne paroîtra à quelques-uns de mes lecteurs, qu'une preuve de ma crédulité. Mais personne n'est moins entaché de cette foiblesse que moi. J'avoue que les circonstances de cet événement sont des plus extraordinaires. Cependant, comme je puis certifier que je n'ai mis en les racontant ni exagération ni déguisement, & que j'étois de tous les observateurs le plus froid & le plus désintéressé, j'ai cru nécessaire de les publier. Je le fais, sans desirer d'entraîner le jugement de mes lecteurs, ou de faire sur leur esprit des impressions superstitieuses; mais ils en tireront les conséquences qu'ils jugeront à propos.

J'ai déjà observé que les *Assinipoils*, avec un parti desquels je me rencontrai au portage, étoient une tribu révoltée des *Nâdôessis*, qui, d'après quelque grief réel ou prétendu contre le reste de la nation, s'en étoit séparée, & avoit cherché sa liberté aux dépens de son aisance: car les Indiens, en général tiennent extrêmement à ce bien précieux. Le pays qu'ils habitent actuellement sur les bords du lac *Ouinipique*, étant beaucoup plus au Nord, n'est pas, à beaucoup près, si fertile ni si agréable que celui qu'ils avoient quitté. Ils ont, au reste, encore le langage & les mœurs de leurs anciens associés.

Les *Killistinos*, actuellement les voisins & les alliés des *Assinipoils*, car ils demeurent

ſur le même lac & au long de la riviere de Bourbon, paroiſſent être une truibu de *Chippeways*; ils parlent en effet la même langue, quoique avec une différence de dialecte. Cette nation conſiſte en trois ou quatre cents guerriers, qui paroiſſent être braves & hardis. J'ai déjà donné une deſcription de leur pays, en parlant du lac *Ouinipique*. Comme ils habitent dans les limites de la baye de Hudſon, ils commercent en général avec les comptoirs de la compagnie de ce nom; mais par les raiſons que j'ai données plus haut, ils viennent fréquemment au lieu où je les vis, afin d'y rencontrer les traiteurs de *Michillimakinac*.

L'embarras que m'avoit cauſé le retard de ces traiteurs, ne fut pas beaucoup diminué par leur arrivée. Mon attente fut de nouveau trompée; car je ne pus me procurer d'aucun d'eux les effets dont j'avois beſoin. Je fus, pour cette raiſon, contraint de renoncer à mes deſſeins, & de retourner au lieu d'où j'étois parti pour commencer mon excurſion. Je pris donc congé des *Killiſtinos*, & de leur vieux roi, ainſi que des chefs des deux nations, & je partis. Ce prince avoit plus de ſoixante ans; il étoit haut de taille, très-bien fait, & il marchoit très-droit. Il étoit affable & honnête, & j'en fus traité, ainſi que par les chefs, avec beaucoup de civilité.

J'obſervai que ces Indiens ont un uſage qui paroît avoir été univerſel avant que les mœurs des Européens leur fuſſent connues,

celui de faire honneur de leurs femmes aux étrangers qu'il reçoivent; cela eſt pratiqué, non-ſeulement par les gens de la plus baſſe claſſe, mais par les chefs même, qui regardent cette attention comme la plus grande politeſſe qu'ils puiſſent faire à un étranger.

Au commencement d'Octobre, j'arrivai au *fort Cadot*, après avoit côtoyé les rivages Nord & Eſt du lac Supérieur. Ce fort eſt attenant aux ſauts de Sainte-Marie, & eſt ſitué à l'angle Sud-Oueſt du lac.

Le lac Supérieur, d'abord nommé le lac d'en haut, à cauſe de ſa ſituation au Nord, eſt ainſi appellé, parce qu'il eſt le plus grand de tous ceux de ce continent. On peut l'appeller la mer Caſpienne de l'Amérique, & l'on eſt fondé à croire que c'eſt le plus vaſte amas d'eau douce qui exiſte dans l'univers. Sa circonférence, d'après les cartes françoiſes, eſt d'environ quinze cents milles; mais je crois que ſi on la côtoyoit de maniere à y comprendre le circuit des bayes, ſon contour excéderoit au moins ſeize cents milles.

Après être entré dans ce lac par la riviere *Goddart*, qui s'y décharge dans la baye de l'Oueſt, je côtoyai pendant environ douze cents milles les bords Nord & Eſt, & j'obſervai que la plus grande partie de cette étendue étoit bordée par des rochers élevés & un pays fort inégal. L'eau paroît, en général, repoſer ſur un fond de roche. Quand elle étoit calme, & que le ſoleil brilloit, je pouvois, aſſis dans mon canot, & dans des lieux où il y avoit ſix braſſes de profondeur,

voir clairement au fond d'énormes colonnes de pierre de différentes formes, qui avoient l'apparence de pierres taillées. L'eau étoit alors aussi limpide que l'air, & l'on eût dit que mon canot étoit suspendu dans un élément. Il ne m'étoit pas possible de regarder à travers ce milieu transparent les roches du fond, sans me sentir, après quelques minutes, la tête tourner, & les yeux incapables de soutenir plus long-tems cette scene éblouissante.

Le hasard me fit aussi découvrir une autre propriété particuliere à ces eaux. Quoique nous fussions au mois de Juillet, & que la surface de l'eau eût contracté, par la chaleur de la saison, un assez grand degré de chaleur, cependant, en descendant un vase à une brasse environ de profondeur, l'eau qu'on retiroit par ce moyen étoit si froide, qu'en la portant à la bouche, elle y excitoit la même sensation qu'un glaçon.

La situation de ce lac a été diversement déterminée. Mais d'après les meilleures observations que j'ai pu faire, il est entre les 46 & 50 degrés de latitude Nord, & entre les 84 & 93 degrés de longitude Ouest, comptée depuis le méridien de Londres.

Il y a dans ce lac un grand nombre d'isles, deux desquelles sont très-grandes; si leurs terres sont propres à la culture, elles suffiroient chacune à l'établissement d'une grande province, sur-tout l'isle Royale qui a environ cent milles de long sur quarante de large en quelques endroits. Mais on ne

peut, quant à préſent, rien ſavoir de certain ſur cela; car les François même qui ont toujours tenu un grand bâtiment ſur ce lac, pendant qu'ils poſſédoient le Canada, & qui auroient pu par ce moyen reconnoître ces deux iſles, n'avoient acquis qu'une connoiſſance très-légere de leurs côtes: au moins n'ont-ils jamais publié aucune relation de leur intérieur qui ſoit venue à ma connoiſſance.

D'après les converſations que j'ai eues avec les Indiens voiſins du lac, je n'ai pu découvrir qu'ils aient jamais fait aucun établiſſement dans ces deux iſles, ni même qu'ils y aient mis pied à terre dans leurs chaſſes. J'ai ſeulement recueilli de leurs diſcours, qu'ils ſont depuis un tems immémorial dans la perſuaſion qu'elles ſont la réſidence du *Grand-Eſprit*; & ils rapportent pluſieurs hiſtoires ridicules d'enchantemens & de tours magiques qu'ont éprouvés ceux qui ont été obligés par le mauvais tems d'y mettre pied à terre pour chercher un abri.

Un des chefs des *Chippeways* me dit que quelques hommes de leur nation ayant été une fois jettés ſur l'isle de Maurepas qui eſt ſituée vers le Nord-Eſt du lac, ils y trouverent une grande abondance d'un ſable jaune & peſant, qui, d'après leur deſcription, devoit être de la poudre d'or. Frappés de la belle apparence de ce ſable, ils voulurent lorſqu'ils ſe rembarquerent le matin, en apporter une petite quantité. Mais un Eſprit d'une hauteur extraordinaire, qui leur pa-

rut de ſoixante pieds, les pourſuivit dans l'eau, & leur commanda de rapporter ce qu'ils avoient pris. Effrayés de ce fantôme gigantefque, & voyant qu'il les avoit preſque atteints, ils s'eſtimerent heureux de rendre leur tréſor; après quoi ils reſterent libres de s'en aller, ſans être moleſtés. Depuis cet événement, aucun Indien qui en a eu connoiſſance ne ſe haſarde même de chaſſer ſur ces côtes. Indépendamment de cette hiſtoire, ils m'en raconterent beaucoup d'autres également fabuleuſes.

Le pays qui eſt au Nord & au Nord-Eſt du lac eſt très-montagneux & fort ſtérile. La longueur & la rigueur de l'hiver qui y regne, le peu de force du ſoleil pendant l'été, y rendent la végétation fort lente, & l'on ne trouve que peu de fruits ſur ſes bords. Il y en a cependant quelques eſpeces qui s'y trouvent avec abondance; telles ſont des framboiſes, d'une groſſeur extraordinaire & d'une excellente ſaveur, qui croiſſent ſur les montagnes voiſines du lac en très-grande quantité, ainſi que des groſeilles noires & rouges; mais le fruit qui l'emporte ſur tous les autres eſt une baye particuliere reſſemblant à la framboiſe, quant à la maniere de croître; mais beaucoup plus groſſe, & d'un rouge plus léger. Son goût ſurpaſſe celui du fruit que je lui ai comparé, quoiqu'il ſoit eſtimé en Europe ſi délicieux. Il croît ſur un arbriſſeau dont la feuille reſſemble beaucoup à celle de la vigne; & je ſuis perſuadé que ſi on le tranſplantoit dans un climat

plus doux, on acquerroit un fruit excellent & fort rare.

Deux grandes rivieres ſe déchargent dans le lac Supérieur au Nord & au Nord-Eſt; l'une eſt le *Nipegon*, appellé par les François *Allanipegon*, qui conduit à une tribu de *Chippeways*, qui habite les environs d'un lac de même nom; l'autre eſt appellée la riviere de *Michipicouton*. Sa ſource eſt près de la baye de James, d'où il n'y a qu'un petit portage pour paſſer à une autre riviere qui ſe décharge dans cette baye, vers un fort appartenant à la compagnie de Hudſon; c'eſt par ce paſſage qu'un parti françois fit une irruption ſur les établiſſemens de cette compagnie, du tems de la reine Anne. Ils prirent & détruiſirent les forts, & emmenerent le canon à la fortereſſe d'où il étoient partis. Cette artillerie conſiſtoit en quelques petites pieces de bronze, & reſta en leur poſſeſſion juſqu'à la fin de la derniere guerre, qu'elle tomba au pouvoir de ſes anciens maîtres.

Non loin du *Nipegon* eſt une petite riviere qui, en entrant dans le lac, éprouve une chûte perpendiculaire du haut d'une montagne de ſix cents pieds de hauteur. Comme elle eſt fort étroite, elle paroît de loin comme une jarretiere blanche ſuſpendue en l'air.

Il n'y a qu'un petit nombre d'Indiens qui habite les environs du bord oriental du lac Supérieur. On croit que ce ſont les reſtes de la nation des *Algonquins*, qui a été preſque entiérement anéantie par les *Iroquois*.

Le lac Supérieur reçoit près de quarante

rivieres, dont quelques-unes ſont conſidérables; au Sud il y a une pointe remarquable ou cap d'environ ſoixante milles de longueur, appellé la pointe *Chegomegan*. On pourroit l'appeller une péninſule, vu qu'au Sud, elle eſt preſque ſéparée du continent, par une baye étroite qui va de l'Eſt à l'Oueſt. Les canots ont un court portage, à travers cet iſthme, pendant que ceux qui font le tour de la péninſule font plus de cent milles.

A peu près à cette diſtance du cap dont on vient de parler, le lac reçoit une riviere conſidérable, dont la ſource eſt formée par une multitude de petits ruiſſeaux. Cette riviere eſt remarquable par la grande quantité de cuivre natif, qu'on trouve vers ſes bords. C'eſt un métal qu'on trouve auſſi en différens lieux de cette côte. J'obſervai que pluſieurs des petites isles qui avoiſinent le rivage de l'Eſt ſont couvertes de mine de cuivre. Elle eſt en forme de grains de chapelet, & on trouveroit, dans un fort petit eſpace de terrein, de quoi en remplir des tonneaux.

Une compagnie d'entrepreneurs venus d'Angleterre avoit commencé, peu après la conquête du Canada, à exporter de ce métal; mais la ſituation des affaires de l'Amérique les a contraints de renoncer à leur projet. On pourra probablement dans la ſuite en faire un commerce avantageux, vu que le métal qui ne coûte rien ſur la place, & qui n'exige que fort peu de dépenſe à faire pour l'embarquer, peut être tranſporté en

canots ou en bateaux, à travers les ſauts Sainte-Marie, à l'isle Saint-Joſeph, qui eſt au fond du détroit, près de l'entrée du lac Huron. De là, il pourroit être embarqué ſur de grands bâtimens, & tranporté à travers le lac juſqu'au ſaut de Niagara. Enſuite voituré par terre au-delà du portage, il ſeroit facile de le conduire à Quebec. Le bas prix, & la facilité avec laquelle on pourroit s'en procurer une quantité quelconque, compenſeroient la longueur du chemin à faire avant que d'arriver à la mer, & mettroit les propriétaires en état de le livrer au même prix que celui qui eſt apporté d'autres pays beaucoup moins éloignés.

Le lac Supérieur eſt abondamment pourvu de poiſſons. Les principaux & les meilleurs ſont la truite & l'eſturgeon, qu'on y pêche preſque en toute ſaiſon, & en grande quantité. Les truites peſent ordinairement environ douze livres; mais on y en pêche quelquefois qui peſent plus de cinquante. Indépendamment de ces deux eſpeces, on y prend en très-grande quantité un certain poiſſon blanc qui reſſemble à l'alôſe; mais il eſt ſeulement plus épais & moins plein d'arêtes. Il peſe environ quatre livres, & il eſt d'un goût délicieux. La meilleure maniere de le prendre eſt d'employer le filet; mais la truite ſe prend en tout tems à l'ameçon. Il y a auſſi une grande abondance de petits poiſſons, qu'on prend avec facilité; & parmi leſquels eſt une ſorte reſſemblante au hareng, qui ſert principalement à amorcer l'hameçon pour

prendre la truite. On trouve enfin dans ce lac, & dans celui de *Michigan*, une espece de crabe, qui n'eſt pas plus grande qu'une piece d'un demi-écu.

Ce lac eſt ſujet aux mêmes tempêtes que la mer Atlantique. Les lames s'y élevent auſſi haut, & ſont également dangereuſes pour les bâtimens. Ses eaux s'écoulent par l'angle du Sud-Eſt, à travers le détroit appellé de Sainte-Marie. Au haut de ce détroit eſt un fort qui en reçoit ſon nom, & qui eſt commandé par M. Cadot, Canadien François, qui, étant propriétaire du ſol, a obtenu que la poſſeſſion lui en reſtât. Près de ce fort eſt un rapide ſi violent, qu'il eſt impoſſible de le remonter; mais des canots conduits par d'excellens pilotes, peuvent le deſcendre ſans danger.

Quoique le lac Supérieur reçoive, comme je l'ai remarqué, les eaux de quarante rivieres, dont quelques-unes ſont conſidérables, il ne paroît pas que la dixieme partie de ces eaux en ſorte par le détroit qui lui ſert de décharge. Je ne ſais comment cette ſurabondance d'eau eſt enlevée; mais il faut bien qu'elle le ſoit, ſans quoi l'étendue du lac s'accroîtroit ſans ceſſe. Il eſt au reſte certain qu'il n'en eſt pas ici comme de la Méditerranée, qu'on croit s'évacuer par un courant inférieur, contraire à celui de la ſurface: car le courant qui tombe ſur le roc n'a guere plus que ſix pieds de profondeur, & tout ce qu'il donne paſſe par le détroit dans le lac adjacent; il n'eſt pas non plus probable

qu'une auſſi immenſe quantité d'eau puiſſe être enlevée par l'évaporation. Ces eaux doivent conſéquemment avoir un paſſage par quelque cavité ſouterraine, d'une profondeur extrême, & qu'on ne pourra jamais reconnoître.

Le ſaut Sainte-Marie ne forme pas, comme celui de Niagara ou celui de St. Antoine, une chûte perpendiculaire; il ne conſiſte qu'en un rapide qui coule pendant près de trois quarts de mille, & que des canots bien conduits peuvent deſcendre.

A l'extrémité de ce rapide, la nature a ménagé la ſtation la plus commode qui exiſte, pour prendre une quantité immenſe de poiſſon. En ſe plaçant ſur les rochers adjacens au ſaut, on peut prendre avec des filets, vers les mois de Septembre & d'Octobre, une grande quantité du poiſſon blanc dont j'ai parlé plus haut; dans cette ſaiſon, il s'y raſſemble avec d'autres, en eſpeces de bancs ſi conſidérables, qu'on pourroit en amaſſer de quoi alimenter, au moyen d'une préparation convenable, pluſieurs milliers d'habitans, pendant toute l'année.

Le détroit de Sainte-Marie a environ quarante milles de longueur, dans la direction du Sud-Eſt. Le courant entre le ſaut & le lac Huron n'eſt pas auſſi rapide qu'on s'y devroit attendre, & il ne gêne pas la navigation des bâtimens de charge au delà de l'isle Saint-Joſeph.

Divers voyageurs ont obſervé que l'entrée du lac Supérieur, au ſortir du détroit, préſente

ſente le plus agréable aſpect de l'univers. Le lieu d'où l'on jouit le mieux de cet aſpect, eſt préciſément à l'ouverture du lac; d'où l'on apperçoit à la gauche pluſieurs charmantes isles qui s'étendent conſidérablement au devant du ſpectateur. La droite préſente une agréable ſuite de pointes de terre qui ſaillent conſidérablement dans l'eau, & qui contribuent, avec les isles dont on vient de parler, à rendre ce charmant baſſin (car on peut lui donner ce nom) calme & à l'abri des ravages de ces vents tempeſtueux qui troublent ſi fréquemment le lac voiſin.

Le lac Huron, dans lequel le détroit Ste. Marie donne entrée, eſt le plus grand après le lac Supérieur. Sa ſituation eſt entre le 42 & le 46 degré de latitude Nord, & les 79 & 85 degrés de longitude Oueſt. Sa figure eſt preſque triangulaire, & ſon circuit d'environ mille milles.

Au Nord eſt une isle remarquable, comme ayant près de cent milles de longueur, ſur environ huit de largeur. Elle eſt connue ſous le nom de *Manataulin*, ce qui ſignifie l'*isle des Eſprits*; & les Indiens la regardent comme auſſi ſacrée que les deux grandes isles du lac Supérieur.

Vers le milieu de la côte Sud-Oueſt de ce lac eſt la baye de *Saganaum*. Les caps qui ſéparent ce lac de la baye ſont d'environ dix-huit milles diſtans l'un de l'autre. Vers le milieu de cet eſpace ſont deux isles qui facilitent beaucoup le paſſage des canots & des petits bâtimens, en leur procurant de

l'abri; car, ſans cela, il ne ſeroit pas prudent d'entreprendre la traverſée de cette mer, & cotoyer la baye rendroit le voyage long & ennuyeux. Cette baye a environ quatre-vingts milles de profondeur, & en général dix-huit ou vingt milles de largeur.

A moitié chemin à peu près entre la baye de *Saganaum*, & l'angle Nord-Oueſt du lac, eſt une autre baye qu'on nomme la *baye du Tonnerre*. Les Indiens qui ont fréquenté cette partie du lac depuis un tems immémorial, & les voyageurs Européens qui l'ont traverſée, lui donnent unanimement ce nom, parce qu'ils y ont obſervé un tonnerre preſque continuel. Cette baye a neuf milles de largeur, & environ autant de profondeur; & en effet, pendant que je la traverſai, ce qui exigea un intervalle de près de vingt-quatre heures, je vis tonner & éclairer preſque continuellement.

Je n'ai pu découvrir de raiſon apparente d'un pareil phénomene; car le pays n'eſt pas en général ſujet au tonnerre, les montagnes ne ſont pas fort élevées, & ne paroiſſent pas, du moins extérieurement, contenir aucune ſubſtance ſulfureuſe. Cependant comme ce phénomene doit néceſſairement avoir une cauſe, je conjecture que les bords de cette baye ſont ou imprégnées d'une quantité extraordinaire de matiere ſulfureuſe, ou contiennent quelque métal ou minéral propre à attirer en grande quantité le fluide électrique apporté par les nuages. Mais j'abandonne à la diſcuſſion de perſonnes plus

inſtruites cette ſolution, ainſi que les autres conjectures philoſophiques qu'on peut trouver dans ce livre.

Les poiſſons du lac Huron ſont en général les mêmes que ceux du lac Supérieur. Une partie des terres qui bordent ſes rivages eſt fort fertile; mais dans quelques parties, il eſt ſablonneux & ſtérile. L'iſthme qui ſépare le lac de celui de *Michigan* eſt une vaſte plaine de plus de cent milles de long, ſur une largeur aſſez inégale, qui varie de dix à quinze milles. Ce terrein eſt, comme je l'ai déjà dit, partagé entre les *Ottaouas* & les *Chippeways.* A l'angle du Nord-Eſt, le lac Huron a une communication avec celui de *Michigan*, par le détroit de *Michillimakinac*, que j'ai déjà décrit.

J'ai preſque omis de parler d'un phénomene fort extraordinaire que préſente ce détroit. Les François ont obſervé, pendant qu'ils étoient en poſſeſſion du fort, que quoiqu'il n'y ait pas une élévation journaliere des eaux, cependant une attention particuliere y fait appercevoir une variation périodique. Car on obſerve qu'elles s'élevent graduellement & par degrés imperceptibles, juſqu'à la hauteur de trois pieds. Cela s'accomplit dans une période de ſept ans & demi; & dans le même intervalle de tems, l'eau baiſſe par degrés inſenſibles juſqu'à ſa premiere hauteur: en ſorte que, dans quinze ans, elle acheve cette étrange révolution. Lorſque je ſéjournai dans ce lieu, la vérité de ces obſervations n'avoit pu encore

être confirmée par les Anglois, parce qu'il y avoit encore trop peu de tems qu'ils étoient en possession du fort. Mais ils s'accordoient à reconnoître une altération déjà apparente dans les limites du détroit. Tous ces lacs sont tellement battus des vents, qu'ils présentent quelquefois l'apparence d'une mer irritée, suivant le côté d'où ils soufflent. Mais cela n'est que momentané & local.

Un grand nombre d'Indiens *Chippeways* habitent à l'entour de ce lac, & sur-tout aux environs de la baye de *Saganaum*. On trouve sur ses bords une quantité prodigieuse de ces cerises de sable dont j'ai déjà parlé. Les pays voisins produisent à peu près les mêmes fruits que les environs des autres lacs.

Du *saut Sainte-Marie*, je me rendis à petites journées à *Michillimakinac*, où j'arrivai au commencement de Novembre 1767, après avoir fait environ quatre mille milles, & avoir employé quatorze mois à cette longue tournée, pendant laquelle je visitai douze nations Indiennes, tant au Nord qu'à l'Ouest de ce lieu. L'hiver ayant commencé à se faire sentir vivement après mon arrivée, je fus obligé d'y séjourner jusqu'au mois de Juin suivant; car la navigation sur le lac Huron ne fut pas ouverte avant cette époque par les grands bâtimens, à cause de la glace. Mais comme je trouvai dans ce fort, bonne société, je passai ces six mois fort agréablement, & sans m'y ennuyer.

Un de mes principaux amusemens fut de pêcher des truites. Comme ce détroit étoit

couvert de glace, nous y faiſions des trous, & nous y plongions dedans de fortes lignes de quinze verges de longueur, avec trois ou quatre hameçons amorcés du poiſſon blanc dont j'ai parlé plus haut. Il nous arrivoit ſouvent de prendre deux truites à la fois, de quarante livres de peſanteur, chacune. Mais leur groſſeur ordinaire étoit de dix à vingt livres; c'eſt un manger délicieux. La maniere de conſerver ce poiſſon pendant l'hiver eſt fort ſimple. Il ſuffit de le ſuſpendre au grand air; & dans une nuit, il ſe gele ſi fortement, qu'on peut le garder pendant tout l'hiver auſſi bien que s'il étoit ſallé.

Au mois de Juin 1768, je partis de *Michillimakinac*, ſur le ſchôner le *Gladwyn*, bâtiment d'environ 80 tonneaux, & je traverſai le lac Huron juſqu'au lac Saint-Clair, où nous quittâmes ce bâtiment pour continuer notre route en bateaux vers le détroit. Ce lac a environ quatre-vingt-dix milles de circonférence; & par la riviere des Hurons, qui coule de l'angle Sud du lac de ce nom, il reçoit les eaux des trois grands lacs, le Supérieur, celui de Michigan & le lac Huron. Sa forme eſt preſque ronde, & dans quelques endroits, il eſt aſſez profond pour de grands bâtimens; mais vers le milieu, il ſe trouve une barre de ſable qui intercepte le paſſage à des bâtimens de charge. Ceux qui ſont en leſt peuvent ſeuls le traverſer; mais lorſqu'ils ſont chargés, il faut tranſporter leur charge en bateau par deſſus

la barre, & la rembarquer ſur le bâtiment après qu'il l'a traverſée.

La riviere qui coule du lac Saint-Clair au lac Erie, eſt appellée par les François *le Détroit*. Elle coule preſque Sud; ſon courant eſt doux, & aſſez profond pour des vaiſſeaux d'un port conſidérable. La ville du Détroit eſt ſituée ſur le bord occidental de cette riviere, à neuf milles environ au deſſous du lac Saint-Clair.

Sur le bord oppoſé, & preſque vis-à-vis, eſt un village des anciens Hurons; c'eſt une nation d'Indiens dont tant d'écrivains ont parlé, que je m'abſtiendrai d'en faire mention, par les raiſons que j'ai données plus haut. Un miſſionnaire chartreux réſide parmi eux, avec la permiſſion de l'évêque de Quebec.

Les bord de la riviere du Détroit, ſont couverts d'établiſſemens qui s'étendent à plus de vingt milles, d'un côté & de l'autre; le pays eſt très-fertile, & propre à la culture de l'orge, du mays, de l'avoine & des pois. Il y a auſſi de beaux pâturages; mais comme les habitans, qui ſont des François, ont plus de goût pour le commerce avec les Indiens que pour la culture, elle ne répond point à la fertilité du pays.

La ville du Détroit contient plus de cent maiſons. Les rues ſont aſſez régulieres, & ont un rang de barraques fort bien tenues & fort jolies, avec une place ſpacieuſe de parade à l'extrêmité Sud. A l'Oueſt eſt le jardin du roi, qui appartient au gouverneur,

& qui eſt fort bien tenu. Les fortifications de la ville conſiſtent en une forte eſtacade, faite de pieux arrondis, fermement enfoncés dans le ſol, & garnie de palliſſades. Elles ſont protégées par quelques petits baſtions, armés d'un petit nombre de pieces de canon peu conſidérables, mais ſuffiſantes pour ſe défendre contres les Indiens ou des ennemis dépourvus d'artillerie.

La garniſon conſiſte en tems de paix, en deux cents hommes commandés par un officier, qui fait auſſi les fonctions de magiſtrat, ſous le gouverneur du Canada. M. Turnbull, capitaine du ſoixantieme régiment Royal-Américain, étoit commandant, lorſque je paſſai dans cette ville. Ce gentilhomme étoit juſtement eſtimé & reſpecté, tant par les habitans que par les traiteurs, pour ſa bonté & la nobleſſe de ſa conduite; je m'eſtime heureux d'avoir cette occaſion de lui marquer ma reconnoiſſance des honnêtetés que j'en ai reçues pendant mon ſéjour.

En 1762, au mois de juillet, il tomba dans cette ville, & dans les environs, une pluie ſulfureuſe & de couleur d'encre. Quelques perſonnes en ramaſſerent dans des bouteilles; & s'en étant ſervies pour écrire, trouverent qu'elle avoit toutes les propriétés d'une bonne ancre. Peu de tems après, les Indiens dont j'ai déjà parlé, firent une irruption. Je ne veux cependant pas dire que le phénomene dont j'ai parlé, fût un préſage de leur arrivée; mais il eſt connu que nombre d'hiſtoriens pleins de véracité, n'ont pas

négligé de raconter ces exemples de phénomenes, qui ont précédé des événemens extraordinaires. Je ne rapporte le phénomene ci-dessus que comme de personnes d'une exacte probité, & je laisse à mes lecteurs le soin d'en tirer les conséquences qu'ils jugeront à propos.

Pontiac, sous lequel un parti d'Indiens s'empara de *Michillimakinac*, comme je l'ai déjà rapporté, étoit un guerrier entreprenant, & capitaine des *Miamis*. Pendant toute la guerre entre les Anglois & les François, il avoit été constamment attaché aux derniers; & après la paix, il persista dans sa haine invétérée contre les premiers. La paix ayant été faite, il ne voulut point cesser les hostilités & les déprédations qu'il avoit si long-tems exercées contr'eux; & il ramassa un parti considérable d'Indiens de diverses nations, dans la vue de renouveller la guerre. Cependant, au lieu d'attaquer les Anglois à force ouverte, il forma le projet de s'emparer par surprise des forts dont ils venoient de prendre possession.

On sait déjà avec quelle adresse ils s'emparerent de *Michillimakinac*. Mais s'emparer du fort Détroit, place de plus grande conséquence & bien mieux gardée, étoit une entreprise qui exigeoit bien plus de résolution & plus d'adresse. C'est pourquoi Pontiac se chargea lui-même de l'expédition, & s'approcha du fort avec ses troupes. Son projet toutefois échoua, par une circonstance singuliere & imprévue, qu'on peut ranger

au nombre des petites causes qui ont influé sur de grands événemens. De combien peu de chose dépend quelquefois la destinée des Empires!

La ville du Détroit, lorsque *Pontiac* forma son projet, avoit une garnison de trois cents hommes, sous le commandement du major *Gladwin*, brave officier. Comme en ce moment il n'y avoit plus d'apparence de guerre, & que les Indiens sembloient être venus sur un pied amical, Pontiac s'approcha du fort, sans élever aucun soupçon. Il campa à peu de distance du fort, & envoya instruire le commandant de son arrivée. Il étoit venu, disoit-il, pour commencer; & ajoutoit que, desirant *polir la chaîne de la paix* entre les Anglois & sa nation, il souhaitoit tenir avec lui & ses chefs une grande assemblée. Le gouverneur, jusques-là dans la plus grande sécurité, & n'ayant pas le moindre doute sur la sincérité des Indiens, lui répondit qu'il le vouloit bien, & fixa le lendemain matin pour leur réception dans la ville.

Le soir du même jour, une femme indienne que le major Gladwin avoit employée à lui faire une paire de souliers de peau d'élan, la lui apporta. Ces souliers plurent tellement au major, que voulant en faire présent, il lui ordonna de prendre le reste de la peau, & de lui en faire une seconde paire. Il ordonna en même tems à son domestique de lui payer la paire qu'elle avoit apportée, & la congédia. La femme alla à la porte qui

donnoit ſur la rue, & pas plus loin. Elle s'y arrêta, comme ſi elle n'avoit pas fini l'affaire pour laquelle elle étoit venue. Un domeſtique l'apperçut, & lui demanda pourquoi elle ne s'en alloit pas. Elle ne lui répondit rien.

Peu après, le gouverneur lui-même l'apperçut, & demanda à ſon domeſtique ce qu'elle attendoit: mais ne pouvant en tirer une réponſe ſatisfaiſante, il la fit rentrer dans la maiſon, & voulut ſavoir d'elle pour quelle raiſon elle s'étoit arrêtée, & ne ſe preſſoit pas de retourner chez elle avant que les portes fuſſent fermées, afin de pouvoir travailler à lui livrer dans le tems convenable ce dont il l'avoit chargée. Elle lui répondit, après avoir héſité long-tems, que comme il l'avoit toujours traitée avec beaucoup de bonté, elle n'avoit pas voulu prendre le reſte de la peau, parce qu'il en faiſoit beaucoup de cas, & qu'elle n'avoit pas pu gagner ſur elle de le lui dire. Il lui demanda alors pourquoi elle avoit en ce moment plus de répugnance à le faire que lorſqu'elle avoit pris la peau néceſſaire pour la premiere paire de ſouliers. En héſitant encore plus, elle répondit qu'elle ne pourroit jamais s'y déterminer.

La curioſité du major fut encore plus excitée; il queſtionna de nouveau cette femme, & il inſiſta ſur l'aveu d'un ſecret qui paroiſſoit lui peſer. Enfin, ſur la promeſſe qu'il lui fit que ce qu'elle lui avoueroit ne tourneroit point à ſon préjudice, & qu'au

contraire elle en ſeroit récompenſée s'il étoit avantageux, elle l'informa, que dans l'aſſemblée qui devoit être tenue le lendemain entre les Indiens & lui, Pontiac & ſes chefs devoient le maſſacrer; & après cela, égorger la garniſon, ainſi que les habitans, & piller la ville : que pour cet effet, tous les chefs qui devoient compoſer l'aſſemblée avoient coupé leurs fuſils, de maniere à les pouvoir cacher ſous leurs couvertures; qu'à un ſignal que donneroit leur capitaine en délivrant le collier, ils ſe leveroient tous, & feroient feu ſur lui & ſur ſa ſuite; & qu'auſſi-tôt ils ſe précipiteroient dans la ville, où ils ſeroient ſoutenus par un grand nombre de leurs guerriers, armés de la même maniere, qui devoient y entrer pendant la tenue de l'aſſemblée, ſous prétexte de commerce. Ayant ainſi appris de cette femme toutes les circonſtances de la conjuration, ainſi que les moyens dont elle en avoit acquis la connoiſſance, il la congédia, en lui enjoignant le ſecret, & en lui promettant de remplir les engagemens contractés avec elle.

Une pareille découverte jetta le gouverneur dans une grande perplexité; & il conſulta auſſi-tôt l'officier qui commandoit immédiatement ſous lui. Mais ce dernier regardant cette hiſtoire comme une fiction inventée pour quelque vue ſecrete, fut d'avis de n'y faire aucune attention. Heureuſement cet avis n'entraîna par le gouverneur. Il eut la prudence de regarder cette découverte comme réelle, au moins juſqu'à ce qu'il fût

convaincu qu'elle ne l'étoit pas; c'eſt pourquoi, ſans faire part à perſonne de ſes ſoupçons, il ne laiſſa pas de prendre toutes les précautions néceſſaires que le tems pouvoit permettre. Il fit ſa ronde autour du fort pendant toute la nuit: il examina par lui-même ſi chaque ſentinelle faiſoit ſon devoir, & ſi toutes les armes défenſives étoient en bon état.

Comme il parcouroit le rempart le plus voiſin du camp des Indiens, il entendit les ſons bruyans où ils étoient que leur complot n'étoit point découvert, & par l'idée anticipée de leurs ſuccès. Auſſi-tôt que le jour parut, il fit mettre toute la garniſon ſous les armes; & alors communiquant ſes appréhenſions aux principaux officiers, il leur donna les avis & les ordres qu'il jugea convenables. En même tems, il fit avertir tous les traiteurs, que comme un aſſez grand nombre d'Indiens devoit entrer dans la ville ce jour-là, & que ce nombre pouvoit les enhardir à quelque pillage, ils euſſent à tenir leurs armes prêtes, pour repouſſer toute tentative de ce genre.

Vers les dix heures du matin, Pontiac & ſes chefs arriverent, & furent conduits au lieu de l'aſſemblée, où le gouverneur & les officiers, chacun avec leurs piſtolets à la ceinture, attendoient leur arrivée. Les Indiens, en paſſant, ne pouvoient manquer d'obſerver qu'il y avoit ſous les armes un plus grand nombre d'hommes qu'ils ne s'y attendoient. Ils ne furent pas plutôt entrés, & aſſis ſur les peaux préparées à cet effet, que Pontiac de-

manda au gouverneur pourquoi ſes jeunes gens (c'eſt ainſi que les Indiens appellent leurs guerriers) étoient ainſi dehors, & marchoient armés dans les rues: le gouverneur répondit que ce n'étoit que pour leur faire faire l'exercice.

Alors le chef guerrier des Indiens commença ſa harangue, qui contenoit les proteſtations les plus fortes d'amitié & de bonne volonté envers les Anglois; & lorſqu'il fut arrivé à la livraiſon de la *ceinture de Ouampums*, qui, par la maniere dont elle devoit être faite, étoit le ſignal auquel les guerriers Indiens devoient ſe lever & faire feu, le gouverneur & ſa ſuite tirerent leurs épées à moitié de leurs fourreaux, & au même inſtant les ſoldats qui étoient en dehors firent un cliquetis avec leurs armes audevant de la porte qui avoit été laiſſée ouverté. Pontiac, quoique l'un des hommes les plus intrépides, pâlit ſur le champ & trembla; enfin, au lieu de faire le ſigne convenu, il délivra la ceinture à la maniere accoutumée. Les chefs, qui étoient attentifs au ſignal, ſe regarderent avec étonnement, & attendirent tranquillement à quoi cela aboutiroit.

Le gouverneur fit à ſon tour une harangue; mais au lieu de remercier le grand guerrier des proteſtations d'amitié contenues dans ſon diſcours, il l'accuſa d'être un traître. Il lui dit que les Anglois qui ſavoient tout, étoient inſtruits de leur complot déteſtable, & pour preuve de la connoiſſance

qu'il avoit de leurs plus ſecretes penſées, il s'avança vers un des chefs qui étoit près de lui, & lui levant ſa couverture, il découvrit le fuſil raccourci qu'elle cachoit. Les Indiens furent entiérement déconcertés, & leur deſſein échoua.

Le major Gladwin continua, en leur diſant, que lorſqu'ils lui avoient demandé une aſſemblée, il leur avoit donné ſa parole qu'ils ſeroient en ſûreté; qu'il la tiendroit inviolablement, quoiqu'ils le méritaſſent auſſi peu: que cependant ils euſſent à ſortir promptement du fort, pour prévenir que ſes *jeunes gens*, informés de leurs deſſeins perfides, ne tombaſſent ſur eux, & les mîſſent en pieces. Pontiac voulut contredire cette accuſation, & excuſer ſa conduite. Mais le gouverneur, ſuffiſamment convaincu de la fauſſeté de ſes proteſtations, ne voulut point l'écouter. Les Indiens ſortirent bien promptement du fort; cependant, au lieu d'être ſenſibles à la conduite noble & généreuſe du commandant Anglois, ils jetterent le maſque, & dès le lendemain commencerent à attaquer le fort réguliérement.

Ce commandant fut blâmé, & avec quelque raiſon, de ſa douceur déplacée; car il eſt probable que s'il eût gardé comme ôtage quelques-uns de ces chefs Indiens, il auroit anéanti cette confédération, & prévenu une guerre ſanglante. Mais il répara bien ce manque de prévoyance, par la vigoureuſe défenſe qu'il fit pendant plus d'une

année, malgré divers événemens propres à décourager.

Pendant ce siége, il y eut plusieurs rudes escarmouches entres les assiégés & les Indiens. La principale & la plus sanglante fut celle qui suit. Le capitaine Delzel, brave officier, obtint du gouverneur le commandement d'environ deux cents hommes, & la permission d'attaquer le camp ennemi. Tout étant prêt, il sortit de la ville avant le point du jour; mais Pontiac en étant informé par ses coureurs qui étoient sans cesse à observer tous les mouvemens de la garnison, il rassembla ses meilleures troupes, & rencontra le détachement à quelque distance de son camp, dans un lieu appellé depuis le *Pont sanglant*. Les Indiens étant beaucoup plus nombreux que le parti anglois, le replierent bien promptement. Se voyant presque environné, le capitaine Delzel redoubla d'efforts pour gagner un pont qu'il avoit passé, & qui pouvoit seul lui permettre sa retraite; ce fut là qu'il perdit la vie, ainsi que nombre de ses gens. Heureusement le major Rogers, qui commandoit en second, trouva moyen de tirer d'affaire les restes de cette petite armée fort éclaircie, & les ramena au fort.

La garnison étant ainsi fort diminuée, il étoit difficile au major Gladwyn de défendre son poste. Cependant il tint bon jusqu'au moment où il fut secouru; après quoi les Indiens renonçant à une attaque de vive force, se bornerent à un blocus.

Ce ſecours fut apporté par le ſchooner le *Gladwin*, qui arriva quelque tems après avec des renforts & des approviſionnemens. C'eſt celui ſur lequel je m'embarquai à *Michillimakinac* pour aller au détroit, & qui ſe perdit dans la ſuite, corps & biens, par l'obſtination de ſon capitaine qui ne voulut pas prendre un leſt ſuffiſant. Mais avant que ce bâtiment arrivât à ſa deſtination, il fut vigoureuſement attaqué par un détachement de l'armée de Pontiac, & ne fut ſauvé que par un événement aſſez ſingulier. Les Indiens l'avoient environné de leurs canots, & avoient déjà fait un grand carnage de l'équipage. Le capitaine du ſchooner avoit été tué, & les Sauvages commençoient à y grimper de tous côtés, lorſque le lieutenant, M. Jacobs, ne voulant pas que ſa charge tombât au pouvoir de l'ennemi, & ne voyant aucun moyen de la ſauver, ordonna au canonnier de mettre le feu aux poudres, pour faire ſauter le vaiſſeau en l'air. Cet ordre alloit être exécuté, lorſqu'un Huron qui entendoit l'anglois, donna avis à ſes camarades de l'ordre donné par le capitaine. Informés du danger qu'ils couroient, il ſe précipiterent hors du bord, & s'éloignerent autant qu'ils purent. Le commandant, tirant ſur-le-champ parti de leur terreur, continua ſa route, & arriva au fort, ſans rencontrer aucun obſtacle.

Ce ſecours arrivé ſi à propos donna un nouveau courage à la garniſon, & Pontiac déſormais convaincu de l'inutilité de ſes efforts, propoſa un accommodement. Le

gouverneur, de ſon côté, deſirant s'affranchir d'un ennemi ſi incommode, qui interceptoit tout commerce des traiteurs avec les nations voiſines, écouta ſes propoſitions, & l'on convint d'une paix ſous des conditions avantageuſes aux Anglois. Les Indiens ſe ſéparerent auſſi-tôt, ils retournerent chez eux; & depuis ce tems, ils n'ont fait aucune tentative pour troubler le repos de ces régions.

Pontiac lui-même ſembla dans la ſuite avoir mis de côté ſon animoſité contre les Anglois; & même on eût dit qu'il étoit devenu un de leurs zélés amis. Pour récompenſer ces ſentimens nouveaux, & l'y affermir, le gouvernement lui fit une bonne penſion. Mais ſon eſprit remuant & intrigant ne lui permit pas de conſerver la reconnoiſſance que méritoit ce bienfait, & ſa conduite excita des ſoupçons. Enfin, comme il alloit en 1767, tenir une grande aſſemblée chez les Illinois, un Indien fidele, ſoit à l'inſtigation de quelqu'un des gouverneurs Anglois, ſoit par un effet de ſon attachement à la nation angloiſe, l'eſpionna; & étant convaincu par les diſcours de ce chef dans l'aſſemblée Illinoiſe, qu'il conſervoit toujours ſa premiere haine contre ceux dont il feignoit être l'ami, il lui plongea ſon couteau dans le cœur, auſſi-tôt qu'il eut fini de haranguer, & le laiſſa mort ſur la place. Telle fut la fin de ce chef célebre, ainſi que celle du *Grand-Sauteur*, autre ennemi acharné

de la nation Angloiſe. Mais je retourne à mon objet.

Le lac Eriè reçoit ſes eaux des trois grands lacs par le détroit qui ſe débouche à ſon angle Nord-Oueſt. Il eſt ſitué entre le 41 & le 43 degré de latitude Nord, & entre les 78 & 83 degrés de longitude. Il a près de trois cents milles de l'Eſt à l'oueſt, & environ quarante dans ſa plus grande largeur. Au Nord eſt un cap remarquable & étroit, qui ſe projette fort avant dans le lac vers le Sud-Eſt.

On rencontre vers ſon extrêmité Oueſt pluſieurs isles, qui ſont remarquables en ce qu'elles ſont ſi infeſtées de ſerpens ſonnetes, qu'il eſt fort dangereux d'y mettre pied à terre. Il n'eſt pas poſſible qu'aucun lieu de l'univers produiſe une auſſi grande quantité de ſerpens, & ſur-tout de ſerpens d'eau. Le lac eſt couvert, près des bords des isles ci-deſſus, de beaucoup de nénuphar, dont les feuilles repoſent ſur l'eau ſi ſerrées, qu'elles en couvrent des acres entieres. Sur chacune de ces feuilles, je vis avec étonnement & horreur, lorſque je traverſai cette partie de lac, des paquets de ſerpens entrelacés qui s'échauffoient au ſoleil, & ils y étoient par millards.

Le plus remarquable des ſerpens qui infeſtent ce lac eſt le ſerpent ſiffleur, qui eſt de la petite eſpece des ſerpens tachetés. Il a environ dix-huit pouces de longueur. Lorſque quelque animal en approche, il s'applatit dans un inſtant, & l'on voit ſes taches

qui ſont de diffentes couleurs devenir ſenſiblement plus colorées par un effet de ſa rage. Il pouſſe en même tems de ſa bouche un vent ſubtil, qu'on dit être d'une odeur nauſéabonde; & ſi ce vent eſt malheureuſement attiré par la reſpiration d'un malheureux voyageur qui n'y fait pas attention, il éprouve une maladie de langueur, qui, en peu de mois, le conduit au tombeau, ſans qu'aucun remede connu puiſſe détruire l'effet de ce venin.

Les pierres & les cailloux des bords de ce lac ſont, pour la plupart, teints plus ou moins d'une couleur de cuivre, mais ils ſont de nature ſulfureuſe. (Ce ſont, en langage minéralogique, de ſimples pyrites.) On trouve dans le ſable ou dans l'eau des morceaux de ce minéral qui ſont de la groſſeur d'une noiſette.

La navigation de ce lac paſſe pour plus dangereuſe que celle d'aucun des autres, à cauſe de ſes rivages élevés qui s'avancent dans l'eau, & s'élevent perpendiculairement pendant pluſieurs milles; car ſi une tempête s'éleve ſubitement, les canots ne trouvant aucun abri, s'y perdent le plus ſouvent.

Ce lac décharge ſes eaux, par ſon extrémité Nord-Eſt, dans la riviere de *Niagara*, qui coule Nord & Sud, & qui, après trente-ſix milles de cours, ſe jette dans le lac *Ontario*. A l'entrée de cette riviere, ſur ſon bord oriental, eſt le fort de *Niagara*; & environ dix-huit milles au delà eſt le fameux ſaut du même nom, l'une des plus ex-

traordinaires productions de la nature.

Comme ces lieux ont été parcourus par une foule de voyageurs qui en ont donné la description, j'en ferai grace à mes lecteurs, & j'observerai seulement que les eaux qui fournissent la riviere de Niagara, après avoir pris leur source à deux mille milles vers le Nord-Ouest, & après avoir passé à travers les lacs Supérieur, Michigan, Huron & Eriè, en recevant toujours de nouveaux accroissemens par les rivieres qui y affluent, tombent enfin par un précipice affreux de cent quarante pieds de hauteur perpendiculaire; cette hauteur est même au moins le double, si l'on y comprend le rapide qui est au bas de la chûte, & qui s'étend encore huit à neuf milles. Bientôt après la riviere se décharge dans le lac Ontario.

Le bruit de cette chûte est entendu d'une distance prodigieuse. Je l'ai pu entendre dans un tems calme du matin, de plus de vingt milles; on prétend même que quand le vent est favorable, & dans certains tems, on peut l'entendre de quinze lieues.

Le sol, à l'entour de la chûte, est extrêmement montagneux & inégal; mais la plus grande partie de celui qui borde la riviere de Niagara est très-bonne, principalement pour les pâturages.

Le fort Niagara est presque à l'entrée du lac *Ontario*, & à l'Ouest du saut ou détroit de Niagara. Il fut pris en 1759 sur les François par les troupes de M. William Johnson,

& il eſt à préſent défendu par une garniſon conſidérable.

Le lac Ontario eſt le moins éloigné & le moindre des cinq grands lacs du Canada; ſa ſituation eſt entre le 43 & le 45 degré de latitude, & entre les 76 & 79 degrés de longitude Oueſt. Sa forme eſt preſque ovale, ſon plus grand diametre étant du Sud-Oueſt au Nord-Eſt; & ſa circonférence eſt d'environ ſix cents milles. Vers le Sud-Eſt, il reçoit les eaux de la riviere *Oſwego*, & au Nord-Eſt, il ſe décharge dans la riviere *Cataraqui*. Non loin de cette iſſue étoit le fort de *Frontenac*, qui fut pris en 1758 ſur les François par l'armée des troupes Américaines qui étoit ſous les ordres du général *Bradſtreet*.

A l'embouchure de la riviere *Oſwego* eſt un fort du même nom, où il n'y a maintenant qu'une foible garniſon. Ce fort fut pris en 1756 par les François, & une grande partie de la garniſon, formée des régimens de Shirley & de Pepperils fut maſſacrée de ſang froid par les Sauvages. Je raconterai ailleurs les détails affreux de cette ſanglante tragédie dont je n'échappai que par miracle.

On pèche dans le lac Ontario beaucoup d'eſpeces de poiſſons, parmi leſquels eſt celui qu'on nomme la perche d'Oſwego, qui eſt d'un goût délicieux & du poids de trois à quatre livres. Il y a auſſi un poiſſon, du genre des lamproyes, appellé *tête de Chat*, qui eſt en général fort gros; car il y en a qui peſent huit à dix livres. On les regarde

comme un morceau délicieux, quand ils ſont bien apprêtés.

Au Nord-Oueſt de ce lac, & au Sud-Eſt du lac Huron, eſt la nation Indienne des *Miſſiſâges*, dont la ville eſt appellée *Toronto*, du nom du lac ſur lequel elle eſt ſituée; mais cette nation eſt peu nombreuſe. Le pays qui environne le lac Ontario, & en particulier celui du Nord & de l'Eſt, eſt formé de bonnes terres, & préſente pour l'avenir l'eſpérance d'établiſſemens floriſſans.

Le lac *Oneida* eſt ſitué près de la ſource de l'*Oſwego*. Il reçoit les eaux de la *crique des Bois*, qui prend la ſienne à peu de diſtance de la riviere des *Mohâks*. Ces deux rivieres ſont ſi voiſines, qu'on a établi une communication entr'elles par des écluſes au fort Stanwix, à douze milles de l'embouchure de la premiere. Ce lac n'a que trente milles environ de longueur, de l'Eſt à l'Oueſt; & à peu près quinze milles de largeur. Le pays d'alentour appartient à la nation des *Oneidas*.

Le lac *Champlain*, qui eſt celui qui approche le plus en grandeur du lac *Ontario*, eſt à l'Eſt de ce dernier, ou bien près; il a environ quatre-vingts milles de longueur, Nord & Sud, & quatorze dans ſa largeur. Il eſt très-abondant en poiſſons, & les terres qui avoiſinent ſes bords, ou les rivieres qui s'y jettent, ſont très-bonnes.

Le lac *George*, que les François appelloient le lac du *Saimt-Sacrement*, eſt au Sud-Oueſt de ce dernier, & a environ trente-cinq milles

de longueur du Nord-Eſt au Sud-Oueſt, ſur deux de largeur. Le pays d'alentour eſt montagneux ; mais le terrein des vallées eſt paſſablement bon.

Lorſque ces deux lacs furent découverts, on ne leur donna d'abord d'autre nom que celui des lacs des *Iroquois*, & je crois que c'eſt le nom qu'ils portent dans les premieres cartes qu'on a données de ce pays. Mais les Indiens qui ſe nommoient alors les *Iroquois*, ſont maintenant connus ſous le nom des cinq nations *Mohâkes* & des *Mohâks* du Canada. Dans la derniere guerre, les premiers, qui forment cinq nations nommées les *Onnontagues*, les *Oneidas*, les *Senecas*, les *Tuſcaroris* & les *Iroundoks*, tenoient pour les Anglois ; les autres appellés les *Cohnaaghans* & les Indiens *de Saint-François*, étoient du parti des François.

La compagnie de Plymouth, autoriſée par la chartre du roi Jacques premier, accorda en 1629 une vaſte étendue de terre entre les deux lacs ci-deſſus & le lac *Ontario*, à Sir *Ferdinand George* & au capitaine *Jean Maſon*, chef de la famille depuis diſtinguée des autres ſous le nom de *Maſons* de Connecticut. Le pays ſpécifié dans cette conceſſion commence, dit-on, à dix-milles de la ſource des rivieres qui coulent du Sud & de l'Eſt dans le *lac Champlain* & le *lac George* ; & continuant de là en ligne droite vers l'Oueſt, s'étend juſqu'au milieu du lac *Ontario* : de là, borné par le *Cataraqui* ou la *riviere des Iroquois*, il s'étend au delà de Montréal juſ-

qu'au fort *Sorrel*, qui eſt à la jonction de cette riviere avec celle *de Richelieu*; & depuis ce point, il eſt borné par cette derniere riviere juſqu'aux deux lacs.

Cet immenſe eſpace avoit été accordé à ces particuliers, ſous le nom de province de Laconie, & ſous certaines conditions. Mais aucune de ces conditions ne portoit la peine de *forfaiture* (1), en cas de manque d'exécution des charges de la conceſſion. On ne pouvoit exiger qu'une amende.

Les guerres continuelles auxquelles ce pays ſitué entre les François, les Anglois & les Indiens étoit ſujet, ont rendu cette conceſſion ſans effet. Cependant pluſieurs villes ont été bâties depuis la derniere guerre, ſur les bords du lac Champlain; & le gouverneur de New-York a concédé une partie de ce territoire, qui eſt aujourd'hui annexé à cette province.

Il y a une foule de lacs au Nord du Canada, entre le pays de Labrador, le lac Supérieur & la baye de Hudſon; mais ils ſont petits en comparaiſon des précédens. Comme ils ſont ſitués hors des limites du pays que j'ai parcouru, je ne puis en donner qu'une deſcription ſommaire.

Ceux de ces lacs qui ſont le plus à l'Oueſt, ſont les lacs *Nipiſſing* & *Tamiſcaming*. Le premier eſt à la ſource de la riviere *Françoiſe*, qui coule dans le lac Huron; l'autre ſe dé-

---

(1) *Note du Traducteur*. C'étois la peine de confiſcation du fief ou de la conceſſion accordée.

charge par la riviere des *Ottaouas* dans le *Cataraqui*, près de Montréal: chacun de ces lacs a environ cent milles de circuit.

Le plus voisin ensuite est le lac *Mistassin*, à la source de la riviere *Robert*, qui se jette dans la baye de *James*. Ce lac est si irrégulier, par les longues saillies de terre qui s'avancent au dedans, qu'il seroit fort difficile de décrire sa figure, ou de déterminer son étendue. Il y a cependant apparence qu'il n'a guere moins de deux cents milles de circonférence.

Le lac *Saint-Jean*, qui a environ quatre-vingts milles de circuit, & qui est d'une forme circulaire, est sur la riviere de *Saguenay*, précisément au Nord de Québec, & se décharge par cette riviere dans le fleuve St. Laurent, au Nord-Est de cette ville.

Le lac *Manicouagone* est près de la source de la *riviere Noire*, qui se jette aussi dans le fleuve Saint-Laurent, à l'Est de la riviere ci-dessus, près de la côte de *Labrador*. Il y a environ soixante milles de tour. Enfin, les lacs *Pertibi*, *Ouincktagan*, *Etchelâgon*, *Papenouagan*, avec plusieurs autres petits lacs, sont dans le voisinage de la riviere des Outardes, au Nord du fleuve Saint-Laurent. Je ne parle pas de plusieurs autres encore, qui se trouvent entre le *lac Huron* & le *lac Ontario*.

Tous ces lacs, au nombre de plus de vingt, étant dans les limites du Canada, l'on peut en conclure que cette partie de l'Amérique Septentrionale contient plus d'eau qu'aucu-

ne autre de notre globe. Bien des phénomenes physiques tiennent ſans doute à cette conſtitution particuliere.

Au mois d'Octobre 1768, j'arrivai à Boſton, après une abſence de deux ans & cinq mois, pendant leſquels j'avois parcouru près de ſept mille milles. Je m'y occupai à mettre en ordre ma relation & mes cartes; après quoi je m'embarquai pour l'Angleterre, dans la vue de communiquer au gouvernement mes découvertes, & de les rendre utiles à mes compatriotes. Les malheureuſes diviſions élevées entre l'Angleterre & ſes colonies, ont juſqu'à préſent mis un obſtacle à mes vues; mais je ne doute point que quand la paix ſera rétablie, les régions que j'ai décrites ne ſoient pour mon pays une ſource de richeſſes encore plus féconde qu'aucun autre de ſes établiſſemens dans les Indes orientales ou occidentales; & je ne me ferai pas ſeulement gloire, mais je me réjouirai, quels que ſoient les avantages perſonnels que j'en retirerai, ſi j'ai le bonheur d'avoir ouvert des vues utiles pour mon pays, & de contribuer par-là à ſa proſpérité à venir.

Je ne puis terminer la relation de mon immenſe voyage, ſans exprimer ma reconnoiſſance envers l'Etre bienfaiſant, qui m'a protégé au milieu de périls inévitables dans un ſi long ſéjour parmi des peuples féroces & non civiliſés. Mais en même tems, qu'on ne m'accuſe pas de vanité ou de préſomption, ſi je déclare que les motifs que j'ai

allégués dans mon introduction n'ont pas été les ſeuls qui m'ont inſpiré mon projet. Mes vues ne ſe bornoient pas aux avantages temporels qui pouvoient en réſulter, ſoit pour moi, ſoit pour ma patrie. Des motifs plus nobles & plus épurés m'ont engagé dans cette pénible entrepriſe.

En conſidérant l'état peu avancé de tant de mes ſemblables dans la morale & dans la religion, j'avois ſenti naître dans moi un deſir irréſiſtible d'examiner les régions preſque inconnues qu'ils habitent, & de m'inſtruire dans leur langue, leurs mœurs & leurs principes; en effet, cette connoiſſance devoit être le premier pas à faire pour introduire chez eux des mœurs plus policées, & des ſentimens plus humains.

J'avoue cependant que réfléchiſſant au peu d'avantage que pluſieurs nations indiennes ont tiré de leur commerce avec ceux qui ſe diſent chrétiens, il y avoit de quoi me décourager. Cependant je m'affermis dans mon projet, en conſidérant que ſi la totalité de ces nations ne devoit retirer aucun profit de l'introduction des mœurs & de la religion des Européens, il y auroit au moins un certain nombre d'individus à qui elle ſeroit avantageuſe. Enfin, ne pouvant me flatter d'être capable d'accomplir moi-même un ſi grand deſſein, j'ai voulu y contribuer au moins autant qu'il étoit en mon pouvoir. Si, dans toutes les entrepriſes publiques, chacun vouloit faire ſeulement ce qui dé-

pendroit de lui, quels prodigieux ouvrages ne s'accompliroient pas!

Il eſt bien vrai que les Indiens ne ſont pas ſans quelques ſentimens de religion, & même qu'ils réverent le *Grand-Etre* avec un degré de pureté inconnue à d'autres nations qui avoient plus de ſecours pour s'élever à ce culte; mais cependant il s'en faut bien que leurs principes religieux ſoient auſſi épurés qu'un auteur célebre nous les a repréſentés, & auſſi dégagés d'opinions qui les dégradent. Si la doctrine d'un chriſtianiſme pur étoit introduite parmi eux, ſans doute elle aboliroit les coutumes ſuperſtitieuſes & idolâtres dont leurs principes religieux ſont entachés. Ses préceptes doux & bienfaiſans adouciroient leur caractere implacable, & poliroient leurs manieres ſauvages (1); ce qui ſeroit fort à deſirer. Puiſſe la publication de cet ouvrage être un acheminement aux moyens de leur procurer ces ſalutaires inſtructions, & d'opérer la converſion, ſinon de tous, au moins d'un petit nombre d'entr'eux.

---

(1) *Note du Traducteur.* L'auteur obſerve ailleurs que les Miſſionnaires, répandus chez pluſieurs de ces nations Indiennes, avoient beaucoup adouci leurs mœurs.





VOYAGE DE M. CARVER,

DANS L'INTÉRIEUR

DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

SECONDE PARTIE.

De l'origine, des usages, des mœurs, de la religion & du langage des Indiens.

CHAPITRE PREMIER.

De l'origine des Indiens.

La maniere dont l'Amérique a reçu ses premiers habitans, a été, depuis sa découverte, le sujet de nombreuses recherches. Je n'entreprendrai pas de rassembler les opinions

différentes & les conjectures de tous ceux qui ont traité ce ſujet: car je ſortirois des limites que je me ſuis preſcrites dans cet ouvrage, ou je ſerois forcé d'être beaucoup moins étendu ſur des objets plus intéreſſans.

Quand je conſidere l'obſcurité dont cette queſtion eſt enveloppée, ſuite néceſſaire du manque de l'écriture de tout tems inconnue aux Américains, & de l'incertitude d'une tradition purement orale parmi eux pendant tant de ſiecles, j'ai lieu de craindre de ne pouvoir, même après les recherches les plus ſoigneuſes, atteindre à quelques degrés de certitude. Cette crainte eſt d'autant mieux fondée, que les langues des différentes nations Indiennes ſont aſſez variées pour indiquer que cette population n'eſt pas l'ouvrage d'une ſeule nation, ou d'une ſeule famille; mais de pluſieurs qui ont pu aborder dans cette région à différentes époques.

Auſſi rien de ſi oppoſé que les conjectures de la plupart des écrivains ſur la population de l'Amérique. On peut les réduire, pour la plus grande clarté, à quelques claſſes.

La premiere eſt de ceux qui prétendent que les anciens ont connu l'Amérique, & même qu'ils ont ſçu qu'elle étoit habitée. Platon, dans ſon Timée, aſſuroit qu'au-delà de cette grande isle qu'il appelle l'Atlantide, ſituée dans l'Océan occidental, il y avoit encore un grand nombre d'autres isles, derriere leſquelles étoit un grand continent. Oviedo, célebre auteur Eſpagnol, ſe fondant ſans doute ſur ce paſſage & d'autres

autorités, ne fait nulle difficulté de prendre les fameuſes Heſpérides des anciens pour les Antilles; & comme ces Heſpérides avoient été le patrimoine du roi *Heſperus*, qui étoit fils du roi d'Eſpagne, il en conclut le droit inconteſtable des rois d'Eſpagne à la propriété de ces isles (1).

---

(1) *Note du traducteur.* Il ſembleroit que l'auteur auroit pu appuyer davantage ſur la connoiſſance prétendue de l'Amérique par les anciens; on croit devoir y ſuppléer.

Le grand argument qu'on emploie pour prouver que les anciens connurent l'Amérique, eſt cette fameuſe hiſtoire de l'Atlantide, racontée par Platon dans ſon Timée. On dit donc, d'après Platon, que les prêtres Egyptiens raconterent à Solon, qu'autrefois, au delà des colonnes d'Hercule, il y avoit une isle, plus grande que la Lybie (c'eſt-à-dire l'Afrique) & l'Aſie enſemble; qu'il arriva des tremblemens de terre qui l'abymerent dans un jour & une nuit, & que la mer où elle étoit en eſt reſtée *innavigable*, par l'effet du limon qui s'y eſt formé.

Il eſt à remarquer qu'ailleurs Platon donne à cette isle la forme d'un quarré-long de trois mille ſtades en longueur ſur deux mille en largeur; ce qui fait à peu près deux cent vingt-cinq lieues ſur cent cinquante.

Cette Atlantide eſt, dit-on, l'Amérique, ou quelque promontoire de cette partie du monde qui s'avançoit conſidérablement vers le détroit de Gibraltar, & qui a été ſubmergée par une révolution ſemblable à tant d'autres dont le globe porte des marques multipliées.

Mais, en vérité, peut-on de bonne foi ajouter

On peut ranger dans la même classe divers auteurs modernes qui prétendent que l'Amérique a été peuplée par des Phéniciens, des Cartaginois, ou des Israélites; tels sont Emmanuel de Moraez, Portugais, & sur-tout en ce qui concerne les Israélites, M. Adair,

---

créance à cette histoire? & quand même elle seroit vraie, qu'est-ce que ce pays peut avoir de commun avec les régions de l'Amérique, où tout portoit, lors de leur découverte, l'empreinte d'une production encore brute & sortant des mains de la nature?

J'ai dit, comment peut-on ajouter foi à cette histoire? En effet, il suffit d'en lire le reste pour se convaincre qu'elle n'est qu'une fiction: car Platon ajoute, d'après le prétendu récit de ses prêtres d'Egypte, que cette isle étoit habitée par une nation fort puissante, & très-civilisée, qui avoit étendu sa domination sur toute la Lybie (c'est-à-dire l'Afrique qui portoit anciennement ce nom) jusqu'à l'Egypte, & sur toute l'Europe jusqu'à la Thyrrénie (c'est-à-dire l'Italie); enfin, qui auroit subjugué l'Egypte & la Grece, si la République Athénienne ne l'avoit repoussée. Mais qu'étoit Athenes à cette époque éloignée de plus de vingt siecles avant Platon; elle dont l'origine ne remonte qu'à Cécrops, qui vivoit environ dix-sept siecles avant l'ere chrétienne? Toute cette histoire de l'Atlantide est donc une fable incohérente, & contraire à tous les événemens connus. On y voit seulement percer la vanité grecque, qui s'est fabriqué des triomphes, en les rapportant mal-adroitement à un tems où la nation même n'existoit pas. D'ailleurs, quelle fable que cette mer de vase,

qui,

qui, après avoir paſſé quarante ans parmi les nations Indiennes voiſines de la Louiſiane & du Mexique, prétend trouver entre leurs uſages & ceux des Iſraélites tant d'analogies, qu'il ne doute nullement que ces nations n'en ſoient les rejettons.

On dit en effet en faveur des Phéniciens, que tout le monde ſait qu'ils étoient d'intré-

---

qui atteſtoit encore du tems de Platon l'exiſtence ancienne de cette isle abymée?

Il me ſemble, au ſurplus, que ſi jamais l'Atlantide a exiſté, on ne peut la placer qu'en face & à une diſtance plus ou moins grande du détroit de Gibraltar: car, puiſque cette isle, au rapport des prêtres Egyptiens, étoit ſituée au delà des colonnes d'Hercule, & que ſes habitans avoient ſubjugué la Lybie juſqu'à l'Egypte, & l'Europe juſqu'à l'Italie, on en doit conclure que la Lybie étoit entr'elle & l'Egypte, comme auſſi que l'Europe étoit entr'elle & la Tyrrhénie ou l'Italie. l'Atlantide étoit donc à l'Oueſt à peu près de la Méditerranée, comme on le penſe communément. Cette poſition eſt la ſeule qui ſatisfaſſe à ces données priſes pour vraies.

Le ſavant M. de Gébelin vient de nous communiquer un monument fort ſingulier, dont le deſſin lui a été envoyé d'Amérique par M. Sewall, profeſſeur des langues orientales à Cambridge (en Amérique). Il a tanté de l'expliquer, & il y a trouvé un monument d'une navigation phénicienne. Rien de plus ingénieux ſans doute que cette explication. Mais en rendant toute juſtice aux profondes recherches de M. de Gébelin, je crois qu'il faudroit quelque choſe de plus pour mettre hors de doute l'arrivée des Phéniciens en Amérique.

pides navigateurs ; que, non-contens d'avoir couvert les bords de la Méditerranée de leurs colonies, ils en ſortirent par le détroit de Gibraltar, tandis que d'autres de leurs compatriotes ſortoient de la mer Rouge par le détroit de Babel-Mandel; que, tant d'un côté que de l'autre, ils côtoyerent l'Afrique, & même en firent le tour plus d'une fois. Il eſt difficile, dit-on, que par des événemens de mer, ils ne fuſſent pas jettés quelquefois ſur la côte d'Amérique la plus voiſine de l'Afrique qui eſt celle du Bréſil; il n'y a en effet de l'une à l'autre pas plus de huit cents lieues; ce qui, pour un vaiſſeau battu par la tempête, peut bien ne pas exiger plus de dix à douze jours. Les Iſraélites partageoient, ſous les rois Salomon & Hiram, ces navigations de long cours. Des vaiſſeaux peuvent avoir péri, & leurs équipages avoir été forcés de reſter dans ces régions. Ils peuvent y avoir laiſſé quelques hommes en petit nombre, comme fit Chriſtophe Colomb, lorſqu'il revint de l'isle Hiſpaniola (aujourd'hui Saint-Domingue). Un petit nombre d'hommes, abandonnés dans un climat déſert, ne manque pas de tomber dans la barbarie & dans l'état de Sauvages. Or, ces hommes y furent abandonnés; car les révolutions qu'éprouverent Tyr & Sidon purent fort bien empêcher la ſuite de ces navigations, & même en anéantir la mémoire.

On ſait auſſi que les Cartaginois, colonie de Phéniciens, avoient hérité d'eux le mê-

me goût & le même courage pour des voyages de long cours. Nous avons encore le Périple de Hannon ; il a pu arriver la même chose à des navigateurs de cette nation. L'on raconte même quelque chose de positif à leur égard; savoir, que les navigateurs Carthaginois avoient découvert au delà des colonnes d'Hercule une grande isle, dont ils avoient fait une peinture si délicieuse, que le sénat de Carthage craignit une grande émigration; qu'il imposa silence aux navigateurs, & prit des mesures justes pour empêcher qu'on n'y retournât. Si les Carthaginois y avoient laissé quelques hommes & quelques femmes, il n'en falloit pas davantage pour donner naissance à une peuplade qui s'est étendue dans la suite, & a pu produire une population considérable.

Tels sont les raisonnemens qu'on allegue pour prouver ce sentiment. Mais que de raisons à opposer?

En premier lieu, est-il bien certain que les Phéniciens ou les Carthaginois fissent si fréquemment ces voyages de long cours & ces tours de l'Afrique? L'histoire parle de deux ou trois avanturiers qui entreprirent ce voyage, & les circonstances qu'on rapporte annoncent suffisamment que ce n'étoit rien moins qu'un voyage familier aux Phéniciens. Quant aux vaisseaux d'Hiram, on sait si peu quelle étoit cette Ophir, où ils alloient prendre leurs cargaisons précieuses, que les auteurs sont fort embarrassés sur sa position; les uns la placent dans la Taprobane ancien-

ne ou l'isle de Ceylan, d'autres dans l'isle de Sumatra, d'autres ſur la côte de Sofala. Nous croyons même que quiconque connoît les mers du cap de Bonne-Eſpérance aura peine à croire que les frêles vaiſſeaux des Phéniciens & des Carthaginois aient jamais pu le doubler, à moins d'être aidés par des circonſtances extrêmement favorables, & fort rares.

D'un autre côté, le fameux Hannon ne paroît pas avoir été au delà du cap, où la côte d'Afrique tourne à l'Eſt; & l'on regarda apparemment ce voyage comme quelque choſe de fort extraordinaire, puiſque la mémoire & la religion nous en ont été tranſmiſes.

Sans recourir à l'Amérique pour y trouver cette isle découverte par quelques navigateurs Carthaginois, n'eſt-il pas plus naturel d'y reconnoître les Açores, ou plutôt entre les Canaries, ces isles qui, par leur douce température & leurs productions rares & délicieuſes, avoient mérité le nom de Fortunées; qui enfin, ſuivant la fiction des poëtes, étoient le ſéjour des Heſpérides, & en portoient auſſi le nom: car il eſt abſurde de les placer avec Oviedo aux Antilles, tandis que l'on a ſous la main de quoi ſatisfaire à toutes les indications données par les anciens. Mais c'en eſt aſſez ſur cet objet.

Quant au ſentiment de M. Adair qui entreprend de prouver que les Américains ſont des deſcendans des Iſraélites, les analogies qu'il prétend trouver entre les mœurs & les uſages de ces deux peuples, quoique mul-

tipliées, manquent par l'essentiel : car si quelque usage a dû se conserver parmi un peuple issu des Israélites, c'est sans doute la circoncision. Or, ni les Brésiliens, ni les Sauvages dont parle M. Adair, ne pratiquent cette cérémonie. Il seroit au reste trop long de faire voir que les autres analogies alléguées par M. Adair sont tirées de trop loin ou ne prouvent rien. Le P. Lafiteau avoit déjà eu une idée assez semblable, & avoit fait un ouvrage intitulé : *Vie & mœurs des Sauvages Américains, comparées aux mœurs des premiers tems.* Mais il n'avoit séduit personne.

Une seconde classe d'auteurs est celle de ceux qui pensent que l'Amérique a pu recevoir ses habitans par le Nord de l'Europe. Grotius est de ce nombre, & pense que des Norvégiens ont pu passer en Amérique par l'Islande & le Groenland; Jean de Laet prétend même que la Grande-Bretagne, l'Irlande & les Orcades ont pu y contribuer, & il se fonde sur un fait rapporté dans d'anciennes annales du pays de Galles, écrites par le docteur David Powel en 1170.

Cet historien rapporte en effet que Madoc, un des fils du prince Owen Gwynnith, lassé des guerres civiles élevées entre ses freres après la mort de son pere, équipa quelques vaisseaux; que les ayant fournis de ce qui étoit nécessaire pour une longue expédition, il s'en alla à la recherche de nouvelles terres à l'Ouest de l'Irlande; qu'il découvrit des terres fort fertiles, mais sans habitans; qu'il y mit son monde à terre, & qu'il re-

tourna dans la Grande-Bretagne, pour y faire de nouvelles recrues qu'il emmena dans sa colonie.

Si l'on considere, d'ailleurs, que les peuples du Nord étoient de hardis navigateurs, comme le prouvent leurs annales anciennes, il ne sera pas improbable que le Nord de l'Amérique ait reçu d'eux quelques habitans; ils navigeoient à l'entour de l'Ecosse, des Orcades, de l'Irlande, pour y exercer le pillage, seul métier qu'ils connussent, & il est fort possible que quelques-uns de leurs bateaux aient été jettés par des gros tems continués jusqu'en Amérique. Il y a assez d'analogie entre les mœurs des Esquimaux, & ceux des anciens Norvégiens qui probablement ressembloient alors aux hordes sauvages qui habitent les bords de la mer Blanche. Je crois que rien ne ressemble mieux à un Esquimau, qu'un habitant de l'isle Kildwyn dans la Norvége, ou un pêcheur Islandois. De l'Islande à l'ancien Groenland incontestablement connu & fréquenté par les Danois vers l'an 900 de l'ere chrétienne, il n'y a qu'un pas.

Nous ne serions donc point éloignés de penser qu'en effet les côtes orientales du Nord de l'Amérique ont pu être peuplées de cette maniere: &, même si l'on fait attention au goût que le Norvégien, le Lapon, par exemple, a pour le froid de son pays (1),

(1) Un Lapon ne peut pas se persuader qu'on puisse être heureux sans une grande quantité de

on ne ſera pas ſurpris que ces peuplades américaines aient perſiſté à habiter le climat rude & affreux où elles avoient d'abord été jettées.

Au ſurplus, il paroît qu'avant que les Norvégiens donnaſſent naiſſance à ces peuplades américaines, ce qui n'a guere pu être qu'après la découverte de l'Iſlande & celle du Groenland en 964; il paroît, dis-je, que des parties de l'Amérique du côté de la mer Pacifique étoient déjà habitées: car ſuivant les annales des Mexicains, rapportées par *Herrera* & *Gomera*, l'empire du Mexique avoit été fondé vers 902, par ce peuple, venu du Nord-Oueſt de l'Amérique: les *Chichimeques*, les *Otomias* & autres nations barbares établies près des bords du lac de Mexico, depuis environ deux ſiecles, furent alors obligés de leur céder la place. Or, tout cela ramene la population de l'Amérique de ce côté à des tems qui ne peuvent être guere moins éloignés que l'ere chrétienne, s'ils ne ſont même antérieurs.

Le troiſieme ſentiment, & à notre avis le plus probable, eſt celui qui peuple principalement l'Amérique par le Nord-Oueſt de cette partie du monde; on peut dire que c'eſt le ſentiment le plus général & le plus accrédité. C'eſt celui de George de Hoorn, ſa-

---

neige. Il a fallu, dit-on, que les Miſſionnaires Suédois & Danois, leur promiſſent qu'ils n'en manqueroient pas en Paradis, pour leur perſuader d'embraſſer le chriſtianiſme.

vant Hollandois; de Jean de Laet, du P. Charlevoix, d'Acosta, &c. &c. &c. Nous observerons même qu'avant les découvertes modernes qui établissent la facilité de la communication entre le Nord-Est de l'Asie & le Nord-Ouest de l'Amérique, la plupart de ces auteurs avoient déjà étayé leurs sentimens de plusieurs raisons assez vraisemblables, & qu'ils avoient entrevu que les deux continens, quoiqu'on ne connût pas encore leur gissement vers le Nord, devoient s'approcher assez pour présenter le trajet le plus court de l'ancien continent au nouveau. Quelques-uns soupçonnoient ou étoient dans la persuasion que la Tartarie la plus orientale étoit absolument contigue à l'Amérique.

Le P. de Charlevoix est celui qui traite cette matiere le plus au long. Ce Jésuite François, dans la relation de son voyage en Amérique fait vers l'année 1720, récapitule les opinions d'une multitude d'auteurs sur ce sujet; & après les avoir discutées, il en conclud que l'Amérique a reçu ses premiers habitans de la Tartarie & de l'Hyrcanie; ce qu'il tâche de confirmer, en observant que les lions & les tigres qu'on trouve dans la premiere ne peuvent venir que des dernieres, & que leur passage prouve qu'il y a entre l'Asie & l'Amérique une communication par terre (1). Il s'appuie aussi de deux faits,

(1) *Note du Traducteur.* Cette raison du P. de Charlevoix ne vaut rien; car 1°. on n'a jamais parlé de lions en Amérique. 2°. Quant au tigre,

dont l'un lui avoit plusieurs fois été raconté par un P. Greslon, Jésuite François, comme une chose certaine.

Ce pere, après avoir été employé pendant long-tems dans les missions du Canada, avoit passé dans celles de la Chine. Un jour qu'il voyageoit en Tartarie, il rencontra une femme Hurone qu'il avoit autrefois connue en Canada. Il lui demanda par quelle aventure elle avoit été ainsi transplantée dans un pays si éloigné du sien; à quoi elle répondit qu'ayant été prise en guerre, elle avoit été conduite de nation en nation jusqu'au lieu où elle se trouvoit alors.

Un autre Jésuite, ajoute le P. Charlevoix, avoit raconté à Nantes, en revenant de la Chine, une histoire assez semblable d'une femme Floridienne. Elle avoit rapporté à ce Jésuite, alors missionnaire à la Chine, qu'elle avoit été prise par certains Indiens, qui l'avoient donnée ou vendue à d'autres, & ceux-ci à d'autres encore plus éloignés; en sorte que passant ainsi de pays en pays, elle s'étoit enfin trouvée dans la Tartarie. Là, elle s'étoit mariée à un Tartare qui avoit suivi les conquérans de la Chine, où elle étoit enfin établie.

Il paroît cependant que le P. de Charlevoix ne comptoit pas beaucoup sur cette double histoire, qui est en effet fort peu vrai-

---

l'animal américain improprement appellé de ce nom, n'est point la même chose que le tigre de l'Asie.

ſemblable, malgré le témoignage du P. Greſlon: car il y oppoſe des difficultés fort raiſonnables; ſavoir, que les navigateurs qui ont fait voile le plus loin à l'Eſt, en ſuivant la côte de Jeſſo ou du Kamshatka, ont reconnu l'extrêmité de cette côte. Que devient dès-lors l'hiſtoire de ces femmes, dans le récit deſquelles on n'apperçoit pas la moindre trace d'un trajet de mer?

Mais à quoi bon s'arrêter à une pareille diſcuſſion (1)? Il eſt aujourd'hui reconnu par le dernier voyage du capitaine Cook, que la côte de la Californie courant le plus ſouvent Nord-Oueſt, ſe rapproche à ſon extrêmité de la pointe la plus orientale de l'ancien continent, de maniere à former un détroit, du milieu duquel on apperçoit l'Aſie & l'Amérique. Les découvertes des Ruſſes dans le Nord-Eſt du Kamshatka, nous apprennent auſſi qu'il y a dans cet eſpace divers archipels d'isles, habitées par des nations demi-ſauvages, qu'on ne ſauroit mieux comparer qu'aux Eſquimaux, ou aux Groenlandois de la côte orientale de l'Amérique. Leurs mœurs, leurs uſages, leurs vêtemens, la forme de leurs nacelles les rapprochent beaucoup les uns des autres.

D'un autre côté, il paroît que l'orient de l'Aſie a été un des premiers pays peuplés; car on voit les Chinois ſe former en corps d'empire, dans un tems qui remonte à une

(1) Tout ceci juſques preſque à la fin eſt une addition du traducteur.

époque très-voisine du déluge, si l'on date cet événement d'après le texte hébreu. Il est probable que les parties sises au Nord de la Chine, ont aussi été peuplées dans le même tems ou peu après. Ces nations ont peu à peu peuplé le Kamshatka & les isles des divers archipels qui séparent la côte de l'Asie de celle de l'Amérique. Enfin, les plus éloignés de ces archipels étant à la vue de l'Amérique, leurs habitans y sont descendus, y ont formé des établissemens qui se sont multipliés d'autant plus rapidement, qu'ils avançoient chaque jour vers des pays plus tempérés. Les habitans de la partie la plus Nord-Est de l'Europe, aujourd'hui connue sous le nom de Tchuski, ont pu faire la même chose; puisqu'ils n'ont pu s'écarter beaucoup de chez eux, sans être en vue d'une nouvelle terre, qui est la pointe Nord-Ouest de l'Amérique. Ils ont dû y descendre, par une suite de la curiosité naturelle aux hommes, & mille causes ont pu contribuer à y fixer quelques uns d'eux. J'observerai même à cet égard que les côtes occidentales des grands continens paroissent être moins dures que les côtes orientales; ainsi le Kamshatka, & la côte qui court de là jusqu'au cap Tchuski, sont incontestablement plus froids & moins habitables que la côte de la Norverge & du Danemark, à même hauteur. Ainsi il pourroit bien se faire que la côte occidentale du Nord de l'Amérique fût plus tempérée, que la côte orientale qui comprend les rudes pays du Labra-

dor, pays qui peuvent à peine fournir une ſubſiſtance laborieuſe à un petit nombre d'habitans, & où regne une glace preſque perpétuelle. Si cette conjecture a quelque fondement, les habitans tranſplantés au Nord-Oueſt de l'Amérique, ont dû s'y trouver beaucoup mieux qu'en Aſie ſous la même latitude; & par cette raiſon, échanger volontiers d'habitation.

Voilà donc le Nord-Oueſt de l'Amérique commençant à ſe peupler, & peut-être peu de ſiecles après le déluge. Or, cela ſuppoſé, & comme démontré, on conçoit aiſément combien un peuple chaſſeur a dû rapidement ſe répandre dans l'intérieur des terres, d'autant plus qu'il alloit toujours vers des climats plus tempérés, & conſéquemment plus fertiles; ces nouveaux habitans ont dû, dans peu de ſiecles, occuper de proche en proche toute l'Amérique Septentrionale; de celui-ci paſſer dans l'Amérique Méridionale, ſoit par l'iſthme de Panama, ſoit au moyen de leurs canots; s'établir d'abord dans les grandes isles du golfe du Mexique, & enſuite dans les petites; enfin, pénétrer juſqu'au détroit de Magellan & à la terre de Feu. Il eſt vrai que ceux qui allerent habiter ces derniers pays, ne le firent probablement pas de propos délibéré; mais forcés par des peuples plus puiſſans, qui les chaſſoient devant eux: car on ne quitte pas de ſoi-même & ſans contrainte des climats doux & tempérés, comme celui des vaſtes pleines du Paraguay & de Rio de la Plata, pour s'enfoncer dans des

pays auſſi maltraités de la nature que les rivages & les environs du détroit de Magellan.

Il eſt à obſerver qu'un peuple chaſſeur doit ſe répandre ſur un vaſte continent, beaucoup plus vîte qu'un peuple cultivateur. La raiſon en eſt tout-à-fait ſenſible. Un peuple chaſſeur a beſoin pour ſubſiſter d'une étendue de terrein immenſe en comparaiſon de celle qui ſuffit à un peuple cultivateur. Auſſi-tôt donc qu'une peuplade de la premiere eſpece s'eſt multipliée à un certain point, le pays qui l'avoiſine devient inſuffiſant pour ſa ſubſiſtance; il faut qu'elle ſe partage, & qu'une partie aille ſe fixer plus loin, pour y former en quelque ſorte un nouveau peuple qui puiſſe vivre du gibier du pays qui l'environne. De là vient que jamais peuple chaſſeur ne pourra ſubſiſter en grand corps de nation; auſſi l'intérieur de l'Amérique n'a-t-il jamais préſenté des nations nombreuſes & réunies, à l'exception des Mexicains & des Péruviens. Mais ces derniers peuples étoient déjà cultivateurs.

Nous venons de nommer les Mexicains & les Péruviens. Ces deux peuples, il faut en convenir, approchoient déjà beaucoup de la civiliſation parfaite; on voit, dans l'un & dans l'autre, un état vraiment monarchique: & même les Tlaſcalteques, qui furent ſi utiles à Cortès pour ſubjuguer les Mexicains, nous préſentent l'image d'une ſorte de république. Cela donneroit lieu de croire qu'ils tenoient les premiers traits de cette civiliſation, de quelque peuple lui-mê-

me civilifé. En effet, quelques auteurs ont penfé que les Chinois & les Japonois avoient pénétré dans des tems antérieurs, jufqu'à cette partie de l'Amérique.

Cette opinion femble même au premier coup-d'œil recevoir une confirmation de ce que nous apprend un favant, M. de Guignes, qui a découvert dans des manufcrits chinois, que ce peuple navigeoit anciennement, c'eft-à-dire vers l'an 450 de Jéfus-Chrift, jufqu'à un pays fitué à l'Eft, à la diftance de plus de quarante mille lys; ce qu'on peut évaluer à plus de quatre mille lieues. Mais le développement des circonftances de ce voyage ne permet pas de s'arrêter à cette idée; car M. de Guignes, d'après le manufcrit chinois, divife ainfi cette diftance de quarante mille lys: du golfe de Leaotung jufqu'au Japon, douze mille lys, ou douze cents lieues; de là au Ven-Chin, fept mille, ou fept cents lieues; du Ven-Chin au Ta-han, cinq mille, ou cinq cents lieues; du Ta-han au Fou-fang, vingt mille lys, ou deux mille lieues. Or, en prenant la premiere partie du voyage, favoir, du golfe de Leaotung, & probablement de Nanquin au Japon, eftimée douze mille lys, il falloit ou que ces lys fuffent bien courts, ou que le chemin fait par les Chinois fût étrangement tortueux; car de Nanquin au Japon, il n'y a pas plus de deux cent cinquante lieues. Ces douze mille lys ne valent donc guere que ce nombre de lieues. Les fept mille lys enfuite vaudront donc

cent cinquante lieues au plus ; les cinq mille ſuivans, feront environ cent lieues ; & enfin, les vingt mille derniers ne feront guere que quatre cent vingt ; en total, neuf cent quarante, ou ſi l'on veut mille lieues. Or, cette diſtance eſt beaucoup moindre que celle qui ſépare la Chine ou le Japon des parties même les plus méridionales de la Californie. Auſſi ce ſavant ſe borne-t-il à prétendre que cette partie de l'Amérique où les Chinois alloient à cette époque étoit la partie Nord-Oueſt de cette région, en face ou au Nord-Eſt du Kamshatka : car il croit que le Ven-Chin eſt la terre de Jeſſo ; le Ta-han, la pointe méridionale du Kamshatka ; & le Fou-ſang, la partie de l'Amérique ſiſe au Nord-Eſt. Les Chinois, fort amateurs de pelleteries, faiſoient ſans doute ce voyage pour ſe les procurer : car actuellement qu'ils ne le font plus, ils priſent encore extrêmement les peaux de loutres marines, & les payent juſqu'à cinq cents roubles la piece. Mais quoi qu'il en ſoit de ce voyage, il eſt bien difficile de ſe perſuader que les Chinois aient jamais été ni au Mexique, ni au Pérou, ni même à la Californie méridionale. Comment leurs miſérables jonques auroient-elles réſiſté à des mers telles que celles que nous décrivent les Tchirikow, les Cook, &c. & tous ceux qui vont même des Philippines au Mexique, quoiqu'ils ne s'élevent guere au-delà du 35 ou 40 degré de latitude Nord.

Il faut donc abandonner la conjecture que

les Mexicains & les Péruviens aient été civilisés par leur commerce avec les Chinois ou les Japonois. D'ailleurs, s'ils avoient eu avec eux un commerce si intime, leurs langues en porteroient des marques. Or, rien de si peu analogue aux langues chinoise ou japonoise, que la langue mexicaine, toute hérissée de terminaisons en *itl*, *otl*, &c; & il en est de même de la langue Aimara, celle des anciens Péruviens.

Si donc les Mexicains & les Péruviens se sont trouvés des peuples déjà formés en corps d'empire & à demi civilisés, lorsque les Européens découvrirent l'Amérique, cela est dû à quelque concours particulier de circonstances. Il ne faut quelquefois dans une nation qu'un homme pour lui faire faire un grand pas vers la civilisation. Si, de la vie de chasseurs ou de pasteurs, elle passe à la vie cultivatrice, elle aura bientôt formé un peuple considérable; dès-lors, des rois, ou du moins des chefs plus ou moins absolus, des loix, &c. & voilà un petit état qui tendra toujours à s'agrandir, jusqu'à ce qu'il en rencontre un autre formé de la même maniere. Alors ils combattront; l'un des deux absorbera l'autre, & en acquerra un degré de puissance relatif qui hâtera son accroissement. C'est ainsi que se sont formés tous les grands empires de la terre.

Mais il est tems de me résumer (1). Je

(1) Ceci est jusqu'à la fin, à quelque changement d'ordre près, de M. Carver.

pense

penſe donc, après toutes ces recherches & de mûres réflexions, que l'Amérique n'a reçu ſes habitans que par le Nord-Eſt de l'Aſie, ſoit à la faveur de la proximité des deux continens, ſoit au moyen des divers archipels d'iſles dont j'ai parlé plus haut. Cela a pu être effectué en divers tems & en différentes parties du continent ancien; de la Tartarie, de la Chine, du Japon & du Kamshatka, les habitans de tous ces pays étant fort reſſemblans en couleur, en traits & en taille. Tous ces peuples ſe reſſembloient ſans doute encore plus en mœurs, en uſage, en langue & en religion, avant que quelques-uns euſſent acquis la connoiſſance des ſciences & des arts, & fuſſent devenus ſédentaires.

La ſeule différence que je vois entre les Chinois & les Tartares, conſiſte en ce que les premiers ſont policés, & que les autres vivent dans une eſpece de barbarie. Les premiers ſont devenus un peuple ſociable, habitant des maiſons raſſemblées en villes régulieres, les autres vivent principalement ſous des tentes, & n'ont aucune habitation fixe. Les longues guerres qui ont régné entre ces peuples n'ont pu détruire leur reſſemblance originelle.

Il y a, ſelon moi, une reſſemblance très-remarquable entre les Indiens & les Chinois; ſavoir, la coutume de ſe raſer la tête, en n'y laiſſant au ſommet qu'une longue treſſe de cheveux. Cet uſage, dit-on, a été preſcrit aux derniers par les empereurs Tar-

tares, lorſqu'ils monterent ſur le trône Chinois : & l'on doit en conclure que cette coutume étoit en uſage chez les Tartares, auxquels les Américains la doivent peut-être comme les Chinois.

Pluſieurs mots des langues indienne & chinoiſe ont de la reſſemblance entr'eux, non-ſeulement dans le ſon, mais dans la ſignification. Les Chinois appellent un eſclave *Shungo*, & les *Nâdôeſſis*, ceux dont le langage a été le moins alteré par le commerce des Européens, appellent un chien *Shungush*. Les premiers appellent leur thé *Shouſong*, & les autres nomment leur tabac *Shouſaſah* (1); pluſieurs mots indiens contiennent les ſyllabes *cha*, *ché*, *chu*, ſuivant le dialecte chinois.

On trouveroit probablement une ſemblable affinité entre la langue tartare & celle des Américains naturels, ſi nous étions auſſi inſtruits du langage des premiers par un commerce établi entr'eux & nous.

Je m'eſtime heureux de trouver que les conſéquences que je viens de tirer s'accordent avec le ſentiment de l'illuſtre & ſavant hiſtorien, M. le docteur Robertſon; & quoique je convienne avec lui que la recherche de la ſolution de ce problème eſt ſi diffi-

---

(1) *Note du Traducteur.* Ces exemples me paroiſſent aſſez mal choiſis; car, pour déduire l'affinité de deux peuples, il ne ſuffit pas qu'il ait dans leurs langues quelques mots approchans : mais il faut qu'ils déſignent même choſe.

cile qu'on ne peut regarder ces conséquences que comme des conjectures, cependant elles portent avec elles un plus grand degré de probabilité que les suppositions de ceux qui prétendent que ce vaste continent a été peuplé par tout autre côté.

Un passage du docteur Robertson, relatif aux Journeaux de Behring & Tschirikow, qui firent voile du Kamshatka vers l'année 1741, pour aller à la découverte de l'Amérique, nous paroît d'un grand poids pour notre sentiment. " Ces commandans, dit le docteur Robertson, " ayant dirigé leur „ course vers l'Est, découvrirent la terre „ qui leur parut une partie du continent de „ l'Amérique ; & suivant leurs observations, „ elle étoit située à quelques degrés au Nord-„ Ouest de la Californie. Ils eurent là quel-„ que commerce avec les habitans, qui leur „ parurent avoir beaucoup de ressemblance „ avec ceux de l'Amérique Septentrionale ; „ car on leur présenta le calumet de paix, „ qui est le symbole universel de la paix „ dans tout ce pays-là, & d'un usage par-„ ticulier à cette région du monde. "

Cet auteur incomparable fait aussi usage à l'appui de son sentiment, d'un argument particulier qui nous paroît bien près d'être convaincant. " Nous pouvons, dit-il, poser „ pour base de cette recherche un principe „ certain ; savoir, que l'Amérique n'a pas „ été peuplée par aucune nation de l'ancien „ continent qui eût fait déjà de grands pro-„ grès dans la civilisation. Les habitans du

„ nouveau étoient dans un état ſocial ſi
„ groſſier, qu'ils ne connoiſſoient même pas
„ les arts, qui ſont comme les premiers
„ eſſais de l'intelligence humaine dans ſa
„ marche vers la perfection. Les nations de
„ l'Amérique les plus cultivées, ignoroient
„ une foule de ces inventions ſimples qui
„ ſemblent être du même âge que les ſo-
„ ciétés dans les autres parties du monde,
„ & qu'on voit connues & pratiquées dans
„ les époques les plus reculées de la civili-
„ ſation. On doit donc en conclure que les
„ tribus qui paſſerent les premieres dans
„ l'Amérique étoient des démembremens de
„ nations qui n'étoient pas moins ignoran-
„ tes & moins barbares, que l'étoit leur
„ poſtérité lors de la découverte de l'Amé-
„ rique. Si ſeulement l'uſage du fer eût été
„ connu par les ſauvages de l'Amérique, ou
„ par leurs ancêtres; s'ils avoient jamais
„ employé la charrue, la forge, ou le mé-
„ tier de tiſſerand, l'utilité de ces inven-
„ tions les auroit conſervées, & les auroit
„ à jamais préſervées de l'oubli."

Les limites que je me ſuis preſcrites dans cet ouvrage, ne me permettent pas de m'arrêter plus longtems ſur cette matiere, ou d'entaſſer d'autres preuves de mon hypotheſe. Je ſuis convaincu de ſa certitude, & j'ai un tel deſir d'acquérir de nouvelles preuves en ſa faveur, que j'ai offert à une ſociété de particuliers curieux de ces ſortes de recherches, d'entreprendre, au moyen des ſecours qui me ſeroient néceſſaires, un voya-

ge à travers les parties intérieures du Nord-Eſt de l'Europe & de l'Aſie, juſqu'aux parties intérieures de l'Amérique, & de là en Angleterre; j'euſſe fait en chemin des obſervations ſur les mœurs & les langues des divers peuples avec leſquels j'euſſe converſé, dans la vue, ſoit d'éclaircir le ſentiment que j'ai mis en avant, ſoit de ſatisfaire la curioſité des ſavans. Mais comme un pareil projet a paru exiger plutôt un ſecours national que des ſecours particuliers, il eſt reſté ſans exécution.

CHAPITRE II.

De la conſtitution perſonnelle des Indiens, de leurs habillemens & habitations.

DEPUIS le premier établiſſement des François en Canada, juſqu'à ſa conquête par les Anglois en 1760, pluſieurs auteurs de la premiere de ces nations qui avoient voyagé dans l'intérieur de ce vaſte pays, ſoit pour commercer avec les Indiens, ſoit dans la vue de les convertir au chriſtianiſme, ont publié des relations de leurs mœurs, de leurs uſages, & des autres particularités qui les concernent.

Les principaux d'entr'eux ſont le P. Louis Hennepin, le P. Charlevoix & le baron de la Hontan.

Le premier mit au jour, il y a plusieurs années, quelques remarques fort justes, tirées pour la plupart des cartes & journaux de M. de la Salle, qui fut assassiné au milieu de ses voyages par les gens de sa suite. Les journaux de ce gentilhomme Canadien étant tombés entre les mains du P. Hennepin, cela le mit en état de publier plusieurs observations intéressantes concernant les Indiens (1). Mais il s'en faut bien que sa relation contienne tout ce que son long séjour parmi ces peuples eût dû lui en apprendre. Il n'est d'ailleurs pas toujours exact, ni dans les mesures qu'il donne, ni dans les faits qu'il rapporte.

Les relations publiées par les deux autres, sur-tout celles du P. Charlevoix, sont très-fautives quant à la partie géographique, & grand nombre d'histoires racontées par le baron de la Hontan ne sont que des fictions (2).

---

(1) *Note du Traducteur.* Le P. Hennepin a fait davantage que ne le dit M. Carver. Car ce dernier convient lui-même que ce religieux a remonté le Mississipi aussi haut que lui; savoir, jusqu'à la riviere de Saint-François. Il descendit aussi le Mississipi jusqu'à son embouchure, & paroît avoir été le premier Européen qui ait parcouru ce fleuve.

(2) *Note du Traducteur.* Il y a sans doute quelque peu de romanesque dans la relation de la Hontan. On peut se dispenser de regarder sa conversation avec le Sauvage Adario, comme réelle. Cependant il a donné sur les mœurs & les usages des

Quelques jésuites qui ont voyagé dans les mêmes régions ont aussi écrit sur ce sujet; mais peu de leurs relations ayant été traduites en anglois, elles sont à peine connues de quelques lecteurs, & d'ailleurs le fruit qu'ils en auroient retiré eût été bien peu de chose, leurs observations se bornant presque à leurs travaux pour convertir les Indiens.

Depuis la conquête du Canada, quelques-uns de mes compatriotes, qui ont vécu parmi les Indiens, & appris leur langue, ont publié leurs observations. Mais leurs voyages ne se sont pas étendus jusqu'aux régions dont je parle; ils se sont bornés à visiter les nations qui habitent sur les limites de nos établissemens. Ainsi ils n'ont pu acquérir une connoissance des mœurs véritables & non altérées de ces peuples.

En effet, les nations du Sud, & celles qui ont eu un commerce constant avec les François & les Anglois, n'ont pu conserver leurs mœurs & usages dans leur primitive pureté; elles ne pouvoient manquer d'acquérir les vices en même tems que la connoissance du langage de ceux avec lesquels elles conversoient, & l'usage des pernicieuses liqueurs introduites parmi elles par les Européens, a porté une altération totale dans leur caractere.

Américains des choses assez exactes. Il est le premier qui ait parlé de la riviere de l'Ouest, d'après les rapports que lui en avoient fait quelques Indiens.

On ne peut donc obſerver dans ces nations qu'un mêlange de principes & d'uſages empruntés d'ailleurs ; ce n'eſt que chez celles qui n'ont encore eu preſque aucune communication avec nos colonies, qu'on peut prendre connoiſſance de leurs mœurs & uſages véritables & non altérés. J'ai trouvé ces nations dans le Nord-Oueſt ; c'eſt pourquoi je me flatte que je puis donner une deſcription plus exacte qu'aucune autre, des coutumes indiennes dans leur état primitif. J'ai raſſemblé des obſervations ſur trente nations différentes ; & quoique pluſieurs différaſſent beaucoup par le langage, il y avoit dans leurs uſages une grande reſſemblance. Ce ſont ces obſervations dont je vais donner un précis.

Les nations Indiennes ne m'ont pas paru différer autant de leur forme, leur couleur & leur conſtitution, que l'ont rapporté quelques auteurs. Les Indiens ſont, en général, d'une taille ſvelte & élevée ; on en voit rarement de difformes. Leur peau eſt d'une couleur de cuivre rouge ; leurs yeux ſont grands & noirs, & leurs cheveux de la même couleur, ſont rarement bouclés. Ils ont de belles dents ; & leur reſpiration eſt auſſi douce que l'air même qu'ils reſpirent. Les os de leurs joues s'élevent un peu, mais plus dans les femmes que dans les hommes. Les premieres ne ſont en général pas ſi grandes que les femmes Européennes ; on rencontre ſouvent parmi elles de jolies perſonnes quoi-

qu'elles aient plus de diſpoſitions à l'embonpoint que les hommes.

Je n'entreprendrai pas d'examiner ſi c'eſt à la nature, à l'art ou à la température de leur climat, que les Indiens doivent la couleur qui leur eſt propre; encore moins citerai-je les relations contradictoires que j'ai lues ſur ce ſujet. Je me borne à dire que je penſe que cette couleur eſt celle qu'ils ont primitivement reçue du Créateur; mais en quel tems cette différence ſi viſible des traits & de la conſtitution de diverſes nations, quoique deſcendantes d'un même pere, s'eſt-elle manifeſtée? Quand la blancheur européenne, le noir de jays de l'Africain, la couleur olivâtre de l'Aſiatique, & celle de cuivre de l'Américain, leur ont-elles été données? Quelle eſt la couleur originaire des premiers hommes; ou enfin, de toutes ces couleurs, laquelle eſt la plus eſtimable? Ce ſont-là des queſtions que je n'entreprendrai point de traiter.

Pluſieurs auteurs ont dit que les Indiens, même dans l'âge adulte & au-délà, n'avoient du poil que ſur la tête, & que, malgré l'abondance de cheveux dont ils ſont ordinairement pourvus, les parties qui chez les habitans des autres contrées du monde ſont preſque toujours couvertes de poils ſont entiérement nues chez les premiers. Le docteur Robertſon lui-même, entraîné par ces aſſertions, a contribué à propager cette erreur; & ſuppoſant le fait conſtant, en a tiré diverſes concluſions relatives à l'habitude

& au tempérament de leur corps, lesquelles sont absolument invalides. Mais d'après une recherche attentive & une inspection curieuse, je suis en état d'assurer, sans déroger à l'autorité de ces écrivains à d'autres égards, que leurs assertions sont fausses, & ne proviennent que du manque de connoissances suffisantes des usages des Indiens.

En effet, après l'âge de puberté, leur corps, dans leur état naturel, est couvert de poils comme celui des Européens. Mais les hommes regardent la barbe comme fort mal-séante, & prennent grand soin de l'extirper; on n'en apperçoit aucune trace sur leurs visages, excepté lorsque, devenant vieux, ils négligent leur ajustement. Toute efflorescence de poils, sur toute autre partie du corps, est aussi regardée comme messéante; & les deux sexes emploient également beaucoup de tems à s'en débarrasser.

Les *Nâdôessis*, & les autres nations éloignées des Européens, se servent à cet effet de deux pieces de bois dur, pliées en forme de pincettes. Mais ceux qui sont voisins des établissemens Européens, achetent du fil d'archal qu'ils tournent en forme d'écrou sur un moule. Ils appliquent ensuite cette espece de vis sur la partie qu'ils veulent épiler. Le poil s'engage entre les pas de la vis, & alors ils la serrent; & par un coup prompt, ils arrachent tout le poil qui s'y trouvoit engagé.

Les hommes de la même nation différent peu les uns des autres en ajustemens. J'en

excepte ceux qui commercent avec nous; ceux-ci échangent leurs fourrures contre des couvertures, des chemiſes & autres objets qu'ils portent autant par luxe que par néceſſité. Ces derniers attachent par une ceinture à l'entour des reins, une demi-aune environ de drap large, qui couvre ainſi le milieu de leur corps. Ceux qui portent des chemiſes ne les attachent jamais ni au cou, ni aux poignets; ce ſeroit pour eux une inſupportable ſujettion. Ils jettent leur couverture ſur leurs épaules; & attachant enſemble les deux coins d'en haut, ils ſe promenent dans leurs villages ou leur camp avec un couteau dans une main, une boëte à tabac ou une pipe dans l'autre: mais dans leurs danſes, ils portent rarement ces vêtemens.

Ceux qui parmi les hommes veulent paroître plus braves que les autres, arrachent tous les cheveux de leur tête, à l'exception d'une place au ſommet, de la grandeur d'un écu, où ils les laiſſent croître d'une longueur conſidérable. A cette treſſe de cheveux, ils attachent des plumes de différentes couleurs avec des aiguilles d'ivoire ou d'argent. Cette maniere de ſe couper & orner la chevelure ſert à diſtinguer des nations les unes des autres.

Ils ſe peignent le viſage en blanc & noir; ce qu'ils regardent comme un grand ornement. Ils ſe peignent auſſi quand ils vont à la guerre. Mais la maniere dont ils le font alors eſt différente de celle qu'ils employent

lorſqu'ils ne s'agit que de décoration.

Les jeunes Indiens qui veulent l'emporter ſur leurs camarades en ajuſtement, ſe fendent le bord extérieur des deux oreilles, en prenant ſoin de ne les pas ſéparer entiérement; ils laiſſent la chair intacte aux deux extrémités: enſuite à l'entour de cette ſubſtance ſpongieuſe, ils tortillent un fil d'archal, juſqu'à ce que le poids entraîne le bord entamé, de maniere à former un anneau de cinq à ſix pouces de diamêtre. Cette maniere de ſe former les oreilles, eſt eſtimée extrêmement galante & de bon goût.

C'eſt auſſi une coutume commune parmi eux de ſe percer le nez, & d'y porter des pendans de différente eſpece. J'ai obſervé que les coquilles marines étoient ſurtout portées par les nations de l'intérieur, & regardées par eux comme un grand ornement. Mais je n'ai pu apprendre comment ils ſe les procurent; c'eſt probablement par le commerce avec des nations plus voiſines de la mer.

Les Indiens ne ſe couvrent point les cuiſſes, ſi ce n'eſt de la maniere que j'ai déjà dite; c'eſt-à-dire, avec une piece de drap qui deſcend juſqu'au milieu des cuiſſes. Mais ils font pour leurs jambes des eſpeces de bas ou guêtres, ſoit de peau, ſoit de drap. Elles ſont couſues auſſi juſte à la forme de la jambe qu'il eſt poſſible, de maniere cependant à être miſes ou ôtées à volonté. Les bords de l'étoffe dont cette chauſſure eſt formée, ſont réſervés à côté de la cou-

ture, & pendent librement de la largeur de la main; & cette partie qui eſt placée en dehors de la jambe, eſt d'ordinaire chargée d'ornemens par ceux qui habitent près des Européens; ſavoir, de rubans ou de dentelles, ſi la chauſſure eſt de drap: ſi elle eſt de cuir, cet ornement conſiſte en une broderie de pointes de porc-épic curieuſement colorées. Les étrangers qui chaſſent avec les Indiens dans des lieux où il y a une grande quantité de neige, trouvent ces eſpeces de bas plus commodes qu'une autre chauſſure.

Leurs ſouliers ſont faits de peaux de daim, d'élan ou de buffle. Ces peaux, après avoir été quelquefois façonnées à la maniere européenne, d'autres fois laiſſées en poil, ſont formées en ſouliers, & arrangées de maniere à être chauſſées facilement & commodément pour la marche. Les bords qui environnent la cheville ſont ornés de pieces de cuivre ou d'étaim, attachées à l'entour avec des cordelettes de cuir, d'un pouce environ de longueur; enſorte que placées fort près l'une de l'autre, elles ſont en marchant ou danſant, un bruit qu'on trouve très-agréable. Quand un Indien eſt ajuſté de cette maniere, il eſt auſſi ſatisfait de lui-même qu'un petit maître François, avec ſes énormes boucles à ſes pieds, & ſa forêt de cheveux hériſſés & poudrés ſur ſa tête.

Les femmes portent un habillement quelconque, qui les couvre depuis le col juſqu'aux genoux. Celles des nations qui commercent avec les Européens, ſe revêtent

d'une chemise semblable à celles des hommes, dont le bas flotte sur leur jupon. Mais celles qui s'habillent à l'ancienne mode forment avec de la peau une espece de chemise, qui couvre le haut du corps, & non les bras. Leurs jupons sont faits de peaux ou d'étoffe, & descendent de la ceinture jusqu'aux genoux; elles portent enfin des especes de bas & des souliers faits & ornés comme ceux des hommes.

La maniere de s'arranger la tête varie suivant la nation, ou la tribu de la même nation. Elles suivent constamment l'usage qui y a été adopté de tems immémorial.

J'ai remarqué que la plupart des femmes qui habitent à l'Est du Mississipi, ornent leur tête en renfermant leurs cheveux, soit dans des rubans, soit dans des plaques d'argent. Mais comme cette derniere maniere de s'arranger les cheveux est coûteuse, ce ne sont que les Indiennes du plus haut rang qui en usent. L'argent qu'elles emploient ainsi est formé en plaques minces de quatre doigts de largeur, dans plusieurs desquelles elles renferment leurs cheveux. Celle qui avoisine le plus la tête est la plus ample, la suivante un peu moins, & s'emboîte dans la précédente; ainsi de suite jusqu'à la derniere, qui descend d'ordinaire jusques à la ceinture. Les cheveux des Indiennes étant ordinairement fort longs, cet ajustement est pour elles un objet de dépense.

Mais celles qui vivent à l'Ouest du Mississipi comme les femmes des *Nâdôessis*,

des *Affinipoils*, &c. partagent leur chevelure au milieu de la tête, & en forment deux groffes boucles tombantes fur chaque oreille. Ces boucles font de trois pouces de longueur & de la groffeur du poing. Elles tombent perpendiculairement fur chaque oreille, & defcendent jufqu'à fa partie la plus baffe.

Les femmes de toutes les nations placent généralement une mouche de couleur de la grandeur d'un écu, à côté de chaque oreille. Quelques-unes peignent entiérement leurs cheveux, d'autres portent cette mouche de couleur au milieu du front.

Quant à leurs habitations, les Indiens en général prennent beaucoup plus de foins de leur ajuftement, que de la commodité de leurs cabanes ou tentes. Ils conftruifent ces dernieres de la maniere fuivante, qui eft fimple & expéditive. Pour cet effet, ils fe pourvoient d'un nombre fuffifant de perches de la grandeur convenable, & d'abord ils en attachent deux par les extrémités avec des liens d'écorce d'arbre. Cela fait, ils les élevent, & étendent, comme ils jugent à propos, les extrémités libres, pour embraffer une plus grande étendue. Enfuite ils en élevent d'autres de même hauteur, & les fixent de maniere à foutenir les premieres. Sur cette enceinte enfin, ils placent des peaux d'élans ou de daims coufues enfemble, en quantité fuffifante pour couvrir les perches, & pour former la porte en fe repliant. Il faut quelquefois un grand nombre de ces peaux pour former une tente.

Celle du chef des guerriers *Nâdôeſſis* avoit au moins quarante pieds de tour, & étoit très-commode. Ils n'obſervent au reſte aucune régularité en plaçant leurs tentes; quand ils campent, chacun éleve la ſienne où il juge à propos.

Les cabanes ou hutes que ſe forment ceux qui n'ont pas des tentes, lorſqu'ils voyagent (car peu de nations ou de tribus ont des habitations fixes) ſont également ſimples, & d'une conſtruction facile. Ils fixent en terre des perches flexibles; & les rapprochant au ſommet de maniere à leur faire faire le demi-cercle, ils les lient enſemble. Ils en placent ainſi pluſieurs rangs, & ils les couvrent avec des nates de jonc ou avec de l'écorce de bouleaux qu'ils portent d'ordinaire pour cela dans leurs canots.

Ces cabanes n'ont ni cheminées, ni fenêtres; on y ménage ſeulement une ouverture au ſommet ou vers le milieu; pour donner iſſue à la fumée; mais comme on eſt obligé de la boucher quand il pleut ou qu'il neige violemment, la fumée devient alors horriblement incommode.

Les Indiens couchent ordinairement ſur des peaux qui ſont le plus ſouvent des peaux d'ours. On les range ſur la terre; & ſi la place n'eſt pas ſuffiſante pour tous les lits de la famille, on éleve dans une partie de la cabane une eſpece de plancher de quatre à cinq pieds de haut, où couchent les plus jeunes.

De même que les habitations indiennes ſont

ſont fort groſſieres (1), leurs uſtenſiles domeſtiques ſont auſſi peu nombreux, & d'une extrême ſimplicité. Les inſtrumens avec leſquels ils les fabriquent ſont ſi défectueux, que non-ſeulement il eſt impoſſible pour eux de donner à ces uſtenſiles quelque élégance ou forme agréable, mais que la longueur du tems qu'exige leur exécution eſt propre à les détourner d'aller au-delà de ce qui leur eſt eſſentiellement néceſſaire.

Les *Nâdôeſſis* font la poterie dans laquelle ils cuiſent leurs alimens, de cette glaiſe noire dont j'ai parlé dans mon journal, & qui réſiſte au feu preſque auſſi bien que le fer. Lorſqu'ils font rôtir leurs viandes, ſi c'eſt une groſſe piece, cemme un gros membre d'animal ou un animal entier, ils l'enfilent comme nous avec une broche de bois très-dur; & en plaçant les extrémités de cette broche ſur deux pieces de bois fourchu plantées en terre, ils la font tourner continuellement. Si la piece eſt plus petite, ils l'enfilent comme à l'ordinaire; mais alors ils plantent la broche par un bout vis-à-vis du feu, vers lequel ils l'inclinent: & de tems à autre, ils lui font faire une petite converſion, juſqu'à ce que la piece ſoit rôtie.

Les plats dans leſquels ils ſervent leurs

---

(1) *Note du Traducteur.* L'auteur ne parle point de leurs habitations ſtables, quand ils en ont, comme les Ottagamis, les Ouinebagos, les Sâkis. Il paroît qu'elles ſont alors plus commodes.

mets, ſont fabriqués, ainſi que leurs vaſes à boire, avec les excroiſſances noueuſes de l'érable à ſucre ou d'autres arbres. Ils ſont leurs cuillieres avec aſſez de propreté (attendu qu'elles demandent moins de tems,) en y employant un bois connu par cette raiſon en Amérique, ſous le nom du *bois cuilliere*, qui reſſemble beaucoup à notre buis.

Chaque nation a aujourd'hui des couteaux & des briquets pour allumer du feu. Ces uſtenſiles ſont ſi néceſſaires pour l'uſage commun de la vie, que ceux qui n'ont pas une communication immédiate avec les Européens, les achetent de ceux qui en ſont plus voiſins; & ils donnent en général des eſclaves pour ces précieuſes marchandiſes.

CHAPITRE III.

Des uſages domeſtiques des Indiens, de leurs qualités morales, &c.

LORSQUE les femmes Indiennes ſont aſſiſes, elles ſe placent dans une attitude décente, leurs genoux ſerrés l'un contre l'autre. Mais cet uſage fait qu'elles marchent mal, & qu'elles paroiſſent boiteuſes.

On ne connoît point chez elles de ſages-femmes, ſoit que le climat, ſoit que d'autres circonſtances, ou une heureuſe conſtitution, leur rendent ce ſecours inutile. Dans ces occaſions, elles ne ceſſent que pour un

petit nombre d'heures, leurs occupations ordinaires qui ſont communément fort pénibles ; & d'autant plus, que les hommes qui ſont ſinguliérement pareſſeux, leur laiſſent en partage toute ſorte de fatigues, au point que dans leurs parties de chaſſe, ils ne daignent pas prendre le ſoin d'emporter leur gibier tué : mais arrivés chez eux, ils envoient leurs femmes le chercher, quoiqu'à des diſtances ſouvent très conſidérables.

Les femmes placent leurs enfans, auſſi-tôt après leur naiſſance, ſur des planches garnies avec de la mouſſe, telle qu'on en trouve dans les marais ou dans les prés. L'enfant eſt placé ſur le dos dans cette eſpece de berceau, & le tout étant enveloppé de peaux ou d'étoffe pour le tenir chaudement, il eſt mis à l'abri d'accident par de petites pieces de bois pliées en arceaux : enfin, à cette machine, on attache des cordes par leſquelles on la ſuſpend aux branches d'un arbre, ou s'il n'y en a pas, on l'attache à un tronc d'arbre ou à une pierre, pendant que la mere vaque à ſa beſogne. C'eſt ainſi que les enfans ſont gardés pendant quelques mois. Lorſqu'on les retire de ce berceau, les garçons ſont laiſſés tout nuds, & les filles ſont couvertes depuis le cou juſqu'aux genoux, avec une chemiſe & un jupon fort court.

Les femmes Indiennes ſont ſinguliérement décentes pendant leur maladie menſtruelle. Les nations les plus éloignées des établiſſemens Européens ſont les plus attentives ſur cet objet, quoiqu'en général cette coutume

ſoit obſervée plus ou moins ſoigneuſement par toutes.

Dans chaque camp ou dans chaque ville, il y a un appartement approprié pour ſervir de retraite aux femmes pendant ce tems. Elles s'y retirent toutes, ſoit mariées ou non; & elles ſont ſéparées, le plus ſtrictement du monde, de toute ſociété, pendant cette période. Enſuite elles ſe purifient dans des eaux courantes, & elles retournent à leurs occupations.

Les hommes, dans ces circonſtances, évitent très-ſoigneuſement toute communication avec elles. Les *Nadoeſſis* ſont même ſi rigoureux obſervateurs de cet uſage, qu'ils ne ſouffriroient pas que quelqu'un qui leur appartient, allât chercher dans ces retraites, les choſes les plus néceſſaires, comme du feu; quand même le manque de ces choſes ſeroit accompagné des plus grandes incommodités. Ils ont auſſi la ſuperſtition de penſer, que ſi un tuyau de pipe qui eſt de bois, vient à ſe fendre ou éclater, c'eſt qu'il a été allumé à ces feux réputés impurs, ou que ſon maître a eu quelque commerce avec une femme pendant ſa retraite; ce qui eſt eſtimé chez eux extrêmement mal-honnête & vicieux.

Les Indiens ſont extrêmement circonſpects & prémédités ſur chacune de leurs paroles & de leurs actions. Rien n'eſt capable de les faire ſortir de cette modération, que leur haine invétérée contre leurs ennemis; haine qui eſt profondément enracinée dans

leurs cœurs, & que rien ne peut en extirper. Dans toute autre circonſtance, ils ſont froids, & ſinguliérement attentifs à ne point trahir pour quelque cauſe que ce ſoit leurs ſentimens intérieurs. Si un Indien a découvert qu'un de ſes amis court riſque de tomber dans une embuſcade dreſſée par quelqu'un avec lequel il eſt en querelle, il ne l'informera pas d'une maniere claire & explicite, du danger qu'il court en pourſuivant le chemin près duquel il eſt attendu; mais d'abord il lui demande froidement quelle route il ſe propoſe de ſuivre dans la journée: & ayant reçu ſa réponſe, il lui dit avec la même indifférence, qu'il a été informé que dans un tel lieu il y a un chien qui probablement lui fera du mal. Cet indice eſt ſuffiſant; & ſon ami évite le danger avec les mêmes précautions & le même ſoin, que s'il avoit été informé préciſément de tous les détails des mouvemens & du projet de ſon ennemi.

Cette apathie ſe montre même ſouvent dans des occaſions qui par-tout ailleurs excitent les mouvemens d'un cœur ſenſible. Si un Indien a été abſent de ſa famille pendant pluſieurs mois, ſoit en guerre, ſoit en partie de chaſſe, lorſque ſa femme & ſes enfans viennent à ſa rencontre à quelque diſtance de ſon habitation, au lieu de leur témoigner ces ſentimens d'affection qui, dans pareilles circonſtances, s'élevent dans le cœur d'êtres plus policés, au lieu de félicitations mutuelles en ſe revoyant, il conti-

nue ſon chemin, ſans faire aucune attention à ceux qui l'environnent, juſqu'à ce qu'il ſoit arrivé chez lui.

Il s'aſſeoit alors; & avec la même indifférence que s'il n'avoit été abſent qu'une journée, il fume ſa pipe. Ceux de ſa connoiſſance qui l'ont accompagné en font autant; & il s'écoule quelquefois pluſieurs heures avant qu'il raconte ce qui lui eſt arrivé pendant ſon abſence, quoique peut être il ait laiſſé ſur le champ de bataille, ſon pere, ſon frere, ou ſon fils, dont la perte devroit l'affliger, ou quoiqu'il n'ait point réuſſi dans l'affaire qui l'avoit éloigné de chez lui.

Qu'un Indien ait été engagé dans une chaſſe ou dans quelque autre expédition laborieuſe où il eſt reſté pluſieurs jours ſans manger, lorſqu'il arrive à la tente ou à la cabane d'un ami où il ſavoit qu'il pourra trouver de quoi appaiſer ſes beſoins, il a grand ſoin de ne donner aucun ſigne d'impatience ou de trahir l'extrême faim qu'il reſſent; cela ſeroit de la plus grande indécence; mais ayant été invité à entrer, il s'aſſeoit, & fume ſa pipe avec autant de tranquillité que ſi ſon appétit étoit ſatisfait, & qu'il fût parfaitement à ſon aiſe. Il en fait autant s'il eſt avec des étrangers. Cet uſage eſt rigoureuſement ſuivi par toute la nation; c'eſt une marque de force & d'empire ſur ſoi-même, & y manquer ſeroit s'attirer la qualification injurieuſe de vieille femme.

Si vous dites à un Indien que ſes enfans

ſe ſont ſinguliérement diſtingués contre l'ennemi; qu'ils ont enlevé pluſieurs chevelures, & emmené nombre de priſonniers, il ne paroît ſentir aucun plaiſir extraordinaire; il ſe borne à répondre: *C'eſt fort bien*; & il n'en demande pas davantage. Tout de même ſi vous l'informez que ſes enfans ont été ou tués ou pris priſonniers, il ne forme aucune plainte; il ſe contente de dire: *Cela ne fait rien*; & peut-être il s'écoulera encore un tems conſidérable avant qu'il demande comment la choſe eſt arrivée.

Cette indifférence apparente ne vient cependant pas d'une ſuppreſſion des affections naturelles: car quoiqu'on traite ces peuples de Sauvages, je n'ai vu chez aucun autre autant de preuves de tendreſſe paternelle ou filiale; & quoiqu'après une longue abſence, ils rejoignent leurs femmes avec une indifférence ſtoïque, ils ne ſont en général rien moins que dépourvus d'affection conjugale.

On obſerve une autre ſingularité dans la maniere dont ils font leurs viſites. Si un Indien va faire une viſite à un autre qui eſt en famille, il nomme celui à qui la viſite s'adreſſe; alors tout le reſte de la famille ſe retire à l'autre bout de la tente ou de la cabane, & a l'attention de ne point s'approcher de maniere à troubler l'entretien. La même choſe ſe pratique ſi un homme vient faire une viſite à un individu de l'autre ſexe; mais il doit avoir ſoin de ne point parler amour, tant que le jour dure encore.

Les Indiens montrent une ſinguliere fa-

gacité, & acquierent avec une promptitude très-grande, diverſes facultés qui exigent une grande attention, & qui ſont inconnues aux Européens. Un Indien, par exemple, traverſera une forêt ou une plaine de deux cents mille de largeur, & arrivera avec la plus grande exactitude au point qui eſt le but de ſon voyage. Il parcourra cet immenſe chemin ſur une ligne droite, ſans déviation ſenſible; & il le fera également que le ciel ſoit clair ou nébuleux.

C'eſt avec une égale ſagacité qu'il peut indiquer le lieu où le ſoleil ſe trouve à chaque heure du jour, quoique la vue de cet aſtre ſoit interceptée par des nuages ou par des brouillards. Indépendamment de cela, ils ont l'art de ſuivre la trace d'un homme ou d'un animal avec une incroyable facilité, ſoit qu'il ait marché ſur des feuilles ou ſur l'herbe. C'eſt pourquoi il eſt extrêmement difficile de leur échapper par la fuite. Tous ces talens ils les doivent, non-ſeulement à la nature, mais à un empire extraordinaire ſur leur ſens & ſur leurs facultés intellectuelles, qui ne peut être acquis que par une attention toujours ſoutenue & une longue expérience.

Il ſont ordinairement doués d'une mémoire fort tenace: car ils peuvent récapituler chaque particularité de ce qui a été traité dans une de leurs aſſemblées, & ils ſe rappellent le tems précis de chacune d'elles Leurs colliers de *Ouampums* (1) conſervent

(1) Ce ſont des coquillages enfilés en forme de

la mémoire de la ſubſtance des traités qui ont été faits avec les nations voiſines pendant des ſiecles en arriere; ils les rappellent, & y renvoient avec autant de netteté & de promptitude, que les Européens peuvent le faire avec tous leurs documens écrits.

Toutes les nations indiennes témoignent un grand reſpect pour la vieilleſſe. L'avis d'un pere excite rarement une grande attentention de la part des jeunes Indiens, qui ſe bornent à lui donner un ſimple conſentement; mais ils tremblent en quelque ſorte devant le grand pere, & ils obéiſſent avec la plus grande promptitude à ſes injonctions. Les diſcours des anciens de la nation ſont regardés par les jeunes, comme des oracles. Si pendant leurs chaſſes, ils prennent quelque gibier réputé parmi eux comme un morceau délicieux & rare, celui qui l'a pris le préſente auſſi-tôt au plus vieux de ſes parens.

Un Indien ne ſe laiſſe jamais accabler de ſoucis, mais vit toujours dans une parfaite tranquillité. Naturellement indolent, ſi une ſubſiſtance ſuffiſante eſt à ſa portée, jamais on ne le verra prendre des ſoins extraordinaires ou s'éloigner beaucoup, quoique parlà il pût s'en procurer une plus abondante ou plus recherchée. Comme il n'a aucune eſpece d'affaire, il ſe livre entiérement à cette indolence, ne faiſant autre choſe que

---

colliers, qui ſe délivrent dans toutes les négociations avec eux, ou entr'eux, & qui ſervent à en perpétuer la mémoire.

manger, boire, dormir & ſe promener dans le camp ou le village. Mais s'agit-il de ſortir, ſoit pour marcher contre l'ennemi, ſoit pour ſe procurer par la chaſſe une ſubſiſtance devenue néceſſaire, on le voit alerte & infatigable. On donnera des exemples de cette activité, lorſqu'on parlera de leurs guerres.

Le funeſte eſprit du jeu n'eſt pas particulier aux Européens. Les Indiens reſſentent auſſi les impulſions attrayantes de cette paſſion, & ils s'y livrent quelquefois juſqu'à perdre leurs armes, leurs parures, & enfin tout ce qu'ils poſſédent. Mais on ne les voit pas dans ce cas en agir comme nos joueurs policés qui murmurent, & ſouvent font pis encore, apoſtrophant le ciel de plaintes ou d'imprécations. Jamais un ſeul mot de mécontentement n'échappe à un Indien, & ils ſupportent ces revers de la fortune avec une modération & un froid dignes d'un Stoïcien. La grande tache du caractere Indien eſt ce penchant qui les porte à traiter leurs ennemis avec une cruauté qui fait frémir les nations européennes. Mais s'ils ſont auſſi barbares que ceux avec leſquels ils ſont en guerre, on ne peut être plus humain, plus hoſpitalier qu'ils le ſont envers ceux avec leſquels ils ſont en paix. On peut dire avec aſſurance qu'ils ſont les plus cruels ennemis & les meilleurs amis qu'il y ait ſur la ſurface de la terre.

Les Indiens en général ne ſont point ſujets à la paſſion de la jalouſie, & regardent comme un fou celui qui n'a pas confiance

en ſa femme. Il y a même des nations qui n'ont pas ſeulement l'idée de cette paſſion. Les plus débauchés de leurs jeunes gens attentent rarement à la pudicité des femmes mariées, & celles-ci ne ſe mettent pas dans le cas d'être ſollicitées. Cependant les femmes Indiennes ſont en général d'un tempérament fort amoureux, & elles peuvent s'y livrer avant que d'être mariées, ſans perdre en rien de l'eſtime publique.

Pendant que j'habitois parmi les *Nadoeſſis*, je remarquai qu'on avoit des égards extraordinaires pour une de leurs femmes; j'en recherchai le motif, & j'appris qu'elle jouiſſoit de cette conſidération pour une action qui, chez tous les autres peuples, l'eût couverte d'infamie.

On me dit que pendant qu'elle étoit jeune, (car alors elle étoit déja fort avancée en âge,) elle avoit donné ce qu'on appelle une fète de riz. Suivant une coutume ancienne, mais preſque tombée en déſuétude, elle avoit invité quarante jeunes guerriers à ſa cabane; & après les avoir fètés ſplendidement en riz & en gibier, elle les avoit régalés tour à-tour d'un petit entretien ſecret, derriere un paravant placé pour cet effet au fond de la tente.

Cette extrême galenterie lui valut la faveur la plus décidée de ſes hôtes, & l'approbation de toute ſa tribu. Les jeunes Indiens furent ſi touchés de ce mérite extraordinaire, qu'ils chercherent ſa main à l'envi; & peu de tems après, un des principaux chefs

l'ayant priſe pour femme, elle acquit ſur lui la plus grande autorité, & en reçut pendant toute ſa vie les marques les plus ſenſibles d'amour & de reſpect.

Mais c'eſt à peine une fois dans un ſiecle qu'on voit une femme aſſez courageuſe pour donner une pareille fète, quoiqu'un mari du premier rang dans la nation ſoit la ſûre récompenſe de celle qui s'en tire avec ſuccès; cette coutume, à ce que j'ai depuis appris, eſt particuliere aux *Nadoeſſis*.

Les Indiens ne connoiſſent point la propriété, excepté à l'égard des choſes qui ſont à leur uſage perſonnel ou domeſtique; chacun les regarde comme lui appartenantes à l'excluſion de tout autre, & les augmente ſelon les circonſtances: mais ils ſont extrêmement libéraux les uns envers les autres, & ils ſuppléent à ce dont leurs amis ont beſoin au moyen de ce qu'ils ont de ſuperflu.

Dans les dangers, ils ſecourent promptement ceux de leur nation ou tribu qui en ont beſoin, ſans en attendre aucun retour, excepté la juſte conſidération que les Indiens accordent au mérite. Les loix ſimples & équitables de la nature étant leur ſeule regle, chacun eſt conſidéré à proportion de ſon mérite. Cette égalité de conditions, d'uſages, de privileges, & cette familiarité conſtante & ſociale qui regnent entre tous les Indiens, leur inſpirent un eſprit véritablement patriotique, qui tend au bien général de la ſociété dont ils ſont partie.

Si un de leurs voiſins eſt privé, ſoit par mort naturelle, ſoit par l'ennemi, d'un de ſes enfans, ceux qui ont le plus grand nombre d'eſclaves y ſuppléent, en lui en donnant un; cet eſclave eſt ſouvent adopté & traité avec les mêmes égards que s'il étoit le fils de la perſonne à qui il a été donné.

Les Indiens éloignés des colonies européennes, ne peuvent pas ſe faire une idée de notre monnoie; & lorſqu'ils connoiſſent ſes uſages ils la regardent comme la ſource d'une foule de maux. C'eſt à elle qu'ils attribuent ceux qui regnent parmi les européens, comme la trahiſon, le vol, le meurtre & la dévaſtation.

Ils regardent comme éloigné de toute raiſon qu'un homme en ait plus qu'un autre; & ils s'étonnent de ce que la poſſeſſion d'une plus grande quantité de monnoie puiſſe attirer à ſon poſſeſſeur des reſpects & des honneurs. Mais ce qui excede leur croyance, c'eſt que, dans nos inſtitutions, le manque de ce métal puiſſe être la cauſe pour laquelle quelqu'un perde ſa liberté; & par une ſuite de ſa diſtribution inégale, il y ait parmi nous beaucoup de gens qui ſont renfermés dans de triſtes priſons, & retranchés d'une ſociété dont ils ſont partie. Ils ne peuvent s'empêcher de traiter de barbares, les auteurs de cette partie de notre gouvernement politique, & de leur retorquer les noms de ſauvages & de brutes.

Leur indifférence pour toutes les productions des arts, eſt égale à celle qu'ils ont

pour les richeſſes. Quand on leur montre quelque bel ouvrage, ils diſent; *Cela eſt beau, j'ai du plaiſir à voir cela.* Mais ils ne témoignent pas la moindre curioſité ſur la maniere dont ils eſt compoſé. Ils ne peuvent même pas ſe former une idée juſte de ſon uſage. Mais parlez-leur d'un homme en état de courir avec grande agilité, qui eſt habile dans l'art de la chaſſe, & capable de tirer un coup de fuſil juſte au but, qui bande facilement un arc, ou manœuvre habilement un canot, qui entend bien l'art de la guerre, qui connoît la ſituation d'un pays, & qui peut traverſer ſans s'égarer une immenſe forêt, en ne ſubſiſtant que d'une très-petite quantité de proviſions, ils ſont dans le raviſſement; ils écoutent avec grande attention cette intéreſſante hiſtoire, & ils accordent la plus haute conſidération à celui qui en eſt le héros.



CHAPITRE IV.

De la maniere de compter le tems, ufité par les Indiens.

EN confidérant la profonde ignorance des Indiens en Aftronomie, on trouvera qu'ils divifent le tems affez raifonnablement. Ceux des parties intérieures, & c'eft d'eux que je parle en général, le comptent par hivers, ou, comme ils s'expriment, par neiges.

Il y a parmi eux quelques nations qui divifent l'anné en lunes, & qui la font confifter en douze mois fynodiques ou lunaires, en obfervant, après trente lunaifons, d'en compter une furnuméraire qu'ils appellent la lune perdue, après laquelle ils recommencent à compter comme auparavant. Ils donnent une grande attention à l'apparition de la nouvelle lune; & dans cette occafion, ils pouffent toujours quelques cris de joie, étendant en même tems leurs mains vers elle.

Chaque mois a chez eux un nom expreffif de fa température: par exemple, le mois de Mars, qui eft le premier de l'année, & qu'ils commencent généralement à la nouvelle lune qui fuit immédiatement l'équinoxe du printemps, eft nommée par eux le mois ou la lune des vers, parce qu'alors les vers quittent leurs retraites de deffous les écorces des arbres ou les autres lieux où ils s'étoient cachés pendant l'hiver.

Le mois d'Avril eſt appellé le mois des plantes; Mai, le mois des fleurs; Juin, la lune chaude; Juillet, la lune du chevreuil: les raiſons de ces dénominations s'offrent d'elles-mêmes.

Août eſt nommé la lune des eſturgeons, parce que dans ce mois on en prend une grande quantité.

On donne au mois de Septembre le nom de la lune du blé; c'eſt dans ce mois qu'on fait la récolte du mays ou blé d'Inde.

Le mois d'Octobre porte le nom du mois des voyages; parce que c'eſt alors que les Indiens quittent leurs villages, & s'acheminent vers les lieux où ils ſe propoſent de chaſſer pendant l'hiver.

Novembre eſt appellé la lune du caſtor: car c'eſt dans ce mois que cet amphibie ſe retire dans ſes cabanes, après y avoir amaſſé ſes proviſions pour l'hiver.

Ils donnent au mois de Décembre le nom de la lune de la chaſſe, parce que ce mois eſt employé à la chaſſe.

Janvier eſt nommé la lune froide, parce qu'il gele ordinairement dans ce mois plus fort que dans tout autre, & que le froid y eſt plus rigoureux.

Enfin, le mois de Février a reçu le nom de la lune ou du mois de la neige, à cauſe de la quantité de neige qui tombe ordinairement avec plus d'abondance dans ce mois que dans tout autre.

Lorſque la lune ne paroît pas, ils diſent que la lune eſt morte; & quelques-uns appellent,

pellent les trois derniers jours de chaque lunaiſon, où on ne peut appercevoir cet aſtre, les jours nuds. La nouvelle apparition de la lune eſt pour eux une ſorte de réſurrection.

La diviſion du mois en ſemaines leur eſt inconnue. Mais ils comptent les jours par ſommeils. La moitié du jour eſt indiquée par le lever & le coucher de cet aſtre; ce qu'ils expriment dans leur eſpece d'écriture par des hiéroglyphes fort expreſſifs.

Les Indiens ſont tout à fait ignorans en géographie, ainſi que dans les autres ſciences. Cependant ils tracent, comme je l'ai déjà remarqué, des cartes aſſez exactes des pays qu'ils ont fréquentés. Il n'y manque que la latitude & la longitude pour les rendre aſſez complettes.

Leur ſeule connoiſſance aſtronomique conſiſte enfin à pouvoir indiquer l'étoile polaire; ils s'en ſervent pour ſe diriger dans leur marche pendant la nuit.

Ils meſurent la diſtance des lieux, non par milles ni par lieues, mais par journée de marche; une pareille journée m'a paru, d'après mes calculs, équivaloir à environ vingt milles anglois. Ils les diviſent cependant auſſi en demi & quarts, & ils les déſignent ſur leurs cartes avec une grande exactitude par des ſignes hiéroglyphiques, lorſque dans une aſſemblée ils déterminent leurs parties de chaſſe ou de guerre.

L'arithmétique leur eſt entiérement inconnue; & quoiqu'ils puiſſent compter à leur

maniere quelque nombre que ce ſoit, les chiffres & les lettres ſont pour eux une choſe myſtérieuſe & au deſſus de leur intelligence. Voici un fait qui le prouve.

Pendant mon ſéjour parmi les *Nadoeſſis*, quelques-uns de leurs chefs voyant un jour dans un de mes livres d'aſtronomie la figure d'une éclipſe de lune, ils me témoignerent deſirer d'y regarder. Leur ayant donné le livre fermé, ils commencerent à compter les feuillets, juſqu'à celui où étoit la figure. Après qu'ils l'eurent examinée, & qu'ils m'eurent fait beaucoup de queſtions ſur ce ſujet, je leur dis qu'il n'étoit pas néceſſaire qu'ils priſſent tant de peine pour retrouver l'endroit, & que je pouvois non-ſeulement trouver tout-à-coup la place de la figure, mais même leur dire ſans compter les feuillets, combien il y en avoit qui précédoient.

Ils me témoignerent une grande ſurpriſe de mon aſſertion, & me demanderent de leur en démontrer la poſſibilité. Pour cela, je dis au chef qui tenoit le livre, de l'ouvrir dans un endroit quelconque, & en me montrant la page, de cacher avec ſoin le bord du livre, en ſorte que je ne puſſe pas en compter les feuilles. C'eſt ce qu'il fit avec beaucoup de précaution; mais ayant jetté les yeux ſur le feuillet, je lui dis, à ſa grande ſurpriſe, le nombre des feuillets précédens. Il les compta avec ſoin, & trouva, comme on peut le juger, que j'avois dit juſte; enfin, lorſqu'après pluſieurs épreuves, ils virent que je le faiſois & promptement & ſans ja-

mais me tromper, ils me témoignerent un étonnement auſſi grand que ſi j'avois rendu la vie à un mort. La ſeule maniere dont ils purent ſe rendre compte à eux-mêmes de quelque choſe d'auſſi étrange, c'eſt que le livre étoit un eſprit, qui me diſoit à l'oreille la réponſe de tout ce que je lui demandois.

Cette circonſtance, toute frivole qu'elle paroîtra à quelques-uns de mes lecteurs, contribua beaucoup à accroître ma conſidération parmi eux, & à augmenter la grande idée qu'ils avoient déjà conçue de moi.

CHAPITRE V.

De la maniere dont les Indiens ſe gouvernent.

CHAQUE corps ou nation ſéparée d'Indiens ſe diviſe en bandes ou tribus, dont chacune forme communauté avec la nation dont elle fait partie; & de même que chaque nation ſe diſtingue des autres par des ſymboles & comme des armoiries particulieres, de même chaque bande ou tribu a auſſi ſon ſymbole par lequel elle eſt dénommée, comme celle de l'aigle, celle de la panthere, du tigre, du buffle, &c. Une tribu des *Nadoeſſis* eſt repréſentée par un ſerpent, une autre par une tortue, la troiſieme par un écureuil, la quatrieme par un loup, une cinquieme par

un buffle, &c. Dans chaque nation ou chaque tribu, les particuliers se distinguent de la même maniere, & l'Indien de la classe la moins relevée conserve une mémoire exacte de sa descendance directe & de sa famille.

Si un grand nombre de circonstances ne s'y opposoient, cette distinction de tribus, & l'attachement singulier de chaque membre pour celle dont il fait partie, me conduiroient presque à en conclure que les Indiens tirent leur origine des Israélites.

Indépendamment de ces marques distinctives, chaque nation a aussi sa maniere propre de construire ses tentes ou ses cabanes; & les Indiens connoissent si bien cette maniere, quoiqu'un Européen n'y apperçoive aucune différence, qu'au premier abord ils reconnoissent par la position d'une perche laissée en terre, quelle nation a campé sur le lieu, quelques mois auparavant.

Chaque bande ou tribu a un chef qu'on appelle *le grand chef* ou *le grand guerrier*. Il est choisi en considération de sa valeur & de son expérience à diriger les opérations militaires, ainsi qu'à régler tout ce qui y a trait. Mais ce chef n'est point considéré comme celui de leur petit état; car indépendamment du *grand guerrier* qui a mérité ce titre par ses talens militaires, il y a un autre chef qui, par droit héréditaire, a une prééminence sur toute la tribu, & a en quelque sorte l'administration des affaires civiles. Ce chef pour-

roit à bon titre être appellé le *Sachem* (1); son consentement est nécessaire dans toutes les négociations & traités, auxquels il applique la marque de la tribu ou de la nation.

Quoique ces deux hommes soient considérés comme les chefs de la tribu, même que le dernier soit qualifié d'un titre semblable à celui de roi, les Indiens ne sont assujettis à aucune subordination civile ou militaire. Comme chacun a une haute opinion de soi-même, & est extrêmement jaloux de sa liberté, toute injonction qui seroit accompagnée d'une apparence de commandement seroit aussi-tôt rejettée avec dédain.

C'est en conséquence fort rarement que leurs chefs sont assez indiscrets pour leur donner aucun ordre péremptoire. Mais un simple avis proposé pas un chef, disant qu'il pense que telle chose est utile, excite aussi-tôt une vive émulation parmi ceux d'un rang inférieur, & elle est aussi-tôt mise en exécution avec zele. Par cette méthode, ce que le commandement auroit de révoltant pour des esprits aussi indépendans, est remplacé par une sorte d'autorité persuasive qui, à peu de chose près, a l'effet d'un ordre absolu.

Il n'y a parmi les Indiens aucune forme apparente de gouvernement. Ils ne recon-

(1) *Note du traducteur.* C'étoit le nom que les Phéniciens donnoient à leurs premiers magistrats civils, dont apparemment M. Carver trouve l'autorité & la dignité correspondantes à celles de ces chefs Indiens. On ne voit pas pourquoi.

noiſſent point cette diſtinction de magiſtrats & de ſujets ; & chacun paroît jouir d'une liberté que rien ne reſtreint. L'objet de leur gouvernement a plutôt trait au dehors qu'au dedans ; car leur attention ſemble plutôt occupée à conſerver entre les différens membres de leur tribu ou de leur nation, cette union intime de laquelle dépend leur force contre leurs ennemis, qu'à y maintenir l'ordre intérieur par aucun réglement public. Si le chef propoſe un projet qui paroît utile à la communauté, chacun a la liberté de contribuer à ſon exécution : car il n'y a point parmi eux de loi pour la contraindre à quoi que ce ſoit. Si quelqu'un a commis une violence ou un meurtre, le droit de venger cette action criminelle, eſt laiſſé à la famille de ceux qui ont reçu injure. Les chefs ne s'arrogent le pouvoir ni d'infliger, ni de modérer la punition.

Il y a quelques nations où la dignité de chef eſt héréditaire, & où la ſucceſſion eſt limitée à la ligne féminine. A la mort d'un chef, ce ſont ſes ſœurs qui lui ſuccedent de préférence à ſon fils ; & s'il n'y a pas de ſœur, c'eſt la parente la plus proche qui la remplace. Cela rend raiſon de la ſingularité qu'on a remarquée dans ma relation ; ſavoir, d'une femme chef & reine de la nation des *Ouinebagos* : cela m'avoit paru fort extraordinaire, avant que je connuſſe cette coutume.

Chaque famille a le droit de nommer un de ſes chefs pour aſſiſter le chef principal, & veiller ſur les intérêts de ſa famille ; en

ſorte que, ſans ſon conſentement, aucune réſolution ayant un objet public ne peut être exécutée. C'eſt ordinairement leur habileté à parler qui les fait choiſir, & il n'y a qu'eux qui aient la permiſſion de haranguer dans les grandes aſſemblées.

C'eſt ce corps, ayant ſon chef héréditaire à la tête, qui paroît être dépoſitaire de l'autorité ſuprême. C'eſt lui qui détermine tout ce qui eſt à faire pour la chaſſe, qui décide la guerre ou la paix & toutes les autres affaires publiques. Après le corps des chefs vient celui des guerriers, qui comprend tous ceux qui peuvent porter les armes. Cette diviſion a quelquefois auſſi à ſa tête le chef de la nation, s'il s'eſt ſignalé par quelque action d'éclat; ſinon, c'eſt un chef qui s'eſt rendu fameux par ſes exploits militaires.

Ces aſſemblées générales leur ſervent à diſcuter toutes les affaires de conſéquence. Mais aucune entrepriſe de quelque importance n'a ſon exécution, qu'elle ne ſoit unanimement approuvée par les chefs. Ils s'aſſemblent ordinairement ſous une tente ou dans une cabane deſtinée à cela; ils s'aſſoient ſur la terre en cercle, & alors le plus ancien chef ſe leve & harangue. Quand il a fini, un autre prend la parole; & ainſi ils parlent tous, s'il eſt néceſſaire, & chacun à ſon tour.

Dans cette occaſion, leur diſcours eſt nerveux, & leur maniere de s'exprimer empoulée. Leur ſtyle eſt rehauſſé d'images, de comparaiſons & de métaphores hardies; & ne le cede pas, par ſes allégories, à celui d'aucu-

ne nation orientale. Dans tous les difcours d'appareil, ils s'expriment avec beaucoup de véhémence; mais dans le difcours ordinaire, ils le font fimplement & unimemt comme nous.

On permet aux jeunes gens d'affifter à ces délibérations nationales; quoiqu'il ne leur foit point permis de prendre la parole, jufqu'à ce qu'ils foient admis fuivant les ufages. Mais ils écoutent avec beaucoup d'attention; & pour marquer qu'ils ont bien compris & qu'ils approuvent les réfolutions prifes par les chefs, ils s'écrient fréquemment: *Cela eft bien*; *cela eft jufte.*

La maniere ufitée dans tous les rangs, pour marquer fon confentement, eft de pouffer une forte d'afpiration forcée qui fonne à peu près comme ces lettres OAH. On la répete prefque à la fin de chaque période.

CHAPITRE VI.

Des feftins ou repas des Indiens.

LA plupart des nations Indiennes ne font ufage ni de pain, ni de fel, ni des épiceries; plufieurs d'entr'elles n'en ont pas même la connoiffance. Les *Nadoeffis* en particulier n'ont ni pain, ni aucun autre aliment fubfidiaire. Ils mangent le riz qui croît fpontanément en divers endroits de leur territoire; mais ils le font bouillir, & le mangent

ſeul. Ils mangent auſſi la chair des animaux qu'ils ont tués; mais ſans avoir recours à aucune ſubſtance farineuſe pour la mêler avec elle, & en abſorber les parties groſſieres (1). Enfin, lorſqu'ils ſe ſervent du ſucre qu'ils ont extrait de leur érable à ſucre, ce n'eſt pas pour rendre leurs mets plus agréables; mais ils le mangent ſeul & pour lui-même, comme toute autre eſpece d'aliment.

Ils n'ont aucune idée de l'uſage du lait comme nourriture, quoiqu'il leur fût facile d'en avoir une grande quantité du buffle ou de l'élan. Mais ils ne le regardent que comme utile aux petits de ces animaux. Malgré tout cela, je ne me ſuis pas apperçu qu'il réſultât aucun inconvénient du non-uſage de ces alimens réputés ſi néceſſaires & ſi nourriſſans parmi les nations européennes; au contraire, les Indiens dont je parle ſont en général vigoureux & d'une forte ſanté.

Il y a cependant un mets analogue à notre pain, qui eſt uſité parmi les *Ottagamis*, les *Sâkis* & autres nations plus à l'Eſt, chez leſquelles croît le blé d'inde; elles en font le plus grand cas, & même les Européens qui les fréquentent le trouvent extrêmement ſavoureux. Il eſt compoſé du blé qu'on vient

(1) *Note du traducteur.* Je ne ſais ſi cette phyſique de l'auteur eſt juſte. Il me ſembleroit que l'objet de l'union du pain avec les viandes ſeroit non d'abſorber les parties groſſieres de ces dernieres, mais de tempérer l'alcaleſcence des viandes par une ſubſtance farineuſe dont le propre eſt de tendre à l'acide.

de nommer, cueilli avant ſa maturité, & de féves tendres; le tout bouilli avec la chair d'ours, dont la graiſſe adoucit cette eſpece de légume, & le rend extrêmement agréable au goût. Ils nomment ce mets *ſaccatosch*. On pourroit y ajouter encore cette eſpece de galette dont je mangeai chez les *Ottaouas*, qui eſt formé du blé encore en lait, exprimé de ſa balle, pétri dans ſon lait même, & cuit ſous la cendre chaude. J'ai déja dit que c'étoit un manger délicieux.

Les Indiens ſont fort éloignés d'ètre *cannibales* (1) comme on le dit; toutes leurs viandes ſont ou rôties ou bouillies, & même exceſſivement. Leur boiſſon eſt en général le bouillon même dans lequel la viande a été cuite.

Leur nourriture habituelle eſt la chair de l'ours, du buffle, de l'élan, du cerf, du caſtor & du racoun, qu'ils apprêtent de la maniere qu'on vient de dire. Ils mangent le plus ſouvent celle de cerf qui eſt ſeche, avec celle d'ours qui eſt graſſe & ſucculente; & quoique cette derniere ſoit extrêmement riche en ſucs & en graiſſe, on ne l'a jamais vu ſurcharger l'eſtomac.

Au printemps de chaque année, les *Nadoeſſis* mangent l'écorce intérieure d'un ar-

(1) *Note du traducteur.* L'auteur nomme ici cannibales ceux qui mangent la viande crue. Nous prenons en France ce mot dans une autre acception, & nous appellons ainſi ceux qui mangent de la chair humaine.

briſſeau, qu'ils recueillent dans une partie de leur territoire; mais je n'ai pu ſavoir le nom qu'ils lui donnent, ni le lieu précis où il croît. Cette écorce eſt fragile, & propre à être mâchée. Elle eſt d'un goût fort agréable, & on la dit très-nourriſſante. Sa ſaveur approche de celle du turnep; & lorſqu'on la met dans la bouche, elle a quelque reſſemblance avec cette racine, tant par ſa nature pulpeuſe que par ſa fragilité.

Les dernieres claſſes d'Indiens ſont extrêmement mal-propres dans la préparation de leurs mets; mais quelques-uns des chefs affectent beaucoup de propreté, ſoit dans leurs habillemens, ſoit dans leurs tentes & dans leur nourriture.

Les Indiens mangent ordinairement en grandes troupes, en ſorte que leurs repas peuvent, à quelques égards, être appellés des fêtes; ils le font cependant ſans ſe conformer à une heure fixe ou réglée, mais d'après leur appétit ou la circonſtance.

Le repas eſt entiérement terminé par une danſe; & ils penſent probablement rendre par-là au *Grand-Eſprit*, duquel ils reconnoiſſent tenir tous leurs biens, un hommage plus ſenſible & plus agréable que quelque action de grace que ce fût. Dans ces circonſtances, les hommes & les femmes mangent à part, & chaque ſexe invite tour-à-tour ſes ſemblables à partager ſes mets; mais dans leur maniere intérieure de vivre, les hommes & les femmes mangent enſemble.

Il n'eſt point de peuple ſi enclin à l'hoſpita-

lité, ſi doux envers ceux dont il n'a point à ſe plaindre, & ſi libre que ces bons Indiens. Ils partagent ſans héſiter avec ceux de leur Tribu, la derniere partie de leurs proviſions, & même ils ſe comportent d'une maniere ſemblable avec ceux d'une nation différente, ſi par haſard ils arrivent pendant qu'ils mangent. Enfin, quoique leurs proviſions ne forment pas un fond commun, cependant cette communauté de biens qui regne parmi eux, & leur généroſité, produiſent à bien peu près le même effet.

Lorſque les chefs tiennent aſſemblée pour quelque affaire publique, elle eſt toujours terminée par une fête générale, dans laquelle la profuſion & la joie n'ont point de limites.

CHAPITRE VII.

Des danſes Indiennes.

LA danſe eſt l'exercice favori des Indiens. Ils ne ſe raſſemblent jamais pour quelque affaire publique, que cet exercice ne forme une partie de leur amuſement; & quand ils ne ſont point engagés en partie de chaſſe ou dans quelque expédition militaire, la jeuneſſe des deux ſexes s'amuſe à danſer chaque ſoir.

La danſe, comme je l'ai obſervé, fait toujours partie de leurs fêtes. Alors, comme dans leurs autres danſes, chaque homme ſe leve à ſon tour, & ſe meut en tournant avec

beaucoup d'aſſurance & de liberté, & chantant les exploits de ſes ancêtres. Pendant ce tems, la compagnie qui eſt aſſiſe à terre & à l'entour du danſeur, ſe joint à lui, pour marquer la cadence par un ton bizarre qu'ils prononcent tous enſemble, & qui eſt *heh*, *heh*, *heh*; ces notes, ſi l'on peut ainſi les nommer, ſont articulées avec un accent aigre, & pouſſées de toute la force de leurs poumons; en ſorte qu'on croiroit qu'ils en ſont épuiſés. Mais bien loin de là, ils le repetent avec la même violence pendant tout le tems de cet amuſement.

Les femmes, particuliérement celles des nations de l'Oueſt, danſent avec beaucoup de grace. Elles ſe tiennent droites; & avec leurs bras pendans à leur côté, elles ſe meuvent quelques verges à droite, & enſuite à gauche. Ce mouvement ne s'exécute point, en faiſant des pas comme les Européens, mais avec les pieds joints l'un à l'autre, & en portant alternativement de côté le devant du pied & le talon De cette maniere, elles gliſſent latéralement avec beaucoup d'égalité juſqu'à une certaine diſtance; elles reviennent enſuite: & quel que ſoit le nombre de celles qui ſe joignent à la danſe, elles gardent la meſure ſi exactement, qu'il n'y a jamais d'interruption. Pendant ce tems là, elles mêlent, à des périodes réglées, leurs voix délicates avec les voix rudes & mâles des hommes qui ſont aſſis à l'entour; car jamais les deux ſexes ne ſe mêlent dans leurs danſes. Le mêlange de ces voix avec la muſi-

que de leurs tambours & de leurs *chichicous*, produit une harmonie aſſez agréable.

Les Indiens ont pluſieurs eſpeces de danſes pour les différentes occaſions ; telles ſont la danſe du calumet, la danſe de guerre, celle du mariage & celle du ſacrifice. Les mouvemens de chacune ſont fort différens ; mais il eſt preſque impoſſible de donner une idée de ce qui les diſtingue.

La maniere de danſer des différentes nations a auſſi ſes variétés. Les *Chippeways*, par exemple, pratiquent une plus grande variété d'attitudes qu'aucune autre nation. Quelquefois ils tiennent la tête élevée, d'autres fois ils la courbent preſque juſqu'à terre ; ils l'inclinent d'un côté, & immédiatement après de l'autre. Les *Nadoeſſis* portent leur corps plus droit, ſont plus fermes, & ſe meuvent avec plus de grace. Mais tous accompagnent ces mouvemens avec le bruit déſagréable qu'on a dit plus haut.

La danſe du calumet eſt la principale & la plus agréable de toutes pour le ſpectateur, parce qu'elle eſt la moins violente, & que ſes mouvemens ſont les plus gracieux. Elle n'eſt en uſage chez eux que dans des occaſions particulieres, comme lorſqu'un Ambaſſadeur de nation ennemie vient traiter de la paix, ou lorſque des Etrangers de conſidération traverſent leur territoire.

La danſe de guerre, qu'ils pratiquent, ſoit lorſqu'ils ſont ſur le point de partir

pour une expédition de guerre, ſoit lorſqu'ils en reviennent, eſt propre à jetter la terreur dans l'eſprit d'un Etranger qui la voit pour la premiere fois. On l'exécute comme les autres, au milieu d'un cercle de Guerriers. Le Chef de l'expédition commence ordinairement, en ſe mouvant de droite à gauche, & en chantant les expéditions de ſes ancêtres. Quand il a terminé le récit de quelque action mémorable, il donne un violent coup de ſa maſſue ſur un poteau fixé à cet effet en terre vers le centre de l'aſſemblée.

Chacun danſe à ſon tour, & recapitule les actions mémorables de ſa famille, juſqu'à ce que tous ſe réuniſſent pour danſer. C'eſt en ce moment ſur-tout qu'elle devient alarmante pour un Etranger qui ſe trouve parmi eux; car ils prennent alors les poſtures les plus terribles & les plus effrayantes qu'ils puiſſent imaginer, chacun repréſentant de ſon mieux le rôle qu'il eſpere jouer vis-à-vis de ſon ennemi. Pendant ce tems, ils tiennent entre les mains leurs couteaux pointus avec leſquels, en tournant comme ils font, ils ſemblent être en danger de ſe couper la gorge les uns aux autres; & cela arriveroit ſans doute ſans l'extrême dextérité avec laquelle ils évitent le coup. Par ces différens mouvemens, ils ont pour objet de repréſenter la maniere dont ils tuent, dont ils ſcalpent une chevelure, & dont ils font un priſonnier. Pour augmenter l'horreur de la ſcene, ils jettent les mêmes hur-

lemens & cris dont ils font usage dans le combat ; en sorte qu'il est impossible de les voir , sans se croire spectateur d'une assemblée de démons déchaînés.

Je me suis quelquefois joint à eux dans leur danse ; mais, je l'avoue, cet amusement cessa bientôt d'en être un pour moi : car je ne pouvois déposer ma crainte de recevoir quelque blessure, qui, vu la violence de leurs mouvemens , auroit été mortelle.

J'ai observé que les nations qui sont à l'Ouest du Missisipi, & sur les bords du lac Supérieur , continuent de faire usage de la danse appellée *Paouâh* , ou la *danse noire* : le menu peuple des Colonies fait diverses histoires ridicules de cette danse, qu'il dit servir aux Indiens à évoquer le Diable ; mais on convient que celà étoit autrefois, & que cette danse est aujourd'hui presque inusitée parmi ceux qui vivent dans le voisinage des établissemens Européens. Toutefois j'ai découvert qu'elle est encore en usage parmi les nations de l'intérieur ; & quoique je n'aie pu voir évoquer le Diable, j'ai été témoin de scenes qui semblent ne pouvoir être exécutées que par gens qui ont commerce avec lui , ou par d'habiles & inconcevables Charlatans.

En effet, pendant que je vivois parmi les *Nadoessis*, on exécuta une danse de cette espece, à l'occasion de l'admission d'un des Indiens dans une Société qu'ils nomment *Ouakon Kitcheouah*; c'est-à-dire, la *Confraternité*

ternité de l'Esprit. Cette Société eſt composée de perſonnes des deux ſexes; mais on n'y admet que des perſonnes d'un caractere ſur lequel il n'y a rien à redire, & qui ont l'approbation de tout le Corps. A cette cérémonie ſuccéda la danſe en queſtion, dans laquelle je ne vis rien qui pût donner naiſſance au bruit répandu, & le tout ſe termina, ſuivant l'uſage, par une grande fête.

J'obſerverai cependant que l'initiation fut accompagnée de quelques circonſtances fort étranges, qui ne pouvoient être produites que par la magie ou une ſurprenante dextérité; ce qui m'engage à en donner une deſcription.

Cette cérémonie fut exécutée vers la nouvelle lune, & dans un endroit préparé pour cet effet au milieu du camp, qui pouvoit contenir environ deux cents perſonnes. Comme j'étois Etranger, & qu'on me traitoit avec beaucoup d'égards, je fus invité & placé tout près des barrieres de l'enceinte. Voici ce que je vis, en y donnant toute l'attention poſſible.

On commença à s'aſſembler vers le midi, le ſoleil étant très brillant, ce qu'on regarda comme un heureux augure; car les Indiens ne tiennent jamais volontairement une de leurs aſſemblées publiques, à moins que le ciel ne ſoit clair & ſans nuages. Un grand nombre de Chefs parut d'abord; ils étoient tous dans leurs plus beaux ornemens. Après eux vint le *Grand-Guerrier*, enveloppé dans une longue robe de riches

fourrures qui traînoit à terre, & ſuivi d'un cortége de quinze ou vingt perſonnes, peintes & arrangées de la maniere la plus biſarre. Enſuite venoient les femmes de ceux qui avoient été déjà admis dans la Société, & la marche étoit terminée par un groupe confus d'Indiens des derniers rangs, qui s'étoient efforcés de contribuer autant qu'il étoit en leur pouvoir, à rendre la comparſe grande & majeſtueuſe.

L'aſſemblée étant aſſiſe, & le ſilence ordonné, un des Chefs principaux ſe leva; & par un diſcours brief, mais impoſant, il informa les aſſiſtans du motif de l'aſſemblée. Il les inſtruiſit du deſir qu'avoit un de leurs jeunes gens d'être admis dans la Société; & le prenant par la main, il le leur préſenta, leur demandant en même tems s'ils avoient quelque difficulté à oppoſer à ſon admiſſion dans leur Confraternité.

Perſonne ne s'y oppoſant, le jeune Candidat fut placé au centre, & quatre des Chefs prirent place tout près de lui. Enſuite l'exhortant à ne point être effrayé de l'opération qu'il alloit eſſuyer, mais à ſe comporter comme un homme & comme un brave Indien, deux d'entr'eux ſe ſaiſirent de ſes bras, & le firent mettre à genoux. Un autre ſe mit derriere lui, de maniere à le recevoir lorſqu'il tomberoit, & le dernier des quatre ſe plaça en face à la diſtance d'environ douze pieds.

Ces diſpoſitions étant faites, le Chef

qui étoit au-devant du Candidat agenouillé, commença à lui parler d'une voix fort intelligible. Il lui dit qu'il alloit être agité par le même Esprit qui bientôt se communiqueroit à lui; qu'il le frapperoit à mort, mais qu'aussi-tôt après, la vie lui seroit rendue: à quoi il ajouta que cette communication, quoique accompagnée d'effets si terribles, étoit un acheminement nécessaire aux avantages de la Société dans laquelle il alloit être admis.

Aussi-tôt après avoir proféré ces paroles, l'Orateur parut tomber dans une grande agitation, qui, s'augmentant par degrés, devint si violente que toute sa figure en étoit devenue difforme & tout son corps en convulsion. Dans ce moment, il jetta dans la bouche du jeune homme quelque chose qui, par la couleur & par la forme, ressembloit à une petite féve; & dans l'instant, celui-ci tomba sans mouvement, comme s'il avoit reçu un coup de pistolet. Le Chef qui étoit placé derriere lui, le reçut dans ses bras; & avec le secours des deux autres, ils l'étendirent à terre, dans un état tout-à-fait semblable à celui d'un homme privé de la vie.

Après cela, ils commencerent à lui frotter les membres, & à le frapper sur le dos de coups plus propres à assommer un vivant qu'à réveiller un mort. Pendant cette singuliere opération, l'Orateur continuoit sa harangue, & exhortoit les spectateurs à ne point être surpris, & à ne point déses-

pérer du retour du jeune homme à la vie; ajoutant que ſon état étoit l'effet de l'opération violente de l'Eſprit, ſur des facultés qui n'avoient jamais reſſenti rien de ſemblable.

Le Candidat reſta en effet pluſieurs minutes ſans ſentiment & ſans mouvement; mais enfin, après avoir reçu un grand nombre de coups, il commença à donner quelques ſymptômes de vie, qui furent ſuivis de violentes convulſions, & d'une eſpece d'obſtruction dans la gorge. Mais cela ne fut pas de longue durée; car ayant rejetté de ſa bouche la féve ou le je ne ſçais quoi que le premier Chef lui avoit jetté, il parut aſſez bien rétabli.

Cette partie de la cérémonie étant achevée, les Chefs qui en étoient les miniſtres, ôterent au Candidat les habits qu'il avoit portés juſques-là, & lui en mirent de neufs. Quand il fut habillé, l'Orateur le prit par la main, & le préſenta à la Société, comme un Membre réguliérement initié, en exhortant les anciens à donner à leur nouveau Confrere les inſtructions & les ſecours dont il pourroit avoir beſoin à cauſe de ſa jeuneſſe. Il exhorta auſſi le nouvel Aſſocié à recevoir & à ſuivre avec docilité les avis des anciens membres de la ſociété où il entroit.

Tous ceux qui avoient été admis dans l'enceinte formerent enſuite un cercle à l'entour de lui, & la muſique commençant, le grand Chef chanta une chanſon où il célé-

broit, ſuivant l'uſage, leurs exploits militaires.

Le ſeul inſtrument de muſique dont les Indiens ſe ſervent en cette circonſtance eſt un tambour. C'eſt une piece de bois creux curieuſement travaillé, & ſur un bout duquel eſt étendue une peau, qu'ils frappent avec une ſimple baguette. Le ſon qui en ſort eſt loin d'être harmonieux, mais il ſert à battre la meſure; quelquefois ils y ajoutent le *chichicou*, & dans leurs danſes guerrieres, ils y joignent encore une eſpece de fifre formé d'un roſeau qui produit un bruit aigre & perçant.

Toute la troupe ſe réunit alors, & la danſe commença. Pluſieurs chanteurs joignirent leurs voix au ſon des inſtrumens, & les femmes faiſant chœur à certains intervalles, il en réſulta une harmonie un peu ſauvage, mais qui n'étoit cependant pas ſans agrément. Ce fut un des plus agréables amuſemens dont je fus témoin pendant le tems que j'habitai avec eux.

Je ne pus pas voir ſans rire une ſorte de jeu ſingulier & enfantin qu'ils entremêlerent à cette danſe, & qui eſt la ſeule qui eut quelque apparence d'une conjuration magique. Pluſieurs des danſeurs portoient en main une peau de loutre ou de martre, qui, ayant été tirée de deſſus le corps de l'animal ſans être entamée, & étant remplie de vent, rendoit, au moyen de la compreſſion, un ſon aigu par une piece de bois fixée à la gueule. Lorſqu'on préſentoit cet

inſtrument au viſage de quelqu'un de la compagnie, & qu'on produiſoit le ſon, il tomboit auſſi-tôt comme roide mort. Quelquefois on voyoit ainſi à terre deux ou trois perſonnes, hommes ou femmes, qui ſembloient bientôt après revenir à la vie, ſe levoient & ſe joignoient de nouveau aux danſeurs. Cet exercice paroiſſoit leur faire un plaiſir infini, même aux Chefs. J'appris dans la ſuite que ces peaux enflées étoient leurs Dieux Pénates, ou *Manitous.*

Lorſque quelques heures ſe furent paſſées de cette maniere, le repas commença. Les plats ayant été apportés près de moi, je reconnus qu'ils conſiſtoient en chair de chiens; & j'ai été depuis informé que dans leurs grandes fêtes, ils ne mangent jamais aucune autre ſorte de viande : pour cet effet, lorſqu'il eſt queſtion d'une fête comme celle que je décris, le Candidat fait proviſion de chiens gras, s'il peut s'en procurer, à quelque prix que ce ſoit.

Cette coutume de manger du chien dans des cas particuliers, donne aux Indiens une grande reſſemblance avec les Habitans de quelques côtes au Nord-Eſt du Kamshatka : car ſuivant l'Auteur de la Relation de ce pays, publiée par ordre de la Czarine, & dont j'ai déja parlé, les Koreckis qui habitent au Nord du Kamshatka, & qui errent en hordes comme les Arabes, tuent un renne ou un chien, lorſqu'ils veulent honorer & calmer le méchant Eſprit; ils en mangent la chair, & laiſſent la tête & la lan-

gue, en les fixant ſur une perche, le front tourné à l'Eſt. Lorſqu'ils ſont alarmés par quelque maladie contagieuſe, ils tuent un chien; & après avoir entortillé deux perches de ſes boyaux, ils les fixent en terre, & paſſent entre-deux : ce qui eſt pour eux une expiation. Ces coutumes, dans leſquelles ils ſont ſi bien imités par les Indiens, ſemblent ajouter de force à l'hypotheſe qui fait venir ces derniers du Nord-Eſt de l'Aſie pour peupler l'Amérique.

Je ne ſçais dans quelle claſſe de danſes je dois ranger celle que les Indiens exécuterent pour moi, lorſque je m'arrêtai avec eux près du lac Pepin ſur le bord du Miſſiſſipi. J'ai déjà raconté dans mon Journal que, réveillé par mon Domeſtique alarmé, je regardai hors de ma tente. J'apperçus environ vingt jeunes Indiens tout nuds, & de la plus belle forme que j'aie jamais vue; je les apperçus, dis-je, s'approchant de moi, & danſant au ſon de leurs tambours. A chaque dix ou douze pas, ils s'arrêtoient, & jettoient leurs cris de guerre.

Lorqu'ils eurent atteint ma tente, je les invitai à y entrer; ce qu'ils firent ſans daigner me dire un ſeul mot. Comme je remarquai qu'ils étoient peints en rouge & noir, comme ils le ſont lorſqu'ils marchent à l'ennemi, & que je vis leur danſe guerriere de tems en tems interrompue par d'autres mouvemens, je ne doutai preſque plus qu'ils ne fuſſent envoyés par le Chef ennemi dont j'ai parlé; c'eſt pourquoi je me dé-

terminai à vendre ma vie le plus cher poſſible. A cet effet, je les reçus aſſis ſur ma caſſete, avec mon fuſil & mes piſtolets à mes côtés; & j'ordonnai à mes gens d'avoir un œil très-attentif ſur eux, & d'être ſur leurs gardes.

Les Indiens étant entrés continuerent alternativement leur danſe, en chantant leurs exploits héroïques, & la ſupériorité de leur Nation ſur toutes les autres. Pour donner plus de force à leur langage, quoiqu'il fut déjà extraordinairement nerveux & expreſſif, tel enfin qu'il eût pu jetter la terreur dans l'ame la plus intrépide, ils frappoient de leurs maſſues, à la fin de chaque période, ſur les pieux de ma tente, avec tant de violence que je craignois à chaque moment qu'elle ne fût renverſée ſur nous. Comme chacun d'eux, en danſant en rond, paſſoit auprès de moi, il s'arrêtoit tout près; & mettant ſa main droite au-deſſus des yeux, il me regardoit fixement en face; choſe qu'il m'étoit difficile de regarder comme un ſigne d'amitié. Mes gens ſe crurent perdus, & j'avoue qu'en mon particulier, je n'éprouvai jamais des ſentimens tumultueux de crainte ſemblables à ceux qui m'agiterent alors.

Lorſqu'ils eurent à-peu-près achevé leur danſe, je leur préſentai le calumet, qu'ils ne voulurent point recevoir. Je crus devoir alors eſſayer pour derniere reſſource ce que pourroient des préſens. En conſéquence, je tirai de ma caſſete quelques rubans &

quelques colifichets que je mis devant eux. Cela ſembla modérer leurs réſolutions, & détourner leur colere : car après une petite conſultation entr'eux, ils s'aſſirent à terre ; ce que je regardai comme un augure favorable.

Je ne me trompai pas ; car bientôt après, ils accepterent le calumet: & l'ayant allumé, ils me le préſenterent, & enſuite ils fumerent. Peu après, ils prirent les préſens que juſques-là ils ſembloient avoir mépriſés, & en me témoignant qu'ils en étoient fort contens, ils prirent congé de moi d'une maniere amicale. De ma vie je ne me ſuis trouvé plus à mon aiſe que lorſque je me vis débarraſſé de ces étranges hôtes.

Je n'ai jamais pu acquérir une connoiſſance certaine de l'objet de cette viſite. J'avois d'aſſez bonnes raiſons de penſer qu'elle n'étoit rien moins qu'amicale, vu l'heure à laquelle on me la faiſoit, & ayant lieu de croire que c'étoit à l'inſtigation du *Grand-Sauteur*. J'ai cependant ſçu depuis, qu'il pouvoit ſe faire que ce fût une honnêteté ſemblable à celles que ces Indiens font aux Chefs de toute autre Nation, lorſqu'il arrive à quelqu'un d'eux de les rencontrer, & que toutes les circonſtances qui m'inquiéterent tant, n'étoient qu'un effet de leur vanité, qui a pour objet d'imprimer dans l'ame de celui qu'ils viſitent ainſi, une haute idée de leur valeur. Quoi qu'il en ſoit, le matin ſuivant je reçus une viſite

moins désagréable de leurs femmes, qui m'apporterent en présent une petite quantité de sucre; ce qui me coûta encore quelques aunes de rubans.

La danse du sacrifice n'est pas ainsi nommée, à raison de quelque sacrifice qu'ils fassent en même tems à un Esprit bon ou mauvais; mais les *Nadoessis* lui donnent ce nom, parce qu'ils la pratiquent pour célébrer un événement heureux arrivé à leur Nation. Pendant que j'étois avec eux, un superbe cerf ayant par hasard donné au milieu de leur camp, fut presque aussi-tôt mis à mort. Comme cela arriva justement à la nouvelle lune, ils regarderent cet événement comme d'un heureux augure; & ayant rôti le cerf tout entier, chacun de ceux qui étoient au camp en eut sa part. Après ce repas, ils se réunirent tous, & danserent la danse du sacrifice, qu'ils nomment ainsi seulement parce qu'elle est d'une nature à certains égards religieuse. Ils ont probablement pour objet de remercier le bon Esprit de l'événement heureux qui vient d'arriver.



CHAPITRE VIII.

De la chaſſe des Indiens.

LA chaſſe eſt la principale occupation des Indiens ; ils y ſont dreſſés dès leur plus jeune âge ; & c'eſt un exercice réputé chez eux auſſi honorable, que néceſſaire à leur ſubſiſtance. Un Chaſſeur habile & réſolu eſt preſque auſſi eſtimé qu'un Guerrier de diſtinction. Il n'eſt preſque point d'artifice inventé par la ſagacité humaine pour prendre les animaux, qui ne leur ſoit connu ; & qu'ils n'emploient, ſoit contre ceux qui leur fourniſſent leur ſubſiſtance, ſoit contre ceux dont ils tirent les fourrures.

C'eſt ſur-tout lorſqu'ils ſont engagés dans cet exercice, qu'ils ſecouent leur indolence naturelle, & qu'ils deviennent actifs, conſtans & infatigables. Ils ne déploient pas moins de ſagacité à découvrir leur proie, qu'à s'en emparer. Ils diſtinguent les pas des animaux qu'ils pourſuivent, à des ſignes qui échappent à tous les autres yeux, & peuvent les ſuivre avec certitude à travers la forêt la plus épaiſſe.

Les animaux que les Indiens chaſſent, ſoit pour leur ſubſiſtance, ſoit pour les fourrures qu'ils emploient à leur habillement, ou à commercer avec les Européens, ſont le buffle, l'élan, le daim, le renne, le caribou, l'ours, le caſtor, la loutre, la mar-

tre, &c. Je donnerai ailleurs une defcription de ces divers animaux; je me borne à parler ici de la chaffe des Indiens.

La route qu'ils doivent tenir pour cet effet, & la compofition des troupes qui doivent partir pour leurs différentes expéditions, font fixées dans les affemblées générales qu'ils tiennent pendant l'été, & où toutes les opérations de l'hiver fuivant font arrêtées. Le chef des guerriers, dont le foin eft de régler leur marche dans cette occafion, invite en grande folemnité tous ceux qui ont choifi de l'accompagner: car les Indiens, comme nous l'avons obfervé, ne reconnoiffent aucune fupériorité, & n'ont aucune idée de contrainte; chacun de ceux qui acceptent l'invitation fe prépare à fon départ par un jeûne de plufieurs jours.

Le jeûne des Indiens n'eft pas, comme celui des autres nations, une fimple abftinence de quelques mets choifis & des plus nourriffans; ils s'abftiennent abfolument de toute nourriture & de toute boiffon: leur patience eft telle, que quelle que foit leur foif, ils ne prennent pas même une goutte d'eau; & au milieu de cette abftinence cruelle, ils paroiffent gais & contens.

Les raifons qu'ils alleguent pour ce fingulier jeûne, font qu'il les difpofe à rêver; & que dans les rêves qu'ils font, ils font informés du lieu où ils trouveront la plus grande quantité de gibier: à quoi ils ajoutent l'avantage d'écarter la mauvaife humeur des efprits, & de les difpofer à leur être

propices. Dans ces occafions, ils peignent en noir les parties de leur corps qui font découvertes.

Ce jeûne étant fini, & le lieu de la chaffe étant connu, le chef qui doit conduire les chaffeurs donne une grande fête à ceux qui doivent former les différens partis, mais aucun n'ofe y prendre part, avant que de s'être baigné. A cette fête, quoiqu'ils aient rigoureufement jeûné pendant long-tems, ils ne mangent qu'avec modération, & le chef qui y préfide prend foin de rappeller les actions de ceux qui ont été plus heureux dans l'exercice qui va les occuper. Auffi-tôt après ils fe mettent en marche vers le lieu convenu, peints ou plutôt barbouillés de noir, & au milieu des acclamations de tout le peuple.

On ne peut décrire leur agilité, & la perfévérance avec laquelle ils pourfuivent leur proie. Ni buiffons, ni foffés, ni torrens, marais ou rivières ne les empêchent de marcher par la ligne la plus directe qu'ils peuvent, & il n'y a que peu des habitans fauvages des bois qu'ils n'atteignent enfin par cette perfévérance à les pourfuivre.

Lorfqu'ils chaffent à l'ours, ils s'efforcent de découvrir fa retraite; car, pendant l'hiver, ces animaux fe cachent dans les troncs creux des arbres, ou fe font des trous en terre, dans lefquels ils paffent fans nourriture, le tems de la plus grande rigueur du froid.

Lorfque les Indiens penfent être arrivés au lieu que ces animaux fréquentent habituellement, ils forment un cercle propor-

tionné à leur nombre ; & ſe mettant en mouvement, ils tâchent à meſure qu'ils avancent vers le centre, de découvrir la retraite de leur proie. Par ce moyen, s'il y a quelque ours dans cet eſpace, ils ſont sûrs de le faire lever & de le tuer avec leurs fleches ou leurs armes à feu. Ces animaux fuient ordinairement à la vue d'un homme ou d'un chien, & ne font réſiſtance que quand ils ſont très-affamés ou qu'ils ont été bleſſés.

La maniere dont les Indiens chaſſent au buffle, conſiſte à former un cercle ou un quarré à peu près de la même maniere que lorſqu'ils recherchent les ours. Ayant donc pris leurs ſtations, ils mettent le feu à l'herbe qui eſt alors ſeche ; & les buffles qui craignent extrêmement le feu, fuient avec précipitation devant lui ; un grand nombre ſe raſſemble dans un même eſpace, & rarement en échappe-t-il un ſeul.

Les Indiens ont encore différentes manieres de chaſſer l'élan, le caribou & le daim. Tantôt ils les recherchent dans les bois où ils ſe retirent pendant la rigueur de l'hiver, & ils les tirent facilement de derriere les arbres. Dans les pays plus ſeptentrionaux, on profite de la circonſtance du tems pour tuer l'élan. Lorſque le ſoleil commence à avoir aſſez de force pour fondre la neige, & que la gelée de la nuit forme ſur ſa ſurface une eſpece de croûte, cet animal qui eſt fort lourd la briſe avec ſon pied fourchu, & s'en débarraſſe difficilement ; ce qui permet de l'atteindre & de le tuer avec facilité.

Quelques nations ont une maniere de chaſſer le même animal, qui eſt plus aiſée & ſans danger. Le parti de chaſſeurs ſe diviſe en deux bandes; & choiſiſſant un lieu proche du bord de quelque riviere, les uns s'embarquent dans leurs canots, pendant que les autres forment ſur la terrre un demi-cercle, dont les flancs s'appuient ſur les bords. Ils lâchent alors leurs chiens; & par ce moyen, ils font lever le gibier renfermé entre ces limites. Ils le chaſſent enſuite du côté de la riviere, dans laquelle il n'eſt pas plutôt entré, qu'il eſt facilement tué par ceux qui ſont dans les canots.

L'élan & le buffle deviennent furieux, lorſqu'ils ont été bleſſés; ils retournent alors avec fureur ſur celui qui les pourſuit, & ils le renverſent & le foulent aux pieds, s'il ne trouve le moyen de les prévenir en les achevant, ou s'il ne cherche ſa ſûreté en montant ſur un arbre. Par ce moyen, on les évite le plus ſouvent; & l'animal, laſſé de la pourſuite, s'éloigne volontairement.

Mais la chaſſe dans laquelle les Indiens, ſur-tout ceux qui habitent les parties les plus ſeptentrionales, s'occupent le plus, & dont ils retirent le plus d'avantage, eſt celle du caſtor. La ſaiſon la plus favorable pour cette chaſſe eſt l'hiver, depuis le mois de Novembre juſqu'en Avril; car c'eſt pendant ce tems que les fourures ſont le plus garnies. Je donnerai ailleurs une deſcription de cet animal remarquable, de la conſtruction de ſes cabanes, & des loix pour ainſi

dire, de la communauté dans laquelle il vit, & où l'on apperçoit des étincelles de raison.

Les chasseurs emploient différentes méthodes pour prendre les castors. Les plus généralement pratiquées sont de les prendre au piége, après avoir coupé la glace, ou d'ouvrir leurs chaussées.

Comme la vue de cet animal est extrêmement perçante, & son ouïe très-délicate, il faut user de beaucoup de précautions pour s'approcher de leurs demeures; car comme ils s'éloignent rarement beaucoup de l'eau, & que leurs cabanes sont construites sur le bord de quelque large lac ou riviere, ou de quelque chaussée de leur propre construction, à la moindre alarme qu'ils prennent, ils se jettent dans l'eau la plus profonde, & plongent tout de suite jusqu'au fond. En même tems, ils font un grand bruit en frappant l'eau avec leurs queues, afin d'avertir toute la communauté d'être sur ses gardes.

On les prend aussi au piége de la maniere suivante. Quoique les castors fassent pour l'hiver une provision suffisante de subsistance, ils ne laissent pas de faire de tems à autre quelques excursions dans les bois voisins, pour s'en procurer une plus grande abondance. Les chasseurs ayant donc trouvé le lieu qu'ils fréquentent de préférence, ils placent une trappe sur leurs chemins; ils l'amorcent avec de petites pieces d'écorce ou de jeunes pousses d'arbres, auxquelles l'animal n'a pas plutôt touché, qu'un gros bloc de bois lui tombe dessus, & lui rompt l'é-

pine

pine du dos. Son ennemi qui eſt aux aguêts paroît auſſi-tôt, & en un inſtant il dépêche le malheureux caſtor qui eſt ſans défenſe.

D'autres fois, lorſque la glace des rivieres & des lacs a un demi-pied environ d'épaiſſeur, ils y font avec la hache un trou, auquel les caſtors, ayant été forcés d'abandonner leurs cabanes, ne manquent pas d'accourir pour y reſpirer. Comme leur reſpiration occaſionne un grand mouvement dans l'eau, le chaſſeur eſt informé par-là de leur approche, & a la commodité de les tirer au moment où il mettent la tête hors de l'eau.

Quand les cabanes des caſtors ſont voiſines d'un petit ruiſſeau, on les tue avec encore plus de facilité. On coupe la glace, & l'on étend un filet au deſſous; on briſe enſuite la cabane des caſtors, qui ne manquent pas de ſe retirer au plus profond de l'eau, où ils s'embarraſſent & ſont pris. Mais il ne faut pas les y laiſſer long-tems; car ils ſe débarraſſeroient aſſez promptement, au moyen de leurs dents que tout le monde ſait être extrêmement longues & tranchantes.

Les Indiens ont grand ſoin d'empêcher leurs chiens de toucher aux os des caſtors. Ils en donnent deux raiſons; la premiere eſt que ces os ſont d'une dureté extrême, & dépouillent les dents de leurs chiens de leur émail: la ſeconde eſt qu'ils craignent d'irriter par-là les Eſprits des caſtors; ce qui feroit que leur chaſſe ſuivante ne feroit pas heureuſe.

Les peaux de ces animaux ſont employées

par les chaſſeurs à faire des échanges avec les Européens ; & comme cette fourrure eſt celle dont les derniers font le plus de cas, les Indiens donnent la plus grande attention à cette chaſſe.

Lorſque les Indiens ont tué des élans, des buffles ou des daims, &c. ils en partagent la chair entre ceux de la tribu à laquelle ils appartiennent. Mais lorſqu'ils chaſſent le caſtor, un petit nombre de familles ſe réunit pour partager la priſe. Dans le premier cas cependant, ils font quelque attention à leur propre famille; mais cela n'excite jamais aucune jalouſie ou aucun murmure, ſous prétexte de partialité.

Lorſque parmi les *Nadoeſſis*, un chaſſeur tire un cerf, un buffle, &c. & que l'animal bleſſé ſeulement s'enfuit à une diſtance conſidérable avant que de tomber, ſi un chaſſeur d'une autre tribu y enfonce le premier ſon couteau, la proie eſt cenſée lui appartenir, quoique le premier l'ait bleſſée mortellement. Malgré ce que cet uſage paroît avoir d'arbitraire & d'injuſte, ils s'y ſoumettent ſans difficulté. L'uſage eſt tout différent chez les nations ſiſes ſur les derrieres de nos colonies. La proie appartient à celui qui lui a porté le premier coup.



CHAPITRE IX.

De la maniere dont les Indiens font la guerre.

LEs Indiens commencent à porter les armes à l'âge de quinze ans, & ils les quittent à celui de ſoixante. J'ai appris néanmoins que chez les nations méridionales, ils ne continuent pas leurs exercices militaires au delà de cinquante ans.

Dans chaque nation, & dans chaque tribu, il y a un nombre d'Indiens choiſis, appellés guerriers, & qui ſont toujours prêts à agir offenſivement ou défenſivement ſelon l'occaſion. Ils ſont toujours bien équipés, & portent les armes en uſage parmi eux; ce qui varie ſelon les pays habités par leurs nations. Ceux qui ont commerce avec les Européens font uſage de *tomahâks*, ou caſſe-têtes, ou couteaux & d'armes à feu. Mais ceux qui habitent à l'Oueſt du Miſſiſſipi, & qui n'ont pas la commodité d'acheter des Européens ces eſpeces d'armes, ſe ſervent d'arcs & de fleches, ainſi que du caſſe-tête, ou maſſue de guerre.

Les Indiens qui ſont encore plus à l'Oueſt, & qui habitent le pays qui s'étend juſqu'à la mer du Sud, ſe ſervent en ſe battant d'une arme fort extraordinaire. Comme ils ont beaucoup de chevaux, ils ne combattent que bien montés, & n'attaquent leur enne-

mi qu'avec une pierre d'une grosseur médiocre, joliment travaillée, & attachée par une corde de quatre à cinq pieds, à leur bras droit, un peu au dessus du coude. Ils portent ces pierres dans leur main, jusqu'à ce qu'ils aient atteint leur ennemi; & alors les lançant avec dextérité en même tems qu'ils courent à toute bride, ils ne manquent guere de frapper un coup mortel. Le pays que ces nations habitent étant presque en entier une vaste plaine, ceux qui ont affaire avec elles en reviennent rarement; car la vîtesse des chevaux dont elles usent, les met à portée d'atteindre les plus lestes de leurs assaillans.

Les *Nadoessis*, qui ont été en guerre avec ce peuple, m'ont dit, qu'à moins qu'on ne trouve des endroits marécageux ou des bouquets de bois où l'on puisse se retirer, on est sûr d'être mis en pieces. Pour prévenir ce malheur, ils prenoient toujours grand soin, toutes les fois qu'ils changeoient de poste, de le prendre près de ces lieux impénétrables à la cavalerie; alors ils avoient un grand avantage sur leurs ennemis, dont les armes ne pouvoient les atteindre de loin.

Quelques nations font usage d'especes de javelines garnies de pointe d'or travaillées de différentes manieres; mais leurs armes propres sont en général des arcs & des fleches, avec la courte massue dont j'ai déja parlé. Cette derniere est fabriquée d'un bois fort dur, dont la tête est faite en forme de boule d'environ trois pouces & demi de dia-

metre. Dans cette partie ronde eſt fixée une eſpece de tranchant ou de hachete reſſemblant à celle du tomahâk, ſoit de fer, ſoit de caillou, ſuivant la commodité de ſe procurer l'un ou l'autre.

Les *Nadoeſſis* ſe ſervent auſſi d'une eſpece de dague qui leur eſt particuliere. Sa forme eſt ancienne ſelon eux; mais ils ne peuvent dire quand ils ont commencé à en faire uſage. On la faiſoit originairement de caillou ou d'os; mais depuis qu'ils ont eu commerce avec les Européens, ils y emploient le fer. Sa longueur eſt d'environ dix pouces, & ſa largeur près de la poignée eſt d'environ trois. Ses tranchans ſont affilés & s'amincissent graduellement en une pointe. Ils la portent dans une gaîne faite de cuir de daim, proprement ornée de pointes de porc-épic, cette gaîne eſt attachée à une courroie ornée de la même maniere, qui ne deſcend pas plus bas que la poitrine. Il n'y a qu'un petit nombre de chefs qui portent cette arme remarquable; car elle eſt à la fois un inſtrument utile, & un ſigne de ſupériorité.

J'ai remarqué parmi les *Nadoeſſis* quelques boucliers, faits de cuir de buffle cru, & de la forme de ceux des anciens. Mais le nombre en eſt petit, & je n'ai pu apprendre l'époque à laquelle ils ont été introduits chez cette nation; je penſe que ceux que j'ai vus étoient venus de pere en fils depuis pluſieurs générations.

Les raiſons que les Indiens donnent pour juſtifier les guerres qu'ils ſe font les uns aux

autres, ſont les mêmes que celles qui engagent les nations plus civiliſées à troubler la tranquillité de leurs voiſins. L'avantage eſt même en faveur des Indiens, dont les raiſons ſont en général plus juſtes & mieux fondées que celles qu'alleguent les Européens pour juſtifier leurs procédés (1).

La manie d'étendre ſa domination, ou de vouloir être la ſeule nation commerçante de l'univers, ne fut jamais pour les Indiens un motif de porter la déſolation ſur un territoire voiſin. Aſſurer ſes droits de chaſſe dans ſes limites propres, maintenir la faculté de paſſer par des chemins accoutumés pour ſe rendre aux pays de chaſſe, enfin conſerver la poſſeſſion de certaines terres dont ils ſe regardent comme propriétaires, d'après un uſage immémorial; tels ſont les ſujets qui mettent aux mains les Indiens de différentes nations, & qui excitent entr'eux des guerres qui ſont pouſſées avec la derniere animoſité. En effet, quoiqu'ils n'aient aucune idée de propriétés particulieres, toutefois les plus groſſiers d'entr'eux connoiſſent parfaitement les droits de leurs ſociétés ſur certains domaines poſſédés en commun, &

(1) *Note du traducteur*. Sans vouloir juſtifier les fureurs de l'ambition Européenne, je dirai que cela n'eſt pas trop exact, car l'auteur nous apprend ailleurs que ſouvent les Indiens font la guerre à leurs voiſins par un pur caprice & par une inquiétude naturelle à leurs guerriers qui rappellent d'anciennes querelles.

ils s'oppofent avec toute la vigueur imaginable à la moindre ufurpation fur eux.

Quoique l'on penfe généralement que leurs territoires étant fi étendus, leurs limites doivent être fort incertaines, je me fuis bien affuré que les limites de chaque nation font marquées avec exactitude dans leurs cartes, toutes groffieres qu'elles font. Ces cartes m'ont été fort utiles & après beaucoup d'obfervations & de recherches, je n'y ai trouvé que peu d'erreurs à relever.

Difons toutefois que ce vif intérêt, fondé fur la néceffité des fubfiftances, n'eft pas le motif le plus puiffant & le plus fréquent de leurs guerres cruelles. La paffion de la vengeance, qui eft le caractere le plus diftinctif de ces peuples, en eft le motif le plus ordinaire. Ils reffentent les injures avec une fenfibilité inexprimable, & ils en pourfuivent la vengeance avec une ardeur fans relâche. On peut joindre à cela, cette émulation naturelle qui porte les Indiens, fi-tôt qu'ils approchent de l'état adulte, à donner des preuves de leur valeur.

En effet, ils font préoccupés de bonne heure de l'idée que la guerre doit être l'occupation principale de leur vie; que rien n'eft à defirer comme la réputation d'être un grand guerrier, & que la feule chofe précieufe eft la quantité des chevelures arrachées à leurs ennemis, ou celle des prifonniers faits fur eux. Ainfi l'on ne doit pas s'étonner que les jeunes Indiens foient inquiets & mal à leur aife, lorfque cette ar-

deur est réprimée, & que la paix suspend leur activité. L'une ou l'autre de ces inclinations les porte fréquemment à commettre des hostilités sur les territoires de leurs voisins.

Lorsque des chefs trouvent quelque occasion de faire la guerre, ils s'efforcent de réveiller ces passions; & par ce moyen, ils excitent bientôt les guerriers à prendre les armes. Ils font usage pour cela de leur éloquence martiale, & leur tiennent des discours à peu près en ces termes: „ Freres,
„ les os de nos compatriotes morts restent
„ à découvert; ils nous appellent pour ven-
„ ger leurs insultes, & nous devons les sa-
„ tisfaire. Les esprits sont irrités contre
„ nous; il faut les appaiser. Les génies gar-
„ diens de notre honneur nous inspirent
„ la résolution d'aller chercher les ennemis
„ de nos freres mis à mort. Allons, & dé-
„ vorons ceux qui les ont tués. Ne restez
„ pas plus long-tems dans l'inaction, livrez-
„ vous à l'impulsion de votre valeur natu-
„ relle; oignez vos cheveux; peignez vos
„ faces, remplissez vos carquois, & faites
„ retentir les forêts de vos chansons guer-
„ rieres, pour consoler les esprits des morts,
„ & leur apprendre qu'ils vont être vengés".

Animés par des exhortations semblables, les guerriers se saisissent de leurs armes dans un transport de fureur, chantent la chanson de guerre, & brûlent d'impatience de tremper leurs mains dans le sang de leurs ennemis.

Quelquefois des chefs particuliers assemblent de petits partis, & font des excursions contre ceux avec lesquels ils sont en guerre, ou qui les ont insultés. Ainsi, un simple guerrier, animé par le desir de la vengeance, ou par celui de faire montre de sa valeur, marche sans être suivi pendant plusieurs centaines de milles, pour surprendre un parti errant des ennemis, & en scarper quelques-uns.

Ces sorties irrégulieres ne sont cependant pas toujours approuvées des chefs âgés; mais ils sont souvent obligés d'y conniver. J'en ai donné un exemple, lorsque j'ai parlé de la rencontre des *Nadoessis* avec les *Chippeways*.

Mais lorsqu'une guerre est absolument nationale, & entreprise par la communauté, leurs délibérations sont expresses & tranquilles. Les plus âgés tiennent un conseil, auquel tous les chefs guerriers & les jeunes gens sont admis. Ils y proposent leurs opinions, en pesant avec maturité la nature de l'entreprise dans laquelle il s'agit de s'engager, & balançant avec sagacité les avantages ou les inconvéniens qui peuvent en résulter. Leurs prêtres sont aussi consultés sur ce sujet, & même quelquefois on demande aux femmes les plus intelligentes, leur avis.

Si, après toutes ces délibérations, la guerre est résolue, on s'y prépare avec beaucoup de cérémonies.

Le chef des guerriers d'une nation ne commande pas toujours le parti qui va en

guerre. Souvent il députe un guerrier de la valeur ou de la prudence duquel il a une bonne opinion. La perfonne ainfi défignée, s'étant d'abord barbouillée de noir, obferve un jeûne plufieurs jours, pendant lefquels elle invoque le *Grand-Efprit*, ou tâche de fléchir la colere des mauvais génies, en obfervant durant tout ce jeûne, de n'avoir commerce avec perfonne de fa tribu.

Ce chef a auffi le plus grand foin de faire attention à fes rêves; car les Indiens font perfuadés que leur fuccès en dépend en grande partie; & comme chacun d'eux, d'après fa préfomption, fe flatte toujours de marcher à la victoire, il eft rare que ces rêves ne la promettent pas.

Après qu'il a jeûné le tems prefcrit par l'ufage, il affemble fes guerriers; & tenant un collier de *Ouampuns*, dans fa main, il leur parle à peu près ainfi:

„ Freres, je vous parle aujourd'hui par
„ l'infpiration du *Grand-Efprit*; & c'eft lui
„ qui me fuggere de mettre à exécution les
„ projets que je vais vous expofer. Le fang
„ de nos freres morts n'eft pas encore lavé.
„ Leurs corps ne font pas encore couverts, &
„ je vais remplir ce devoir envers eux".

Après leur avoir fait connoître les motifs qui l'engagent à prendre les armes contre la nation avec laquelle ils ont à combattre, il continue ainfi: „ J'ai donc réfolu de mar-
„ cher par le fentier de guerre pour les fur-
„ prendre. Nous mangerons leur chair &
„ nous boirons leur fang; nous leur enle-

„ verons la chevelure, & nous les ferons „ prifonniers; & fi nous périffons dans cet- „ te noble entreprife, nous ne ferons pas „ pour toujours étendus dans la pouffiere: „ car ce collier fera la récompenfe de celui „ qui enterrera les morts". Ayant dit ces mots, ils jetta à terre le collier; celui qui le releve fe déclare par-là fon lieutenant, & eft regardé comme fon fecond dans le commandement. Mais ce n'eft jamais qu'un guerrier diftingué par l'enlevement d'un grand nombre de chevelures, qui puiffe avoir droit à ce pofte.

Quoique dans leurs harangues, les Indiens difent qu'ils mangeront la chair & boiront le fang de leurs ennemis, ce n'eft-là qu'une expreffion figurée. Il eft vrai que quelquefois dans leur fureur, il leur arrive de manger le cœur de ceux qu'ils ont tués, & de boire leur fang; mais c'eft une forte de bravade & une maniere de fatisfaire plus complétement leur vengeance: ils ne font pas anthropophages, & ils ne mangent pas la chair humaine.

Après ces difcours, le chef eft nettoyé de fa peinture noire; on l'oint avec de la graiffe d'ours, & on le peint en rouge, en formant fur fon corps des figures capables d'épouvanter l'ennemi: il chante alors fa chanfon de guerre, & fait l'énumération de fes actions guerrieres. Après cela, il fixe les yeux fur le foleil, & adore le Grand-Efprit, en quoi il eft imité par fes guerriers. Enfin, la cérémonie eft fuivie des danfes décrites ci-

deſſus, & le tout eſt terminé par un grand repas conſiſtant pour l'ordinaire en chair de chiens.

Ce repas ou cette fête eſt donnée dans la tente ou cabane du chef guerrier, auquel tous ceux qui ſe propoſent de l'accompagner envoient leur plat pour être rempli; & pendant ce tems-là, le guerrier, malgré le long jeûne qu'il vient d'éprouver, doit être tranquillement aſſis, ſa pipe à la bouche, & chantant de tems à autre les actions valeureuſes de ſes ancêtres.

Pour que les bleſſures qu'ils peuvent recevoir ſoient traitées convenablement & guéries promptement, & que cette eſpérance ſoit un encouragement pour les guerriers à s'expoſer au danger, leurs prêtres, qui ſont auſſi leurs médecins, préparent des remedes dont ils ont éprouvé l'efficacité. Ils raſſemblent avec beaucoup de cérémonies différentes plantes & racines, prétendant que ces cérémonies leur communiquent la propriété de guérir.

Malgré ces procédés ſuperſtitieux, il eſt certain qu'ils ont acquis la connoiſſance de pluſieurs plantes & herbes vraiment médicinales, & qu'ils ont une grande habileté à les employer.

Depuis le moment où la guerre a été réſolue, juſqu'au départ des guerriers, les nuits ſe paſſent en fêtes, & le jour à faire les préparatifs néceſſaires.

S'il eſt important pour la nation qui va en guerre de ſolliciter l'alliance de quelque na-

tion voiſine, on choiſit un des chefs qui parle ſa langue, & qui eſt un bon orateur; & on le charge de lui porter un collier de *Ouampuns*, ſur lequel eſt ſpécifié l'objet de l'ambaſſade par des figures que chaque nation connoît fort bien; en même tems, il porte une petite hache peinte en rouge.

Auſſi-tôt que ce chef eſt arrivé au camp ou au village de la nation vers laquelle il eſt député, il informe ſon chef de l'objet général de ſa miſſion; & celui-ci convoque auſſitôt une aſſemblée à laquelle l'ambaſſadeur eſt invité. Là, ayant poſé à terre la hache, il tient à la main le collier, & entre dans les détails de l'objet de ſon ambaſſade. Dans la harangue, il invite les aſſiſtans à prendre la hache, & après qu'il a fini, il propoſe le collier.

Si les auditeurs ont de la diſpoſition à entrer en alliance avec ſa nation, un des chefs s'avance, & prend la hache; c'eſt un ſigne qu'il épouſe la querelle avec chaleur. Mais ſi le collier ni la hache ne ſont acceptés, l'ambaſſadeur en conclut que le peuple dont il ſollicite le ſecours eſt déja entré en alliance avec l'ennemi de ſa nation; & il retourne promptement chez lui rendre compte du peu de ſuccès de ſa miſſion.

La maniere dont les Indiens déclarent la guerre à leurs ennemis, conſiſte à envoyer par un eſclave une hache dont la poignée eſt peinte en rouge, à la nation avec laquelle ils veulent rompre; le meſſager, malgré le danger qu'il court d'être mis en pieces par

un effet de la fureur ſoudaine de ceux vers leſquels il eſt envoyé, ne manque gueres d'exécuter ſa miſſion avec fidélité.

Quelquefois ce défi produit un effet ſi prompt ſur ceux à qui il eſt adreſſé, que dans le premier tranſport de leur fureur, un petit parti ſe met en campagne, ſans attendre la miſſion des anciens chefs, & maſſacrant le premier homme qu'il rencontre de la nation qui les a défiés, ils ouvrent ſon corps, & enfoncent dans ſon cœur une hache ſemblable à celle qu'ils ont reçue. Parmi les nations les plus éloignées, cela ſe fait avec une fleche ou un épieu, dont le bout eſt peint en rouge; & pour mieux irriter leur ennemi, ils démembrent le corps, afin de montrer qu'ils ne les regardent pas comme des hommes, mais comme de vieilles femmes.

Les Indiens tiennent rarement la campagne en grand corps de troupes, parce qu'il ſeroit trop difficile de pourvoir à ſa ſubſiſtance pendant une longue marche à travers des forêts épaiſſes, ou pendant une longue navigation ſur des lacs & des rivieres. Cela eſt au deſſus de leur induſtrie. Auſſi leurs armées ne ſont jamais encombrées de bagage ou de proviſions militaires; chaque guerrier, outre ſes armes, porte ſeulement avec lui une natte, & pendant qu'il eſt encore éloigné du pays ennemi, il ne ſe nourrit que du gibier qu'il tue, ou du poiſſon qu'il prend.

Lorſqu'ils traverſent un pays où il n'y a nul danger de rencontrer l'ennemi, ils mar-

chent avec fort peu de précautions. Souvent à peine y a-t-il douze guerriers ensemble, pendant que les autres sont dispersés pour chasser; mais quoiqu'ils se soient quelquefois fort écartés du chemin de leurs camarades, ils ne manquent point de se trouver au rendez-vous à l'heure convenue.

Ils dressent toujours leurs tentes avant le coucher du soleil; & comme ils sont naturellement présomptueux, ils ne prennent presque aucune précaution contre la surprise. Ils mettent une grande confiance dans leurs *Manitous* ou Dieux domestiques; & persuadés qu'ils font pour eux l'office de sentinelles, ils dorment avec sécurité sous leur protection.

Ces *Manitous*, comme les nomment certaines nations, que d'autres, comme les *Nadoessis*, appellent *Ouakon*, ou *Esprit*, ne sont rien autre chose que des peaux de martres ou de loutres, comme je l'ai dit plus haut, ils ont pour elles la plus grande vénération.

Lorsqu'ils entrent dans le pays ennemi, c'est alors qu'ils prennent les plus grandes précautions. Ils n'allument plus de feux, parce que la fumée les décéleroit; ils ne tirent plus, & ils ne poursuivent plus le gibier. Il n'est pas même permis de parler; mais ils se communiquent leurs pensées par des signes.

Le stratageme, l'embuscade ou la surprise sont les seuls moyens qu'ils emploient. Lorsqu'ils ont découvert leurs ennemis, ils envoient l'un d'eux le reconnoître; & à son

retour, ils tiennent conſeil, pendant lequel ils ne délibérent qu'à voix baſſe ſur le rapport que leur a fait leur eſpion.

Ils n'attaquent gueres que la nuit, peu de tems avant la pointe du jour, moment auquel ils ſuppoſent leur ennemi plongé dans le plus profond ſommeil. Pendant toute la nuit qui précede l'attaque, ils ſe tiennent à plat-ventre ſans mouvement, & font leurs approches en rampant de cette maniere ſur leurs mains & ſur leurs pieds, juſqu'à ce qu'ils ſoient à moins que la portée de l'arc, de ceux qu'ils veulent ſurprendre. Alors, au ſignal donné par le guerrier qui les conduit, & auquel ils répondent par les hurlemens les plus affreux, ils ſe levent tout-à-coup, & faiſant une décharge générale de leurs fleches, ſans donner à leurs ennemis le tems de revenir de leur étonnement & de leur terreur, ils courent à eux le *tomahâk* ou le caſſe-tête à la main.

C'eſt une opinion chez les Indiens, qu'il y a peu d'honneur à attaquer leur ennemi ouvertement & en plein champ. Leur grande gloire eſt de ſurprendre & aſſommer; auſſi s'engagent-ils rarement dans un combat où il n'y a pas une apparence manifeſte d'avantage. Si leur ennemi eſt ſur ſes gardes, trop fortement retranché, ou ſupérieur en nombre, ils ſe retirent, ſuppoſé qu'ils en aient le moyen; enfin, la qualité dont ils font le plus de cas dans un chef guerrier, c'eſt d'être capable de conduire une attaque, de maniere qu'en tuant beaucoup d'hommes à l'ennemi,

nemi, ils ne perdent que le moins possible des leurs.

Quelquefois ils se mettent à l'abri derriere des arbres, des buissons ou des rochers; & ayant fait de là une ou deux décharges, ils se retirent avant que d'être découverts. Les Européens, qui ne connoissoient point cette maniere de combattre, n'ont appris que trop souvent à leurs dépens combien elle est destructive.

Le général Braddock est un de ceux qui en ont été les victimes. En 1755, tandis qu'il marchoit pour attaquer le fort Duquesne, il fut intercepté par un corps de François & d'Indiens leurs amis, qui, par cette maniere de combattre, défirent entierement son armée, composée d'environ deux mille hommes braves & bien disciplinés. Les Indiens s'étoient postés d'une maniere si sûre, qu'à peine les Anglois pouvoient savoir d'où & de qui venoient les coups qu'ils recevoient. Pendant tout le combat, à peine eurent-ils la vue d'un seul des ennemis, & ils furent obligés de se retirer, sans avoir même la satisfaction de prendre la moindre vengeance du mal qu'ils essuyoient. Le général paya sa témérité de sa propre vie, & sa mort fut suivie de celle d'un grand nombre de ses braves compagnons, pendant que leurs ennemis eurent à peine un ou deux hommes tués.

Lorsque les Indiens réussissent dans leurs approches silencieuses, & parviennent à forcer le camp ennemi, rien ne peut égaler la scene d'horreurs qui en est la suite. La cruau-

té ſauvage des vainqueurs & le déſeſpoir des vaincus, qui connoiſſent ce qu'ils ont à attendre, s'ils tombent vivans entre les mains de ces féroces ennemis, donnent lieu de part & d'autre aux efforts les plus extraordinaires. La figure des combattans, tous défigurés de noir & de rouge, & couverts du ſang des morts; leurs cris affreux & leur fureur ſans frein ne peuvent être imaginés par ceux qui n'ont jamais paſſé la mer Atlantique.

J'ai été plus d'une fois ſpectateur de ces horribles ſcenes, & une fois j'y ai joué un rôle. Mais ce qui ajoutoit à l'horreur de ma ſituation, c'eſt que je n'avois pas même la conſolation de pouvoir faire quelque réſiſtance. Je regarde auſſi comme un miracle que j'en aie échappé. Chaque circonſtance de cette affreuſe avanture eſt ſi profondément gravée dans ma mémoire, que je puis encore tracer le tableau le plus exact de la brutale férocité avec laquelle les Indiens ſe comportent dans ces occaſions où ils ont ſurpris leurs ennemis, & s'en ſont rendus maîtres.

Comme les détails du maſſacre de la garniſon du fort *Guillaume-Henri* en l'année 1757, qui eſt la ſcene affreuſe dont j'ai été à la fois ſpectateur & partie, ne ſauroient être étrangers à mon ſujet, & ſont propres à donner une idée de la férocité indienne, je vais les inſérer ici. Je demande au lecteur pardon pour la longueur de cette digreſſion, & pour

les particularités qui me sont personnelles (1).

Le général Webb commandoit l'armée Angloise en Amérique, & étoit campé au fort Edward. Ayant appris que les François, aux ordres de M. de Montcalm, faisoient quelques mouvemens qui menaçoient le fort *Guillaume-Henri*, il détacha un corps d'environ deux mille cinq cents hommes, consistant en troupes angloises & provinciales, pour en renforcer la garnison. J'y allai comme volontaire parmi les dernieres.

La crainte du général Anglois n'étoit pas sans fondement; car le lendemain de notre arrivée, nous vîmes le lac George (autrefois le lac Saint-Sacrement) qui est voisin du fort, couvert d'un nombre infini de bateaux; & en peu d'heures, nos lignes furent

(1) *Note du traducteur.* On va voir ici M. de Montcalm extrêmement inculpé relativement à ce massacre. Nous n'avons pas une connoissance suffisante des faits pour le justifier. Mais nous avons peine à croire que les choses se soient passées précisément comme M. Carver les raconte, & sur-tout que la capitulation promît une escorte; le capitaine Carver a pu être mal informé sur ce point; peut-être M. de Montcalm craignit-il de s'aliéner les Sauvages, dont il avoit grand besoin, s'il employoit pour les réprimer une force que leur fureur rendoit nécessaire. Enfin, il ne nous semble pas que les Anglois, après la bataille de Québec où M. de Montcalm périt, eussent traité honorablement le corps de ce général comme ils firent, s'ils eussent été fondés à lui reprocher une violation aussi atroce du droit des gens.

attaquées par le général François, qui avoit mis à terre onze mille hommes de troupes, tant réglées que canadiennes, avec deux mille Indiens. Le colonel Munro, brave officier, commandoit dans le fort, & n'avoit pas plus de deux mille trois cents hommes, notre détachement compris.

Malgré cette infériorité de forces, le colonel Munro se défendit avec vigueur; & probablement il auroit conservé le fort, s'il eût été secouru, ou s'il eût été libre de continuer sa défense. A chaque sommation de se rendre que lui faisoit le général François, en lui offrant des conditions honorables, il ne répondit autre chose, sinon qu'il se sentoit capable de repousser ses attaques les plus vives; & que s'il se trouvoit hors d'état de le faire, il seroit bientôt secouru par une partie de l'armée Angloise qui étoit dans le voisinage.

Le colonel ayant cependant informé le général Webb de la situation où il se trouvoit, & lui ayant demandé quelque renfort de troupes fraîches, celui-ci lui dépêcha un messager, avec une lettre par laquelle il l'informoit qu'il ne pouvoit le secourir, & lui donnoit ordre de se rendre, aux conditions les plus avantageuses qu'il pourroit obtenir. Ce paquet tomba entre les mains du général François, qui envoya aussi-tôt un pavillon de treve pour demander une conférence avec le gouverneur.

Ils s'aboucherent donc suivis de très-peu de personnes, à mi-chemin entre les lignes.

M. de Montcalm dit au colonel, qu'il étoit venu en perſonne, lui demander la poſſeſſion du fort, comme appartenant au roi ſon maître. Le colonel ne manqua pas de répondre qu'il ne concevoit pas comment cela pouvoit être, & qu'il ne rendroit pas le fort tant qu'il ſeroit en ſon pouvoir de le défendre.

Le général François répliqua en lui délivrant le paquet du général Webb, „ & lui „ diſant: *c'eſt en vertu de cette autorité que* „ *je vous ſomme de me rendre la place*". Le brave gouverneur n'eut pas plutôt lu le paquet & vu que tel étoit l'ordre du général en chef, auquel il ne pouvoit déſobéir, qu'il pencha la tête d'étonnement & de douleur, & entra, quoique avec répugnance, en pourparler de capitulation.

La reddition du fort fut convenue, & en conſidération de la vigoureuſe défenſe de la garniſon, il fut ſtipulé qu'elle ſortiroit avec tous les honneurs de la guerre; qu'il lui ſeroit accordé des chariots couverts pour tranſporter les bagages & les malades au fort Edouard; & une garde pour la protéger contre la fureur des Sauvages.

Le matin qui ſuivit la ſignature de cette capitulation, à la premiere pointe du jour, toute la garniſon conſiſtant encore en deux mille hommes, ſans compter les femmes & les enfans, marcha hors des lignes, & en étoit à peine ſortie, qu'un grand nombre d'Indiens s'aſſemblerent à l'entour & ſe mirent à piller. Nous eſpérâmes d'abord que

c'étoit là leur unique objet, & nous les laissâmes faire sans opposition. A la vérité, il n'étoit pas en notre pouvoir de les en empêcher, parce que quoiqu'on nous eût laissé nos armes, on ne nous avoit pas permis d'emporter une seule charge de poudre. Mais nous reconnûmes bientôt le peu de fondement de notre espérance, car peu après plusieurs des Sauvages commencerent à attaquer les malades & les blessés; & ceux qui n'étoient pas en état de marcher dans les rangs furent bientôt assommés, malgré leurs efforts, pour détourner la fureur de leurs ennemis par leurs cris & leurs gémissemens.

Nous étions encore dans l'attente que le désordre se borneroit à cela, & notre petite armée se mit en mouvement; bientôt nous vîmes la division du front rebrousser vers nous avec précipitation, & nous apperçûmes que nous étions entierement environnés de Sauvages. Nous attendions à chaque moment que l'escorte françoise qui avoit été promise par un des articles de la capitulation arrivât, & mît fin à notre crainte: rien ne parut, & les Indiens commencerent alors à nous dépouiller de nos habits, ainsi que de nos armes: ceux qui voulurent faire résistance furent sur le champ de tristes victimes du casse-tête.

J'étois dans l'arriere-garde qui partagea bientôt le sort de l'avant-garde. En mon particulier, je fus saisi par trois ou quatre Sauvages; & pendant que les uns tenoient leur casse-tête suspendu sur moi, les autres

m'enleverent mon habit, ma veste, mon chapeau & mes boucles, sans oublier l'argent que j'avois sur moi. Comme tout cela se passoit fort près de la sortie des lignes dans la plaine, & à peu de distance d'une sentinelle françoise, j'y courut aussi-tôt que je fus libre, j'invoquai sa protection; mais elle me traita de chien d'Anglois, & me rejetta avec violence au milieu des Sauvages.

Je me vis ainsi réduit à tâcher de joindre un corps de nos troupes qui s'étoit rassemblé à quelque distance; & je n'y parvins qu'après avoir reçu un grand nombre de coups de différentes armes. Heureusement pour moi les Sauvages étoient en trop grand nombre, & trop près les uns des autres, pour pouvoir m'assener un coup mortel, sans courir risque de blesser leurs compagnons. Cependant un d'eux trouva moyen de me porter un coup d'épieu qui m'effleura le côté, & un autre m'en porta un qui me blessa à la cheville. Enfin, je gagnai le lieu où mes compatriotes étoient rassemblés, & me jettai de force au milieu d'eux. Mais avant que de m'échapper des mains des Indiens, le col & les poignets de ma chemise étoient tout ce qui en restoit, & ma peau étoit entamée & déchirée en vingt endroits.

Dans ce moment, les Indiens pousserent leur cri de guerre; & aussi-tôt ils commencerent à massacrer impitoyablement & sans distinction tous ceux qui étoient à leur proximité. Il n'est pas possible d'exprimer l'horreur de cette scene. Hommes, femmes, en-

ſans étoient égorgés de la plus cruelle maniere, & ſcalpés immédiatement après en notre préſence. Pluſieurs des Sauvages burent du ſang de leurs malheureuſes victimes, pendant qu'il couloit chaud de leurs bleſſures mortelles.

Nous nous apperçûmes alors, quoique trop tard, que nous ne devions point eſpérer de ſecours des François; & que, malgré la capitulation qui venoit d'être ſignée, & par laquelle nous devions avoir une garde ſuffiſante pour nous protéger contre les inſultes des Sauvages, nous étions livrés à leur fureur; car je vis clairement des officiers François ſe promenant tranquillement, & cauſant entr'eux, à peu de diſtance de ce théâtre d'horreur & de ſang. Pour l'honneur de la nature humaine, je ſuis porté à penſer que cette horrible infraction des loix les plus ſacrées fut moins l'ouvrage du commandant François que l'effet des diſpoſitions ſauvages des Indiens, & de leur fureur, montée ſubitement à un degré exceſſif; car je conviens que, dans ces circonſtances, il eſt bien difficile, pour ne pas dire abſolument impoſſible, d'y mettre un frein. Tout lecteur impartial peut néanmoins juger ſi un corps de dix mille hommes de troupes réglées, n'avoit pas le pouvoir d'arrêter au moins un cours d'un pareil maſſacre. Mais quelle que ſoit la cauſe qui s'y oppoſa, les conſéquences en furent horribles, & ſont, je crois, ſans exemple dans notre hiſtoire moderne.

Je reviens à moi. Comme le cercle dans lequel j'étois enfermé se rétrécissoit de plus en plus, & que la mort s'approchoit de nous à grands pas, quelques-uns des plus résolus proposerent de faire un effort vigoureux pour s'ouvrir un passage au travers de nos barbares ennemis; seul moyen qui nous restoit de sauver notre vie. Cet expédient désespéré fut résolu, & tout-à-la-fois vingt d'entre nous s'élancerent à travers les Sauvages.

Nous fûmes dans un instant séparés, & ce ne fut que quelques mois après que j'appris le sort d'une partie de mes compagnons, dont six ou sept seulement eurent le bonheur de réussir comme moi. Uniquement attentif à ce qui me concernoit, je fis mes efforts pour me frayer un passage à travers les Sauvages; & je m'étonne toutes les fois que je me rappelle cette affreuse circonstance de ma vie, avec quel sang-froid, je pris toutes les mesures nécessaires pour ma conservation. En effet, dans l'impétuosité de ma course, je renversai plusieurs d'entr'eux; car j'étois alors jeune & d'une grande force, & je passai tout près de divers autres, esquivant adroitement leurs coups, jusqu'à ce qu'à la fin deux chefs des plus puissans, & de quelqu'une des nations les plus reculées, à en juger par leur ajustement, se saisirent de moi par les bras, & commencerent à me ramener par force vers la troupe.

Je me résignai à ma destinée, ne doutant point que leur intention ne fût de m'assommer & d'assouvir leur vengeance par mon

ſang, car ils me traînoient vers un marécage ſolitaire qui étoit à quelque diſtance. Mais à peine avions nous fait quelques pas, qu'un officier Anglois de diſtinction, ce que je conjecture d'après ſa culotte de velours écarlate, qui étoit tout ſon habillement, paſſa près de nous. Un de ceux qui me tenoient, alleché par cette nouvelle proye, m'abandonna pour s'en ſaiſir; mais l'officier qui étoit vigoureux, le porta par terre, & ſe ſeroit probablement échappé, ſi le Sauvage qui me tenoit encore par un bras, ne m'eût quitté pour ſecourir ſon compagnon. Je ſaiſis ce moment favorable, & je m'échappai avec la plus grande vîteſſe pour joindre un autre parti de troupes angloiſes qui étoit encore en bon ordre & en corps à quelque diſtance. Cependant avant de m'être fort éloigné, je ne pus réſiſter à l'envie de jetter les yeux derriere moi; je vis le redoutable caſſe-tête fondre ſur le malheureux officier, & je l'entendis pouſſer ſon dernier cri; ce qui ne contribua pas peu à hâter ma fuite en ajoutant à mon déſeſpoir.

J'étois à peine à quelque diſtance du lieu de cette horrible ſcene, que je rencontrai un joli jeune homme d'environ douze ans, qui s'étoit échappé juſque-là, & qui me pria de lui permettre de s'attacher à moi pour l'aider à profiter de quelque moyen de fuir des mains des Sauvages. Je lui dis que je lui donnerois tout le ſecours qui ſeroit en mon pouvoir, & qu'il n'eût qu'à ſe tenir fermement à moi; mais peu de minutes après il

fut arraché de mes côtés, & je jugeai à ses cris lamentables qu'il étoit maſſacré. Je ne perdis pas mon tems à déplorer le ſort de cette jeune victime. Il m'avoit été abſolument impoſſible de le ſauver.

Je gagnai enfin le gros de mes compatriotes; mais nous étions tous hors d'état de nous prêter mutuellement ſecours. Comme ce corps formoit la diviſion qui s'étoit le plus éloignée du fort, je penſai qu'il n'étoit pas impoſſible de m'ouvrir un chemin à travers les derniers rang des Indiens & de gagner un bois que j'appercevois à quelque diſtance. Cette eſpérance fut relevée dans moi par l'idée de la conſervation preſque miraculeuſe que je venois d'éprouver.

Mon eſpoir ne fut pas trompé. Il me ſuffira de dire que j'atteignis le bois; mais à peine y eus-je un peu pénétré que je ſentis ma reſpiration tellement fatiguée, que je me jettai dans un buiſſon de fougere, & que je reſtai pendant quelques minutes comme un homme qui en eſt à ſon dernier ſoupir. Enfin, je recouvrai mes eſprits avec la faculté de reſpirer; mais mes appréhenſions recommencerent, lorſque je vis pluſieurs Sauvages paſſer près de ma retraite, & probablement à ma pourſuite. Dans cette ſituation je ne ſavois lequel valoit mieux, ou d'avancer ou de continuer à me tenir caché, juſqu'au retour de la nuit. Craignant cependant qu'ils ne revinſſent par le même chemin, je crus qu'il étoit plus prudent de s'éloigner davantage de ce théâtre de mes malheurs. C'eſt

pourquoi je me jettai dans une autre partie du bois, & je me hâtai de m'éloigner autant que me le permirent les ronces & la perte d'un de mes souliers. Enfin au bout de quelques heures je gagnai une colline qui dominoit la plaine, & d'où je vis que cet horrible massacre continuoit avec la même fureur.

Mais pour ne pas fatiguer mes lecteurs, j'ajouterai seulement qu'après avoir passé trois jours sans manger, & après avoir enduré presque nud la rigueur d'un brouillard glacial pendant trois nuits, j'atteignis enfin le fort Edouard. Les soins qu'on y prit de moi me rétablirent promptement dans ma force primitive, & mon ame reprit son assiete ordinaire, autant que le permettoit le souvenir des événemens funestes dont j'avois été témoin.

On a calculé que, dans ce jour fatal, environ quinze cents hommes furent les victimes de la fureur des Sauvages, ou faits prisonniers. Un grand nombre de ces derniers furent emmenés par les vainqueurs, & l'on n'en a plus eu de nouvelles. Il y en eut très-peu qui, favorisés par d'heureuses circonstances, trouverent le moyen de regagner leur patrie, après avoir éprouvé une longue & cruelle captivité.

Le brave colonel Munro s'étoit hâté, aussitôt que le désordre commença, de se rendre au camp François, pour obtenir l'escorte convenue par la capitulation; sa requisition ayant été sans effet, il y resta, jusqu'à ce que le général Webb envoyât un corps de trou-

pes pour le demander, & l'efcorter jufqu'au fort Edouard. Mais ce malheureux événement, qui n'auroit pas eu lieu fi on lui eût laiffé fuivre un plan de défenfe, & la mort de tant de braves gens maffacrés de fang froid, laifferent dans fon ame une impreffion douloureufe qui ne lui permit pas d'y furvivre long-tems. Il mourut, trois mois après, le cœur navré; & je puis dire avec vérité que c'étoit un homme qui, par fes qualités militaires & fociales, faifoit honneur à fa patrie.

Je ne veux point donner les faits fuivans, comme un jugement du ciel & une punition de cette inhumanité. Mais je ne puis omettre ici que peu de fes barbares meurtriers revirent leur pays. La communication des Indiens avec les Européens ayant porté chez les premiers la petite vérole, le ravage que ce fléau fit fur eux égala celui que nous avions éprouvé de leur fureur; car comme ils ont la coutume de fe plonger dans l'eau froide dès qu'ils fe fentent attaqués de la fievre, & même au milieu de l'éruption de la petite vérole, ils moururent par centaines; & ceux qui en réchapperent porterent toute leur vie les marques affreufes de ce fléau.

M. de Montcalm ne tarda pas non plus à trouver la mort dans les champs de Québec.

Cette cruauté fans exemple & fans motif ne fut pas approuvée du plus grand nombre de fes compatriotes. J'ai eu plufieurs preuves, dont je donnerai une feule que je tiens d'une perfonne qui en avoit été témoin. Un

négociant Canadien ayant appris la nouvelle de la prise du fort Anglois, célebroit cet événement heureux par une grande fête, suivant la coutume du pays; mais la nouvelle du massacre ne lui fut pas plutôt parvenue, qu'il mit fin à sa fête, & qu'il déclama dans les termes les plus vifs contre cette scene inhumaine.

Mais je reviens à mon sujet; je veux dire à la maniere dont les Indiens font la guerre.

Quoiqu'ils soient fort négligens pour se garantir des surprises, ils sont extrêmement alertes & adroits à surprendre leurs ennemis. A cette précaution & à cette patience pour se cacher au parti ennemi qu'ils se proposent d'attaquer, ils joignent un talent admirable ou plutôt cet instinct particulier que j'ai décrit pour suivre & découvrir ceux qu'ils poursuivent. Sur le gazon le plus uni, sur la terre la plus dure, ils savent distinguer les traces d'un ennemi, & par la forme des empreintes, ainsi que par leur distance, ils distinguent non-seulement si c'est un homme ou une femme qui a passé, mais même quelle est la nation à laquelle ils appartiennent. Quelque incroyable que cela paroisse, le grand nombre des preuves que j'ai recueillies pendant que j'habitois avec eux, de leur extrême sagacité à cet égard, ne doit laisser aucun doute sur les traits que je viens de citer.

Lorsqu'ils on le dessus sur l'ennemi, & que la victoire n'est plus douteuse, ils commencent par dépêcher tous ceux qu'ils ne

pourroient emmener avec eux ſans grand embarras, & ils s'attachent à faire autant de priſonniers, qu'il eſt poſſible. Ils retournent enſuite ſur le champ de bataille pour ſcalper ceux qui ſont ou morts ou trop bleſſés pour être emmenés.

Ils ſont ſingulierement adroits & experts dans cette opération cruelle. Ils ſaiſiſſent la tête de leur ennemi mort ou ſans connoiſſance ; & plaçant un de leurs pieds ſur le cou, ils entortillent leur main gauche dans les cheveux. Par ce moyen, ayant étendu la peau qui couvre le ſommet de la tête, ils tirent de la main droite leur couteau à ſcalper qu'ils ont ſoin de tenir toujours en état; & en peu de coups de cet inſtrument, ils cernent la peau, & l'enlevent avec la chevelure. Ils ſont ſi expéditifs, que l'opération dure à peine un peu plus d'une minute. Ces chevelures ſont gardées par eux, comme des monumens de leur valeur & de leur vengeance à la fois.

Si deux Indiens ſaiſiſſent à la fois un priſonnier, & ſemblent y avoir un droit égal, la conteſtation eſt ordinairement fort vîte décidée; car, pour prévenir la diſpute, celui qui craint de perdre cette récompenſe de ſa valeur, a recours à ſon caſſe-tête, & aſſomme tout de ſuite le malheureux ſujet de la querelle.

Lorſqu'ils ont ainſi rempli leur objet, & fait autant de ravage qu'il eſt poſſible, ils ſe retirent avec précipitation vers leur pays avec le butin & les priſonniers qu'ils ont

faits, de crainte d'être pourſuivis. S'il en eſt beſoin, ils emploient divers ſtratagêmes pour éluder la recherche de ceux qui pourroient être à leur ſuite. Quelquefois ils répandent du ſable, des feuilles ou de la boue ſur les traces de leurs pieds; quelquefois ils marchent dans les mêmes traces les uns des autres, & d'autres fois ils élevent leurs pieds ſi haut & marchent ſi légérement, qu'ils ne laiſſent ſur le terrein aucune impreſſion. Enfin, s'ils trouvent que ces précautions ne ſuffiſent pas, & qu'ils ſe croyent pourſuivis de trop près pour échapper, ils aſſomment leurs priſonniers, les ſcalpent; & ſe ſéparant les uns des autres, chacun tâche de regagner ſon pays par une route différente. Cela met ordinairement fin à la pourſuite ennemie; car les pourſuivans, déſeſpérant alors, ſoit de ſatisfaire leur vengeance, ſoit de recouvrer leurs amis, prennent le parti de retourner chez eux.

Si les vainqueurs ſont aſſez heureux pour faire leur retraite ſans être inquiétés, ils ſe hâtent de gagner un pays où il n'y ait rien à craindre; & pour que leurs compagnons bleſſés ne les retardent point, on les porte tour-à-tour ſur des eſpeces de civieres, ou, ſi c'eſt en hiver, on les tire ſur des traîneaux.

Ces civieres ſont faites fort groſſierement de branches d'arbres. Leurs traîneaux conſiſtent en deux petites planches minces d'un pied de largeur, lorſqu'elles ſont réunies, & d'environ ſix pieds de longueur, dont le

devant

devant eſt replié en haut, & dont les côtés ſont garnis de petits rebords. Les Indiens tirent ces petites voitures, quelque chargées qu'elles ſoient, avec beaucoup de facilité, au moyen d'une corde qui leur paſſe à l'entour de la poitrine. Ce collier eſt appellé *Metump*, & eſt en uſage par toute l'Amérique, ſoit dans les parties voiſines de nos établiſſemens, ſoit dans celles de l'intérieur. Dans ces dernieres, il eſt de cuir, & quelquefois travaillé avec beaucoup de propreté.

Les priſonniers ſont gardés pendant la marche avec beaucoup de ſoin. Pendant le jour, ſi le voyage ſe fait par terre, ils ſont toujours tenus par quelques-uns des vainqueurs; ſi c'eſt par eau, ils ſont attachés au canot. Pendant la nuit, ils ſont étendus à terre entierement nuds, & attachés par les pieds, les bras, le cou, à des crochets fixés en terre. Indépendamment de cela, il y a des cordes attachées à leurs bras & à leurs pieds, qui tient un Indien de maniere à s'éveiller au moindre mouvement du priſonnier.

Malgré ces précautions, on a vu quelquefois des priſonniers s'échapper, & même tuer ceux qui les gardoient. On raconte dans les annales de la Nouvelle-Angleterre un fait fort extraordinaire de ce genre. Le héros de cette hiſtoire eſt même une femme qui, ſeule & ſans être aſſiſtée, touva moyen non-ſeulement d'éluder la vigilance du parti qui l'avoit fait priſonniere, mais même de venger ſur eux le ſang de ſes compatriotes.

Il y a quelques années qu'un petit parti

de Sauvages Canadiens, consistant en dix guerriers avec deux de leurs femmes, fit une incursion sur les établissemens des derrieres de la Nouvelle-Angleterre. Ils se tinrent cachés pendant quelque tems dans le voisinage d'une des petites villes les plus écartées; & enfin ayant trouvé le moment favorable, ils tuerent & escalperent plusieurs personnes, & firent une femme prisonniere avec son enfant d'environ douze ans. Contens de cette expédition, ils se hâterent de retourner dans leur pays qui étoit à trois cents milles de distance, emmenant leurs deux prisonniers.

La seconde nuit de leur marche, cette femme, dont le nom, si je ne me trompe, étoit *Rowe*, forma une résolution digne du héros le plus intrépide. Elle pensa qu'il n'étoit pas impossible de se débarrasser les mains des liens qui les retenoient, & résolut, si elle en venoit à bout, de faire un effort de désespéré pour recouvrer sa liberté. A cet effet, lorsqu'elle jugea que ses conducteurs étoient ensevelis dans le sommeil le plus profond; elle essaya de faire glisser de ses mains les cordes qui les lioient. Elle y réussit; & ayant prévenu tout bas son fils, qu'ils n'avoient pas cru devoir attacher, de ne point s'étonner de ce qu'elle alloit faire, elle prit d'abord la précaution d'éloigner les armes des Indiens qui les avoient à leurs côtés.

Cela fait, elle mit entre les mains de l'enfant un des casse-têtes, en lui disant de l'imiter; & en prenant un autre, elle expédia

en un moment plusieurs Indiens dans le sommeil. Mais la foiblesse & le peu de résolution de son enfant faillit à faire échouer son projet, car il ne frappa qu'un foible coup sur un des guerriers, ce qui ne fit que l'éveiller; mais elle courut à lui, & avant qu'il eût pu crier & courir à ses armes elle l'acheva, tout le reste de la bande tomba ainsi sous les coups, à l'exception d'une des femmes qui, s'étant éveillée à propos, prit la fuite.

Notre héroïne enleva ensuite les chevelures de ses ennemis morts, & prenant aussi celles qu'ils remportoient de leur expédition, comme des preuves de leur victoire, elle revint en triomphe dans la ville d'où elle avoit été enlevée, au grand étonnement de ses compatriotes qui pouvoient à peine en croire leurs yeux & les témoignages de son courage.

Pendant la marche les Indiens obligent leur prisonniers de chanter leur chanson de mort qui consiste d'ordinaire en des sentences comme celles-ci: *je vais mourir; je vais souffrir, mais je brave les tortures les plus cruelles de mes ennemis. Je mourrai en brave & j'irai joindre les chefs de ma nation qui ont souffert avant moi.* Ces chansons se continuent d'intervalle en intervalle jusqu'à ce qu'ils soient arrivés au village ou au camp.

Lorsque les guerriers sont assez près pour se faire entendre, ils poussent différens cris qui apprennent à leurs amis le succès de l'expédition. Le nombre des cris de mort qu'ils poussent annonce celui des leurs qui a péri,

Le nombre des cris de guerre, déſigne celui des priſonniers qu'ils ont faits.

Il eſt difficile de décrire ces cris; la meilleure idée qu'on puiſſe en donner, eſt que le premier conſiſte dans des ſons analogues à ceux-ci, *oû*, *oû oûp*, leſquels ſont continués ſur un ton aigre, juſqu'à ce que la reſpiration ſoit preſque épuiſée, & alors rompus par une élévation ſoudaine de la voix. Le dernier eſt un cri grave à peu près de la même eſpece, lequel eſt modulé en eſpeces de notes, par la main placée d'une certaine maniere devant la bouche. Tous les deux ſe font entendre à une diſtance très-conſidérable.

Pendant que les guerriers de retour pouſſent ces cris, les perſonnes à qui ils doivent ſervir de premier avis ſe tiennent ſans mouvement, & avec la plus grande attention. Cette premiere formalité remplie, tout le village ſort au devant des guerriers, pour apprendre les détails de l'expédition dont ils ont donné une idée générale; & ſuivant que ces détails ſont malheureux ou avantageux, on leur répond par des acclamations ou par des cris de lamentation.

Les guerriers étant enfin arrivés au camp ou au village, les femmes & les enfans s'arment de bâtons, & forment deux rangs entre leſquels les priſonniers ſont obligés de paſſer. Le traitement qu'ils reçoivent avant que d'arriver à l'extrêmité de la ligne, eſt extrêmement cruel. Ils ſont quelquefois tellement frappés ſur la tête & le viſage, qu'ils

ont à peine quelque refte de vie; heureux encore celui qui termine fes malheureux jours de cette maniere! Mais leurs cruels bourreaux ont ordinairement foin qu'aucun coup ne foit mortel, attendu qu'ils defirent réferver leurs malheureufes victimes à de plus grands tourmens.

Après avoir fubi ce traitement préparatoire, ils font liés pieds & mains enfemble, pendant que les chefs tiennent une affemblée dans laquelle ils déliberent fur le fort des prifonniers; ceux qu'ils ont réfolu de faire périr dans les tourmens, font livrés au chef des guerriers : ceux à qui l'on fait grace font remis au chef de la nation, en forte que bientôt les prifonniers favent à quoi ils doivent s'attendre; car cette fentence eft irrévocable. Les premiers font mis dans la maifon de mort, & les autres dans la maifon de grace.

Les prifonniers qui font avancés en âge, & qui ont acquis beaucoup de gloire par leurs actions militaires, expient toujours par le tourment du feu le fang qu'ils ont verfé. Leurs fuccès guerriers font facilement connus par les marques bleues qu'ils portent fur le bras & la poitrine. Ces marques font auffi intelligibles pour des Indiens, que l'écriture pour les Européens.

La maniere dont ces efpeces d'hiéroglyphes s'impriment fur la peau confifte à l'ouvrir, foit avec les dents aigues d'un poiffon, foit avec une pierre tranchante, teinte dans une efpece d'encre faite avec la fuie du pin.

C'eſt parmi eux, comme parmi les anciens Pictes, un grand ornement & une grande diſtinction; car ce ſont, pour ainſi dire, des faſtes écrits ſur leur peau, qui atteſtent les grandes actions du guerrier. Ces faſtes ſont indélébiles, & l'accompagnent par-tout.

Les priſonniers deſtinés à la mort ne tardent pas d'être conduits au milieu de l'exécution, qui eſt ordinairement le centre du camp ou du village, où étant dépouillés & tout le corps barbouillé de noir, on leur met ſur la tête une peau de corbeau ou de corneille. On les attache à un pieu avec des fagots à l'entour & on les oblige de chanter pour la derniere fois leur chanſon de mort.

Les guerriers, car ce ne ſont ordinairement qu'eux qui ſubiſſent un pareil traitement, rempliſſent cette triſte cérémonie avec beaucoup de prolixité. Ils racontent fort haut toutes les actions de bravoure qu'ils ont faites, & ſe font gloire du nombre des ennemis qu'ils ont mis à mort. Dans cette narration ils n'épargnent pas leurs bourreaux; au contraire, ils n'omettent rien de ce qui eſt capable de les inſulter & de les irriter. Quelquefois cela produit un effet heureux pour le priſonnier, qui eſt dépêché beaucoup plutôt qu'il ne l'auroit été ſans cela.

Il y a pluſieurs autres manieres en uſage parmi les Indiens, pour tourmenter & mettre à mort leurs priſonniers. Mais le ſupplice du feu eſt le plus ordinaire.

Pendant que j'étois dans la ville principale des *Ottagamis*, un Indien Illinois fut ame-

né, ayant été fait prifonnier par un de leurs partis guerriers. J'eus l'occafion d'y voir les cruautés d'ufage exercées par ce peuple.

Après les formalités préliminaires à fa condamnation, le prifonnier fut conduit un matin de bonne heure à un peu de diftance du village, où il fut lié à un arbre. Cela fait, tous les jeunes enfans du village qui étoient en grand nombre, car ce village eft fort peuplé, eurent la permiffion de s'amufer à tirer de l'arc fur la malheureufe victime. Comme il n'y en avoit aucun qui eût plus de douze ans, & qu'ils étoient placés à une diftance confidérable, leurs fleches n'avoient pas la force de pénétrer jufqu'aux parties vitales, en forte que le pauvre malheureux refta percé de fleches, & fouffrant mille tourmens pendant plus de deux jours.

Pendant ce tems-là, il ne fit que chanter fes exploits guerriers. Il récapitula les différens ftratagêmes qu'il avoit employés pour furprendre fes ennemis; il fe fit gloire de la quantité de chevelures qu'il avoit enlevées, & du nombre des prifonniers qu'il avoit faits. Il décrivit les traitemens barbares qu'il avoit fait effuyer à ces derniers, & il fembloit goûter un plaifir fingulier à cette horrible énumération.

Mais il s'arrêta principalement fur les cruautés qu'il avoit exercées contre les proches de ceux qui le tourmentoient, comme s'il eût voulu par-là les engager à aggraver fes tourmens, afin de donner une plus grande preuve de fon courage. Enfin, dans les

derniers momens de ſa vie, où il ne pouvoit plus proférer une parole, il ſembloit inſulter à ſes bourreaux par un viſage riant ſur lequel éclatoit le mépris.

Cette coutume de tourmenter les priſonniers a, dans les Indiens, un double avantage. Elle raſſaſie d'abord ce plaiſir diabolique qu'ils goûtent dans la vengeance, & qui eſt leur paſſion prédominante; d'un autre côté, elle ſert à faire naître dans leurs jeunes guerriers ce penchant à la cruauté & cette ſoif du ſang, qui, dans leurs idées, ſont inſéparables de la qualité d'un guerrier accompli.

J'ai ouï dire qu'un Indien qui étoit entre les mains de ſes bourreaux, eut l'audace de leur dire qu'ils n'étoient que d'ignorantes vieilles femmes qui ne ſavoient pas l'art de mettre à mort un brave priſonnier. Il leur ajouta qu'il avoit pris pluſieurs fois de leurs guerriers; & qu'au lieu de leur infliger des tourmens ordinaires comme les leurs, il en avoit imaginé de plus recherchés: que les ayant attachés à un pieu, il les avoit lardés de petits éclats pointus de pin réſineux, auxquels il avoit mis le feu; après quoi, il avoit, avec ſes compagnons, danſé en rond autour de ces victimes, jouiſſant délicieuſement de leurs cris & de leurs tourmens.

Cette bravade, qui portoit avec elle un genre d'inſulte tout-à-fait nouveau pour un Indien, mit hors de meſure les bourreaux de ce malheureux, & abrégea la durée de ſon ſupplice; car un des chefs ſe jetta ſur

lui avec fureur, & lui arrachant le cœur, s'en servit à lui clore la bouche qui avoit proféré un langage aussi insultant.

On pourroit raconter mille histoires du courage & de la résolution de ces Indiens prisonniers. J'en ai entendu quelques-unes qui sont si étonnantes, qu'elles passent les bornes les plus étendues de la croyance. Mais il est certain que les hommes sauvages sont doués de plusieurs qualités héroïques, & qu'ils soutiennent toute sorte de malheurs & de tourmens avec un courage auquel on ne sauroit, même de bien loin, comparer celui des anciens héros de la Grece & de Rome.

Malgré ces actes de cruauté exercés par les Indiens sur ceux de leurs ennemis qui ont le malheur de tomber entre leurs mains, il y a cependant certaines nations qui se sont fait remarquer par leur modération envers des femmes des colonies Angloises qu'ils avoient fait prisonnieres. Il est arrivé fréquemment que des femmes d'une grande beauté ont été prises & emmenées, sans que durant une marche de trois & quatre cents milles, à travers des forêts désertes, elles aient reçu aucune insulte, & que leur honneur ait été violé. On a même vu des femmes qui, lors de leur enlevement, se trouvoient enceintes, être prises des douleurs de l'enfantement, au milieu des bois & des Sauvages qui les emmenoient; elles ont dans ces circonstances, reçu d'eux toute l'assistance quil étoit en leur pouvoir, & elles ont

été traitées avec une attention & une humanité auxquelles elles ne s'attendoient point.

Il faut cependant avouer que cet adouciſſement n'eſt pas l'effet de leurs diſpoſitions naturelles, mais qu'il eſt particulier aux nations qui ont eu quelque commerce avec les miſſionnaires François. Sans avoir pour objet de faire jouir les Anglois, leurs ennemis naturels, de l'avantage de ce changement, ces Peres ont pris beaucoup de peine à inculquer dans l'ame des Indiens des principes d'humanité qui peu-à-peu ont influé ſur leurs mœurs, & ont été d'une utilité générale (1). Mais revenons au ſort des priſonniers Indiens.

Ceux d'entr'eux qui ont été mis dans la maiſon de grace, & ce ſont ordinairement les jeunes gens, les femmes & les enfans, y attendent l'arrêt des chefs, qui, après l'exécution de ceux qui ont été condamnés à mort, tiennent un conſeil ſur les premiers.

On envoie une eſpece de Héraut tout-à-l'entour du camp ou du village donner avis, pour que tous ceux qui ont perdu quelqu'un de leurs parens dans l'expédition, ſe préſentent à la diſtribution qui va être faite des priſonniers. Les femmes qui ont perdu leurs

---

(1) *Note du traducteur.* C'eſt encore ici un hommage que M. Carver rend au zele des miſſionnaires catholiques ; leurs travaux n'euſſent-ils produit que ce bien, ils feroient plus louables qu'ils ne paroiſſent l'être aux yeux de la plupart de ſes compatriotes & des leurs.

maris ou leurs enfans y ont la premiere part. Après elles viennent ceux qui ont perdu des amis ou parens moins proches, ou qui ſe déterminent à adopter quelques-uns des jeunes gens.

Le partage étant achevé, ce qui ſe fait toujours ſans conteſtations, ceux qui y ont eu part emmenent avec eux leurs priſonniers à leur tente ou à leur cabane. Là, ils les délient, les lavent ou panſent leurs plaies, s'ils en ont quelqu'une; ils les habillent enfin, & leur donnent la nourriture la plus propre à les rétablir, que leur permettent leurs facultés.

Pendant que ces nouveaux domeſtiques mangent, leurs maîtres tâchent de les conſoler. Ils leur diſent qu'étant rachetés de la mort, ils doivent ſe livrer à la joie, & goûter leur bonheur; que s'ils les ſervent avec fidélité & ſans murmurer, ils ne manqueront de rien de ce qui peut les dédommager de la perte de leurs amis & de leurs parens.

Les hommes qui ſont épargnés ſont ordinairement donnés à des femmes qui ont été privées de leurs maris par les mains de l'ennemi; & ſi le priſonnier eſt tel, qu'il puiſſe ou qu'il ait l'art de plaire à ſa maîtreſſe, ils ſont bientôt mariés. Mais dans le cas contraire, ou ſi la femme à quelque autre engagement, la vie du priſonnier eſt en grand danger; ſur-tout ſi la bonne femme ſe met dans la tête que ſon feu mari a beſoin d'un eſclave dans le pays des Eſprits. Elle le livre à quelques jeunes guerriers qui le dépê-

chent ſans cérémonie ; car c'eſt un uſage que lorſqu'un priſonnier a été épargné par l'aſſemblée des guerriers, ſon ſang eſt réputé en quelque ſorte trop vil, pour valoir la peine d'une exécution comme celle des guerriers qui ont mérité cette diſtinction par leur bravoure & leurs expéditions militaires.

Les femmes ſont ordinairement données à des hommes, deſquels elles ne manquent gueres d'être bien reçues. Les petits garçons & les filles ſont reçus dans des familles qui en ont beſoin, & y ſont ſur le pied d'eſclaves. Il arrive aſſez ſouvent qu'ils ſont vendus à des marchands Européens.

Les Indiens n'ont jamais eu l'idée de modérer les ravages de la guerre, en épargnant leurs priſonniers, afin de les échanger contre ceux des leurs qui auroient le malheur d'être pris. De part & d'autre, les priſonniers ſont ou mis à mort, ou adoptés, ou faits eſclaves. Cet uſage eſt tellement établi, que ſi quelqu'un d'une nation, même un guerrier, eſt pris priſonnier ; que, par haſard, il lui ait été fait grace pour être ou adopté ou eſclave, & qu'il puiſſe s'échapper pour retourner chez les ſiens, ceux-ci ne le recevront point, & ne le reconnoîtront plus pour un des leurs.

L'état de ceux qui ont été adoptés ne differe en quoi que ce ſoit de celui des enfans de la nation dans laquelle ils entrent. Ils prennent tous les droits & les ſentimens de ceux qu'ils remplacent, & ne font ordinairement aucune difficulté d'aller en guerre

contre ceux de la nation dont ils ont fait partie : mais si, par hasard, un de ces prisonniers adoptés s'enfuit, & est repris en guerre, il est réputé un enfant dénaturé & ingrat, qui a abandonné ses parens & ses bienfaiteurs, pour leur faire la guerre, & il est traité en conséquence avec une cruauté extraordinaire.

Cette partie des prisonniers qui est regardée comme esclave, est ordinairement distribuée aux chefs, qui s'en servent fréquemment à faire des présens aux gouverneurs des postes les plus avancés, ou aux commissaires des affaires des Indiens. J'ai ouï dire que ce sont les missionnaires François, & sur-tout les jésuites, qui ont les premiers occasionné l'introduction de ces esclaves dans les établissemens Européens, & qui ont appris par-là aux Indiens que ces prisonniers étoient de quelque valeur.

Leurs vues sont sans doute louables; car ils ont imaginé que ce seroit un moyen, non-seulement de prévenir les barbaries atroces & l'effusion de sang qui régnoient parmi ces peuples, mais encore d'introduire chez eux leur religion ; c'est pourquoi ils engageoient les traiteurs à acheter autant d'esclaves qu'ils en rencontreroient.

Mais les effets n'ont pas répondu à l'attente de ces religieux. Au lieu de prévenir les cruautés & l'effusion du sang parmi les Indiens, cela ne fait qu'augmenter les querelles qui regnent entr'eux, & leur donner plus d'activité & de continuité. L'objet de

leurs guerres n'étant plus ou la vengeance ou l'amour de la gloire, mais l'acquisition des liqueurs spiritueuses pour lesquelles ils échangent leurs prisonniers & qu'ils aiment presque tous excessivement; ils sont devenus beaucoup plus actifs à inquiéter leurs ennemis, & toujours aux guêts pour les surprendre & faire des prisonniers.

On pourroit peut-être dire que cela a diminué le nombre de ceux qu'ils font périr dans les tourmens, vu l'espérance d'en tirer un parti aussi avantageux, mais on se tromperoit encore. Il ne paroît pas que la barbarie avec laquelle ils en usent envers leurs prisonniers, soit devenue moindre. Ils continuent de satisfaire leur penchant à la vengeance, le premier de tous, & ils sont seulement devenus plus attentifs à mettre à part un grand nombre de jeunes gens, pour les vendre comme esclaves, pendant qu'ils mettent à mort dans les tourmens, & suivant leurs anciens usages, ceux qu'ils ont pris les armes à la main.

Les missionnaires donc trouvant que tout au contraire de leurs vues, leur zele n'avoit servi qu'à augmenter la vente des liqueurs spiritueuses, s'adresserent en 1693 au gouverneur du Canada, pour faire prohiber entierement ce commerce funeste. La prohibition fut prononcée; mais elle n'a pu l'empêcher totalement. Les coureurs de bois François ont été assez hardis pour le continuer clandestinement, quoique la peine prononcée contre la contravention fût non-

ſeulement une amende conſidérable, mais encore l'empriſonnement.

Quelques-uns d'eux ayant été pris en contravention, ſe ſont ſauvés chez les Indiens. Ils ont ſubi un banniſſement volontaire, & ſe ſont alliés avec eux. Mais comme c'étoit une race de gens débauchés & ſans mœurs, il eſt aiſé de ſentir qu'ils n'ont pu contribuer que bien peu à réformer leurs uſages, & à leur inſpirer quelque eſtime pour la religion qu'ils profeſſoient & déshonoroient. Il en eſt réſulté un nouvel obſtacle aux vues de ces honnêtes & infatigables religieux.

Cette émigration toutefois a produit un effet avantageux à leur nation; car les liaiſons de ces refugiés avec les *Iroquois*, les *Miſſisâges*, les *Hurons*, les *Miamis*, les *Pontowatimis*, les *Puants*, les *Algonquins*, les *Menomonies*, &c. & leurs continuels récits de la puiſſance des François & de leur roi, auquel malgré leur banniſſement, ils tenoient toujours par inclination; ces récits, dis-je, avoient inſpiré à tous les Indiens des ſentimens extrêmement favorables à la nation françoiſe, & je ſuis perſuadé qu'ils ſeroient encore prêts à ſaiſir la premiere occaſion de lui montrer leur attachement, malgré le diſcrédit où elle devroit être tombée dans leur eſprit, depuis qu'elle a perdu le Canada; car les Indiens ſont dans la perſuaſion que tout peuple conquis eſt dans un état d'eſclavage à l'égard du vainqueur. Ainſi lorſque parmi eux une nation en a finalement ſubjugué une autre, & lui a accordé la paix,

ſous la condition de lui être ſujette, il eſt d'uſage que les chefs de la nation vaincue n'aſſiſtent à l'aſſemblée des vainqueurs qu'en portant des jupons, comme un témoignage qu'ils ſont dans un état de ſujettion, & devroient être rangés parmi les femmes. Mais leur partialité pour les François avoit jetté de trop profondes racines, pour pouvoir être ſi-tôt déracinées.

CHAPITRE X.

De la maniere dont les Indiens font la paix & leurs autres traités.

LEs guerres qui regnent entre les nations indiennes ſont communément héréditaires, & continuent d'âge en âge preſque ſans interruption. Lorſque l'épuiſement mutuel rend la paix néceſſaire, le principal ſoin des parties belligérantes eſt d'éviter l'apparence de faire les premieres avances.

Quand une nation Indienne ſe détermine à traiter avec ſon ennemi pour une ſuſpenſion d'hoſtilité; ſi ce n'eſt pas quelque nation voiſine qui interpoſe ſa médiation, le chef qui eſt chargé de porter des paroles de paix, ne rabat rien de ſa fierté naturelle; & quelque perſuadé qu'il ſoit que les affaires de ſon pays ſont dans une très-mauvaiſe ſituation, il ne propoſe point de rien céder; mais il fait ſes efforts pour perſuader

der à son ennemi qu'il est de son intérêt de terminer la guerre.

Des accidens particuliers contribuent quelquefois à ramener la paix entre les nations qui autrement n'auroient jamais été amenées à des termes de conciliation. Je vais en rapporter un exemple qui m'a été raconté chez presque toutes les nations parmi lesquelles j'ai habité.

Il y a environ quatre-vingts ans que les *Iroquois* & les *Chippeways*, deux nations puissantes, étoient en guerre avec les *Ottagamis* & les *Sâkis*, qui ensemble leur étoient fort inférieurs en force & en nombre. Un parti des premiers, d'environ mille hommes, projetta, pendant un hiver, une excursion du lac Ontario, par le chemin de Toronto, dans le territoire de leurs ennemis. Ils côtoyerent le lac Huron, par ses bords Est & Nord, jusqu'à ce qu'ils arrivassent à l'isle Saint-Joseph, qui est dans le détroit Sainte-Marie. Là, ils traverserent le détroit sur la glace, environ quinze milles à l'Ouest. Comme la terre étoit couverte de neige, afin qu'on ne découvrît point leur nombre, ils eurent l'attention de ne marcher qu'en une file, & dans les pas les uns des autres.

Quatre Indiens *Chippeways*, qui passoient par hasard dans le voisinage, observerent cette armée, & devinerent aussi-tôt, tant par la direction de la marche que par les précautions qu'on prenoit, quel étoit son objet, & vers quel pays elle se dirigeoit. Quoique la nation dont étoient ces Indiens fût en

guerre avec les *Ottagamis*, & alliée des aſſaillans, on ne ſait pas quel motif ils réſolurent auſſi-tôt d'apprendre aux premiers le danger qu'ils couroient. A cet effet, ils marcherent avec la vîteſſe qui leur eſt accoutumée; & quoiqu'ils fiſſent un grand circuit, ils devancerent facilement une armée qui étoit obligée de marcher avec autant de précautions qu'on l'a vu. Arrivés dans le pays des *Ottagamis*, ils y trouverent un parti d'environ quatre cents guerriers, parmi leſquels étoient pluſieurs *Sâkis*, & ils les informerent de l'arrivée prochaine de leurs ennemis.

Les chefs raſſemblerent auſſi-tôt toutes leurs forces, & tinrent conſeil ſur ce qu'ils avoient à faire. Comme ils avoient avec eux leurs familles, il leur étoit impoſſible de ſe retirer à tems; c'eſt pourquoi ils réſolurent de choiſir le poſte le plus avantageux qu'il ſe pourroit, & d'y attendre les *Iroquois* de pied ferme.

Près du lieu où ils ſe trouvoient, étoient deux petits lacs, ſéparés par une petite langue de terre d'un mille environ de longueur, & d'environ trente verges de largeur ſeulement. Préſumant que les *Iroquois* ne manqueroient pas de diriger leur route par ce défilé, leur petit parti ſe diviſa en deux corps de deux cents hommes chacun, dont l'un prit poſte à l'extrémité du défilé, voiſine de leur pays de chaſſe, où ils ſe fortifierent par un parapet de paliſſade. Pendant ce tems, l'autre corps fit un circuit à l'entour d'un des lacs, ſe propoſant d'enfermer leur en-

nemi dans le défilé, quand il y ſeroit entré.

Leur ſtratagême réuſſit; car le corps Iroquois ne fut pas plutôt engagé dans le défilé, que les *Ottagamis*, déja pourvus du bois néceſſaire à leur deſſein, prirent poſte à l'entrée, & le barrerent par une paliſſade, au moyen de laquelle leur ennemi ſe trouva renfermé.

Les *Iroquois* reconnurent auſſi-tôt leur ſituation, & tinrent conſeil ſur ce qu'il y avoit à faire pour ſe tirer de l'embarras où ils ſe trouvoient. Par malheur pour eux, un léger dégel avoit fondu la glace tout juſte de maniere à la rendre impoſſible à paſſer, & cependant elle étoit encore aſſez forte pour interdire le paſſage des lacs, ſoit par radeaux, ſoit à la nage. Dans cette alternative, il fut convenu entr'eux de tâcher de forcer un des retranchemens; mais ils les trouverent ſi bien défendus, qu'ils furent forcés d'y renoncer.

Malgré cet échec, les *Iroquois* ſe comportant avec ce flegme & cette inſouciance qui caractériſent les Indiens, s'amuſerent pendant trois ou quatre jours à pêcher. Pendant ce tems-là, la glace ſe fondit entierement. Alors, ils firent des radeaux, au moyen de quelques arbres qui heureuſement croiſſoient ſur le lieu, & ils tenterent de traverſer ainſi l'un des deux lacs.

C'eſt ce qu'ils firent un matin, peu avant le pointe du jour. Mais les *Ottagamis*, qui étoient attentifs à tous les mouvemens, s'étant apperçus de leur deſſein, détacherent

cent cinquante hommes de chacun de leurs partis, pour s'oppofer à leur débarquement, Ces trois cents hommes marcherent avec tant de célérité de l'autre côté du lac, que malgré le circuit qu'ils avoient été obligés de faire, ils atteignirent leurs ennemis, avant qu'ils euffent gagné le rivage; car la navigation de ceux-ci avoit été fort retardée, parce que les perches dont ils fe fervoient pour faire avancer leurs radeaux s'enfonçoient & s'engageoient dans la boue.

Les deux partis *Ottagamis* ne furent pas plutôt en préfence, qu'ils firent fur les *Iroquois* un feu très-vif qui les déconcerta beaucoup; ceux-ci ne virent de moyen d'échapper à une deftruction totale, que de fauter à l'eau, & de tâcher de fe faire jour au travers de leurs ennemis; ce qu'ils ne firent qu'en perdant plus de la moitié de leurs gens.

Après que les Iroquois eurent atteint le rivage, ils firent retraite en bon ordre; mais ils furent obligés de laiffer leurs ennemis maîtres du champ de bataille, & en poffeffion de toutes les fourrures qu'ils avoient prifes pendant l'hiver.

Les deux nations victorieufes récompenferent les *Chippeways* qui leur avoient procuré ce fuccès, en leur partageant le butin. Ils les prefferent d'accepter la quantité qu'ils voudroient de leurs riches fourrures: les *Chippeways* généreux, comme le font ordinairement les Indiens qui font rarement guidés par des motifs intéreffés, refuferent longtems leurs préfents; mais enfin ils les accep-

terent, & furent reconduits dans leur pays par un parti de cinquante *Ottagamis.*

Cette résistance brave & bien conduite des *Ottagamis* & des *Sâkis*, jointe à la médiation des *Chippeways*, qui, mettant à part leurs anciens ressentimens, approuverent la conduite de leurs quatre chefs, effectuerent enfin une reconciliation entre ces différentes nations, qui, dans la suite, s'unirent entr'elles par les liens d'une étroite amitié.

Je crois que maintenant tous les Indiens qui habitent cet immense pays situé entre Quebec, les bords du Missisipi au Nord de l'Ouisconsin, & les établissemens de la compagnie de la baye de Hudson, vivent dans une profonde paix. Lorsque leurs dispositions inquietes les portent à quelques incursions, ces Indiens du Nord ne s'attaquent guere plus les uns les autres, mais ils portent la guerre au sud, contre les *Cherokis*, les *Chaktâs*, les *Chickasâs*, ou les *Illinois.*

Quelquefois les Indiens, las enfin d'une longue guerre où ils n'ont eu que de foibles succès, emploient des médiateurs pour y mettre fin. Dans ce cas, voici comment cette négociation est conduite.

Un certain nombre de chefs de la nation qui desire la paix, joint à ceux qui ont accepté l'emploi de médiateurs, se rendent ensemble au pays ennemi de la premiere. Ceux qu'on choisit pour cette commission sont toujours des chefs doués d'une grande capacité & d'une grande intégrité. Ils portent devant eux la pipe ou le calumet de paix. Il n'est

pas néneſſaire que j'informe mes lecteurs que cet inſtrument eſt de la même nature que le pavillon de treve chez les Européens, & que les nations les plus barbares ont pour ce gage de paix le plus grand reſpect. Je n'ai jamais ouï rapporter un ſeul exemple d'infraction de ce droit ſacré. Les Indiens ſont perſuadés que le *grand-eſprit* ne la laiſſeroit pas impunie.

La pipe de paix que les François ont, je ne ſais pourquoi, appellé le calumet de paix (1), eſt d'environ quatre pieds de long. La boule ou le foyer eſt de marbre rouge, & la tige ou tuyau eſt d'un bois léger, peint avec ſoin d'hiéroglyphes en différentes couleurs; le tout relevé par un ornement de plumes des plus beaux oiſeaux. Il n'eſt pas poſſible de donner une idée des différens ornemens & des couleurs variées de ce meuble précieux des Indiens.

Chaque nation a ſa maniere de décorer cette pipe précieuſe, & l'on peut reconnoître à la premiere vue de quelle nation eſt celui qui la porte. C'eſt une introduction eſſentielle à toute négociation, & l'on en fait uſage avec beaucoup de cérémonie.

Lorſque les chefs ſe ſont aſſemblés, l'aſſiſtant ou l'aide-de-camp du grand-guerrier député pour la paix, remplit le calumet de

(1) *Note du traducteur*. Le mot calumet vient du *calamus*, *chalumeau*, une pipe eſt en effet un chalumeau avec lequel on aſpire la fumée d'une herbe.

tabac mêlangé avec des herbes dont on a parlé ailleurs ; & en prenant le plus grand ſoin pour qu'aucune partie en tombe à terre. Quand il eſt rempli, il prend un petit charbon entierement allumé dans un feu qui brûle ordinairement au milieu de la ſalle d'aſſemblée, & il le met ſur le tabac. Enfin, lorſque le tabac eſt ſuffiſamment allumé, il jette le charbon.

Alors il tourne la tige du calumet vers le ciel, enſuite vers la terre, après quoi il la tourne horiſontalement en rond, juſqu'à ce qu'il ait complété le cercle. Par la premiere action, il eſt cenſé rendre hommage & faire une ſupplication au *grand eſprit* ; par la ſeconde, il conjure les mauvais eſprits ; & par la troiſieme, il demande la protection & la bienveillance de tous les eſprits qui habitent l'air, la terre & les eaux. S'étant ainſi rendu favorables tous ces inviſibles agens, dans le pouvoir deſquels eſt, ſelon eux, la bonne ou la mauvaiſe réuſſite de la négociation, il préſente le calumet au chef héréditaire de la nation, qui, ayant pris deux ou trois gorgées de fumée, la jette hors de ſa bouche, d'abord vers le ciel, & enſuite vers la terre à l'entour de lui.

Le calumet paſſe enſuite de la même maniere entre les mains des ambaſſadeurs & des étrangers, s'il y en a, & ils obſervent la même cérémonie. Après cela, il eſt remis au chef des guerriers & aux autres chefs, chacun à ſon tour, ſelon ſon grade. Obſervons que celui qui remplit cette honorable commiſſion

de présenter le calumet, en tient la tige légerement entre ses doigts, comme s'il craignoit de presser cet instrument sacré, & personne n'y touche qu'avec les levres.

J'oubliois de dire que lorsque les chefs chargés de la commission de faire la paix approchent du camp ou du village de la nation vers laquelle ils sont députés, ils commencent à chanter & à danser, les chansons & les danses appropriées à cette circonstance. Pendant ce tems, la nation ennemie est informée de leur arrivée; & dépouillant ses sentimens d'inimitié à la vue du calumet, elle les invite d'entrer dans l'habitation du grand chef, & leur fournit tout ce dont ils ont besoin pendant la négociation.

Lorsque les cérémonies décrites plus haut sont finies, les députés font leur discours & leurs propositions. On les discute; & s'il ne survient pas d'obstacle à la conclusion du traité, on enterre une hachette teinte en rouge, comme un symbole que toute animosité entre les deux nations est cessée, & que la paix regne entr'elles. Parmi des nations plus grossieres, comme celles qui n'ont jamais eu de communication avec les Européens, on enterre un casse-tête teint en rouge, au lieu d'une petite hache.

On donne aussi dans pareille occasion un collier de *Ouampuns*, qui sert comme de ratification du traité de paix, & qui est destiné à rappeller à la derniere postérité, par les signes hiéroglyphiques de ses grains, tous les articles du traité.

Ces colliers ſont faits de coquilles qu'on trouve ſur les côtes de la Virginie & de la Nouvelle-Angleterre, où on les ſcie en forme de grains oblongs, d'environ un quart de pouce de longueur, & ronds comme les autres grains. On les enfile par des cordons de cuir, & pluſieurs de ces rangs étant couſus enſemble avec de beau fils de fers d'animaux, ils compoſent ce qu'on appelle un collier de *Ouampun.*

Ces coquilles ſont ordinairement de deux couleurs; les unes ſont blanches, les autres violettes: mais ces dernieres ſont beaucoup plus eſtimées que les premieres. Les Indiens en font le même cas, que les Européens de l'or, & de l'argent & des métaux précieux.

Les colliers ſont compoſés de dix, douze ou davantage de rangs, ſuivant l'importance de l'affaire à traiter, ou la dignité des perſonnes auxquelles on les préſente. Dans d'autres occaſions communes & ſans importance, les chefs s'en préſentent des rangs les uns aux autres, & en portent fréquemment à leur cou, comme un ornement précieux.



CHAPITRE XI.

Des jeux des Indiens.

J'Ai déja remarqué que les Indiens ſont très-adonnés au jeu, & qu'ils ſont capables d'y riſquer ou de perdre tout ce qu'ils poſſedent avec une tranquillité dont on n'a pas d'exemple. Ils s'amuſent à différentes ſortes de jeux; mais le principal & le plus eſtimé parmi eux eſt celui de la balle, qui reſſemble aſſez à celui que les Européens appellent la longue paulme.

Les balles dont ils ſe ſervent ſont un peu plus groſſes que celle de ce jeu européen; elles ſont faites d'un morceau de peau de daim, qui, après avoir été mouillé pour être rendu ſouple, eſt bourré du poil du même animal, & enſuite couſu avec du fil fait de ſes tendons. Les raquettes ont environ trois pieds de longueur; & à leur extrémité eſt fixée une eſpece d'empaumure de la largeur de la main, façonnée avec des lanieres tirées de la peau du daim. C'eſt avec ces raquettes qu'ils reçoivent la balle, & qu'ils la renvoient à une grande diſtance, s'ils ne ſont pas prévenus par quelques-uns du parti contraire qui accourent pour l'intercepter.

Ce jeu ſe joue d'ordinaire par de nombreuſes compagnies, qui quelquefois vont chacune à trois cents joueurs; il n'eſt pas rare de voir jouer une nation entiere contre une autre.

On commence par fixer deux perches en terre à environ ſix cents verges (trois cents toiſes) de diſtance l'une de l'autre, & chacune appartient à un des partis des joueurs. La balle eſt jettée en l'air au centre de l'intervalle & en ligne droite entre les perches, vers leſquelles chacun des partis tâche de l'envoyer pour les toucher, & celui des partis qui parvient à toucher ſa perche compte un jeu.

Leur dextérité à ce jeu eſt telle que la balle eſt le plus ſouvent maintenue en l'air, & renvoyée dans différentes directions, ſans toucher à terre pendant tout le jeu. Ils courent avec une prodigieuſe vîteſſe les uns après les autres; & pendant que l'un eſt ſur le point de renvoyer la balle à une grande diſtance vers ſa perche, un autre ſurvient qui la ſaiſit à l'improviſte, & d'un coup de raquette la renvoie du côté oppoſé; & ce qui eſt extrêmement amuſant pour les ſpectateurs, & incomparablement plus que notre longue paulme où la balle n'eſt pas une demi-minute ſans toucher terre.

Ils jouent avec tant de véhémence, que ſouvent ils ſe bleſſent les uns les autres au point de ſe fracturer quelques os. Mais ces accidens ſont réputés de malheureux effets du haſard, & il n'en réſulte jamais aucune querelle ou rancune entre les parties.

Il y a auſſi parmi eux un jeu digne de remarque; on le nomme le jeu du *Bowl* ou du plat. Ce jeu ne ſe joue qu'entre deux perſonnes. Chacune a ſix ou huit petits os aſſez

ressemblans à des noyaux de pêche, soit en grandeur, soit en figure, si ce n'est qu'ils sont quadrangulaires, & que deux des faces sont colorées en noir, & les deux autres en blanc. On les jette en l'air, & ils retombent dans un plat mis au dessous, & qu'on fait tourner en rond.

Suivant que ces os présentent le côté noir ou le côté blanc en dessus, on gagne ou l'on perd. Celui dont les osselets présentent le plus grand nombre de côtés marqués de la même couleur, gagne cinq points, & la partie est en quarante.

Celui qui a gagné continue de tenir le jeu, & celui qui a perdu cede la place à un autre choisi par les parieurs; car souvent tout un village est intéressé dans la partie contre un autre village, & même quelquefois deux nations jouent l'une contre l'autre (1).

Pendant ce jeu, les Indiens paroissent vivement agités, & poussent un cri terrible à chaque coup. Ils font mille contorsions, s'adressant aux osselets, & chargeant d'imprécations les méchants esprits qui assis-

(1) *Note du traducteur.* M. de Montmort a parlé de ce jeu Indien, d'après le Baron de la Hontan; mais il le décrit un peu différemment. Suivant le Baron voyageur, ce jeu se joue avec des noyaux, au nombre de huit, noir d'un côté, & blancs de l'autre. On jette ces noyaux en l'air, & alors si les noirs sont impairs, celui qui les a jettés a gagné, à moins qu'ils ne soient tous blancs ou tous noirs (dans lequel cas il gagne double).

tent leurs antagoniſtes. Quelques-uns perdent à ce jeu tout ce qu'ils poſſedent, & juſqu'à leur liberté ; quoiqu'il n'y ait ſur la ſurface de la terre, aucun peuple auſſi jaloux de ce bien que le ſont les Indiens.

CHAPITRE XII.

Des mariages des Indiens, de leurs cérémonies, de leur maniere de faire l'amour, & des noms qu'ils portent.

LES Indiens ont adopté la polygamie, & chacun en uſe à cet égard comme il lui plaît. Les chefs en particulier ont ordinairement un ſerrail conſiſtant en un certain nombre indéterminé de femmes, depuis ſix juſqu'à douze ou quatorze. Ceux d'un rang inférieur peuvent en avoir autant que le leur permettent leurs facultés. Il arrive quelquefois qu'un Indien épouſe les deux ſœurs, & même toutes, s'il y en a plus de deux; &

Autrement, c'eſt-à-dire, ſi les noirs ſont pairs, il a perdu. L'académicien nommé ci-deſſus, calculant ce jeu, a trouvé que la chance de celui qui jette eſt à ſon adverſaire comme 22 à 21. *Eſſai d'Analyſe ſur les jeux de haſard ;* troiſieme partie. Cette inégalité qui ſeroit fort grande pour nous, n'eſt pour les Indiens qu'une bagatelle.

Le jeu décrit par M. Carver eſt plus égal, mais plus ſimple.

malgré cette union, réputée par les nations civilisées, contraire à la nature, elles vivent toutes dans une grande union.

Les femmes les plus jeunes sont soumises aux plus âgées, & celles qui n'ont point d'enfans, rendent à celles qui en ont, des services domestiques, tels que leur état differe de celui de servitude. Cependant elles exécutent avec gaieté & bonne grace tout ce qui leur est prescrit, espérant gagner par-là l'affection de leur mari, & obtenir à leur tour le respect & les égards accordés à l'état de mere.

Il n'est pas rare de voir un Indien, quoiqu'il ait ainsi un grand nombre de femmes, vivre pendant plusieurs années en continence avec plusieurs d'elles. Quelquefois celles qui ne sont pas assez heureuses pour obtenir par leur soumission & leur bonne conduite les bonnes graces de leur mari, & par ce moyen d'avoir part à ses embrassemens, continuent pendant toute leur vie dans l'état de virginité, à moins qu'elles ne soient présentées par leur mari à quelque chef étranger. Dans ce cas, elles se soumettent sans murmure à sa volonté, & se contentent de cette union passagere. Mais s'il est reconnu qu'elles aient pris cette liberté sans son consentement, elles sont punies comme coupables d'adultere.

Cet usage est plus en vigueur parmi les Indiens de l'intérieur des terres, que parmi ceux qui sont voisins des établissemens Européens; car le commerce que ceux-ci ont sans

ceſſe avec les Européens, a rapproché leurs uſages de ceux de ces derniers.

Les nations Indiennes ne different que peu dans les cérémonies de leurs mariages, & moins encore en ce qui concerne les divorces. Celles qui habitent les limites du Canada pratiquent celles qui ſuivent.

Lorſqu'un jeune Indien a conçu de l'inclination pour une fille, il cherche à obtenir ſon conſentement; & s'il y réuſſit, il n'y a pas d'exemple que les parens de cette fille mettent obſtacle à ſon union avec ſon amant. Lors donc que les préliminaires ſont convenus, & que le jour eſt marqué, les parens & les connoiſſances des deux contractans s'aſſemblent dans la maiſon ou la tente du plus vieux parent du futur, où l'on prépare une fète à cette occaſion.

La compagnie qui aſſiſte à cette fète eſt quelquefois très-nombreuſe. On y danſe; on y chante, & l'on y prend les autres amuſemens uſités dans les fètes publiques. Lorſque la fète eſt finie tous les invités ſe retirent, & laiſſent le futur & la future ſeuls avec trois ou quatre de leurs plus proches & plus anciens parens; ceux du futur doivent être des hommes, & ceux de la future, des femmes.

Alors la future accompagnée de ce petit nombre de parens ou amis, s'étant retirée à cet effet, paroît à l'une des portes de la cabane, & eſt conduite au futur qui eſt préparé pour la recevoir. Ils ſe placent enſuite ſur une natte miſe au centre de la cabane, & prennent chacun une des extrêmités d'une

baguette de quatre pieds de long, par laquelle ils ſont ſéparés, pendant que les vieillards prononcent quelques courtes harangues relatives à la ſolemnité.

Le couple marié fait après cela une déclaration publique de ſon inclination mutuelle, danſe & chante, tenant toujours la baguette entre l'un & l'autre; après quoi, ils la briſent en autant de parties qu'il y a de témoins préſens; chacun d'eux en prend une piece, & la conſerve ſoigneuſement.

La mariée eſt alors reconduite hors de la porte par laquelle elle étoit entrée, & ramenée par ſes jeunes compagnes à la maiſon de ſon pere, où ſon mari eſt obligé de l'aller voir, & c'eſt-là que le mariage eſt conſommé. Il arrive ſouvent que la femme reſte dans la maiſon de ſon pere juſqu'à ce qu'elle ait un enfant, & alors elle fait un paquet de ſes hardes en quoi conſiſte toute ſa fortune, & accompagne ſon mari dans ſa demeure.

Lorſque quelque dégoût occaſionne une ſéparation, car il eſt fort rare que ce ſoit l'effet d'une querelle, ils donnent quelques jours auparavant, à leurs amis, connoiſſance de leur deſſein, & quelquefois des raiſons qui peuvent le juſtifier. Les témoins qui ont aſſiſté au mariage, ſe rendent le jour aſſigné à la maiſon du couple qui va ſe ſéparer; & portant avec eux les pieces de la baguette qu'ils ont reçues lors du mariage, ils les jettent au feu en préſence des parties.

C'eſt-là toute la cérémonie de la ſéparation, qui s'opere ſans murmure & ſans reſſentiment,

ſentiment, ſoit entre les ci-devant époux, ſoit entre leurs parens ou amis; & après quelques mois, ils ſont libres l'un & l'autre de ſe remarier à leur gré.

Lorſqu'un mariage eſt diſſous de cette maniere, les enfans qui en ſont provenus ſont partagés également; & comme les enfans ſont eſtimés par les Indiens un grand tréſor, ſi le nombre eſt impair, la femme a droit de prendre la plus forte moitié.

Quoique cet uſage ſemble propre à encourager l'inconſtance, & à multiplier les ſéparations, les exemples en ſont rares; il y a même beaucoup d'Indiens qui n'ont qu'une femme, & qui jouiſſent avec elle d'un bonheur conjugal qui ne le cede point à celui qu'on peut goûter dans les ſociétés les plus policées. Il y a auſſi un grand nombre d'exemples de femmes qui gardent un attachement inviolable pour leur époux, excepté dans les cas dont on a parlé ci-deſſus; ce qui n'eſt point regardé comme une violation de la chaſteté & de la foi conjugale.

Quoique j'aie dit que les nations Indiennes different fort peu les unes des autres en ce qui concerne les cérémonies de leurs mariages, cela n'eſt cependant pas ſans exception. Les *Nadoeſſis* ont, à cet égard, un uſage particulier, & qui ne reſſemble à aucun de ceux des autres nations que j'ai viſitées.

Lorſqu'un jeune homme a jetté les yeux ſur une fille pour l'épouſer, il en fait part à ſes parens, qui, lorſque la recherche leur agrée, l'invitent à venir habiter avec eux.

Il accepte l'invitation ; & par-là il s'engage à résider avec eux pendant un an entier comme domestique. Pendant ce tems, il chasse, & porte à la famille de sa future tout le gibier qu'il tue. Ainsi le pere a l'occasion de voir s'il a la capacité de pourvoir à la subsistance de sa fille & des enfans qui en proviendroient. Mais cela ne se pratique qu'à l'égard des jeunes gens, ou pour un premier mariage; & ne se répete pas, comme il arriva à Jacob à l'égard de Laban.

A l'expiration du terme, si le jeune homme convient, le mariage se célebre de cette maniere. Trois ou quatre des parens mâles du prétendu, & autant de ceux de la prétendue, accompagnent le jeune couple de leurs maisons dans un lieu découvert au centre du camp.

Les chefs & les guerriers s'y trouvent rassemblés pour les recevoir, & les guerriers se divisent en deux bandes, l'une du côté du prétendu, l'autre de celui de la prétendue. Alors le principal chef informe l'assemblée de l'objet qui l'occasionne, & lui dit que les personnes présentes, & qu'il nomme, sont venues pour annoncer publiquement leur intention de vivre ensemble comme mari & femme. Il demande à l'un & à l'autre s'ils desirent contracter cette union; lorsqu'ils ont déclaré à haute & intelligible voix que c'est-là leur résolution, les guerriers mettent leurs fleches sur leurs arcs, & les déchargent pardessus les prétendus; après quoi le grand chef les déclare mari & femme.

Le nouveau marié tourne alors en rond autour de sa femme ; & pliant le corps, il la prend sur son dos & l'emporte ainsi dans sa tente, aux acclamations des spectateurs. La cérémonie se termine par un repas aussi splendide que le comporte l'état des mariés, & à ce repas succedent des chansons & des danses suivant l'usage des Indiens.

Le divorce, quoique permis parmi les *Nadoessis*, a si rarement lieu, que je n'ai point eu occasion d'apprendre avec quelles cérémonies il se fait.

L'adultere est regardé chez eux comme un crime odieux, & puni avec grande sévérité. Dans pareil cas, le mari mord sa femme au nez, & la séparation s'ensuit. J'ai vu pendant mon séjour parmi les *Nadoessis*, un exemple de cette punition. Les enfans, lorsqu'il y en a, sont partagés conformément à l'usage des autres nations, c'est-à-dire, par portions égales.

Parmi les Indiens, comme parmi les Européens, il y a des gens qui s'adonnent aux plaisirs ; & malgré ce qu'on rapporte de la froideur du tempérament Indien, il y en a qui sont de zélés sectateurs de Vénus. Les jeunes guerriers qui ont cette disposition aux plaisirs amoureux, ne manquent pas d'occasions de la satisfaire ; & comme la maniere dont se font leurs entrevues amoureuses est fort singuliere, je vais la décrire (1).

(1) *Note du traducteur.* Le baron de la Hontan nous avoit déjà instruit de cette façon de faire

Lorſqu'un de ces jeunes débauchés imagine, d'après la conduite de celle dont il deſire les faveurs, qu'il n'y trouvera pas une grande difficulté, il s'y prend de la maniere ſuivante.

On a déja obſervé que les Indiens ne reconnoiſſent aucune ſupériorité, & n'ont aucune idée de ſubordination, excepté dans les circonſtances de la guerre ou de la chaſſe; ils vivent conſéquemment preſque dans un état d'égalité parfaite, ſelon les loix de la nature. L'amant ne craint point de rencontrer aucun obſtacle dans l'accompliſſement de ſes vues, s'il trouve le moyen & l'occaſion de les remplir.

D'un autre côté, comme les Indiens ne craignent point les voleurs ou des ennemis ſecrets, ils laiſſent les portes de leurs tentes ou de leurs cabanes ouvertes pendant la nuit comme pendant le jour. Deux ou trois heures après le coucher du ſoleil, les eſclaves ou les vieillards couvrent avec des cendres le feu, qui d'ordinaire brûle au milieu de la cabane, & ſe retirent pour repoſer.

L'obſcurité étant ainſi répandue, & tout étant tranquille, un de ces enfans de plaiſir, enveloppé de ſa couverture pour ne point être connu, entre quelquefois dans la cabane de ſa maîtreſſe. Il allume au feu recouvert un petit brin de bois; ce qui équivaut à une me-

---

l'amour, & la choſe avoit paru ſi ſinguliere, qu'on avoit ſoupçonné ſa véracité. Elle eſt confirmée ici par M. Carver.

che. Il approche du lieu où ſa maîtreſſe repoſe; & écartant la couverture de ſa tête, il la ſecoue doucement juſqu'à ce qu'elle s'éveille. Si elle ſe leve alors, & éteint la lumiere, il n'en faut pas davantage pour annoncer à ſon amant que ſa compagnie ne lui eſt pas déſagréable; mais ſi, après qu'il s'eſt découvert, elle ſe recouvre la tête, & ne fait pas attention à lui, cela ſignifie que l'heure du berger n'eſt pas encore ſonnée, & qu'il n'a d'autre parti à prendre que de ſe retirer.

Pendant ce tems, l'amoureux tient ſa lumiere auſſi cachée qu'il eſt poſſible dans le creux de ſes mains; & comme les tentes ou chambres des Indiens ſont fort vaſtes, il n'eſt point reconnu. On dit que les jeunes femmes qui reçoivent ces viſites amoureuſes ont grand ſoin d'en prévenir les effets par une application immédiate de certaines herbes dont elles connoiſſent l'efficacité; car ſi les conſéquences naturelles de ces entrevues ſe manifeſtent, elles ne ſe marieroient jamais.

Les enfans des Indiens portent toujours le nom de leurs meres; & ſi une femme ayant eu pluſieurs maris, a eu des enfans de chacun, ils ſont tous nommés de même d'après elle. La raiſon qu'ils donnent de cet uſage eſt que les enfans ſont l'ouvrage du pere quant à l'ame, & de la mere quant au corps; à quoi ils ajoutent qu'il eſt plus naturel de les dénommer par le nom de la derniere, parce que leur origine de la mere eſt toujours certaine, tandis qu'il y a quelquefois des doutes ſi le pere putatif l'eſt réellement.

On pratique plusieurs cérémonies chez les Indiens lors de l'imposition du nom, & c'est chez eux un objet de grande importance; mais je n'ai pu être témoin de ces cérémonies, à cause du secret qu'on y observe. Je sais seulement que ce nom est donné après l'âge de l'enfance.

Il n'est rien qui égale la tendresse que les Indiens témoignent à leur progéniture, & l'on ne peut se concilier leur bienveillance d'une maniere plus certaine, qu'en ayant beaucoup d'égards pour leurs plus jeunes enfans. Je dois attribuer à certains égards, la bonne réception que j'ai éprouvée des *Nadoessis*, aux petits présens que je fis aux enfans de leurs principaux chefs.

Il y a quelque difficulté à expliquer la maniere dont les Indiens se distinguent les uns des autres. Indépendamment du nom de l'animal que porte chaque nation ou tribu, il y a d'autres noms qui sont personnels, & que les enfans reçoivent de leur mere.

Les chefs sont aussi distingués par un nom qui a quelque rapport à leur talent particulier ou à l'hiéroglyphe de leur famille, & ils ne reçoivent ces derniers que quand ils ont atteint l'âge viril. Ceux qui se sont signalés, soit dans la guerre, soit dans la chasse, ou qui ont quelque industrie ou qualité éminente, reçoivent un nom qui sert à perpétuer la renommée de leurs actions ou de leur talent.

Ainsi le grand guerrier des *Nadoessis* se nommoit *Ottah - Tongoum - Lishcah*; ce qui signifie *le Grand - Pere des Serpens*: le mot

Ottah ſignifiant pere; *Tongoum*, grand, & *Lishcah*, ſerpent. Un autre chef s'appelloit *Honah-Pajatin*; ce qui ſignifie le *Coureur leſte des montagnes*. Lorſqu'ils me décorerent de la qualité de chef parmi eux, ils me nommerent *Sche-Baygo*; ce qui ſignifie l'Ecrivain ou celui qui eſt curieux de faire des caracteres, attendu qu'ils me voyoient ſouvent écrire.

CHAPITRE XIII.

De la religion des Indiens.

Il eſt fort difficile d'acquérir quelque connoiſſance des principes religieux des Indiens. Comme ils ont vu leurs cérémonies & leur doctrine ridiculiſées par les Européens, ils font tous leurs efforts pour les leur cacher; & ſi après une longue intimité avec eux, vous pouvez en obtenir qu'ils vous dévoilent leur ſyſtème religieux, ils y mêlent, de crainte du ridicule, différens articles de croyance qu'ils ont reçus des miſſionnaires François, enſorte qu'il n'en réſulte qu'un jargon inintelligible & ſur lequel on ne peut faire aucun fonds.

Je vais expoſer ce que j'ai pu découvrir de ces principes religieux parmi les *Nadoeſſis*; car ils ſont auſſi fort réſervés ſur ce point. Comme la religion de cette nation paroît, attendu ſa ſituation dans l'intérieur des ter-

res, entiérement affranchie des superstitions romaines (1), ses usages religieux paroissent propres à donner une idée plus juste de la croyance & des cérémonies des Indiens en général, que ceux d'aucune autre nation plus voisine des établissemens Européens.

Il est certain que les Indiens reconnoissent un Etre suprême, auteur de la vie de tous les êtres, & qui préside sur tout l'univers. Les *Chippeways*, appellent cet Être *Manitou*, l'Esprit, ou *Kitchi Manitou*, le Grand-Esprit. Les *Nadoessis* l'appellent *Ouaicon*, ou *Tongo-Ouaicon*; ce qui signifie la même chose. Ils le regardent comme la source de tout bien, & ils sont persuadés qu'il ne peut être l'auteur d'aucun mal. Ils croyent aussi qu'il y a un méchant esprit, auquel ils attribuent beaucoup de pouvoir, & ils pensent que c'est de lui que provient tout le mal qui infecte le monde. C'est pourquoi ils lui adressent des prieres dans leurs malheurs, soit pour qu'il fasse cesser les maux qu'ils éprouvent, soit pour qu'il les modere au moins, s'ils ne peuvent les éviter entiérement.

Ils ajoutent que le *Grand-Esprit* étant infiniment bon de sa nature, ne peut desirer ni faire aucun mal aux hommes, mais qu'au contraire il verse sur eux tous les biens qu'ils méritent: tandis que le méchant esprit est continuellement occupé des moyens d'affliger le genre humain; ce dont il a non-seu-

(1) On sent aisément ici que c'est M. Carver qui parle.

lement la volonté, mais encore le pouvoir.

C'eſt encore un article de croyance parmi les Indiens, qu'il y a de *bons Eſprits* d'un degré inférieur, & qui ont chacun leur département, dans lequel ils s'occupent continuellement du bien des humains. Ils penſent qu'ils préſident principalement ſur toutes les productions extraordinaires de la nature, comme les grands lacs, les grandes rivieres, les grandes montagnes, & juſques ſur les quadrupedes, les oiſeaux, les poiſſons, & même les végétaux ou minéraux qui ſurpaſſent les autres en grandeur ou en propriétés particulieres. C'eſt pour cette raiſon qu'ils leur rendent un culte qui tient de l'adoration. Ainſi lorſqu'ils arrivent ſur les bords du lac ſupérieur ou du Miſſiſſipi, ou de quelque autre immenſe amas d'eau, ils préſentent à l'eſprit qui y préſide quelques offrandes. J'en ai donné un exemple en parlant de la viſite que je fis au ſaut Saint-Antoine avec le prince des *Ouinebagos*.

Mais en même tems, j'ai lieu de croire que les idées qu'ils attachent au mot *Eſprit* ſont fort différentes des nôtres. Il paroît qu'ils ſe font une repréſentation corporelle de ces eſpeces de Divinités, & qu'ils leur attribuent une forme humaine, quoique d'une nature ſupérieure à l'homme.

Il en eſt de même de leurs idées ſur une exiſtence à venir. Ils ne doutent point qu'après leur mort, ils ne doivent exiſter; & ils imaginent que leurs occupations ſeront alors les mêmes que celles de cette vie, mais qu'ils

feront affranchis des peines & des difficultés qu'ils éprouvent dans cette période de leur exiftence. Ils doivent, felon leurs idées, être tranfportés dans une contrée délicieufe, où ils jouiront toujours d'un ciel ferein & d'un printems non interrompu ; où les forêts abonderont en gibier & les lacs en poiffons, lefquels fe laifferont prendre fans beaucoup de peine ou d'induftrie ; enfin, qu'ils vivront éternellement dans des régions abondantes, où ils jouiront dans un degré fupérieur de tout ce qui fait les douceurs de la vie.

Les plaifirs intellectuels n'entrent pour rien dans ce fyftême de bonheur à venir. Mais les Indiens fe figurent que les plaifirs purement corporels feront proportionnés & diftribués fuivant leur mérite. L'habile chaffeur, l'intrépide guerrier y auront une plus grande part que ceux qui, par indolence ou manque de talent, ne fe font point diftingués par-deffus la multitude.

Les prêtres des Indiens font en même tems leurs médecins & leurs magiciens (1). Ils guériffent à la fois leurs bleffures ; ils interpretent leurs fonges ; ils leur donnent des

(1) *Note du Traducteur.* Ceci paroît venir à l'appui de l'opinion de ceux qui font peupler l'Amérique par le Nord-Eft de l'Afie ; car qui ne fait que tous ces peuples demi-fauvages qui habitent cette partie de l'univers, ont leurs *Schamans* ou Sorciers, qui font à la fois leurs prêtres & leurs médecins, & qu'ils exécutent leurs divinations en faifant un bruit diabolique ?

charmes protecteurs, & enfin ils ſatisfont le deſir puiſſant qu'ils ont de connoître d'avance l'avenir.

J'ai déjà raconté de quelle maniere ils s'y prennent pour remplir ce dernier point de leurs fonctions, lorſque j'ai parlé de la prédiction du grand-prêtre des *Killiſtines* & de ſon iſſue. Ils réuſſiſſent auſſi ſouvent très-bien dans l'application des herbes dont ils ont la connoiſſance; mais je ne ſaurois dire ſi les cérémonies dont ils uſent dans cette application contribuent à ce ſuccès.

Lorſque quelqu'un eſt malade, celui qui eſt revêtu de cette triple qualité de docteur, de prêtre & de magicien, ſe tient près du malade nuit & jour, ſecouant à ſes oreilles une conque remplie de fèves deſſéchées, appellées un *chichicou*, & faiſant un bruit déſagréable qu'on ne peut décrire.

Il eſt naturel de penſer que cette harmonie barbare ſeroit plus propre à nuire au malade qu'à le ſoulager; mais ils ſont dans l'opinion contraire, & ſont perſuadés que ce bruit contribue à ſa guériſon en écartant le mâlin eſprit, & en l'empêchant d'exécuter ſes méchantes intentions; ou tout au moins, qu'en occupant ſon attention, cela l'empêche d'augmenter le mal: car ils ſont aſſez crédules pour imaginer qu'il eſt toujours aux aguêts pour faire du mal, & le porter au plus haut point, ſi l'on ne le charmoit par ce moyen.

Je n'ai pu découvrir qu'ils pratiquent aucune autre cérémonie que celles que je viens

de décrire. A la vérité, lorſque la nouvelle lune commence à ſe montrer, ils chantent & ils danſent; mais il n'eſt pas évident que par-là ils rendent aucun culte à cette planete. Ils ſe réjouiſſent ſeulement, à ce qu'il m'a ſemblé, du retour de cet aſtre, qui leur rend la nuit agréable, & qui leur fournit ſa lumiere lorſqu'ils voyagent, comme ils le font ſouvent dans l'abſence du ſoleil.

Quoique M. Adair ait aſſuré que les nations parmi leſquelles il a réſidé, obſervent, à bien peu de choſe près, tous les rites de la loi Moſaïque, j'avoue que je n'ai pu trouver rien de ſemblable parmi les nations ſituées quelques degrés plus au Nord-Oueſt, à moins qu'on n'admette qu'une coutume particuliere aux femmes (celle de leur eſpece de purification), & leur diviſion en tribus ou caſtes, ſont des preuves ſuffiſantes de cette aſſertion.

Les miſſionnaires François jéſuites ont auſſi prétendu que lorſqu'ils pénétrerent pour la premiere fois en Amérique, les Indiens avoient quelque idée confuſe & obſcure des dogmes du chriſtianiſme; qu'ils furent vivement affectés à la vue d'une croix, & qu'ils donnerent, par les impreſſions qu'ils manifeſterent, des preuves qu'ils n'étoient pas dans une ignorance entiere des myſteres de la religion chrétienne. Cela a bien l'air de fables qui ne doivent leur exiſtence qu'au zele peu éclairé de ces bons peres, qui vouloient à la fois donner au public une opinion avantageuſe de leurs ſuccès, & un appui

fort inutile aux dogmes qu'ils professoient.

Les Indiens n'ont que des principes de religion grossiers en petit nombre, & tels qu'ils paroissent avoir été imprimés d'une maniere quelconque dans l'ame humaine pendant les siecles de la plus grossiere ignorance. On leur doit cependant cette justice de reconnoître qu'ils ne se sont point égarés, comme tant d'autres nations non civilisées, & même comme un trop grand nombre de nations instruites dans l'idolâtrie. Ils ont, à la vérité, de la vénération pour les objets les plus admirables de la création, & ils leur présentent des offrandes, comme je l'ai déjà remarqué. Mais je ne saurois précisément dire s'ils pratiquent ces cérémonies par une suite de l'impression extraordinaire que ces objets font sur eux, ou s'ils les regardent comme la résidence habituelle des esprits invisibles dont ils croyent l'existence.

L'esprit humain, dans son état d'ignorance, est disposé à attribuer tous les phénomenes extraordinaires de la nature; comme les tremblemens de terre, le tonnere & les ouragans, à des esprits invisibles. L'Indien, par la même raison, est porté à imaginer que ce sont les méchants esprits qui sont les auteurs des travaux & des maux qui accompagnent d'ordinaire une vie sauvage, des inquiétudes inséparables d'une subsistance précaire, & enfin de cette multitude d'incommodités que l'homme civilisé a trouvé le moyen de prévenir. Le Sauvage vit, par cette raison, dans l'appréhen-

ſion continuelle de leurs attaques cruelles; & pour les détourner, il a recours aux charmes & aux ridicules cérémonies de ſes prêtres, ou bien à la prétendue influence de ſes *Manitous*. La peur a auſſi plus de part à ces cérémonies que la reconnoiſſance, & il ſonge davantage à conjurer la colere des malins eſprits, qu'à ſolliciter la faveur des bons. Mais les Indiens, en adoptant ces abſurdités, ne ſont rien de plus que toutes les autres nations qui n'ont point été éclairées par cette religion ſeule capable de diſſiper les nuages de la ſuperſtition & de l'ignorance; & ils ſont auſſi affranchis d'erreurs que le peut être un peuple qui n'a pas été favoriſé de la connoiſſance de cette ſainte & lumineuſe doctrine.

CHAPITRE XIV.

Des maladies des Indiens, & de leur médecine & chirurgie.

LES Indiens ſont, en général, doués d'une forte ſanté, & ne ſont ſujets qu'à peu de maladies. La plupart de celles qui affligent les nations policées, & qui ſont des ſuites de la pareſſe, du luxe, ou de la gourmandiſe, ne leur ſont pas même connues. Cependant les fatigues violentes qu'ils eſſuient quelquefois en guerre ou à la chaſſe, l'inclémence des ſaiſons à laquelle ils ſont

continuellement en butte, & par-dessus tout, les extrêmes de la faim qu'ils éprouvent quelquefois, & de la voracité à laquelle ils se livrent ensuite dans leurs longues excursions, ne peuvent manquer de porter une grande atteinte à leur constitution, & de leur donner bien des maladies.

Des douleurs & des foiblesses dans l'estomac & dans la poitrine sont quelquefois le résultat de leurs jeûnes excessifs, & la consomption celui des fatigues extraordinaires & des exercices violens auxquels ils se livrent dès leur enfance, & avant que leur tempérament soit assez formé. La maladie cependant à laquelle ils sont le plus sujets est la pleurésie; & le remede qu'ils y appliquent, comme à presque toutes les autres, consiste à se faire suer.

La maniere dont ils construisent leurs étuves est simple : ils placent en rond six petites perches qu'ils lient par le sommet, de maniere à former une espece de rotonde, & ils les recouvrent de fourrures ou de couvertures de telle maniere qu'il n'y ait aucun accès à l'air extérieur. On ne laisse qu'une petite ouverture à pouvoir se glisser dedans. Au centre de cette construction, l'on place des pierres rougies au feu, sur lesquelles on jette de l'eau; il s'en éleve une vapeur qui produit aussi tôt un très-grand degré de chaleur.

Ils se procurent par-là une transpiration abondante, qu'ils poussent au degré qu'ils veulent. Après avoir resté quelque tems dans ce bain de vapeurs, ils en sortent, & se

rendent en hâte vers la riviere ou le ruiſ-ſeau le plus voiſin; ils s'y plongent, & après s'y être baignés une demi-minute, ils ſe rhabillent, s'aſſeoient & fument avec une grande tranquillité, perſuadés que le remede ne peut manquer de produire ſon effet. Ils font auſſi uſage de ce ſudorifique pour ſe rafraîchir, ou pour préparer leur eſprit à traiter des affaires qui demandent un grand degré d'attention & de ſagacité.

Ils ſont auſſi quelquefois attaqués, quoique rarement, de paralyſies & d'hydropiſies. Les remedes qu'ils y oppoſent, ainſi qu'aux fievres, ſont des lotions & des décoctions compoſées d'herbes, que leurs Médecins connoiſſent fort bien, & ſçavent appliquer. Mais ils ne mettent jamais leur confiance entiere dans les remedes; ils ont toujours recours à quelques cérémonies ſuperſtitieuſes, ſans leſquelles ils ſont perſuadés que les remedes naturels ne ſeroient jamais ſuffiſans.

Ils font également uſage de ſimples pour la guériſon des bleſſures & des fractures, & ils ſont aſſez habiles pour tirer par leur moyen & ſans inciſion, les éclats de bois, le fer & les autres matieres qui ont cauſé la bleſſure. Dans les cures de cette eſpece, ils déploient beaucoup de dextérité, & les terminent en moins de tems qu'on ne l'attendroit.

Avec une de ces peaux que les ſerpens quittent chaque année, ils ôtent des bleſſures les éelats de bois. C'eſt une choſe ſurprenante

nante que l'efficacité ſoudaine de cette application, quoique ces peaux ne paroiſſent conſerver aucune humidité.

C'eſt un ſujet de diſcuſſion, ſi la maladie vénérienne a pris ſon origine dans ce continent. On penſe communément que cette terrible maladie eſt originaire de l'Amérique; mais cette diſcuſſion littéraire n'eſt pas encore abſolument décidée. Je remarquerai ſeulement pour l'éclaircir, que je n'ai pas trouvé la moindre trace de ce fléau chez les *Nadoeſſis* avec leſquels j'ai demeuré longtems, & que j'ai ſçu d'eux qu'on ne le connoiſſoit point chez les nations plus reculées à l'Oueſt, en ſorte que je crois pouvoir aſſurer qu'elle ne doit pas ſa naiſſance au continent de l'Amérique Septentrionale. Les nations du Sud qui communiquent avec les Européens, en ſont, à la vérité, infectées. Mais on y a la connoiſſance de certains remedes ſûrs, & ſi expéditifs, que la communication de ce mal n'eſt ſuivie d'aucune conſéquence fâcheuſe. En voici un exemple.

Auſſi-tôt que je me fus mis en route pour le voyage que j'ai décrit, un des traiteurs que j'accompagnois ſe plaignit d'une forte gonorrhée, accompagnée de ſes plus violens ſymptômes. Ses progrès furent tels, que lorſque nous fûmes arrivés au village des *Ouinebagos*, il lui fut impoſſible d'aller plus avant. Nous en informâmes un chef de la nation, qui lui dit de n'être point inquiet, & qu'il lui donnoit ſa parole que pourvu qu'il voulût ſuivre ſes avis, il pourroit en peu de

jours ſe remettre en route, & que bientôt après, il ſeroit entiérement guéri.

Ce chef n'eut pas plutôt dit cela, qu'il prépara une décoction de l'écorce des racines du frêne épineux; arbre peu connu en Europe, mais qui eſt fort commun en Amérique, L'uſage de cette décoction le rétablit en peu de jours, de telle maniere qu'il fut en état de ſe remettre en route; & ayant reçu de ce chef la maniere de préparer le remede, quinze jours après ſon départ il fut radicalement guéri.

Lorſque par un exercice trop violent ou la trop grande chaleur, ou l'excès du froid, ils reſſentent des douleurs dans les membres ou les jointures, ils les ſcarifient. Les nations qui n'ont point de commerce avec les Européens, le pratiquent avec un caillou aiguiſé; c'eſt une choſe ſurprenante à voir, que la fineſſe de la pointe qu'ils donnent à cet inſtrument; une lancette peut à peine ſurpaſſer en tranchant, les inſtrumens qu'ils font d'une ſubſtance auſſi fragile.

On ne ſauroit leur perſuader qu'une perſonne ſoit malade, quand elle a appétit. Mais quand elle rejette toute eſpece de nourriture, alors ils commencent à s'allarmer & à regarder la maladie comme dangereuſe; d'après ce ſyſtême, le Médecin donne à ſon malade la liberté de manger tout ce qui peut lui faire plaiſir.

Quelquefois un malade s'imagine que ſa maladie provient de quelque ſort; dans ce cas, le Médecin ou Jongleur eſt conſulté;

celui-ci, après les préparations ordinaires, donne ſon opinion ſur l'état du mal, & trouve fréquemment quelque moyen de le guérir. Mais quoique les médecins Indiens joignent toujours leurs pratiques ſuperſtitieuſes à leurs ordonnances, il n'en eſt pas moins certain qu'ils exercent leur art d'après des principes fondés ſur la connoiſſance des plantes & ſur une expérience qu'ils acquierent par une attention très-ſuivie à l'effet de leurs remedes.

L'hiſtoire ſuivante, que je tiens d'un homme digne de toute croyance, prouve même que les médecins Indiens ne raiſonnent pas ſeulement aſſez bien ſur les cauſes & les ſymptômes de la plupart des maladies, mais qu'ils ſçavent quelquefois prendre habilement un parti dans des cas difficiles.

A Penobſcot, établiſſement de la province de Main, au Nord-Eſt de la Nouvelle-Angleterre, la femme d'un Soldat fût priſe du travail d'enfant; & malgré tous les ſecours qu'on lui adminiſtroit, elle ne pouvoit accoucher. Elle reſta dans cette ſituation pendant deux ou trois jours, les perſonnes qui l'environnoient n'attendant que la mort des premieres douleurs qu'elle reſſentiroit.

Une femme Indienne, qui paſſoit par haſard dans le voiſinage, entendit les cris de la malheureuſe malade, & en demanda la cauſe. Ayant été informée des circonſtances & de ſon état déſeſpéré, elle dit que ſi on vouloit lui laiſſer voir la perſonne, elle ne doutoit point que ſa viſite ne lui fût très-utile.

Le chirurgien & la ſage-femme qui avoient perdu toute eſpérance, lui permirent de faire uſage du moyen qu'elle aviſeroit bon. En conſéquence, elle prit un mouchoir, & le lia ſerré ſur la bouche & le nez de la femme en travail. Cela occaſionna une ſuffocation; & les efforts que la patiente fit pour ſe débattre, lui procurerent en peu de ſecondes ſa délivrance. Au moment où elle fut achevée, & pendant qu'il étoit encore tems de prévenir la ſuffocation complete, elle lui rendit la faculté de reſpirer en ôtant le mouchoir. La malade qui avoit ſi longtems ſouffert, étant ainſi délivrée, ſe rétablit très-promptement, à la grande ſurpriſe de ceux qui avoient été témoins de ſon état déſeſpéré & de cette étrange opération.

La raiſon que donna cette Indienne, d'une méthode ſi dangereuſe, fut que des ſituations déſeſpérées exigeoient des remedes extrêmes; qu'elle avoit obſervé que les forces de la nature chez cette femme n'étoient plus coupables de produire ſa délivrance; & que, par cette raiſon, elle avoit jugé néceſſaire de les augmenter: ce qui ne pouvoit être fait que par ce moyen, dont la violence avoit pour objet de réveiller la nature, & de la porter aux plus grands efforts pour ſa conſervation.



CHAPITRE XV.

De la maniere dont les Italiens traitent leurs morts.

Un Indien voit approcher la mort dans ſa cabane avec la même réſolution qu'il l'a enviſagée pluſieurs fois ſur le champ de bataille. Son indifférence ſur un objet qui cauſe tant de terreurs à preſque tous les autres hommes, eſt vraiment admirable. Lorſque ſon ſort eſt prononcé par le médecin, & qu'il n'y a plus d'incertitude, il harangue avec une grande tranquillité ceux qui l'environnent & qui lui appartiennent.

Si c'eſt un chef, & qu'il ait une famille, il fait une eſpece d'oraiſon funebre, qu'il conclut en donnant à ſes enfans & à ſes proches les avis qu'il juge néceſſaires ſur leur conduite. Il prend alors congé de ſes amis, & ordonne les préparatifs du repas qui doit être donné à ceux de ſa tribu qui prononceront ſon éloge.

Lorſqu'il eſt expiré, on arrange ſon corps en le revêtant de ſes habillemens ordinaires. On lui peint la face, & on le place en attitude d'un homme aſſis ſur une natte ou ſur une fourrure au milieu de ſa hute, avec ſes armes à côté de lui. Ses parens s'étant aſſis en rond à l'entour, chacun fait ſa harangue au mort; & s'il a été un grand guerrier, on ne manque pas de rapporter ſes

hauts faits, & de les exalter par une narration qui, dans le langage Indien, eſt extrêmement poétique & agréable.

„ Frere, lui dit-on, vous êtes encore aſ-
„ ſis parmi nous; votre perſonne conſerve
„ ſa même apparence, & continue de nous
„ reſſembler extérieurement, ſi ce n'eſt qu'el-
„ le a perdu la faculté d'agir. Mais où eſt
„ maintenant ce ſouffle, qui, quelques heu-
„ res auparavant, envoyoit ſa fumée au
„ grand-eſprit! Pourquoi ces levres qui pro-
„ féroient, il y a peu, un langage ſi agréa-
„ ble & ſi expreſſif, ſont-elles immobiles!
„ Pourquoi ces pieds qui, peu auparavant,
„ ſurpaſſoient en vîteſſe les cerfs ſur les mon-
„ tagnes, ſont-ils maintenant engourdis!
„ Pourquoi ces bras, qui te ſervoient à mon-
„ ter ſur les plus hauts arbres, ou à ban-
„ der l'arc le plus roide, tombent-ils à tes
„ côtés ſans mouvement? Hélas! toutes
„ les parties de ce corps que nous regardions,
„ il y a peu, avec amour & admiration,
„ ſont maintenant inanimées, comme ſi trois
„ cents hivers s'étoient accumulés ſur lui.
„ Cependant nous ne te regretterons pas,
„ comme ſi tu étois perdu à jamais pour
„ nous, ou que ton non fût enſeveli dans
„ l'oubli. Non: ton ame vit encore dans le
„ pays des eſprits, avec celles de ceux qui
„ ſont venus avant toi; & quoique nous
„ ayions été laiſſés après toi pour perpétuer
„ ta réputation, nous irons un jour te re-
„ joindre. Animés par le reſpect que nous
„ te portions pendant que tu vivois, nous

„ venons te rendre le dernier devoir de ten-
„ dreſſe qui eſt en notre pouvoir. Afin que
„ ton corps ne ſoit pas expoſé dans la plai-
„ ne, & en danger d'être la proie des ani-
„ maux de la terre ou des airs, nous aurons
„ ſoin de le porter au lieu où repoſent ceux
„ de tes ancêtres; nous eſpérons que ton eſprit
„ vivra avec les leurs, & que tu nous re-
„ cevras, lorſque nous arriverons comme
„ toi au grand pays des ames. "

C'eſt par des diſcours à-peu-près ſemblables que chaque chef témoigne ſes regrets, & fait l'éloge de ſon ami décédé. Lorſque cette cérémonie eſt terminée, ſi l'on ſe trouve à une grande diſtance du cimetiere de la tribu du défunt, & qu'il ſoit mort pendant l'hiver, on enveloppe le corps dans des peaux, & on le place ſur une eſpece d'échafaut élevé pour cet effet, ou ſur les branches d'un grand arbre, en attendant le retour du printems. Alors on l'emporte, comme je l'ai dit ailleurs, au dépôt général des morts de la nation, & on l'enterre avec des cérémonies que je n'ai pas pu découvrir.

En effet, lorſque les *Nadoeſſis* avec leſquels j'avois vécu un hiver, porterent leurs morts à la grande caverne, je tentai inutilement d'y jetter un coup-d'œil, pour voir leurs cérémonies funebres. Je m'apperçus qu'ils regardoient ma curioſité comme déplacée, & je me retirai ſans inſiſter.

Après l'enterrement, la tribu à laquelle appartient le mort, a ſoin de placer près de lui des marques hiéroglyphiques, propres

à montrer aux âges à venir ſon mérite & ſes talens. Si quelqu'un meurt pendant l'été, & qu'on juge impoſſible de garder le corps à cauſe de la putréfaction, on brûle les chairs, & on conſerve les os, qu'on enveloppe de même, & qu'on tranſporte au dépôt général avec les autres.

Comme les Indiens ſont perſuadés que les ames des morts ont dans l'autre monde les mêmes occupations que dans celui-ci; qu'elles seront obligées de ſe procurer leur ſubſiſtance par la chaſſe; qu'elles auront même à ſe défendre de leurs ennemis, ils ont ſoin de ne pas les envoyer au pays des eſprits, ſans être pourvues de tout ce qui eſt néceſſaire pour ce double objet; c'eſt pourquoi ils enterrent avec le mort ſon arc, ſes fleches & ſes autres armes, tant de chaſſe que de guerre; & par la même raiſon, ils y ajoutent les autres uſtenſiles dont ils croyent qu'il aura beſoin, ſoit pour ſe parer, ſoit pour les beſoins de la vie, comme ſes uſtenſiles domeſtiques.

Les proches parens du mort déplorent ſa perte avec toutes les apparences d'une grande douleur. Ils pleurent & hurlent, en faiſant de grandes contorſions, aſſis autour de lui dans ſa tente, pendant l'intervalle des harangues des chefs.

J'ai remarqué dans le deuil des *Nadoeſſis* un uſage fort différent de celui de toutes les autres nations que j'ai viſitées. Les hommes, pour montrer la grandeur de leur affliction, ſe percent avec des fleches les par-

ties charnues des bras; j'en ai vu les cicatrices ſur ceux des Indiens de cette nation de tous les rangs. A l'égard des femmes, elles ſe font aux cuiſſes des inciſions avec des pierres tranchantes, juſqu'à ce que le ſang en découle en abondance.

Pendant que j'habitois parmi eux, un mari & une femme, dont la cabane étoit voiſine de la mienne, perdirent un enfant de quatre ans. Ils furent ſi affligés de la mort de cet enfant chéri, & ils pratiquerent avec une telle rigueur tous les uſages de leur deuil, tant en le pleurant qu'en ſe faiſant des bleſſures, que le pere en mourut. Mais ce qui m'étonna beaucoup, c'eſt que la femme qui avoit été juſqu'alors inconſolable n'eut pas plutôt vu expirer ſon mari, qu'elle eſſuya ſes larmes, & parut en quelque ſorte conſolée & réſignée à cette double perte.

Comme je ne ſcavois de quelle maniere expliquer un pareil changement, je ſaiſis une occaſion favorable de lui en demander la raiſon; je lui dis en même tems que j'avois penſé que la perte de ſon mari, loin de modérer ſa douleur, auroit dû l'augmenter.

Elle me répondit que comme l'enfant qu'elle avoit perdu étoit trop jeune pour pouvoir ſe procurer ſa ſubſiſtance dans le pays des eſprits, elle & ſon mari craignoient que ſa ſituation n'y fût fort malheureuſe; mais que ſon pere qui l'aimoit auſſi tendrement qu'elle, & qui étoit un bon chaſſeur, étant parti pour le même pays, elle étoit déſormais tranquille ſur ſon ſort; qu'elle n'avoit par

conſéquent plus aucune raiſon de verſer des larmes, ſon fils devant être heureux ſous la protection d'un pere qui le chériſſoit, & qu'il ne lui reſtoit plus que le deſir de les rejoindre l'un & l'autre.

J'avoue que ces expreſſions d'une tendreſſe auſſi naturelle, & ces ſentimens qui auroient fait honneur à une Mâtrône Romaine, firent ſur mon ame une impreſſion bien favorable à ce peuple, & ne contribuerent pas peu à combattre dans moi les préjugés que j'avois contractés; préjugés d'après leſquels j'étois perſuadé, comme tant d'autres voyageurs, que les Indiens étoient inacceſſibles à toute tendreſſe envers leurs proches.

La conduite ſubſéquente de cette bonne Indienne me confirma dans mon opinion, & me convainquit que, malgré la ſuſpenſion apparente de ſa douleur, elle ne laiſſoit pas d'éprouver les effets de ce regret d'être ſéparé de ſes proches, que la nature ou l'uſage a imprimés dans le cœur humain; car j'obſervai qu'elle alloit preſque tous les ſoirs au pied de l'arbre ſur les branches duquel étoient expoſés les reſtes de ces perſonnes chéries, & qu'après avoir coupé une boucle de ſes cheveux qu'elle jettoit à terre, elle déploroit ſon malheur. Une récapitulation des actions que ſon fils auroit faites, s'il eût vécu, étoit le ſujet le plus fréquent de ſa plainte funebre; & pendant qu'elle prédiſoit, en quelque ſorte, la réputation à laquelle il ſeroit parvenu, à l'exem-

ple de ſon pere, ſa douleur paroiſſoit ſuſpendue.

„ Si tu avois continué de vivre avec nous, „ diſoit-elle, cher enfant, combien un arc „ auroit été bien placé entre tes mains, & „ combien tes fleches auroient été funeſtes „ aux ennemis de notre nation! Tu aurois „ ſouvent bu leur ſang & mangé leur chair, „ & un grand nombre d'eſclaves auroit ré„ compenſé tes travaux. Avec tes bras ner„ veux, tu aurois ſaiſi le buffle bleſſé, ou „ combattu l'ours furieux. Tes pieds légers „ t'auroient fait atteindre l'élan, ou rendu „ l'égal des daims à la courſe ſur le ſom„ met des montagnes. Que de belles actions „ tu aurois exécutées, ſi tu avois reſté avec „ nous, juſqu'à ce que l'âge t'eût donné „ des forces, & que ton pere t'eût inſtruit „ dans tout ce qui rend un *Nadoeſſis* ac„ compli "! C'eſt dans ces termes que cette bonne Indienne ſans éducation déploroit la perte de ſon fils, & ſouvent elle paſſoit une partie de la nuit dans cette triſte occupation.

Les Indiens ſont, en général, très-rigoureux dans l'obſervation des loix de leur deuil. Chez quelques nations, ils ſe coupent les cheveux, ils ſe noirciſſent le viſage, & reſtent debout la tête couverte, ſe privant de tout plaiſir. Ce deuil ſevere ſe prolonge pluſieurs mois, & l'apparence en dure même pendant pluſieurs années, & ſeulement avec quelques adouciſſemens. J'ai oui dire que lorſque les *Nadoeſſis* rappelloient les

événemens de la vie de leurs parens décédés; même dix ans après leur mort, ils pouſſoient des hurlemens à ſe faire entendre aſſez loin. Ils continuent quelquefois pendant des heures entieres cette cérémonie reſpectueuſe envers leurs parens; & s'il arrive qu'elle commence vers le ſoir, ceux de la même tribu qui ſont à portée ſe joignent avec eux, & cette ſcene de douleur ſe prolonge pendant une partie de la nuit.

CHAPITRE XVI.

Portrait abrégé du caractere du naturel Américain.

LE caractere des Indiens, ainſi que celui des autres nations non civiliſées, eſt un mélange de férocité & de douceur. Ils ſont à la fois guidés par des paſſions que rien ne modere, ainſi que leurs appétits naturels, & ils ont des vertus propres à faire honneur à la nature humaine.

Dans l'appréciation ſuivante du caractere des Indiens, je tâcherai de ſecouer d'un côté, les préjugés des Européens, qui ordinairement attachent au mot d'*Indien* les qualifications les plus capables de déshonorer la nature humaine, & qui ne les regardent que comme des ſauvages & des canibales. D'un autre côté, j'éviterai avec un égal ſoin toute partialité envers eux, en me défiant des

ſentimens que doit naturellement m'inſpirer la bonne réception que j'ai éprouvée d'eux dans mon voyage. En même tems, je bornerai mes remarques aux nations occidentales à l'égard de nos établiſſemens, comme les *Nadoeſſis*, les *Ottagamis*, les *Chippeways*, les *Ouinebagos* & les *Sâkis*. Car, comme dans un pays auſſi vaſte, & de température auſſi variée, il y a des peuples de différens caracteres & diſpoſitions d'eſprit, il n'entre pas dans mon plan, & il n'eſt pas poſſible d'en tracer un portrait qui convienne généralement à tous.

On ne peut diſconvenir que l'Américain naturel ne ſoit vindicatif, cruel & inexorable; que cet eſprit de vengeance ne le rende capable des efforts les plus ſoutenus pour la ſatisfaire, comme de paſſer des journées entieres à guetter ſon ennemi; de traverſer des forêts immenſes par des chemins impraticables, en ſouffrant la faim & la ſoif, ou en ne ſe ſoutenant que de ce qu'il trouve dans ſon chemin; qu'il eſt ſans pitié pour les cris du malheureux ennemi qui tombe entre ſes mains, ou plutôt qu'il goûte un plaiſir inexprimable & diabolique à lui faire ſouffrir les tourmens les plus affreux. Mais ſi nous le conſidérons ſous un autre aſpect, nous trouverons qu'il eſt également tempérant dans le manger & dans le boire (je parle, au reſte, des nations qui ont peu de commerce avec les Européens); qu'il ſouffre avec une patience ſans exemple les extrêmités de la faim, & l'inclémence des ſai-

ſons; enfin, que la ſatisfaction de ſes appétits naturels ne tient chez lui qu'un rang très-ſubordonné. Nous le trouverons ſociable & humain, non-ſeulement envers ceux qu'il regarde comme ſes amis, mais même envers ſes ennemis, quand une fois il leur a fait grace, ou qu'il les a adoptés. Nous le verrons alors partager avec eux le dernier morceau de ſubſiſtance qu'il a, & riſquer ſa vie pour leur défenſe.

Je puis même aſſurer tout au contraire de pluſieurs voyageurs guidés par leurs préjugés, que malgré l'indifférence apparente avec laquelle un Indien retrouve ſa femme & ſes enfans après une longue abſence, indifférence qui paroît procéder d'une affectation de force d'ame, il n'eſt rien moins qu'inacceſſible aux ſentimens de tendreſſe, ſoit conjugale, ſoit paternelle ou filiale. La petite hiſtoire que j'ai racontée plus haut, explique cette apparence d'inſenſibilité, & donne à mon aſſertion plus de poids que ne pourroient faire tous les raiſonnemens.

Accoutumés, dès leur plus tendre jeuneſſe, à une foule d'accidens, les Indiens deviennent bientôt ſupérieurs à tout ſentiment de danger ou de crainte de la mort; & leur valeur, qui eſt l'ouvrage de la nature, fortifiée par l'exemple, par les préceptes & par l'occaſion, n'éprouve jamais un inſtant d'obſcurciſſement.

Inſoucians & pareſſeux, tant que leurs proviſions ne ſont pas épuiſées, ou que le danger eſt éloigné, ils ſont infatigables,

quand il le faut, & conſtans dans la pourſuite de leur gibier, ou dans la maniere d'attaquer, de ſurprendre ou de pourſuivre leur ennemi.

Ils poſſedent à la fois les qualités les plus oppoſées; artificieux, & prêts à ſaiſir toute ſorte d'avantages ſur leurs ennemis; froids, & attentifs dans leurs aſſemblées; ſoigneux à voiler leurs ſentimens, & à cacher un ſecret, ils peuvent auſſi ſe vanter de qualités d'une nature plus active, de la ſagacité du chien, de la vue perçante du linx, de la fineſſe du renard, de l'agilité du chien courant, & ſur-tout de la fierté indomptable du tigre.

Si on les conſidere comme faiſant partie d'une ſociété, ils ont pour leur nation un attachement dont aucun autre peuple ne peut fournir d'exemple. On diroit qu'ils ſont animés par la même ame, tant ils mettent d'enſemble dans l'exécution de leurs projets contre leurs ennemis. Dans ces circonſtances, & toutes les fois qu'il s'agit d'un intérêt national, aucune conſidération particuliere n'eſt écoutée, & il n'eſt pas au pouvoir de l'intrigue ou des préſens de diminuer leur dévouement à l'intérêt commun.

L'honneur de leur tribu & la proſpérité de leur nation ſont la premiere & la plus puiſſante de leurs paſſions. Animés par cette paſſion prédominante, ils bravent toute ſorte de danger, ils mépriſent les tourmens les plus cruels, & expirent en triomphant. Le courage qu'ils déployent eſt moins une

qualité perſonnelle qu'un caractere national.

Mais de là naît auſſi cet amour inſatiable de la vengeance, qui donne naiſſance aux atrocités qui terniſſent leur caractere. Leur ame étant ſans culture, & ſans principes propres à les rendre capables d'apprécier la qualité d'une action, ils ne ſavent mettre aucune meſure à leur fureur, & parlà ce courage & cette fermeté d'ame qui leur feroient tant d'honneur dégénerent en une férocité ſauvage.

Mais je me borne à ce court réſumé; les limites de cet ouvrage ne me permettant pas de m'étendre davantage. Les obſervations que j'ai faites, & que j'ai appuyées de traits dont j'ai été témoin, ſont plus propres à donner une idée de ces peuples que tous les raiſonnemens.

CHAPITRE XVII.

Des langues des Indiens, & des ſignes hiéroglyphiques qui leur tiennent lieu d'écriture.

LES principales langues des naturels de l'Amérique Septentrionale peuvent être réduites à quatre claſſes; ſcavoir, celle des *Iroquois* dans la partie de l'Eſt, celle des *Chippeways* ou des *Algonquins* dans le Nord-Oueſt; des *Nadoeſſis* à l'Oueſt, & des *Cherokis*, *Chicaſſas*, &c. au Sud. C'eſt de l'une ou

ou de l'autre de ces langues que font usage tous les Indiens qui habitent cette partie de l'Amérique qui est située entre la terre de Labrador au Nord, la Floride au Sud, l'Océan Atlantique à l'Est, & même, autant que nous pouvons en juger par les découvertes les plus récentes, jusqu'à la mer Pacifique, qui borde l'Amérique à l'Ouest.

Mais de tous ces Idiômes, celui des *Chippeways* paroît être le plus en usage. Il est dans une telle estime, que tous les chefs des diverses nations qui habitent les bords des grands lacs, ou à l'Est de ceux du Mississipi, ceux des nations plus méridionales jusqu'à l'Ohio, & enfin, ceux des plus septentrionales jusqu'à la baye de Hudson, ce qui forme plus de trente grandes nations, ne parlent pas d'autre langue dans leurs assemblées nationales, quoique chacune d'elle ait son langage particulier. Il est même probable que, dans la suite, cet Idiôme deviendra général parmi toutes les nations Indiennes; car il n'est aucun Indien qui ose s'écarter à une distance considérable, ou qui ait assez de considération pour être chargé d'une négociation auprès de quelque nation éloignée, s'il n'a commencé par apprendre la langue des *Chippeways*.

Au moment actuel, indépendamment de ces derniers, dont elle est la langue naturelle, elle est communément usitée par les *Ottaouas*, les *Sâkis*, les *Ottagamis*, les *Nipegons*, les nations des environs du lac la Pluie, & le restant des *Algonquins* ou *Gens*

de terre. Toutes ces nations l'emploient avec légeres variations de dialecte ; mais je n'ai pu découvrir si, à l'exception des premiers, elle leur est naturelle, ou s'ils l'ont apprise des *Chippeways.* Je suis au reste dans la persuasion que le langage barbare & grossier des *Ouinebagos*, des *Menomonies* & de plusieurs autres nations, s'éteindra peu-à-peu, & fera place au premier.

La langue *Chippeway* n'est pas embarrassée d'une multitude de tons ou d'accens superflus ; & elle n'a aucuns mots qui ne soient nécessaires. Elle est facile à prononcer, & beaucoup plus abondante qu'aucune autre langue Indienne.

Les Indiens étant absolument ignorans dans les arts & dans les sciences, & connoissant aussi peu ce que nous appellons cérémonies ou complimens, ils n'ont nul besoin d'une infinité de mots, qui semblent n'avoir pour objet que d'embellir le discours. Simples & grossiers dans leurs usages, ils n'emploient que les termes nécessaires pour dénommer les choses nécessaires à la vie, ou pour exprimer leurs besoins, qui sont très-bornés, vu l'état de pure nature dont ils sont encore si peu écartés.

J'ai joint ici un court Dictionnaire de la langue *Chippeway*, & un autre de celle des *Nadoessis*; mais j'avoue que je ne me suis pas senti la capacité de les réduire en regles grammaticales.

La derniere se parle d'un accent fort doux, & sans aucun son du gosier; en sorte qu'on

peut l'apprendre fort aiſément, & qu'on peut en prononcer les mots, ou les écrire ſans difficulté. Elle eſt preſque auſſi abondante & expreſſive que celle des *Chippeways*. C'eſt le langage qui a le plus de cours à l'Oueſt du Miſſiſipi; & ſuivant le rapport des Indiens, chez les nations qui habitent au Nord du Miſſouri, & à l'Oueſt, juſqu'aux bords de la mer Pacifique.

Comme les Indiens ne connoiſſent point les lettres, il eſt fort difficile de rendre avec préciſion le ſon exact de leurs mots; mais j'ai tâché de les écrire d'une maniere auſſi conforme à celle dont je les entendois prononcer, que le permettoient les petites variations qui ſont en uſage.

Quoique les Indiens ne puiſſent pas communiquer leurs idées par la voie de l'écriture, ils ont cependant un moyen d'y ſuppléer, par certaines peintures hiéroglyphiques, qui ſervent juſqu'à un certain point à tranſmettre la mémoire d'un fait ou d'un événement extraordinaire. Ainſi lorſqu'ils ſont en courſes, s'ils ſont dans le deſſein de former quelque entrepriſe remarquable, ils dépouillent de leur écorce les arbres qui ſe trouvent ſur leurs chemins, & peignent ſur le tronc certains ſignes pour informer leurs partis diſperſés de la route qu'ils doivent prendre pour les rejoindre.

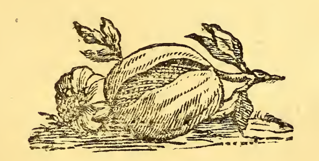
J'ai jugé l'exemple ſuivant fort propre à donner une idée de ces ſignes, & de la méthode que les Indiens emploient en pareille occaſion.

Lorſque je quittai le Miſſiſſipi, & que je remontai la riviere des *Chippeways*, pour me rendre au lac Supérieur; ainſi que je l'ai raconté dans mon Journal, j'avois pour guide un chef de cette nation, dont la demeure étoit ſur le lac *Ottaouas*, près de la ſource de la riviere que je remontois. Cet Indien craignant que quelque parti de *Nadoeſſis* qui ſont toujours en guerre avec les premiers, ne tombât ſur nous, & ne le traitât en ennemi, avant que de ſavoir qu'il étoit en ma compagnie, il eut recours à l'expédient ſuivant.

Il dépouilla de ſon écorce un grand arbre vers l'embouchure de la riviere, & peignit ſur cet arbre une figure groſſiere, mais très-reconnoiſſable de la ville des *Ottagamis*; il ſe ſervit à cet effet de pouſſiere de charbon de bois, mêlée avec de la graiſſe d'ours: ce qui leur tient lieu d'encre. Il peignit enſuite à la gauche un homme habillé de peaux, par lequel il repréſenta un *Nadoeſſis*, avec une ligne tirée de ſa bouche à celle d'un cerf, qui eſt le ſymbole des *Chippeways*. Enfin, il repréſenta, un peu plus loin à gauche, un canot comme remontant la riviere, dans lequel il mit un homme aſſis, ayant un chapeau ſur la tête. Cette figure devoit ſervir à repréſenter un Anglois; c'eſt-à-dire moi: & mon domeſtique François étoit repréſenté avec un mouchoir lié à l'entour de la tête, & conduiſant le canot; à quoi il ajouta d'autres emblêmes, parmi leſquels étoit le calumet de paix peint à la proue du canot.

Ce qu'il avoit deſſein de faire entendre aux *Nadoeſſis*, & ce que je ne doute nullement qu'ils n'aient parfaitement compris, étoit qu'un chef des *Nadoeſſis* avoit prié dans la ville des *Ottagamis*, un chef *Chippeway* de conduire un Anglois qu'ils avoient avec eux au haut de leur riviere; & que, par ces ſignes, ils prioient leurs camarades de ne point maltraiter ce *Chippaway*, quoique leur ennemi, attendu qu'il avoit ſoin d'une perſonne qu'ils regardoient comme un homme de leur nation.

Quelques auteurs ont prétendu que les Indiens avoient des eſpeces d'armoiries, qu'ils blazonnoient avec beaucoup d'exactitude, & qui ſervoient à diſtinguer une nation de l'autre. Mais je n'ai jamais pu découvrir parmi eux d'autres ſignes que les ſymboles que j'ai déja décrits.



PETIT DICTIONNAIRE FRANÇOIS-CHIPPEVAY.

A.

ALLER par eau.	*Pimmifcâ.*
Ami.	*Neconnis.*
Amour.	*Sakie.*
Anglois.	*Saiganofch.*
Appeller.	*Techenekâ.*
Après.	*Mipidach.*
Arriver.	*Taicotchin.*
Affeoir (S')	*Mintepin.*
Affez.	*Mimilic.*
Avoir.	*Tendâlâ.*

B.

Balle.	*Alleouin.*
Barbe.	*Michiton.*
Beau.	*Kainodginnin.*
Beaucoup.	*Nibbila.*
Bien.	*Takindâ.*
Blanc.	*Ouabi.*
Bled d'Inde.	*Millâmin.*
Boire.	*Minickouâ.*
Bois.	*Mittic.*
Bon.	*Calatfch.*

C.

Caftor.	*Aimic.*
Caftor (peau de).	*Apiminique.*

Canot.	*Tcheman.*
Chef.	*Okemâ.*
Chemin.	*Mickon.*
Cheveux.	*Liſſis.*
Chien.	*Alim.*
Ciel, ou pays d'en-haut.	*Speminck-Akouin.*
Cœur.	*Mitcheoua.*
Corps.	*Yoe.*
Couteau.	*Mockoman.*
Couverture.	*Ouabiouou.*
Chaud.	*Akeſchotâ.*
Ceci.	*Manda.*
Cela.	*Maba.*
Comment.	*Tâné.*
Combien.	*Tane-Milick.*
Chaſſer.	*Kiouaſsâ.*

D.

Danſe.	*Nemeh.*
Diable, ou mauvais eſprit.	*Matcho-manitou.*
Dieu, ou le grand-eſprit.	*Kitchi-manitou.*
Déja.	*Minneouatch.*
Demain.	*Ouabunck.*
Demain (après-).	*Oſ-ouabunck.*
Donner.	*Millâ.*
Dormir.	*Neppî.*

E.

Eau.	*Nebbi.*
Enfant.	*Bobeloſchin.*
Epée.	*Simagan.*

Eſprit.	*Manitou.*
Eſclave.	*Ouackan.*
Etoile.	*Alanck.*
Etre.	*Tepaïé.*

F.

Femme.	*Ickoui.*
Fer.	*Piouâbick.*
Feu.	*Scutta.*
Fille (jeune).	*Djecoueſſin.*
François.	*Netchtegouſch.*
Frere, ou ami.	*Neconnis.*
Froid.	*Kekatch.*
Fort.	*Matchkaouâ.*
Fortement.	*Meget.*
Fuſil.	*Paskeſſegan.*

G.

Général, chef.	*Okemâ*, ou *kitchi-okemà.*
Guerre.	*Nentâbâlâ.*
Guerrier.	*Semagnainaſch.*
Grand.	*Kitchi.*
Geler.	*Kiſſin.*
Geler fort.	*Kiſſin meget.*

H.

Habit.	*Kepotouian.*
Hache.	*Agacouet.*
Hiver.	*Pepôn.*
Herbe.	*Mejask.*
Homme.	*Alleſſenaipe.*
Hier.	*Petchelago.*

I.

Jeu.	*Packeigo.*
Indien.	*Iſchenabah.*
Iſle.	*Menis.*
Jamais.	*Caouikkâ.*
Ici.	*Aconda.*

L.

Lac.	*Kitchi-gâming.*
Langue.	*Oton.*
Lievre.	*Ouapous.*
Loup.	*Mahingon.*
Loutre.	*Nickig.*
Lune.	*Debecot.*
Là.	*Ouatſadebi.*
Loin.	*Ouatsâ.*

M.

Maiſon.	*Ouigouam.*
Maîtreſſe.	*Neremoſin.*
Mauvais.	*Matchô.*
Mer, ou très-grand lac.	*Agan-Kitchi-gâming.*
Marchandiſe.	*Alokotchegon.*
Manger.	*Oiſſine.*
Marcher.	*Pinmoſſay.*
Mourir.	*Nip.*
Mort.	*Nipou.*

N.

Nation.	*Ireni.*
Né.	*Iotch.*
Nuit, ou lune.	*Debecot.*

Noir.	*Merkâte.*
Non.	*Kâ.*

O.

Ours.	*Meckouah.*
Ourſin.	*Mekon.*

P.

Pain.	*Peboſchegan.*
Pays.	*Endâlakin.*
Pere.	*Nouſah.*
Pipe.	*Poagan.*
Plat, ou aſſiete.	*Mackoan.*
Pluie.	*Kimmeouan.*
Poiſſon.	*Kickon.*
Poudre.	*Pingo.*
Peu.	*Mendgis.*
Pas.	*Kâ.*
Pas du tout.	*Kâgutſch.*
Pas encore.	*Ka-mitchi.*
Petit.	*Ouabeſchin.*
Parce que.	*Miouintch.*
Prendre.	*Emandâ.*
Porter.	*Petô.*
Préſentement.	*Ouebatch.*

Q.

Qu'eſt cela?	*Ouaouin?*
Qui eſt-là?	*Quagonie-maba?*
Qu'y a-t-il?	*Quagonie?*

R.

Raiſin.	*Schoamin.*
Riviere.	*Sippim.*

Roi, ou chef.	*Okemâ*, ou *Kitchi-Okemâ.*
Rouge.	*Miſcô.*
Rien.	*Kakegô.*
Rire.	*Pâpé.*

S.

Sang.	*Miſcô.*
Soleil.	*Kiſſis.*
Soulier.	*Mâkiſſin.*
Semblable.	*Tâbiſcotch.*
Sur.	*Speminck.*

T.

Tabac.	*Semâ.*
Terre, ou pays.	*Akouin.*
Tête.	*Oſtekouen.*
Tous.	*Kokenum.*
Très.	*Agan.*
Trop.	*Oſſane.*
Trop peu.	*Oſſan mendgis.*
Tomber.	*Ponkeſin.*

V.

Vaiſſeau de mer, ou grand canot.	*Kitchi-Tcheman.*
Vent.	*Lôtin.*
Vie.	*Notchimohin.*
Vraiment.	*Kikit.*
Vieux.	*Kaoueſchin.*
Voir.	*Ouâbemo.*
Venir.	*Moppâ*, ou *pemotchâ.*

Y.

Yeux.	*Ouiskinkie.*

Noms numéraux.

Un.	*Paſchik.*
Deux.	*Nintch.*
Trois.	*Neſſô.*
Quatre.	*Neâ.*
Cinq.	*Nairan.*
Six.	*Ningot-ouaiſſo.*
Sept.	*Nintcho-ouaiſſo.*
Huit.	*Neſſo-ouaiſſo.*
Neuf.	*Schogaiſſo.*
Dix.	*Mittaſſô.*
Onze.	*Mittaſſo-paschik.*
Douze.	*Mittaſſo-nintch.*
&c, &c.	
Vingt.	*Nintchtanâ.*
Trente.	*Neſſo-mittânâ.*
Quarante.	*Neâ-mittânâ.*
Cinquante.	*Neiran-mittânâ.*
Soixante.	*Ningotouaiſſo - mittâ-nâ.*
Soixante & dix.	*Nintchoouaiſſo-mittâ-nâ.*
Quatre-vingt.	*Niſſo-ouaiſſo-mittânâ.*
Quatre-vingt-dix.	*Schongaiſſo-mittânâ.*
Cent.	*Mittaſſo-mittânâ.*
Mille.	*Mittaſſo-mittaſſo-mit-tânâ.*

Ce ſyſtême de numération eſt abſolument le même que le nôtre, & il y a apparence que *mittânâ* ſignifie dixaine, comme *mittaſſo* ſignifie dix.

PETIT DICTIONNAIRE

FRANÇOIS-NADOESSIS.

A.

AMI.	*Kitchiouâ.*
Amour.	*Ehouamé.*
Anneau, ou fer en rond.	*Musan-tchuppa.*
Arbre.	*Otchâ.*
Argent.	*Muzaham.*
Aller (s'en).	*Accouah.*

B.

Bœuf, ou buffle.	*Tatongo.*
Bon.	*Ousehta.*
Beaucoup.	*Otah.*
Broche.	*Muzah-outan.*
Bouche.	*Ih.*

C.

Canot.	*Ouatoh.*
Chien.	*Schungusch.*
Cheval.	*Schuitongo.*
Castor.	*Tchabâ*
Ciel, ou la bonne maison.	*Ouschta Tabi.*

D.

Daim.	*Tohindjoh.*

Dieu, ou le Grand-Esprit.	*Tongo-Ouaikon.*
Donner.	*Accouyeh.*

E.

Eau.	*Meneh.*
Eau ſalée.	*Menes-quth.*
Enfant mâle.	*Ouetchokſeh.*
——— femelle.	*Ouetchikſeh.*
Eſprit.	*Ouaikon.*
Ecouter.	*Noukiſchon.*

F.

Femme.	*Ouennokedjâ.*
Fer.	*Muzah.*
Feu.	*Pâtah.*
François.	*Nitigush.*
Froid.	*Metchuetah.*
Fuſil, ou eſprit de fer.	*Muzah-Ouakon.*

G.

Grand.	*Tongo.*

H.

Hache.	*Eſchpâ.*

I.

Je.	*Meoh.*
Jeûne.	*Hàpânâ.*

L.

Lac, ou la grande eau.	*Tongo meneh.*

Lait.	*Elhsâboh.*
Long.	*Tongoum.*
Lune.	*Oih.*
Là.	*Datché.*

M.

Maiſon.	*Tibi.*
Maiſon (de la), ou domeſtique.	*Schuah.*
Méchant.	*Schedjah.*
Mort.	*Neguſch.*
Mourir (faire).	*Neguſchtâgâ.*
Moi.	*Meoh.*
Mon, ou ma.	*Meoh*, ou *meouah.*
Manger.	*Etchâmenâ.*

N.

Neige.	*Sinni.*
Non.	*Heyah.*

O.

Oh!	*Hopeneyahay.*
Or.	*Muzaham.*
Oreille.	*Noukah.*
Ours, ou méchant eſprit.	*Ouaikon-Schedja.*

P.

Pere.	*Otah.*
Petit.	*Djeſtin.*
Pipe.	*Schenuepâ.*
Pipe de paix, ou la pipe de l'eſprit.	*Schenuepâ-Ouaikon.*

Plus.	*Otenâ.*
Près.	*Djiſtinâ.*
Pluie, ou eau qui tombe.	*Oah-Mené.*

Q.

Quoi, ou qui.	*Tâgo.*
Qui eſt là?	*Tâgo-datché.*

R.

Roi, chef.	*Otah.*
Rond.	*Tchupah.*

S.

Serpent.	*Omliſchcâ.*
Soleil, ou feu.	*Pâtah.*
Sommeil.	*Eſchtimo.*
Spiritueuſes (Liqueurs), ou eau-d'eſprit.	*Meneh-Ouaikon.*

T.

Tabac.	*Shâſeſſâ.*
Tuer.	*Neguſchtâgâ.*

V.

Venez-ici.	*Acconyoyere.*
Voir.	*Eſchtâ.*
Vous.	*Tchi.*
Vous êtes bon.	*Ouſchtâ-Tchi.*
Vous avez de l'eſprit.	*Ouaikon-Tchi.*
Vous êtes mon bon frere, ou mon ami.	*Ouſchtâ Kitchioua-Tchi.*

Y.

Yeux. *Eſchteke.*

A ce court dictionnaire de l'Idiôme des *Nadoeſſis*, je joindrai un petit échantillon de la maniere dont ils lient leurs mots enſemble. J'ai choiſi pour cet objet une courte chanſon qu'ils chantent avec une ſorte de mélodie, quoiqu'il n'y ait aucune apparence de meſure poétique, lorſqu'ils vont ſe mettre en route pour leurs chaſſes ; j'en donne auſſi la traduction auſſi approchante de l'exactitude que le permet la différence des Idiômes.

Meoh accououah eſchtâ patah neguſchtâgâ ſchedjâ menâ. Tongo Ouaikon, meoh ouſchta, patah accououah. Hopeneyahay Ouih, accouyâ meoh, ouſchta patah, otoh tohindjo meoh Tibi.

Cela ſignifie : *Je me verrai avant le ſoleil, & monterai la colline pour voir le ſoleil diſſiper les vapeurs & diſperſer les nuages. Que le grand-eſprit me favoriſe ; & après le coucher du ſoleil, prête-moi, ô lune, une lumiere ſuffiſante, pour que je revienne à ma tente chargé de gibier de daim* (1).

(1) *Note du traducteur.* Cette traduction eſt une longue paraphraſe de la chanſon des Nadoeſſis. En voici une traduction plus préciſe & littérale : *Je vais voir le ſoleil mettre à mort* (diſſiper) *les mauvaiſes eaux. Grand-Eſprit, ſois moi bon. Le ſoleil parti, ô lune, donne-moi bonne lumiere, & beaucoup de gibier de daim à ma maiſon.*

On voit au ſurplus par-là que cette langue en

eſt encore tout à fait dans l'enfance ; qu'elle eſt privée de toutes liaiſons, & inflexions différentes pour modifier le ſens. Le mot *meoh*, par exemple, ſignifie également *je*, *à moi*, & *mon* ou *ma*. On peut en tirer la conſéquence que dans les beaux diſcours rapportés par M. Carver, il faut beaucoup aider à la lettre. La langue Galibi eſt incomparablement plus formée.

Fin de la ſeconde partie.



VOYAGE DE M. CARVER,

DANS L'INTÉRIEUR DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

TROISIEME PARTIE.

Des animaux, arbres & plantes de l'Amérique Septentrionale.

CHAPITRE PREMIER.

Des quadrupedes.

JE commencerai cette division de la troisieme partie de mon ouvrage, en donnant une sorte de catalogue des quadrupedes que j'ai remarqués dans les pays que j'ai parcou-

rus ; après quoi je donnerai une deſcription de ceux d'entr'eux ſeulement que je juge leur être particuliers, ou qui different en quelque choſe de conſéquence de ceux que l'on trouve dans d'autres régions.

Les quadrupedes donc que j'ai vus dans l'Amérique Septentrionale ſont le tigre, l'ours, les loups, les renards, les chiens, le chat de montagne, le chat ſauvage, le bœuf ſauvage, le daim, l'élan, le caribou, le carcajou, l'écureuil puant, le porc-épic, le hériſſon, le racoun ou coati, la martre, le rat muſqué, l'écureuil, le lievre & le lapin ; la taupe, la belette, la ſouris, le loir, le caſtor, la loutre, la chauve ſouris.

Le tigre (1). Le tigre de l'Amérique reſſemble par ſa forme à ceux de l'Afrique & de l'Aſie ; mais ils eſt beaucoup moindre ; & il ne paroît pas non plus avoir la fierté & la rapacité de ces derniers. Sa couleur eſt d'un fauve brun, ſans aucune tache. J'en ai vu dans une des iſles de la riviere des *Chippeways*, que j'ai pu bien obſerver, vu que j'en approchai d'aſſez près. Il ſe tenoit aſſis ſur ſon derriere comme un chien, & il ne me parut avoir ni crainte de mon approche, ni diſpoſition à attaquer. Cet animal, au reſte, eſt très-rare dans cette partie du monde.

L'ours. Il y a dans ce continent un grand

---

(1) *Note du traducteur*. Il eſt bon d'obſerver que cet animal n'eſt point de la nature du vrai tigre. C'eſt probablement le Cougouar de M. de Buffon.

nombre d'ours, ſur-tout dans les parties du Nord, où ils fourniſſent aux habitans leur nourriture & leurs fourrures de lit. Mais les ours de l'Amérique different à pluſieurs égards de ceux du Groenland ou du Nord de la Ruſſie; les premiers ſont non-ſeulement un peu plus petits, mais encore ſont timides, & ne font aucun mal, à moins qu'ils ne ſoient excités par la faim, ou irrités par des bleſſures. La vue d'un homme leur fait peur, & un ſimple chien en met pluſieurs en fuite. Ils aiment extrêmement le raiſin, & vont le chercher juſqu'au ſommet des arbres les plus hauts. Cette nourriture rend leur chair extrêmement graſſe & de bon goût; ce qui la fait préférer à toute autre, ſoit par les Indiens, ſoit par les traiteurs. La graiſſe eſt extrêmement blanche, & indépendamment de ſa douceur & de ſa ſalubrité, elle ne donne jamais aucun dégoût. Les habitans du pays s'en oignent le corps, & doivent à ce liniment une grande partie de leur agilité. La ſaiſon propre à chaſſer l'ours eſt l'hiver; car pendant ce tems, il ſe creuſe ſous les racines de ceux qui ont été traverſés, une tanniere qu'il bouche avec des branches de ſapin qu'il trouve répandues çà & là. On dit qu'il ne ſort point de cette retraite tant que l'hiver dure; & comme l'on ſait qu'il ne fait point de proviſion, on en conclut que la nature lui a donné des reſſources pour ſubſiſter pendant pluſieurs mois ſans nourriture, & pour

continuer pendant ce tems dans ſon même embonpoint (1).

Le Loup. Les loups de l'Amérique Septentrionale ſont beaucoup moindres que ceux des autres parties du monde; mais ils ont, comme les autres eſpeces, un air ſauvage & féroce dans le regard. Ils n'ont cependant pas la rapacité du loup d'Europe, & ils attaquent rarement l'homme, excepté ceux qui, par haſard, ont mangé des cadavres humains. Lorſqu'ils ſont en troupe, comme cela arrive ſouvent en hiver, ils font un bruit terrible & effrayant. Il y en a de deux ſortes, les uns de couleur fauve, les autres d'un brun tirant ſur le noir (2).

Le Renard. Il y a dans le Nord de l'Amérique deux eſpeces de renards qui different ſeulement en couleur; l'un étant d'un brun rougeâtre, & l'autre gris. Ceux de cette derniere eſpece ſe trouvent ſur les bords du Miſſiſſipi; ils ſont de la plus grande beauté, leur poil étant d'un beau gris argenté, & ils fourniſſent une belle fourrure.

Le Chien. Les chiens dont les Indiens ſe ſervent pour la chaſſe, paroiſſent être de la même eſpece que tous les autres. Ils portent

---

(1) *Note du Traducteur*. Il n'eſt rien moins que vrai que l'ours continue dans ſon même embonpoint. Il eſt certain, au contraire, qu'il ſort de ſa retraite fort exténué. Mais ſon épaiſſe fourrure ne permet pas de le voir.

(2) *Note du Traducteur*. Une de ces eſpeces, ſavoir, la premiere, pourroit bien être le Chacal.

toujours leurs oreilles dreſſées, & reſſemblent beaucoup au loup par la tête. Ils ſont extrêmement utiles aux Indiens dans leurs chaſſes; car ils ſont très-hardis, & attaquent la bête fauve la plus forte. Ils ſont remarquables par leur fidélité envers leurs maîtres, mais étant très-mal nourris, ils ſont d'une grande incommodité dans leurs habitations.

Le Chat de Montagne. Cet animal eſt d'une forme reſſemblante au chat; mais il eſt beaucoup plus gros. Son poil reſſemble auſſi à celui de cet animal domeſtique; mais la couleur eſt différente : car celle du premier a un coup-d'œil rougeâtre ou orangé, qui s'éclaircit ſous le ventre. La peau eſt variée par des taches noires de différentes figures, allongées ſur le dos, & rondes ſur les flancs. Il y a des raies noires ſur les oreilles. Cet animal eſt preſque auſſi hardi que le léopard; mais cependant il eſt rare qu'il attaque un homme (1).

Le Buffle (2). Les buffles paiſſent en quantité innombrable dans ces parties de l'Amérique. Cet animal eſt plus grand que le bœuf; il a deux cornes noires & courtes, avec une longue barbe ſous le menton, & la tête ſi

---

(1) *Note du Traducteur.* Cet animal ne feroit-il pas le Jaguar de M. de Buffon.

(2) *Note du Traducteur.* D'après la deſcription de M. Carver, on peut dire avec fondement que l'animal qu'il appelle buffle n'eſt que le bœuf ſauvage & à boſſe, ou l'Aurochs.

couverte de longs poils, qu'ils lui tombent ſur les yeux, & lui donnent un air extrêmement féroce. Son dos eſt couvert d'une boſſe qui lui commence aux hanches, & qui, croiſſant graduellement juſqu'aux épaules, va juſques au cou. Cette excroiſſance, ainſi que tout le corps, eſt garnie de longs poils, ou plutôt d'une eſpece de laine d'une couleur de ſouris brune, qui eſt très-précieuſe, ſurtout celle de la partie antérieure du corps. Sa tête eſt plus large que celle du taureau, & ſon cou très-court. Le poitrail eſt fort large, & le corps va en décroiſſant vers la croupe. Ces animaux, loin d'attaquer l'homme, fuient à ſa vue, & un ſeul chien en met des troupeaux en fuite. La chair de cet animal eſt excellente, ſa peau eſt très-utile, & ſon poil eſt propre à diverſes manufactures.

Le Daim. Il n'y en a qu'une eſpece dans l'Amérique Septentrionale, & elle eſt plus élevée & plus élancée que celle d'Europe. La forme eſt d'ailleurs la même, la couleur eſt d'un fauve brun, & les cornes ſont très-grandes & branchues. C'eſt l'animal le plus vîte à la courſe, qu'il y ait dans les plaines Américaines, & ils ſe raſſemblent en troupes comme dans les autres pays.

L'Elan. L'élan eſt beaucoup plus grand que le daim; car il ne cede pas au cheval pour la taille. Son corps eſt d'ailleurs de la forme de celui du daim, ſi ce n'eſt que ſa queue eſt extrêmement courte, & n'a pas plus de trois pouces de longueur. Son poil reſſemble fort pour la couleur à celui du chameau; mais il

eſt d'un gris plus rougeâtre : il a près de trois pouces de longueur, & il eſt rude comme celui du cheval. Les cornes de cet animal ſont d'une grandeur prodigieuſe, & ſont quelquefois ſi étendues en largeur, que deux ou trois perſonnes peuvent s'aſſeoir à la fois dans leur intervalle. Elles ne ſont pas branchues, comme celles du daim; mais jettent ſeulement leurs dentelures en dehors. Enfin, la forme n'eſt pas la même que dans le daim, celles de l'élan étant applaties & larges de huit à dix pouces; tandis que celles du daim ſont rondes, & beaucoup plus étroites. Les élans perdent leurs cornes chaque année au mois de Février, & au mois d'Août, les nouvelles ſont arrivées à leur grandeur. Cet animal, malgré ſa taille, & les moyens de défenſe que la nature lui a donnés, eſt timide comme le daim. Sa peau eſt très-utile, & ſon élaſticité la rend propre à habiller, auſſibien que celle du chevreuil. Les élans paiſſent en troupes l'herbe en été, & la mouſſe ou les bourgeons tendres d'arbriſſeaux en hiver.

Le Caribou (1). Cet animal n'eſt pas tout-à-fait auſſi grand que le précédent, quoiqu'il ait beaucoup de reſſemblance avec lui. Il a ſeulement l'air un peu moins leſte, & ſe

(1) *Note du Traducteur.* Suivant M. de Buffon, le caribou n'eſt autre choſe que le renne. Mais l'Indien n'a pas eu l'induſtrie du Lapon qui a ſu apprivoiſer cet animal, s'en former des troupeaux, & le faire ſervir à tirer ſes traîneaux.

rapproche de la forme de l'âne. Son bois n'eſt pas applati comme celui de l'élan, mais rond; & il ſe rapproche davantage par ſes extrêmités, & ſaille beaucoup plus en avant de la tète. La vîteſſe de cet animal approche de celle de l'élan, & c'eſt avec peine qu'on l'atteint. Sa chair eſt excellente, & la langue eſt ſur-tout un morceau eſtimé. Sa peau enfin eſt d'une flexibilité qui la rend propre aux mêmes ouvrages que celle du chamois.

Le Carcajou. Les eſpeces précédentes d'animaux ont un cruel ennemi dans le carcajou; car cet animal, qui eſt d'une nature approchante de celle du chat, s'élance ſur eux de quelque retraite ſecrete, ou bien il monte ſur un arbre, & ſe mettant en ſtation ſur quelque branche, il attend qu'un daim, un élan ou un caribou, preſſé par la chaleur ou le froid, vienne y chercher un abri. Il s'élance alors ſur ſon cou; & lui ouvrant une veine avec les dents, il le porte bientôt par terre; ce à quoi il eſt aidé par ſa longue queue dont il l'environne. Le ſeul moyen qu'ait le malheureux animal pour échapper à ſon ennemi, c'eſt de ſe jetter promptement à l'eau, s'il en rencontre à proximité; car le carcajou craignant beaucoup cet élément le quitte auſſi-tôt.

Le Skunk ou *Fouine puante* (1). Cet animal eſt un des plus ſinguliers du continent Américain. Il eſt un peu moindre que le pu-

(1) *Note du Traducteur.* Cet animal eſt celui que M. de Buffon nomme Courparie.

tois, & de la même eſpece. On les prend ſouvent l'un pour l'autre; mais cependant il en differe en pluſieurs points. Le poil de celui dont il eſt ici queſtion eſt long & brillant, marqueté de larges taches blanches & noires, dont les premieres ſont ſur les épaules & le croupion. Sa queue eſt fort touffue, comme celle du renard, en partie blanche & en partie noire; il vit enfin dans les bois & les haies. Mais ce qui le caractériſe principalement eſt une propriété que la nature lui a donnée pour échapper à ceux qui le pourſuivent; car auſſi-tôt qu'il ſe voit en danger, il lance par derriere à une aſſez grande diſtance un jet de liqueur d'une odeur ſi déteſtable, que l'air en eſt empoiſonné d'un demi-mille à la ronde, & que ceux qui le chaſſent, hommes ou animaux, ſont forcés de renoncer à ſa pourſuite. Les François lui donnent par cette raiſon le nom d'*Enfant du Diable* ou de *Bête puante*. Il eſt preſque impoſſible de décrire les effets déſagréables de cette liqueur; ſi une goutte tombe ſur vos habits, il eſt preſque impoſſible de les porter davantage, & s'il en entre un peu dans l'œil, on éprouve une douleur preſque intolérable pendant longtems, quelquefois même on le perd. L'odeur dont il s'agit n'eſt cependant pas de nature cadavéreuſe; mais d'une fétidité de muſc, qui déplaît davantage par ſa qualité pénétrante, que par une vraie puanteur. On la regarde comme propre à dégager la tête, & à relever les forces abbatues. On croit communément que cette liqueur ſinguliere

eſt l'urine de l'animal ; mais je me ſuis aſſuré du contraire : car ayant diſſéqué quelques-uns de ces animaux que j'avois tirés, j'ai trouvé dans leur corps, près des vaiſſeaux ſecrétoires de l'urine une veſſie très-diſtincte de la veſſie urinaire, & dont provient cette horrible odeur. Après avoir ſéparé avec ſoin ce réſervoir d'eau empoiſonnée, j'ai mangé l'animal qui m'a paru très-bon. Mais une ſeule goutte qui s'en échappe, infecte non-ſeulement l'animal, mais toute la maiſon, & juſqu'aux proviſions qui s'y trouvent déjà ; enſorte que c'eſt à juſte titre que les François lui ont donné le nom ci-deſſus.

Le Porc-épic. On connoît cet animal partout. Celui d'Amérique differe néanmoins de ceux déjà connus. On n'en parle ici que pour dire que leurs pointes, qui ſont noires & pointillées de blanc pour peu qu'elles aient piqué, entrent comme d'elles-mêmes de plus en plus dans les chairs, enſorte qu'on ne peut les en extraire ſans inciſion. Les Indiens s'en ſervent à percer leur nez ou leurs oreilles pour y inſérer leurs pendans, & ils les emploient auſſi comme ornemens à leur chevelure, à leurs eſpeces de guêtres ou bottines, &c.

Le Racoun ou *Coati.* Cet animal moindre que le caſtor, lui eſt reſſemblant par les pieds & les jambes ; mais il eſt plus ramaſſé que lui, & ſe rapproche du bléreau, ſur-tout par la forme de ſa tête, à l'exception des oreilles qui ſont nues, plus arrondies & plus courtes. Son poil eſt auſſi reſſemblant à celui de cet

animal, étant épais, long, doux & noir au bout. Sur le devant de la tête, il a une large tache qui le traverſe & renferme ſes yeux; ſon muſeau eſt noir, & arrondi à l'extrêmité comme celui du chien, auquel il reſſemble encore par le nombre & la forme des dents. La queue eſt longue & ronde, avec des bandes annulaires tout-à-l'entour, comme à celle du chat. Ses pieds ſont armés de cinq griffes menues & aigues, au moyen deſquelles il grimpe facilement ſur les arbres comme un ſinge, & court juſqu'aux extrêmités des branches. Il ſe ſert de ſes pattes de devant pour porter à la gueule ſa nourriture. La chair du coati eſt très-bonne en Septembre & Octobre, où il trouve en abondance des fruits, & ſur-tout des noix qu'il aime beaucoup.

La Martre. La martre eſt un peu plus grande que l'écureuil, & à-peu-près de la même forme; mais ſes jambes & griffes ſont beaucoup plus courtes. Ses oreilles ſont applaties, courtes & arrondies, & ſes yeux brillent comme ceux du chat dans l'obſcurité. Tout ſon corps eſt couvert d'un poil fauve-brun; mais dans les climats plus ſeptentrionaux, il y en a de noires, dont les peaux ſont d'un beaucoup plus grand prix. La queue eſt recouverte de beaucoup de poil; ce qui la fait paroître plus groſſe qu'elle n'eſt. Sa chair ſe mange quelquefois; mais on n'en fait pas grand cas.

Le *Rat-muſqué*, eſt ainſi appellé, à cauſe du muſc qu'il fournit. Il ſemble un diminu-

tif du caſtor; car il a tous les talens de cet induſtrieux animal, & il ne lui manque que la taille & la force pour être ſon rival. Mais il n'eſt pas plus gros que le rat de Norwége. A l'exception de la queue, qui eſt la même que celle du rat d'Europe, la ſtructure de ſon corps, & ſur-tout celle de la tête, le feroient prendre pour un très-petit caſtor. A l'exemple de cet animal, le rat-muſqué ſe bâtit une cabane, moins parfaite à la vérité, & y fixe ſon ſéjour pendant la belle ſaiſon, à côté d'une piece d'eau. Au printems, il quitte ſa retraite, & vit en couple, de feuilles & de racines, juſqu'à l'été qu'il ſe nourrit de fraiſes, de framboiſes & d'autres fruits. A l'approche de l'hiver, le couple ſe ſépare, & chacun prend ſon habitation à part dans le creux de quelque arbre, où il paſſe l'hiver ſans proviſion; ce qui donne lieu de croire qu'il vit ſans nourriture juſqu'au retour du printems.

Les Ecureuils. Il y a en Amérique cinq eſpeces d'écureuils; le rouge, le gris, le noir, le bariolé & le volant. Les deux premieres eſpeces ne different pas de celles d'Europe, & la troiſieme ne le fait que par la couleur. La quatrieme eſpece leur reſſemble auſſi beaucoup; mais elle eſt beaucoup plus belle, étant élégamment vergetée de noir & de gris, & quelquefois de noir & de fauve.

Quant à l'écureuil volant, il eſt beaucoup moindre que celui d'Europe, n'ayant que cinq pouces environ de longueur. Sa robe eſt d'un gris cendré ſur le dos, & blanche ſous

le ventre. Il a des yeux noirs & ſaillans, comme ceux de la ſouris, avec une large queue applatie. Une membrane fine, qui s'étend de ſes jambes de derriere à celles de devant, & qui ſe plie & ſe déploye comme une voile, lui donne la facilité de ſauter par une eſpece de vol, d'un arbre à l'autre, quoique aſſez éloigné. Cette membrane eſt couverte d'un duvet très-fin. Il ſe nourrit des mêmes fruits que les autres écureuils, & s'apprivoiſe aiſément (1).

Le Caſtor. Cet animal & ſa ſinguliere induſtrie ont été ſi ſouvent décrits, qu'il ſembleroit inutile d'en parler ici. Néanmoins comme quelques-uns de mes lecteurs peuvent ne pas connoître ſuffiſamment ſa forme & les talens dont la nature l'a doué, j'ai cru devoir en donner une deſcription.

Le caſtor eſt un quadrupede amphibie, qui ne peut pas vivre long-tems dans l'eau ; mais qui, à ce qu'on dit, pourroit vivre toujours hors de l'eau, pourvu qu'il eût au moins la commodité de s'y baigner de tems à autre. Les plus grands animaux de cette eſpece ont près de quatre pieds de longueur, & environ quatorze à quinze pouces de largeur au-deſſus des hanches. Leur poids eſt d'environ ſoixante livres. La tête du caſtor eſt comme

(1) *Note du Traducteur.* Cet animal exiſte dans les parties ſeptentrionales de l'Europe & de l'Aſie, & même en Pologne, où il eſt connu ſous le nom de Polatouche. On en fait des fourrures aſſez jolies.

celle de la loutre, mais plus large. Son museau eſt fort long, ſes yeux petits, ſes oreilles courtes, rondes, couvertes de poils en-dehors, mais nues en-dedans. Ses dents ſont fort longues, les inférieures ſaillent en-dehors de la largeur de trois pouces, & celles de deſſus d'un demi-pouce. Elles ſont toutes larges, crochues, très-aigues & d'une grande force. Indépendamment de ces dents inciſives, il y en a ſeize autres mâchelieres, profondément enfoncées dans la gueule ; ſavoir, quatre à chaque côté de chaque mâchoire. Les premieres lui ſervent à couper de fort gros arbres, & avec les dernieres, il briſe les corps les plus durs.

Ses jambes ſont petites & courtes ; celles de devant ſont armées de griffes : mais celles de derriere ont une membrane entre les doigts, qui ſert à l'animal pour nager avec autant de vîteſſe qu'aucun autre.

Sa queue eſt ſur-tout ſinguliere ; car elle eſt couverte d'une peau garnie d'écailles jointes enſemble par une pellicule. Ces écailles ont l'épaiſſeur d'un parchemin, & ſont d'une forme hexagonale. Sa longueur eſt de onze à douze pouces ; elle va en s'élargiſſant & en s'applatiſſant depuis ſa racine juſqu'au milieu, d'où elle diminue en largeur juſqu'au bout. C'eſt avec cet inſtrument qu'il maçonne en quelque ſorte ſon habitation.

La couleur du caſtor eſt différente, ſuivant les différens climats. Dans les parties les plus ſeptentrionales, il eſt entiérement noir. Dans les parties tempérées, il eſt brun ; &

cette

cette couleur s'éclaircit de plus en plus, à mesure qu'on approche du Sud.

Sa fourrure est formée de deux especes de poils, excepté sur les pieds, où il est fort court. La premiere espece est d'un pouce à un pouce & demi, & même de deux pouces sur le milieu du dos; d'où elle va en diminuant vers la tête & vers la queue. Ce poil qui est de peu d'usage, est rude, grossier & brillant: mais l'autre qui est de trois quarts de pouce, est une sorte de duvet fin, serré & soyeux, qui est propre aux manufactures.

Le castoreum qui est employé en médecine, est produit dans le corps de cet animal; on a cru d'abord que c'étoient ses testicules: mais une expérience mieux suivie a appris que cette substance étoit contenue dans quatre vessies situées dans le bas-ventre. Les deux premieres qu'on appelle supérieures à cause de leur situation, sont remplies d'une matiere douce, semblable à de la résine, flexible sous les doigts, mêlée de petites fibres, grise en dehors, jaune en dedans, inflammable; enfin, d'une odeur forte, désagréable & pénétrante. C'est-là le vrai castoreum, qui devient à l'air, dur, fragile & friable. Les vessies inférieures ne contiennent qu'une liqueur onctueuse comme du miel, d'un jaune pâle, & dont l'odeur est différente de celle de l'autre, étant plus foible, mais plus désagréable. Elle s'épaissit à mesure que l'animal vieillit, & prend enfin la consistance du suif. On l'emploie aussi en médecine, quoiqu'elle ait moins de vertu.

Mais ce qui doit ſur-tout exciter l'admiration, c'eſt l'induſtrie de cet animal à bâtir ſes cabanes, & à ſe pourvoir de nourriture. En effet, lorſqu'ils ſont ſur le point de ſe choiſir une habitation, ils s'aſſemblent trois ou quatre cents; & après une ſorte de délibération apparente, ils fixent la place de leur établiſſement dans un lieu abondant en ſubſiſtances. Leurs maiſons ſont toujours ſituées dans l'eau; & quand ils ne rencontrent pas un lac ou un étang, ils y ſuppléent, en arrêtant le cours d'une petite riviere par une chauſſée. Pour cet effet, ils ſe mettent à couper des arbres, en choiſiſſant de préférence les plus voiſins de leur habitation projettée, & qui peuvent y être amenés par le courant. Ayant choiſi ceux qui y ſont propres, trois ou quatre caſtors ſe mettent à l'entour du pied de chacun; & avec leurs dents, ils l'ont bientôt coupé. Ils ont même l'adreſſe de faire enſorte qu'il tombe du côté de l'eau, pour avoir plus de facilité à l'amener ſur la place. Après l'avoir coupé en troncs de longueur convenable, ils les tirent à l'eau, & les amenent où ils doivent être employés. Sans entrer dans de plus grands détails ſur la maniere dont ils conſtruiſent leurs chauſſées, j'obſerverai ſeulement qu'ils préparent une eſpece de mortier de terre glaiſe en la pétriſſant avec leurs pieds; qu'ils l'apportent ſur le lieu avec leur queue, & qu'ils l'emploient, ainſi que les bois qu'ils ont préparés avec autant de ſolidité & de régularité que le pourroit faire l'ouvrier le plus expéri-

menté. La formation de leurs cabanes n'eſt pas moins étonnante. Elles ſont toujours bâties ſur des pieux, au milieu des petits lacs qu'ils ont formés, ou au bord d'une riviere, ou à l'extrêmité de quelque pointe de terre ſaillante dans l'eau. Leur forme eſt toujours ronde ou ovale, & elles ſont fabriquées avec une induſtrie égale à celle de leurs chauſſées. Les deux tiers de l'édifice ſont hors de l'eau, & cette partie eſt ſuffiſamment vaſte pour contenir huit ou dix habitans. Chaque caſtor a ſa place marquée; le plancher eſt couvert de feuilles ou de petites branches de pins, enſorte qu'il préſente un coucher propre & commode. Toutes les cabanes enfin, qui compoſent cette eſpece de petite ville, ſont contigues les unes aux autres, de maniere à ſe pouvoir communiquer facilement. L'hiver ne ſurprend jamais ces induſtrieux animaux, avant que leur travail ſoit achevé. Il l'eſt toujours vers la fin de Septembre, & leurs proviſions ſont auſſi faites & ſerrées à cette époque. Elles conſiſtent en petites pieces de bois tendre, comme de peuplier, de tremble, de ſaule, &c. qu'ils amoncelent en piles, en les diſpoſant de maniere à les préſerver de l'humidité. Si j'entreprenois l'énumération de tous les exemples de ſagacité de cet animal, j'en remplirois un volume qui ſeroit en même tems amuſant & inſtructif; mais les limites de cet ouvrage ne me le permettent pas.

La Loutre eſt auſſi amphibie; & quoiqu'elle reſſemble beaucoup au caſtor, elle en dif-

fere à plusieurs égards. Son corps a presque la même longueur; mais il est beaucoup plus effilé: le museau, les yeux & la forme de la tête sont presque les mêmes dans l'un & dans l'autre; mais tandis que le castor a plusieurs fortes dents incisives, la loutre a les siennes entiérement ressemblantes à celles du chien ou du loup. Le poil du premier n'est pas de la moitié aussi long que celui du second, & la couleur est aussi un peu différente. Celle de la loutre, sous le cou, le ventre & la poitrine, est d'un ton plus gris, & elle differe à plusieurs autres égards. Cet animal, qui se trouve dans la plupart des pays de la terre, mais qui est sur-tout fort multiplié dans le Nord de l'Amérique est fort méchant; & quand il est pressé, il attaque non-seulement les chiens, mais même les hommes. Il se nourrit principalement de poisson, sur-tout en été; mais en hiver, il se contente d'écorce d'arbres, ou de ce qu'il trouve dans les champs. Sa chair a le goût & l'odeur du poisson, & n'est pas réputée une nourriture saine; on n'en mange que par nécessité.

Le Mink, ou Loutre noire. Tel est le nom que les Anglo-Américains donnent à un animal fort approchant de la loutre, & qui vit de la même maniere. Il ressemble par la forme & la grandeur au blaireau, étant de même allongé & effilé. Sa peau est plus noire que celle d'aucun autre animal, en sorte qu'on dit en Amérique: *Noir comme le mink*. Elle n'est pas non plus du même prix, quoique cela dépende de la saison. Sa queue est

ronde comme celle d'un ſerpent, & s'applatit vers l'extrémité; elle eſt entiérement dépourvue de poils. Son corps enfin exhale une agréable odeur muſquée. Cet animal ſe trouve vers les ſources des rivieres, & vit ordinairement ſur leurs bords.

CHAPITRE II.

Des Oiſeaux.

L'AMÉRIQUE Septentrionale nourrit une foule d'oiſeaux, qu'il ſeroit long de nommer. Pluſieurs lui ſont communs avec les parties ſeptentrionales de l'Europe; d'autres m'ont paru lui être particuliers: ce ſera ſeulement de ceux-ci que je parlerai.

Le Faucon de nuit. Cet oiſeau eſt de l'eſpece des faucons, ſon bec étant crochu, ſes aîles diſpoſées pour un vol rapide, & ſa forme enfin à bien peu près celle du faucon ordinaire; mais il eſt beaucoup moindre, & beaucoup plus brun en couleur. On ne le voit guere que le ſoir, où, à l'approche du crépuſcule, il vole de côté & d'autre, & ſe jette en jouant dans l'air, à la tête du voyageur qui ſe trouve tard en route. Avant un orage, on voit ces oiſeaux raſſemblés à une hauteur prodigieuſe, comme les Hirondelles en pareille occaſion.

Le Ouiprouil. (1), ou, comme les Indiens

(1) *Note du Traducteur.* N'ayant pas à ma

le nomment, le *Muckaouiss*. Cet oiseau singulier a de la ressemblance avec le précédent en forme & en couleur; il a seulement de plus quelques raies blanches à travers les aîles, & on le voit aussi rarement jusqu'après le coucher du soleil. On ne le rencontre non plus jamais avant le printems & les mois d'été. Aussi-tôt que son chant avertit les Indiens de son retour, ils en concluent que le froid est entiérement fini; en quoi cependant ils sont souvent trompés: & sur cette assurance, ils commencent à semer leur bled. Il a reçu son nom du bruit qu'il fait, & dans lequel les habitans des colonies croyent reconnoître le son *Ouiprouil*. Mais une oreille Indienne y entend *Muckaouiss*. Ces mots, à la vérité, ne sont pas les mêmes; mais le chant de l'oiseau affecte de ces différentes manieres les oreilles Angloises & Sauvages: ce qui prouve que tant que des sons ne sont pas fixés par les loix de l'orthographe & de l'écriture, il y reste une indétermination qui donne lieu à cette variété; & il y en a nombre d'autres exemples.

Quoi qu'il en soit, cet oiseau singulier, aussi-tôt que la nuit arrive, se répand dans les haies, sur les vieux troncs d'arbres, ou les pierres voisines des maisons, & répete son

---

portée des Ornithologistes pour découvrir ce que c'est que cet oiseau, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de lui donner le nom que lui donne M. Carver. Je l'ai en vain recherché dans l'Histoire-Naturelle de M. de Buffon.

mélancolique chant jusqu'à minuit. Les Indiens, & même les habitans de nos établissemens les plus reculés, sont dans l'idée que lorsque cet oiseau se perche sur leurs maisons, c'est signe d'un malheur qui menace quelqu'un de ceux qui l'habitent.

Le Faucon pêcheur. Il ressemble beaucoup au précédent, & il prend son nom de sa nourriture habituelle. Il rase dans son vol la surface des lacs & des rivieres, & quelquefois il semble se reposer sur l'eau, tant il en approche en planant sur elle. Il passe pour être doué de je ne sçais quoi qui attire les poissons, qu'il darde quand il est à leur portée. On croit que ce pouvoir attractif réside dans une huile que contient un petit sac qu'il a dans le corps, & dont la nature l'a pourvu pour cet objet; quoi qu'il en soit, il est certain que toute amorce touchée par une goutte de l'huile recueillie de cet oiseau, est un leurre comme irrésistible pour les poissons, & assure au pêcheur le plus grand succès.

Le Chat-huant. On ne trouve sur les bords du Missisipi qu'une seule espece de chathuant, qui a un plumage extrêmement beau; car il est d'une belle couleur jaune foncée ou dorée agréablement nuancée & tachetée.

La Grue. Il y a sur les bords du Missisipi, une espece de grue, à laquelle le P. Hennepin donne le nom de Pélican. Elle est de la grandeur & de la forme de la grue d'Europe, d'une couleur grisâtre, & montée sur de longues jambes. Mais cette espece differe de toutes les autres par le bec, qui a douze

pouces de longueur, ſur une largeur uniforme d'un pouce & demi. Il eſt coupé droit à ſon extrémité, qui eſt un peu arrondie, comme le bout d'une pagaye. Sa langue eſt de la même longueur. (1).

Les Canards. Parmi une quantité conſidérable de canards, au nombre de plus de vingt, qui peuplent les eaux de l'Amérique Septentrionale, je me bornerai à parler d'une ſeule eſpece. C'eſt le canard de bois, auquel les François ont donné le nom de Canard branchu. Il fréquente en effet les forêts ; & ce qui n'a lieu dans aucune autre eſpece d'oiſeau aquatique, il perche ſur les arbres. Sa groſſeur eſt à-peu-près celle des autres canards, & ſon plumage eſt d'une grande beauté. Comme il mange peu de poiſſon, ſa chair a un goût ſupérieur à celui de tous les autres renards.

La Sarcelle. J'ai déjà remarqué que les ſarcelles que l'on trouve ſur les bords de la riviere du Renard, & ſur les rivieres qui forment le Miſſiſſipi, n'ont peut-être aucune autre part leurs égales pour la graiſſe & le bon goût ; ce qui eſt dû au riz ſauvage dont elles ſe nourriſſent ; d'ailleurs, elles ne different en rien de celles qu'on trouve dans tout autre pays.

Le Plongeon eſt un oiſeau aquatique, quelque peu moindre que la ſarcelle, & c'eſt une

---

(1) *Note du Traducteur.* D'après ce caractere, l'oiſeau nommé Grue par M. Carver eſt plutôt la Spatule.

eſpece de foulque. Ses aîles ſont courtes; mais ſes jambes & pieds ſont longs à proportion du corps. Sa couleur eſt d'un brun obſcur fort approchant du noir, & comme il vit uniquement de poiſſon, ſa chair eſt d'un fort mauvais gout. Ces oiſeaux ſont ſinguliérement agiles & prompts à plonger, en ſorte qu'il eſt preſque impoſſible à une perſonne ſeule de les tirer; car en voyant le feu, ils évitent le coup en plongeant avant d'en être atteints. Il faut être trois pour en tuer un; ce qui peut ſeulement réuſſir, lorſqu'après avoir évité le premier coup, il revient ſur la ſurface de l'eau. Cette chaſſe, quoiqu'inutile, eſt divertiſſante, & compenſe par-là la peine qu'elle donne.

La Perdrix. Il y a, dans cette partie de l'Amérique, trois eſpeces de perdrix, la brune, la rouge & la blanche; la premiere eſt la plus eſtimée. Elles ſont toutes beaucoup plus groſſes que les perdrix d'Europe, & ont preſque la taille du faiſan femelle, auquel elles reſſemblent auſſi par la tête & les yeux, ainſi que par leur longue queue, qu'elles déployent en éventail, mais non pas dreſſé, comme celui des coqs d'Inde, quand ils font la roue. Elles perchent enfin, ce que ne font point les perdrix des autres pays, ſur les branches de peuplier ou de bouleau noir, dont les boutons leur ſervent de nourriture, de grand matin, & le ſoir pendant le crépuſcule des mois d'hiver. On les tire alors facilement (1).

(1) *Note du Traducteur.* D'après cette deſcrip-

Le Pigeon ramier. C'eſt le même oiſeau que celui dEurope; mais ſur les bords du haut Miſſiſſipi, il eſt en ſi prodigieuſe quantité, que leurs troupes forment quelquefois des nuages qui cachent le ſoleil pendant pluſieurs minutes.

Le Pivert, ou *Pic de bois*, C'eſt un très-bel oiſeau. Il y en a une eſpece, dont le plumage eſt mêlangé de diverſes couleurs, & une autre qui l'a noir par tout le corps, excepté la tête & le cou qui ſont d'un beau rouge (1). Comme cet oiſeau fait quelquefois un plus grand bruit que dans un autre tems, on conjecture que ſes cris dénotent la pluie.

Le Geai bleu (2) eſt à-peu-près de la même forme que celui d'Europe; il a ſeulement une plus longue queue. Le ſommet de ſa tête eſt décoré d'une crête de plumes bleues qu'il dreſſe ou abaiſſe à volonté. La partie inférieure & poſtérieure du cou, ainſi que le dos, ſont d'une couleur pourpre, & le deſſus des aîles, ainſi que de la queue, &

---

tion, il paroît que cet oiſeau n'eſt qu'improprement appellé Perdrix. Mais elle eſt trop incomplete, pour pouvoir dire dans quelle claſſe on doit le ranger, ou des Faiſans, ou des Tetras, ou des Gelinotes, &c.

(1) *Note du Traducteur.* C'eſt le Pic à domino-rouge décrit par Edwards.

(2) *Note du Traducteur.* Ce Geai bleu eſt ſans doute celui que M. de Buffon décrit dans le cinquieme volume de ſon hiſtoire des oiſeaux. Mais il y a cependant quelques différences, ſi la deſcription de M. Carver eſt exacte.

la partie inférieure du dos, avec le croupion, ſont d'un beau bleu. Les extrêmités des aîles ſont noirâtres, & colorées foiblement au bord d'un bleu foncé, pendant que les autres parties de l'aîle ſont barrées de lignes noires d'une maniere très-élégante. En ſomme, cet oiſeau ne peut que difficilement être ſurpaſſé en beauté par aucun autre habitant ailé de ces climats ou des autres. Il a la même allure qu'ont les geais en général ; mais ſon cri eſt beaucoup moins déſagréable.

L'oiſeau de l'Eſprit (*Ouaikon Bird*). Cet oiſeau, qui eſt une eſpece d'oiſeau de Paradis ou de *Manucodiata*, eſt ainſi appellé par les Indiens, à cauſe de la grande eſtime & de la grande vénération qu'ils ont pour lui. Il eſt à-peu-près de la grandeur d'une hirondelle, & d'une couleur brune, orné autour du col d'un verd éclatant. Ses aîles ſont d'un brun plus foncé que le corps. Mais ce qui le rend remarquable, c'eſt que ſa queue eſt compoſée de quatre ou de cinq longues plumes, trois fois auſſi longues que ſon corps, & joliment ornées de verd & de pourpre. Il porte ces belles & longues plumes de la même maniere que le paon ; mais l'on ne ſçait pas ſi, comme ce dernier, il les dreſſe & les étale. Je n'ai jamais vu cet oiſeau dans nos Colonies ; mais les *Nadoeſſis* en prirent pluſieurs pendant que j'étois dans leur pays, & ils me parurent les traiter comme s'ils étoient d'un rang ſupérieur à tout le reſte de la race emplumée.

Le Merle. Il y a dans le nord de l'Amérique trois ſortes d'oiſeaux qui portent ce nom. La premiere eſt la commune, ou, comme on l'appelle, le Merle noir, qui eſt entiérement noir, & reſſemble parfaitement aux merles d'Europe; mais il n'a pas la même mélodie dans ſon chant. Cet oiſeau vole en nombreuſes troupes au mois de Septembre, & fait grand mal au blé des Indiens, qui eſt préciſément mûr alors.

La ſeconde eſpece eſt celle qui eſt appellée *Aîle-rouge*; elle eſt un peu plus petite que la premiere, & elle eſt, comme elle, noire par tout le corps, à l'exception des aîles, dont l'extrémité inférieure eſt colorée d'un beau pourpre éclatant. Elle conſtruit ſes nids, & vit principalement dans les petits bouquets de bois qu'on trouve dans les près & les endroits bas & marécageux. Elle gazouille quelques ſons; mais ſon chant n'égale pas celui du merle d'Europe.

La troiſieme eſpece eſt de la même taille que la ſeconde, & ſon noir ſemblable. Mais toute la partie ſupérieure de ſes aîles, au-deſſous du dos, eſt d'un beau blanc éclatant; comme ſi la nature avoit voulu diverſifier les eſpeces de ſes oiſeaux, & compenſer chez eux par un beau plumage le défaut d'un organe muſical: car celle-ci eſt auſſi mal traitée de la nature à cet égard. Le bec de ces trois ſortes d'oiſeaux eſt jaune, & les femelles ſont, ſans exception, d'un noir ſale, comme en Europe.

L'oiſeau rouge eſt de la taille d'un moineau,

mais avec une longue queue, & il eſt partout d'une belle couleur de vermillon. J'en ai vu beaucoup près des lacs des Ottaouas; mais je n'ai pu ſavoir s'ils chantoient. J'ai auſſi vu quelque autre part un oiſeau de la même forme, qui étoit entiérement d'un beau jaune.

Le Ouetsah, qu'on nomme ainſi à cauſe de ſon cri qui reſſemble au bruit d'une ſcie qu'on aiguiſe, eſt de la groſſeur d'un coucou, &, comme lui, un oiſeau ſolitaire, & qu'on voit rarement. Dans les mois d'été, on l'entend quelquefois dans les boccages pouſſer ſon cri mélancolique & déſagréable.

L'oiſeau Royal (1) eſt ſemblable à une hirondelle, & paroît être de la même eſpece que le Martinet. On l'appelle l'oiſeau Royal, parcequ'il eſt capable de mettre en fuite preſque tout autre oiſeau. Je l'ai vu pluſieurs fois forcer à terre même un épervier.

Le Bourdon (2). Ce joli oiſeau, qui eſt le

---

(1) *Note du Traducteur.* C'eſt sûrement le Titiri ou Tyran de la Louiſiane ou de la Caroline, décrit par Cateſby, & M. de Buffon.

(2) *Note du Traducteur.* Je traduis ainſi le mot *Humming-Bird*, pour le rendre d'une maniere à-peu-près littérale. Il eſt, au ſurplus, aiſé de voir que c'eſt un oiſeau mouche, ou un Colibri; (car M. de Buffon les diſtingue par quelques caractères.) Il ſemble, par la deſcription qu'en fait M. Carver, qu'il eſt entiérement différent de

plus petit des habitans de l'air, eſt environ le tiers du roitelet, & tout-à-fait de la même forme. Ses jambes, qui n'ont qu'un pouce de longeur, reſſemblent à deux petites aiguilles, & ſon corps eſt en proportion. Mais cette petiteſſe n'eſt point ce qu'il a de plus remarquable. Son plumage eſt d'une beauté qu'on ne peut décrire. Il porte ſur la tête une petite touffe, qui eſt d'un noir brillant de jayet. Sa poitrine eſt rouge; ſon dos, ſes aîles, ſa queue ſont du plus beau verd pâle, & tout ſon corps eſt couvert de petites taches dorées qui font un effet admirable; enfin, un petit duvet imperceptible adoucit toutes ces couleurs, & produit les plus agréables reflets. Son bec, qui eſt proportionné à ſa taille, lui ſert à extraire des fleurs une liqueur qui ſert à ſa nourriture; c'eſt tout ce qu'il en prend : pour cet effet, il vole au-deſſus comme l'abeille, ſans jamais s'y repoſer, & ſes aîles ſont dans un mouvement ſi rapide qu'on ne peut l'appercevoir; ce qui produit le bourdonnement dont il a reçu ſon nom.

---

celui qu'Edwards décrit comme particulier à cette partie de l'Amérique, & que M. de Buffon croit être la ſeule eſpece qu'on y trouve.



CHAPITRE III.

Des Poiſſons.

IL y a, comme on l'a déjà vu, un grand nombre de poiſſons dans les eaux des fleuves & des lacs de l'Amérique; j'en ai déjà décrit ſuccintement quelques-uns, je me bornerai ici aux deux ſuivans.

L'Eſturgeon eſt le premier. Celui d'eau douce ne reſſemble à celui de mer que par la forme de la tête & celle de ſa queue. Mais le corps n'eſt pas auſſi anguleux, & il n'y a pas ſur le premier une auſſi grande quantité d'écailles que ſur le dernier. Sa longueur eſt en général de deux pieds à deux pieds & demi ou trois pieds. Mais ſon contour n'eſt pas proportionné à cette longueur; ce poiſſon étant d'une taille effilée. Sa chair eſt d'un goût extrêmement délicat, & j'en ai pris dans la riviere Sainte-Croix qui étoient beaucoup meilleurs que la truite. La maniere de les prendre eſt de les guetter pendant qu'ils ſont ſur les bords d'un ruiſſeau tranſparent, & de les darder avec un trident; car ils ne mordent jamais à l'hameçon.

Il y a auſſi dans le Miſſiſſipi, & dans ce fleuve ſeul, une autre eſpece d'eſturgeon que celle que je viens de décrire, & qui en differe ſeulement par la mâchoire ſupérieure qui s'étend quatorze ou quinze pouces au-delà de l'inférieure. Cette mâchoire avan-

cée, qui eſt d'une ſubſtance cartilagineuſe, a une largeur de trois pouces & demi, qui continue uniformément juſqu'au bout où il eſt applati. Mais la chair de ce poiſſon ne peut point être comparée à celle du premier, & les Indiens même n'en font pas le même cas.

Le Poiſſon Chat. Ce poiſſon a environ dix-huit pouces de longueur. Il eſt de couleur brune, & dépourvu d'écailles. Il prend ſon nom de la forme de ſa tête, qui eſt groſſe & ronde, & ſur différentes parties de laquelle s'élevent trois ou quatre cornes longues, fermes & pointues de deux pouces de longueur. Ses nageoires ſont oſſeuſes, & garnies de pointes dures & aigües; en ſorte que ſi l'on n'y faiſoit attention, on ſe perceroit la main en tentant de le prendre. Il peſe communément cinq ou ſix livres; ſa chair, qui eſt extrêmement graſſe & fâde, reſſemble beaucoup à celle de l'anguille.

Je ne parlerai pas du brochet, de la carpe, du chabot & de divers autres, parce que je n'y ai pas remarqué de différence d'avec les mêmes poiſſons qu'on trouve en Angleterre.



CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Des Serpens, & autres Reptiles.

DANS un pays peu habité comme les immenſes forêts de l'Amérique, où la nature, preſque jamais gênée par l'homme, travaille à ſon aiſe, les animaux nuiſibles ou inutiles ſe multiplient à l'égal des animaux utiles & innocens; car ces qualités ne ſont que relatives à l'homme, à qui ſes facultés intellectuelles ont aſſuré un empire dont il abuſe ſi ſouvent. Quoi qu'il en ſoit, le nombre des reptiles dangereux ou inutiles, & principalement des ſerpens, eſt fort multiplié dans ces parties intérieures de l'Amérique. Mais nous nous bornerons à quelques eſpeces, dont la principale eſt celle du *Serpent ſonnete.*

Il paroît qu'il y a deux eſpeces de ce reptile, dont l'une eſt noire & l'autre jaune; la derniere eſt réputée la plus grande. Ce ſerpent, parvenu à ſa grandeur, a un peu plus de cinq pieds de long, & environ neuf pouces de tour dans l'endroit le plus gros, d'où il va en décroiſſant vers les deux extrêmités. Le cou eſt fort étranglé, & la tête large & applatie; ce qui caractériſe en général les ſerpens du genre des viperes & venimeux. La couleur de la tête & du cou eſt d'un brun pâle, & la couleur de l'iris eſt rouge. Le deſſus du corps eſt en général de couleur brune, mais mêlée d'un jaune rougâtre, régulierement bigarré de li-

gnes d'un noir foncé, & qui se fondent graduellement en une couleur d'or. Enfin ce dangereux reptile est de la plus grande beauté; & si on ne pouvoit le voir sans crainte, l'arrangement varié de ses couleurs seroit fort agréable à considerer. Mais on ne les voit dans leur perfection que lorsque l'animal est irrité; car alors toutes ses nuances sortent pour ainsi dire de dessous sa peau, & lui donnent une couleur plus foncée. Le ventre est d'un bleu pâle, qui devient plus décidé à mesure qu'il approche des flancs, & à la fin se fond avec les couleurs du dos. Sa queue est formée d'une substance seche, dure ou calleuse, & semblable à de la corne d'un brun léger, qui est partagée en plusieurs cellules articulées lâchement les unes avec les autres; chaque année il s'en forme une nouvelle : ce qui permet de juger de l'âge de l'animal. Ces articulations étant fort lâches, les parties convexes peuvent frapper les parties concaves dans lesquelles elles sont renfermées; & c'est ainsi que s'exécute le bruit que fait le serpent en frappant de sa queue contre terre : ce qui lui a donné son nom. Il donne toujours cette alarme, lorsqu'il se croit en danger; & aussi-tôt il se forme en une spirale, au centre de laquelle on voit sa tête élevée, & respirant, pour ainsi dire, la vengeance contre l'homme ou l'animal quelconque qui en approchera. Il l'attend fermement dans cette attitude, secouant sa queue à mesure qu'il l'entend ou le voit s'approcher. Ce bruit, par lequel il semble que le Ciel a voulu prévenir le mal que feroit ce ve-

nimeux reptile, avertit à tems le voyageur inattentif, & lui fournit le moyen d'échapper au danger. Cet animal, au reſte, n'agit point offenſivement, & ne pourſuit ni ne fuit jamais; mais il attend dans la ſituation qu'on vient de dire, frappant de ſa queue comme pour indiquer que ce n'eſt qu'avec répugnance qu'il fait du mal.

Les dents avec leſquelles cet animal produit ſes terribles effets, ne ſont pas celles dont il ſe ſert ordinairement. Elles ne ſont qu'au nombre de deux très-petites & très-aigües, qui ſont placées au-devant du bout antérieur de la mâchoire ſupérieure, comme les crochets du chat. A la racine de chacune de ces dents, qui peuvent être cachées, contractées ou portées en avant, ſuivant le beſoin, ſont deux petites veſſies, conſtruites de telle maniere qu'au moment où l'inciſion eſt faite par la dent, une goutte d'une liqueur verdâtre eſt inſinuée dans la bleſſure, & infecte ſur-le-champ toute la maſſe du ſang; car dans l'inſtant, la victime-malheureuſe de cette morſure éprouve dans toute ſa machine un tremblement accompagné de friſſon. L'enflure ſurvient auſſi-tôt dans les environs de la bleſſure, & s'étend par degrés par tout le corps, où elle produit ſur la peau des taches variées des mêmes couleurs que le ſerpent lui-même.

La morſure eſt plus ou moins venimeuſe, ſuivant la ſaiſon. Pendant les grandes chaleurs, elle produit ſouvent la mort preſque ſur-le-champ, ſur-tout ſi l'on eſt mordu parmi les tendons ſitués dans la partie poſtérieu-

re & inférieure du pied au-dessus du talon. Mais dans le printems, l'automne & l'hiver, & même dans les jours froids d'été, ses mauvais effets peuvent être parvenus par l'application immédiate des remedes convenables. La Providence y a pourvu avec bonté, en faisant naître avec abondance dans les lieux qu'habite ce serpent, une espece de plantain, qu'on a éprouvé être un antidote certain contre sa morsure. On le nomme, par cette raison, *Plantain de Serpent sonnete* (1). Il y a encore quelques autres remedes pour la morsure de ce serpent. Telle est une décoction des boutons ou de l'écorce du frêne blanc. On a aussi découvert depuis peu, que le sel étoit un antidote de ce poison, & qu'on étoit assuré de guérir, en lavant promptement la partie blessée avec de la saumure. On a enfin observé que la graisse de ce reptile réussissoit fort bien, en en frottant la plaie.

Une chose digne de remarque, c'est que quoiqu'on ait été bien guéri de la morsure de ce serpent, on éprouve toutes les années, où l'on a été mordu, un ressentiment des symptômes terribles qui l'accompagnent.

Il est encore remarquable que malgré l'activité de ce venin sur tous les animaux, le cochon en est excepté, & que cet animal tue & dévore le serpent sonnete, sans rien éprouver

(1) *Note du Traducteur.* Ce nom est impropre. C'est très-probablement le *Senega*, qui est un *Poligala*, bien connu des naturalistes par sa propriété pour ce genre de morsure.

de ſon poiſon; cette nourriture l'engraiſſe même beaucoup.

On a ſouvent obſervé, & je puis le confirmer par mon obſervation propre, que le ſerpent ſonnete ſe plaît aux ſons harmonieux, ſoit de la muſique vocale, ſoit de la muſique inſtrumentale. J'en ai vu pluſieurs fois qui paroiſſoient en fureur, ſe mettre dans une poſture d'écouter, & reſter immobiles avec l'apparence de plaiſir, pendant tout le tems que duroit la muſique.

J'aurois dû ramarquer que quand le ſerpent ſonnete mord, il abaiſſe ſa mâchoire inférieure; & tenant ſa mâchoire ſupérieure élevée; il s'élance en ligne courbe, & avec la vîteſſe de l'éclair, ſur l'objet de ſa colere. Un moment après, il revient à ſa premiere poſture défenſive, après avoir dégagé ſes dents de la bleſſure, par la maniere dont ſa tête étoit placée lorſqu'il a mordu. Il ne s'étend jamais à une diſtance qui excede la moitié de la longueur de ſon corps; & quoique quelquefois il répete deux ou trois fois ſa morſure, il reprend après chacune ſa premiere ſituation.

Le ſerpent ſonnete noir ne differe du jaune qu'en ce qu'il eſt un peu plus petit, & que la variété de ſes couleurs eſt préciſément l'inverſe de celle du premier; car où celui-ci eſt noir, l'autre eſt jaune, & au contraire. Ils ſont, du reſte, également venimeux.

On ne connoît point comment ils ſe propagent. J'ai ſouvent trouvé les œufs de certaines autres eſpeces de ſerpent; mais quoique perſonne n'ait jamais pris autant de peine que

moi pour parvenir à la connoiſſance de tout ce qui regarde cet animal, je n'ai jamais pu découvrir comment ſa femelle met au jour ſes petits.

Le fiel de ce ſerpent, mêlé avec de la chaux, ſert à faire de petites balles, qu'on exporte par-tout dans l'Amérique pour des uſages médicinaux. Elles ſont de la même nature que la poudre de *Gaſcoigne*, & c'eſt un excellent remede pour les maladies accidentelles des enfans. La chair du même ſerpent étant deſſéchée, ſert à faire des bouillons encore plus nourriſſans que ceux de vipere, & plus efficaces contre la conſomption.

Le long Serpent noir. Il y en a auſſi de deux ſortes très-reſſemblantes, en forme & en grandeur; mais dans l'une le ventre eſt d'un rouge foible, & dans l'autre d'un bleu clair. Le deſſus du corps eſt noir & couvert d'écailles. Leur longueur eſt généralement de ſix à huit pieds, & lorſqu'ils rampent, ils portent leur tête droite & élevée de deſſus terre d'environ un pied & demi. Ce ſerpent monte facilement ſur les arbres pour y pourſuivre les oiſeaux & les écureuils dont il ſe nourrit, & que, ſuivant l'opinion vulgaire, il charme par ſes regards, enſorte qu'ils ne peuvent s'échapper. Leur vue inſpire la terreur à ceux qui ne ſavent pas qu'ils ne peuvent faire aucun mal, étant abſolument dépourvus de venin.

Le Serpent d'eau. Nous en avons déjà parlé dans la relation de notre voyage. Il eſt multiplié dans le lac Erié, au point que lorſque le ſoleil luit, les feuilles de nymphéa, dont ſa

ſurface eſt couverte, en ſont tapiſſées. Il reſſemble beaucoup au ſerpent ſonnete ; mais il n'eſt point venimeux.

Le Serpent ſiffleur. Celui-ci eſt extrêmement dangereux, comme on l'a dit dans la même relation.

Le Serpent verd a un pied & demi environ de longueur ; & ſa couleur approche tellement de celle de l'herbe des prairies, qu'on ne peut l'appercevoir à terre. Heureuſement il n'eſt point venimeux, ſans quoi il feroit un mal infini à ceux qui voyagent à-travers des prairies remplies d'herbes, où, ne pouvant l'appercevoir, ils ne pourroient l'éviter.

Le Serpent à queue épineuſe. Ce reptile ſe trouve en différentes parties de l'Amérique ; mais il y eſt très-rare. Il eſt d'une grandeur moyenne, & a reçu ſon nom d'une pointe en forme d'épine dont ſa queue eſt armée, & avec laquelle il fait, dit-on, une bleſſure mortelle.

Le Serpent tacheté. C'eſt un ſerpent d'eau de deux pieds & demi de longueur environ. Il eſt ſans venin. Sa peau eſt également tachetée de jaune ſur un fond brun & blanc, & ſert aux Américains à recouvrir le manche de leurs fouets ; ce qui les rend fort jolis.

Le Serpent à collier n'a que la longueur d'environ un pied. Tout ſon corps eſt noir, à l'exception d'un anneau de couleur jaune à l'entour du cou, qui reſſemble à un colier de ruban noué à l'entour. Ce ſerpent ſingulier ſe trouve fréquemment dans l'écorce des arbres, & parmi de vieux troncs.

Le Serpent à deux têtes. Ce ſerpent n'eſt pas

l'Amphysbene, qu'on dit avoir une tête à chaque extrémité du corps ; il a deux têtes unies au même cou. Le ſeul ſerpent ſemblable qui ait été vu dans l'Amérique, avoit été trouvé vers 1762, près du lac Champlain, par M. Parck, de la Nouvelle-Angleterre, & donné en préſent au Lord Amherſt. Il avoit environ un pied de longueur ; & reſſembloit à un ſerpent ordinaire, excepté qu'il avoit deux têtes portées par le même cou. Etoit-ce une eſpece particuliere de ſerpent, capable de perpétuer cette forme, ou un monſtre ? c'eſt ce que je ne ſais pas. (Le dernier eſt ſans doute le plus probable.)

La Tortue. La forme de cet animal eſt connue de tout le monde : il y en a ſept ou huit eſpeces en Amérique ; & quelques-unes ſont tachetées d'une maniere ſi élégante, qu'il n'eſt pas poſſible de l'exprimer. La coquille de la plupart a des taches de rouge, de verd & de jaune, qui, répandues ſur l'échiquier quarré & régulier de leur dos, forment un très-joli effet. Les plus beaux de ces reptiles ſont les plus petits, & on dit leur morſure venimeuſe.

Le Lézard. Il y a grand nombre de lézards dans cette partie de l'Amérique ; mais je n'en décrirai que deux, qui ſont appellés le Lézard prompt & le Lézard pareſſeux.

Le premier a environ ſix pouces de longueur, & n'a que quatre pieds. Son corps, qui eſt bleu, eſt joliment tacheté de lignes noires bordées de jaune ; mais l'extrémité de ſa queue eſt bleue. Il eſt d'une agilité ſi remarquable, qu'il eſt dans un inſtant hors de

la vue, & la prestesse de son mouvement est telle, que l'œil le plus prompt peut à peine l'appercevoir, en sorte qu'il semble plutôt disparoître que s'échapper. On dit que ce lézard est venimeux, mais il n'est pas dangereux; car il n'attaque jamais, & l'agilité dont il est doué, lui fait prendre le parti de se retirer.

Le Lézard paresseux est de la même forme; mais il est tout brun. C'est l'opposé du premier; car il est aussi lent dans ses mouvemens, que l'autre est agile. Il est à remarquer que ces lézards sont singuliérement fragiles, & que leur queue se brise avec la plus grande facilité, & presque au seul contact. Il en est à peu-près de même des lézards d'Europe.

Parmi les reptiles de l'Amérique, il y a une espece de crapaud, qu'on appelle le Crapaud d'arbre; cet animal est de la même forme que le crapaud commun; mais plus petit, & avec les mâchoires plus alongées. On le trouve ordinairement sur les arbres appliqué à l'écorce, ou tapi dans ses crevasses; mais à peine peut-on l'appercevoir, tant sa couleur ressemble à celle de l'écorce. On n'entend ces animaux que durant le crépuscule, soit du matin, soit du soir, ou bien avant & après un orage, pendant lequel tems ils font un bruit quelque peu plus aigu que celui de la grenouille, & que l'on entend à une grande distance. Les bois en sont remplis de telle sorte, que l'air en résonne de toute part. Cet animal ne se montre qu'en été, & l'on n'en voit pas un pendant l'hiver.

CHAPITRE V.

Des Insectes propres à l'Amérique Septentrionale.

LEs parties intérieures de l'Amérique Septentrionale ſont peuplées à-peu-près des mêmes inſectes que les pays ſitués ſous la même latitude; & leur nombre eſt tel, qu'il faudroit un volume pour en faire l'énumération & une deſcription ſuccinte. Ainſi je ne parlerai que de quelques-uns qui m'ont paru particuliers à ce pays, tels que le ver-à-ſoie, la chenille du tabac, l'abeille, le ſcarabée luiſant, le ſcarabée d'eau, & le ſcarabée cornu.

Le Ver-à-ſoie eſt, à peu de choſe près, le même que celui de France & d'Italie; mais il ne produit pas la même quantité de ſoie (1).

La Chenille du tabac eſt fort reſſemblante au Ver-à-ſoie. Elle eſt d'un beau verd de mer, & a ſur la queue une pointe ou corne d'un quart de pouce de longueur.

Les Abeilles de l'Amérique ſont principale-

(1) *Note du Traducteur.* Cette notice du Ver-à-ſoie d'Amérique eſt bien peu inſtructive. On lit quelque part dans les Tranſactions Philoſophiques, qu'il y a dans la Virginie ou la Penſylvanie un Ver-à-ſoie ſauvage qui fait des cocons de la groſſeur d'un œuf de poule. Il doit être dans les parties de l'Amérique parcourues par M. Carver.

ment leur miel dans la terre, pour le préserver des ours qui en sont fort friands (1).

Le Scarabée luisant, ou *la Mouche de feu*, est à-peu-près de la taille de l'Abeille; mais cet insecte est de l'espece des Scarabées (2), ayant, comme eux, deux paires d'aîles, dont les premieres sont d'une texture solide, pour le mettre à couvert. Lorsque ce Scarabée vole, & que ses aîles sont déployées, on voit au-dessous une sorte de cuirasse qui est lumineuse; de maniere qu'il fait briller toutes les parties de son corps, comme un charbon allumé. Lorsqu'on en place un sur la main, les parties inférieures brillent seules, & jettent leur lumiere en bas; mais aussi-tôt qu'il déploie ses aîles supérieures, on voit briller toute la partie inférieure de son corps. La lumiere que donne cet insecte n'est pas constamment d'égale force, même lorsqu'il vole; mais elle semble dépendre de la contraction ou de l'expansion de cette couverture lumineuse dont j'ai parlé : elle est, au surplus, très-différente de celle que jettent dans l'obscurité de la nuit certains corps, comme du bois pourri, ou quelques poissons : elle a beau-

---

(1) *Note du traducteur.* Les Abeilles d'Europe en feroient autant, si elles n'étoient pas, pour ainsi dire, apprivoisées par l'art. On voit même quelquefois en Europe des Abeilles sauvages.

(2) *Note du Traducteur.* Les naturalistes resserrent davantage le genre des Scarabées, en ne donnant ce nom qu'aux Coléopteres, qui ont les antennes feuilletées.

coup plus de reſſemblance avec le feu. Ces inſectes ſemblent connoître la faculté dont ils ſont doués, & le tems le plus favorable pour en faire uſage; car dans une nuit épaiſſe, ils ſont beaucoup plus nombreux qu'en tout autre tems. On ne les voit que pendant les mois chauds, comme Juin, Juillet & Août, & alors jamais en d'autre tems que la nuit. Je ne ſaurois dire ſi c'eſt à cauſe de leur couleur d'un brun foncé qu'on ne peut les diſtinguer pendant le jour, ou ſi pendant ce tems, ils ſe retirent dans des trous ou des fentes; mais on ne ſauroit jamais en trouver avant la nuit. On les voit principalement dans les terreins bas & humides, où ils forment en volant des ſillons innombrables de lumiere. Dans les nuits où il éclaire beaucoup ſans pleuvoir, on diroit que ces inſectes veulent imiter ou aider les éclairs; car dans leurs intervalles, ils ſont dans un mouvement extraordinaire, & ſemblent vouloir jetter toute la lumiere dont ils ſont ſuſceptibles. Malgré cette apparence lumineuſe, ils ſont parfaitement innocens; on peut en laiſſer courir cinq à ſix ſur ſa main: & lorſque tous à la fois, & librement, ils jettent leur lumiere, on pourroit lire avec leur ſecours l'impreſſion la plus menue.

Le Scarabée aquatique eſt d'une couleur brune, de la grandeur d'un pois, & d'une forme approchante de l'ovale. Il a un grand nombre de pieds, au moyen deſquels il marche ſur l'eau avec une viteſſe incroyable, & paroît plutôt gliſſer ou s'élancer que marcher.

Je ne dois pas omettre ici que la Sauterelle est un insecte qui ne se montre que tous les sept ans, à quelques bandes près, qui semblent être les traîneurs. Elles font alors beaucoup de mal dans ces parties de l'Amérique, & dans les colonies avancées vers l'intérieur. On appelle, par cette raison, cette septieme année, l'année des Sauterelles.

CHAPITRE VI.

Des arbres forestiers & fruitiers.

IL seroit trop long de faire ici l'énumération de tous ces arbres, infiniment variés dans le continent immense de l'Amérique. Je me bornerai, par cette raison, à parler de quelques-uns des principaux, ou de ceux qui m'ont paru présenter quelques singularités, ou enfin de ceux qui, selon mes connoissances, n'ont point été décrits.

Le Chêne. Il y a différentes especes de chênes en Amérique, comme le noir, le blanc, le rouge, le jaune, le gris, le chêne de marais & le chêne châtaignier. Les cinq premieres especes different peu à l'extérieur, la forme des feuilles & la couleur de l'écorce étant si semblables dans ces différentes especes, qu'on peut à peine les distinguer; mais lorsqu'on les scie, on apperçoit alors leur différence par celle de la couleur du bois, qui est

au reſte dans toutes les eſpeces fort dur, & propre à la conſtruction.

Le Chêne de marais differe eſſentiellement des autres, ſoit par la forme des feuilles qui ſont plus petites, ſoit par l'écorce qui eſt plus douce, & ſur-tout par le ſol où il croît, qui doit être un ſol graveleux & humide. On le regarde comme le plus flexible de tous les bois, & on en fait ſouvent uſage au lieu de baguettes de baleine, qu'il remplace parfaitement.

Le Chêne chataignier eſt très-différent des autres, ſpécialement en ce qui concerne la feuille, qui reſſemble beaucoup à celle du châtaignier; ce qui lui a fait donner ce nom. Il n'eſt pas auſſi ferme & fort que le premier, ni auſſi flexible que le ſecond; mais étant coupé en pieux pour des paliſſades, il dure en cet état très-long-tems (1).

Le Pin. Parmi un grand nombre de pins que produit l'Amérique, on doit diſtinguer le Pin blanc, qu'il eſt inutile de décrire, parceque ſon bois eſt aſſez connu. Il croît en grande abondance; & en même tems qu'il monte à une hauteur prodigieuſe, comme de cent pieds, il prend une groſſeur conſidérable: il donne auſſi une excellente thérébentine, quoique en moindre quantité que les Pins du Nord de l'Europe.

Ce Pin (2) eſt celui qu'on connoît aujour-

---

(1) *Note du traducteur.* M. Millet décrit quatre de ces différentes eſpeces, & en particulier la derniere; ce qui nous aſſure que c'eſt un Chêne: mais il ne parle point de la ſixieme, ou du Chêne de marais.

(2) Addition du Traducteur.

d'hui en Europe ſous le nom de Pin du Lord Weymouth, parce qu'apparemment c'eſt ce Lord qui, le premier, l'a cultivé en Angleterre; il eſt aujourd'hui aſſez multiplié dans cette partie de l'Europe, & commence à ſe multiplier en France. Sa groſſeur & ſa hauteur le rendent très-propre à la Marine.

L'Erable à sucre. Cet arbre préſente deux eſpeces, la dure & la tendre; mais chacune fournit une liqueur gluante, qui, rapprochée par l'ébullition, fournit aux Indiens un très-bon ſucre. La ſeve du premier eſt beaucoup plus douce, & en donne avec plus d'abondance. Mais le ſecond donne une plus grande quantité de liqueur. Le bois de l'érable dur eſt élégamment veiné, & les divers meubles qu'on en fait ſont fort eſtimés. Celui de l'eſpece tendre eſt différent dans ſa texture, & n'a point le grain varié de la premiere. L'arbre croît plus droit; il eſt moins garni de branches, & s'éclate plus facilement. On le diſtingue auſſi de l'autre eſpece, en ce que celle-ci croît dans les pleines & les lieux bas, au lieu que celle-là aime les collines & les hauteurs. Les feuilles enfin ont la même forme; mais celles du tendre ſont beaucoup plus grandes & d'une couleur plus foncée.

Le Frêne. Il y a auſſi pluſieurs eſpeces de Frênes dans les parties ſeptentrionales de l'Amérique; mais celui auquel je bornerai ma deſcription eſt le Frêne jaune, qui ne ſe trouve que ſur les bords du Miſſiſſipi. Cet arbre s'éleve à une hauteur prodigieuſe; & il eſt d'ordinaire ſi ſolide & ſi ſain, que les Trai-

teurs François, qui remontent ce fleuve pour traiter des fourrures, en font leurs pirogues, en les creusant par le moyen du feu ; & quand ils les ont achevées, ils les chargent, & les amenent à la Nouvelle-Orléans, où ils trouvent à se défaire avantageusement & de leurs bateaux & de leur charge.

Le bois de cet arbre ressemble beaucoup à celui du frêne commun ; mais il en differe, ainsi que de tout autre arbre, par son écorce extérieure, qui a près de huit pouces d'épaisseur, avec des sillons de six de profondeur. Le liber ou la seconde écorce est de la même épaisseur que dans les autres arbres ; mais sa couleur est d'un jaune éclatant ; & laisse aux doigts de celui qui la touche, même légerement, une tache de la même couleur, qui ne s'efface pas facilement. Si, dans le printems, on écorce un de ces arbres, & qu'on en touche la seve, elle teint les doigts en jaune, de maniere que trois ou quatre jours suffisent à peine pour s'en débarrasser. Je ne doute point qu'on ne découvre dans la suite plusieurs propriétés utiles de cet arbre, indépendamment de l'usage dont il peut être pour la teinture.

Le Hemlock. Cet arbre qui est une espece de sapin, croît plus ou moins abondamment dans l'Amérique Septentrionale. C'est un *Semper-virens* très-gros ; & dont la feuille a quelque ressemblance avec celle de l'If ; mais il est absolument inutile, & seulement un embarras dans le terrein : car son bois est d'une qualité grossiere & plein d'éclats.

Le

Le *Bois blanc* eſt un arbre de médiocre groſſeur, & c'eſt peut-être le plus blanc & le plus doux qu'il y ait. Lorſqu'il eſt entiérement ſec, il ſurnage à l'eau comme du liége. Dans nos Colonies, il ſert à faire des coupes, des plats & des aſſietes qui ſont fort propres & qui durent long-tems; mais à tout autre uſage, il n'eſt rien moins que de durée.

Le Whickopick ou *Suckwick* (1). Cet arbre a beaucoup de reſſemblance à celui du bois blanc dont nous venons de parler; mais il en eſt diſtingué par une propriété, ſavoir, celle de ſon écorce, qui, étant pilée & humectée d'un peu d'eau, devient auſſi-tôt une ſubſtance ayant la conſiſtance & la nature du bray. C'eſt avec cela que les Indiens enduiſent leurs canots, & la poix lui eſt fort inférieure, ainſi que toutes les autres matieres employées pour cet objet; car indépendamment de la force avec laquelle cette ſubſtance s'attache, elle eſt d'une qualité ſi huileuſe, qu'elle repouſſe l'eau, & cette qualité dure pendant un tems conſidérable (2).

Le Bois à Boutons eſt un arbre de la plus grande taille, & peut être facilement diſtin-

---

(1) *Note du Traducteur.* Ce nom-là eſt purement Anglo-Américain, comme ceux d'*Hemlock*, *Spruce*, *Hickery*, &c, qu'on chercheroit vainement dans les Dictionnaires, même dans Miller.

(2) *Note du Traducteur.* Voilà une propriété fort ſinguliere, & qui mériteroit à cet arbre d'être tranſplanté dans ce pays-ci pour bien des uſages, & ſur-tout pour celui de la Marine.

gué par ſon écorce, qui eſt tout-à-fait unie & joliment bigarrée. Son bois eſt très-propre à faire des meubles. Il eſt couvert de petites excroiſſances dures, qui ſortent des branches, & qui ne reſſemblent pas mal à des boutons. Je préſume que c'eſt de là qu'il a pris ſon nom.

Les Noyers. L'Europe n'a qu'une eſpece de noyers, avec quelques variétés légeres, & purement accidentelles; mais l'Amérique en a pluſieurs eſpeces que je vais décrire.

Le Noyer à huile. Comme aucun auteur n'a fait mention de ce noyer, je crois devoir entrer dans quelques détails particuliers. Cet arbre croît dans les plaines, où le ſol eſt riche & chaud. Son corps excede rarement trois pieds en circonférence; il eſt fort garni de branches, dont les rameaux ſont courts & émouſſés. Ses feuilles reſſemblent à celles du noyer ordinaire. Son fruit, comme la noix, a une coquille, qui, lorſqu'il eſt mûr, eſt ſillonnée plus profondément, & ſe caſſe plus aiſément. Il eſt auſſi beaucoup plus long & plus épais, & contient une amande plus groſſe, qui eſt beaucoup plus huileuſe, & d'une plus agréable ſaveur. Je ſuis perſuadé qu'on en pourroit extraire une huile ſupérieure même à celle d'olives. L'écorce intérieure de cet arbre teint en un beau pourpre, qui eſt, dit-on, plus ou moins foncé, ſuivant le mois dans lequel on l'emploie.

Le Noyer Pecan. Cet arbre eſt de l'eſpece des noyers; mais ſon fruit eſt beaucoup moindre que la noix ordinaire, ſa taille n'ex-

cédant pas celle d'un moyen gland, & étant d'une forme ovale. La coquille se brise aisément, & l'amande est formée comme celle de la noix commune. Cet arbre vient principalement sur le bord de la riviere des Illinois.

Le Noyer Hickery. C'est encore ici un noyer propre à l'Amérique. Il y en a différentes especes qui ne varient cependant que par la couleur de leur bois. Comme il est d'une nature fort liante, on en fait généralement usage pour des manches de hache. C'est aussi un bois excellent pour le chauffage; & quand il n'est pas trop sec, il jette en brûlant une liqueur sucrée d'un très-bon goût.

La différence extérieure (1) de ce noyer avec les autres, consiste en ce que ses feuilles sont seulement rangées par deux ou trois paires au plus, terminées par une impaire, au lieu que les autres en ont cinq, six ou sept. Ces feuilles sont aussi d'une forme différente, plus alongée, & en fer de lance: les premieres sont les plus petites. La noix a une coquille sans sillons, qui est d'une couleur blanchâtre.

Le Hêtre. Cet arbre est de la même espece que le hêtre d'Europe; mais il produit des especes de noix aussi bonnes que des châtaignes, qui servent à la nourriture de quantité d'animaux sauvages, tant quadrupedes que volatiles. La noix est contenue dans une enveloppe semblable à celle de la châtaigne,

(1) Addition du Traducteur.

ſeulement moins hériſſée de piquans : l'intérieur en eſt également uni, mais la loge eſt à-peu-près triangulaire. Il y a toujours dans les forêts une grande quantité de ce fruit à terre ; ce qui fournit une nourriture abondante aux animaux ci-deſſus. Les feuilles qui ſont blanchâtres, durent pendant tout l'hiver. On fait de ces feuilles une décoction, qu'on regarde comme un remede ſouverain pour les brûlures, ainſi que pour rendre leur ton aux membres amortis par le froid.

A l'égard de divers autres arbres fruitiers, comme la vigne, le mûrier, le pommier, le ceriſier, le prunier, il eſt bon d'obſerver que ce ne ſont que des productions ſpontanées de la nature, que l'art n'a jamais perfectionnées par la greffe ni par la culture. Il n'eſt cependant pas hors de propos d'en dire quelque choſe.

La Vigne eſt très-commune dans cette partie de l'Amérique, & j'en ai remarqué trois eſpeces. La premiere en mérite à peine le nom par ſa grappe, (apparemment âpre & ſeche ;) mais la ſeconde reſſemble beaucoup à l'eſpece de Bourgogne, & je penſe qu'on pourroit en tirer un fort bon vin. La troiſieme a de la reſſemblance à celle qui donne le raiſin de Corinthe, dont on fait tant d'uſage en Angleterre dans les gâteaux & Puddings, & ſi l'on en prenoit le ſoin convenable, cette eſpece de raiſin ne le céderoit peut-être pas à celle dont on vient de parler.

Il y a auſſi deux eſpeces de mûrier, le blanc

& le noir. Elles ſont à-peu-près de la même taille que celles de France & d'Italie, & leur abondance eſt telle, qu'on pourroit s'en ſervir à nourrir une prodigieuſe quantité de vers à ſoie.

Le *Pommier ſauvage*, quoique dans cet état, donne un fruit beaucoup plus gros & de meilleur goût que celui d'Europe.

Le Prunier eſt de deux eſpeces, le fruit de l'une eſt gros, d'une couleur pourpre ſur un côté, & rouge dans la partie oppoſée. Celui de la ſeconde eſt entiérement vert & beaucoup plus petit. L'un & l'autre ſont d'une ſaveur agréable & fort eſtimés des Indiens, dont le goût, à la vérité, eſt trop peu rafiné pour ne pas ſe contenter des productions les plus ſimples de la nature.

Le Ceriſier. Il y a dans l'Amérique Septentrionale trois eſpeces de ceriſes; la noire, la rouge & la ceriſe de ſable. Les arbres qui donnent les deux derniers fruits ſont plutôt des arbriſſeaux que des arbres, ſur-tout celui de la ceriſe de ſable, qui eſt preſque rampant ſur terre, comme on l'a dit ailleurs. Cependant j'en traiterai ici ſans les ſéparer.

La ceriſe noire eſt à-peu-près de la groſſeur d'une groſeille ou du raiſin de Corinthe. Elles pendent en pelotons ſemblables à des grappes. L'arbre qui les produit eſt en général très-fertile, & en eſt ordinairement chargé. Mais le fruit eſt trop âpre pour pouvoir être mangé; il ne ſert qu'à donner à l'eau-de-vie une couleur de vin claire, & une ſa-

veur agréable. Le bois de cet arbre eſt très-utile, & fait fort bien en meubles.

Les ceriſes rouges croiſſent auſſi dans la plus grande abondance, & pendent en grappes de l'arbriſſeau qui les porte en ſi grande quantité, que, de loin, il paroît un corps ſolide de quelque matiere rouge. Il y a des gens qui goûtent ce fruit; mais il a une ſaveur alumineuſe qui laiſſe dans le goſiér quelque choſe d'âpre & d'aſtringent.

La derniere eſpece qui ſurpaſſe de beaucoup les deux premieres, tant en ſaveur qu'en groſſeur, a été déjà décrite; c'eſt pourquoi je juge inutile d'en parler davantage.

Le Liquidambar. Cet arbre eſt non-ſeulement très-commun, mais il eſt précieux par l'eſpece de baume qu'il fournit, & qui a beaucoup de propriétés utiles. Sa feuille eſt dentelée avec cinq points en forme d'étoile. Son écorce eſt ferme & noire; le bois eſt tendre, & ſi liant, que lorſque l'arbre eſt abattu, on peut tirer de ſon cœur des baguettes de cinq ou ſix pieds de longueur: mais il ſe tourmente tellement, que l'on ne peut l'employer ni en charpente, ni en meubles.

Le feuillage de cet arbre eſt ſi reſſemblant à celui de l'érable (1), que quelques auteurs l'ont confondu avec lui. On l'a auſſi regardé comme un ſtorax, à cauſe de la gomme douce & tranſparente qu'il fournit, & qui a beaucoup de reſſemblance avec le ſtorax. Mais la fleur & le fruit ſont totalement différens.

---

(1) Addition du Traducteur.

Quant à cette gomme ou baume, elle est réputée par les Indiens pour un excellent febrifuge. Ils en font aussi usage par application sur les blessures, & il les guérit en fort peu de tems.

CHAPITRE VII.

De divers arbrisseaux.

PARMI les arbrisseaux que j'ai observés, sont le saule, le *shin-wood*, le sumac, le sassafras, le frêne épineux, le *morse-wood*, le bois à cueilliere, différens sureaux, le sureau-poison, le genevrier, le chêne nain, la fougere douce, le laurier, le hamamelis, l'arbre à la cire, la pyrole, le bois à la fievre, différentes especes d'arbrisseaux à bayes succulentes, comme le grosellier, l'airelle ou *Vitis Idæa*, le framboisier, &c. Mais nous ne parlerons que de quelques-uns, & succintement.

Le Saule. Il y a un grand nombre d'especes de saule, dont la plus remarquable est une petite espece qui croit le long des bords du haut-Mississipi & dans les environs. L'écorce de cet arbrisseau fournit au castor une partie de sa nourriture d'hiver; & lorsque l'eau, au bord de laquelle il croit le plus souvent, a lavé ses racines, on voit qu'elles consistent en une multitude de fibres menues comme du fil, & entrelacées ensemble, dont

la couleur eſt d'un écarlate de la plus grande beauté (1). C'eſt avec l'ingrédient qu'elles fourniſſent, que les Indiens teignent diverſes parties de leurs ajuſtemens.

Le Shin-Wood. Cet arbriſſeau ſingulier vient dans les forêts ; & croiſſant comme la vigne en rampant à terre, il jette de diſtance en diſtance de nouvelles racines, qui produiſent de nouvelles branches, enſorte qu'un ſeul arbre finit par couvrir un grand eſpace : il eſt par-là extrêmement incommode au voyageur preſſé, qui ſe frappe ſouvent l'os de la jambe, & s'y embarraſſe. C'eſt de là qu'il tire ſon nom ; (*Shin* ſignifiant l'os de la jambe.)

Le Saſſafras eſt un bois bien connu par ſes propriétés médicinales. On pourroit preſque auſſi-bien l'appeller un arbre qu'un arbriſſeau ; car il monte quelquefois juſqu'à trente pieds : cependant en général il ne s'éleve pas au-delà de la hauteur des arbriſſeaux ordinaires. Ses feuilles qui ont une odeur agréable, ſont larges, & profondément diviſées en trois lobes. Il porte pour fruit une baye d'un rouge brun, de la groſſeur d'un grain de piment, & qu'on lui ſubſtitue ſouvent dans nos Colonies. C'eſt dans l'écorce ou les racines que réſide principalement la vertu médicinale de cette plante, & je ſuis étonné qu'on mette auſſi peu ſouvent ce remede en uſage.

---

(1) *Note du Traducteur.* Voilà un arbre qu'il ſeroit utile de tranſplanter en Europe. Mais eſt ce un Saule ?

Le Saſſafras (1) eſt un laurier ; car la fructification en eſt abſolument la même.

Le Frêne épineux. C'eſt improprement qu'on donne à cet arbre le nom de frêne ; car il ne lui reſſemble que par les feuilles. C'eſt un arbriſſeau qui s'éleve quelquefois de dix à quinze pieds ; & il doit ſon épithete à une multitude de petites épines dont ſes branches ſont couvertes , & qui le rendent fort incommode au voyageur qui eſt obligé de traverſer les lieux où il croit ſerré. Il donne une belle baye écarlate , qui , étant mûre , a un goût brûlant comme le poivre. Les naturels du pays font grand cas de ſes propriétés médicales , qui réſident dans l'écorce , & ſur - tout dans celle des racines ; j'en ai donné un exemple en racontant l'avanture d'un de mes compagnons de voyage , enſorte que je ne doute point que la décoction de ſon écorce ne ſoit un bon remede pour chaſſer promptement & radicalement toutes les impuretés du ſang , même vénériennes.

Le Mooſe - Wood. Cet arbriſſeau ne s'éleve pas au - delà de quatre pieds , & eſt fort garni de branches. Mais ce qui le rend précieux , c'eſt que ſon écorce eſt d'une texture ſi flexible & ſi forte , qu'on en peut faire d'excellentes cordes , & d'auſſi bon uſage qu'avec le chanvre.

Le bois à cuilliere. C'eſt une eſpece de laurier , dont le bois étant ſcié reſſemble beaucoup à celui du buys.

---

(1) Addition du Traducteur.

Le ſureau (1), communément appellé *ſureau-poiſon*, reſſemble beaucoup aux autres eſpeces de cet arbre, ſoit par ſes feuilles, ſoit par ſes branches; mais il croît plus ſerré, & on ne le trouve que dans des terreins humides & demi-noyés. Cet arbriſſeau eſt doué d'une qualité fort extraordinaire, qui eſt venimeuſe pour certaines conſtitutions; car il eſt des perſonnes qui s'approchant de cet arbriſſeau à quelques toiſes, en ſont violemment incommodées, tandis que d'autres peuvent mâcher les feuilles & l'écorce ſans en recevoir le moindre dommage. Toutefois ce poiſon n'eſt pas mortel, quoique ſouvent il opere violemment ſur la perſonne infectée; car il lui occaſionne dans le corps & la tête, une enflure effrayante; & la peau ſe couvre d'une éruption, qui a l'air d'une petite vérole confluente.

Comme cet arbuſte ſingulier croît auſſi dans nos colines ſeptentrionales, les habitans ſe guériſſent en buvant une infuſion théiforme de ſafran, & en oignant les extrémités du corps d'un mêlange de crême & d'althéa.

Le chêne nain. Cet arbuſte eſt abſolument le même, quant au bois, à la feuille & au

(1) *Note du traducteur.* Cet arbre eſt-il un ſureau? Ne ſeroit-il pas plutôt le *Toxicodendron?* Au reſte, notre ſureau même a bien un peu de cette qualité, & des perſonnes délicates ne peuvent quelquefois pas s'en approcher ſans être énivrées de l'odeur de ſes fleurs.

fruit, que le chêne ordinaire; mais il ne s'éleve jamais au-deſſus de quatre ou cinq pieds: ſon tronc eſt rabougri & noueux. On le trouve principalement dans les ſols ſecs & graveleux. Il y a apparence que c'eſt un arbre dégénéré.

Le Witch-Hazle, ou *Hamamelis.* C'eſt un joli arbriſſeau, qui croît fort touffu: il s'éleve à la hauteur d'environ ſix pieds; & dès le commencement de Mai, il ſe couvre d'une grande quantité de fleurs blanches. Quand cet arbre eſt en fleur, les Indiens regardent l'hiver comme entiérement paſſé, & alors ils ſement leur blé. On dit qu'il eſt doué de la propriété d'attirer l'or & l'argent, & qu'on en fait des baguetes divinatoires, au moyen deſquelles on découvre les mines de ces métaux. Mais ce ſont ſans doute des contes auxquels on ne doit ajouter aucune foi. Au ſurplus, c'eſt de là que lui vient ſon nom de *Witch-Hazle*, qui ſignifie *coudrier de ſorcier.* Mais ce n'eſt pas un coudrier; car le coudrier ne porte pas des fleurs ſemblables.

L'arbre à cire, eſt un arbuſte de quatre à cinq pieds de hauteur, dont les feuilles ſont plus grandes que celles du myrthe ordinaire, mais qui ont la même odeur. Il porte ſes fruits en forme de bouquets, formés de pluſieurs petites tiges de deux pouces de longueur partant du même point; chacune de ces tiges eſt terminée par une petite baye, contenant une amande couverte d'une ſubſtance gluante que l'eau bouillante en déta-

che & fait ſurnager : c'eſt une eſpece de cire verte. Elle eſt plus eſtimée que la cire des abeilles, étant d'une nature plus friable, mais qui, mêlée avec elle, fait une bougie très-bonne, dont s'exhale une odeur agréable pendant qu'elle brûle (1).

Le Winter-green, ou *Pyrole*. Cet arbriſſeau eſt un *ſemper-virens*, reſſemblant au myrthe, qui ſe trouve dans les lieux ſecs. Il porte des fleurs blanches & en roſe, qui ne ſont pas plus larges qu'une piece de ſix ſols. L'arbre eſt pendant l'hiver chargé de bayes rouges de la groſſeur d'une prunelle ſauvage, rondes & unies. Elles durent pendant toute la ſaiſon rigoureuſe & au milieu de la neige, & c'eſt alors qu'elles ſont entierement mûres. Les Indiens mangent ces bayes, qu'ils regardent comme un fruit balſamique & ſtomachique. Les habitans des colonies Angloiſes font tremper les rejettons & les bayes dans de la biere, dont ils font enſuite uſage comme d'un remede propre à purger le ſang de l'humeur ſcorbutique.

Le fever-bush, ou *le buiſſon à la fievre*. La feuille de cet arbriſſeau qui croît à la hauteur de cinq à ſix pieds, eſt reſſemblante à

(1) *Note du Traducteur.* Nous ne conviendrons point que cette cire vaille mieux que celle des abeilles ; car celle-ci prend bien plus de blancheur, donne une flamme bien plus claire. Mais comme l'art de multiplier & ſoigner ces inſectes eſt encore, pour ainſi dire, dans l'enfance, malgré les inſtructions que de bons citoyens ont don-

celles du lilas; & ſon fruit eſt une baye rougeâtre, dont la ſaveur eſt épicée. Ses tiges ſont extrêmement caſſantes. La décoction de ſon bois ou de ſes bourgeons eſt un excellent fébrifuge; ce qui lui a donné ſon nom. C'eſt un ancien remede Indien, pour les maladies inflammatoires, & les habitans des colonies Angloiſes de l'intérieur en font beaucoup de cas.

Le cran-berry bush, ou *airelle*. Quoique le fruit de cet arbuſte reſſemble beaucoup en grandeur & en forme à celui de l'airelle commune, qui croît ſur une petite plante rampante dans les lieux marécageux, l'arbriſſeau dont il s'agit ici eſt cependant différent; car il croît juſqu'à dix à douze pieds de hauteur: mais on le rencontre fort rarement. Comme la premiere eſpece d'airelle ne ſauroit être tranſplantée, peut-être la premiere, ſi elle l'étoit dans une ſaiſon convenable, pourroit être une acquiſition utile pour les jardins, & au moyen d'une culture convenable, pourroit donner un fruit auſſi bon, ſinon meilleur, que beaucoup d'autres fruits rouges.

Le choack-berry. L'arbriſſeau que les natu-

---

nées ſur cela, & que la cire des abeilles renchérit continuellement, la cire végétale de cet arbriſſeau y formeroit un ſupplément utile, s'il étoit cultivé; on croit que pluſieurs parties de la France, comme le Languedoc, la Gaſcogne, y ſeroient très-propres, d'autant plus qu'il faut des terreins preſque inutiles à toute autre production.

rels nomment ainſi, s'éleve à cinq ou ſix pieds, & porte une baye de la groſſeur d'une prunelle, d'un noir de jay, & qui contient pluſieurs petites ſemences dans ſa pulpe. Le ſuc de ce fruit n'eſt pas déſagréable; mais il eſt extrêmement âpre, & il laiſſe dans la bouche une aſtriction qui lui a fait donner ce nom, qui ſignifie *baye qui étrangle.*

CHAPITRE VIII.

De diverſes plantes & racines, tant nourricieres que médicinales, & propres à d'autres uſages.

Il ſeroit long de faire le dénombrement complet de toutes les plantes de ce genre, dont la main libérale de la nature ou de la Providence a couvert le ſol de l'Amérique Septentrionale; telles ſont, pour ne parler que de quelques-unes, l'éléa-campana, ou inula-campana, le ſpickenard, l'angélique, la ſalſepareille, le ginſeng, la noix de terre, la patate ſauvage, la régliſſe, la racine aux ſerpens, le fil d'or, le ſceau de Salomon ou *Polygonatum*, le *Morſus Diaboli*, la racine rouge, les oignons, les aulx, les panais ſauvage, la mandragore, les différens ellébores, les baumes, les quintefeuilles, l'euphraiſe, la ſanicle, divers plantains, l'oſeille, les capillaires, les hépatiques, la pimprenelle, la féve, le lierre terreſtre, le creſſon d'eau,

la millefeuille, l'arum, la bétoine, la ſcabieuſe, le bouillon blanc ou *verbaſcum*, les pois, l'hyeracium, l'indigo ſauvage, le tabac, le nepeta ou la cataire, &c. &c. Nous nous bornerons à quelques particularités d'un petit nombre.

Le ſpikenard, communément appellé dans les colonies *Petty-Morell*, eſt une plante abſolument reſſemblante à celle de ce nom ou le *Spica nardi* des Orientaux, dont les Anciens faiſoient beaucoup de cas; il croît aux bords des ruiſſeaux dans les lieux pierreux, & ſa tige, qui eſt de la groſſeur d'un tuyau de plume d'oie, s'éleve comme celle de l'angélique, juſqu'à la hauteur d'un pied & demi; il porte des maſſes de bayes ſemblables à celles du ſureau, & même plus groſſes. Elles ſont d'une nature balſamique, & infuſées dans des liqueurs ſpiritueuſes, elles forment un cordial des plus propres à fortifier.

La ſalſepareille. La racine de cette plante, qui eſt de ſes parties la plus précieuſe, eſt de la groſſeur d'une plume d'oie, & s'étend, en ſe tortillant & recourbant en différentes directions, juſqu'à une grande diſtance, pendant que de la principale tige ſortent quantité de racines douces & flexibles. La racine pouſſe à ſon origine une tige d'un pied & demi de longueur, qui, au ſommet, ſe diviſe en trois branches; chacune d'elles a trois feuilles fort reſſemblantes à celle du noyer, & de l'aiſſelle de chacune des branches pouſſe un bouquet de fleurs d'un blanc tirant ſur le bleu, & reſſemblantes à celles du *ſpica*

nardi. L'écorce des racines, qui ſeule doit être employée en médecine, eſt d'une ſaveur amere, mais aromatique. Elle eſt juſtement eſtimée pour ſes vertus médicinales, étant un ſudorifique doux, & cependant très-puiſſant pour atténuer le ſang épaiſſi par des humeurs groſſieres.

Le ginſeng. C'eſt une racine qu'on croyoit autrefois ne croître que dans la Corée, d'où on l'exportoit au Japon & à la Chine; c'eſt par-là qu'elle a été connue à l'Europe. Mais il y a déja pluſieurs années qu'on a reconnu qu'elle étoit indigene à l'Amérique, où elle vient au même degré de perfection qu'en Aſie. Cette racine eſt comme une petite carotte, mais non auſſi pointue à l'extrêmité; elle ſe diviſe quelquefois en deux & trois branches, & d'ailleurs elle reſſemble à tous les autres égards à la ſalſepareille. Le goût de cette racine eſt amer. Dans les parties orientales de l'Aſie, elle eſt d'un grand prix, étant regardée comme une panacée, & comme la derniere reſſource dans les maladies quelconques. Il eſt certain qu'étant mâchée, elle eſt un puiſſant reſtaurant pour l'eſtomach.

Le fil d'or. C'eſt une plante ſarmenteuſe qui croît dans les terreins marécageux, & rampe à terre. Les racines s'étendent juſtement ſous la ſurface du marais, & peuvent être facilement tirées par poignées. Elles reſſemblent à un écheveau brouillé de fil d'une belle couleur d'or, & je ſuis perſuadé qu'elles donneroient un jaune beau & bien ſolide.

lide. On en fait auſſi beaucoup de cas, tant parmi les Indiens que parmi les habitans des colonies, & on les regarde comme un remede pour toute ſorte de mal de bouche; mais ſa ſaveur eſt d'une amertume extrême.

Le ſceau de Salomon. Cette plante croît au bord des rivieres & dans des plaines d'une bonne terre. Elle s'éleve en tout à trois pieds environ de hauteur, elle a deux pieds de tige avant la naiſſance des feuilles qui s'élevent un pied de plus. A chaque racine, il y a un endroit qui porte comme l'impreſſion d'un ſceau, de la grandeur d'une piece de ſix ſols; ce qui lui a fait donner ſon nom. On répute cette racine comme un excellent dépurateur du ſang.

La ſcabieuſe, ou *morſus diaboli*, eſt une autre plante ſauvage qui croît dans les champs, & dont le nom vient d'une impreſſion que portent ſes racines, & qui reſſemble à une morſure. Les Indiens diſent que c'étoit autrefois un remede univerſel; mais qu'un des méchans eſprits, enviant au genre humain un bien ſi précieux, donna un coup de dent à la racine: ce qui la priva d'une grande partie de ſes propriétés (1).

La racine rouge. On nomme ainſi une eſpece de plantain, qui pouſſe hors de terre ſix

---

(1) *Note du Traducteur.* Il eſt fort ſingulier de voir les Indiens avoir une idée à peu près ſemblable à celle qui, ſans doute, a auſſi fait donner chez nous à cette plante le nom vulgaire de *morſus diaboli.*

ou ſept feuilles rudes, dont les veines ſont rouges. La racine reſſemble à une petite carotte, tant en couleur qu'en forme; & lorſqu'on la rompt, l'intérieur qui eſt d'une couleur plus foncée, diſtille quelques gouttes d'un jus qui reſſemble à du ſang. C'eſt un émétic puiſſant, mais très dangereux.

Le plantain à ſerpent ſonnete. Cette plante utile eſt du nombre des plantains (1), & ſes feuilles, lorſqu'elles s'épanouiſſent hors de terre, ont environ un pouce & demi de largeur, ſur cinq pouces de long. Du centre de ces feuilles s'éleve une petite tige de ſix pouces environ de longueur, qui porte une petite fleur blanche. La racine, qui a la groſſeur d'une plume d'oie, eſt fort tortueuſe, & diviſée en pluſieurs branches. Ce ſont les feuilles dans leſquelles réſide la principale vertu de la plante contre les morſures venimeuſes du ſerpent ſonnete; ce qui lui a fait donner ſon nom. On les mâche, & on avale auſſi quelque peu du ſuc de la plante, & rarement cela manque d'écarter tout ſymptôme dangereux. Les Indiens ſont ſi convaincus de l'efficacité du remede, que pour une petite quantité d'eau-de-vie, ils conſentent en tout tems à ſe faire mordre d'un ſerpent ſonnete. On doit remarquer que pendant les mois où ces reptiles ſont le plus dan-

(1) *Note du traducteur.* Cette plante eſt probablement le *Senega* ou Polygala de Virginie, & nullement du plantain. Mais la deſcription de M. Carver eſt trop imparfaite pour en juger.

gereux, le remede eſt auſſi dans ſa plus grande force & le plus abondant.

L'hépatique de rocher, eſt une ſorte d'hépatique, qui croît ſur les rochers, & qui eſt de la nature de la mouſſe. On l'eſtime comme un excellent remede contre les défaillances.

Le gargit ou *ſcocke* (1). Cette plante eſt une eſpece de buiſſon, dont les feuilles ont environ ſix pouces de long, ſur deux & demi de large. Elles reſſemblent à celles de l'épinard en couleur & en texture, mais non par la forme. La racine eſt fort groſſe, & donne naiſſance à différentes tiges qui s'élevent à huit ou dix pieds de haut, & ſont couvertes de bayes rouges. Elles pendent en grapges ſerrées, au mois de Septembre, & on leur donne le nom de bayes de pigeon, parce que ces oiſeaux s'en nourriſſent. Lorſque les feuilles ſortent de terre, elles ſont, après avoir été bouillies, un aliment ſain & nourriſſant. Mais quand elles ſont arrivées à leur grandeur naturelle, elles acquierent une qualité venimeuſe. Les racines appliquées aux mains ou aux pieds d'une perſonne affligée de la fievre, font un puiſſant fébrifuge.

La ſcunk-cabbage, eſt une herbe qui croît dans les lieux humides & marécageux. Ses feuilles ſont d'environ un pied de long, & larges de ſix pouces; à peu près ovales, mais un peu pointues. Les racines ſont compo-

---

(1) *Note du traducteur.* Mot Anglo-Américain, comme beaucoup d'autres, & qui n'eſt point uſité en Angleterre.

ſées d'un grand nombre de fibres, que le peuple des colonies emploie pour la guériſon de la galle. Il en ſort une forte odeur de muſc, qui a de la reſſemblance avec celle de l'écureuil puant dont nous avons déja parlé.

L'arum, ou *éveille-robin*. C'eſt une plante qui croît dans les lieux humides. Sa racine reſſemble à une petite rave applatie; & ſi l'on s'aviſe de la goûter, elle enflamme d'abord la langue, & la change de ſa forme naturelle en celle d'un corps rond & dur; ce qui continue pendant quelque tems & a cela de remarquable, qu'aucune autre partie de la bouche n'eſt affectée. Malgré cette mauvaiſe qualité, elle perd, en ſéchant, ſa propriété aſtringente, & devient utile à l'humanité; car après cette préparation, étant rapée dans de l'eau froide, & priſe intérieurement, c'eſt un fort bon remede contre les douleurs d'entrailles.

Les plantes cucurbitacées, comme melons, citrouilles & courges, croiſſent auſſi en grand nombre dans ces vaſtes climats, & elles ſervent à pluſieurs nations comme un ſupplément ou équivalent des grains. Les plus communes ſont les melons ronds, les cou-de-grue, &c. Les plus petites eſpeces étant cuites dans l'eau bouillante, ſe mangent pendant l'été, & forment un mets agréable; celle qu'on appelle cou-de-grue, l'emporte ſur toutes les autres eſpeces; on la ſuſpend, & on la deſſeche pendant l'été pour la proviſion d'hiver; & de cette maniere, on la conſerve pendant pluſieurs mois.

L'indigo ſauvage, eſt de la même eſpece que celui dont on tire l'indigo dans les colonies du midi ; ce qui me diſpenſe de décrire cette plante d'ailleurs aſſez connue.

Je me diſpenſerai, par la même raiſon, de décrire le mays qui eſt le blé propre aux Indiens, & d'où lui vient le nom de blé d'Inde. Je me bornerai à dire que les Indiens, après l'avoir recueilli dans ſa maturité, le réduiſent en farine en le broyant, & qu'ils en font des gâteaux qu'ils cuiſent devant le feu. On a déja vu que quelques nations le prennent avant ſa maturité, & tandis qu'il eſt encore en lait ; qu'ils le broyent en cet état, où le lait même lui ſert d'humide pour former la pâte ; & qu'après avoir coupé cette pâte en gâteaux, ils les font cuire ſous les cendres chaudes : c'eſt une ſorte de pain que j'ai trouvé extrêmement délicat, & au deſſus de tout autre que j'aie jamais mangé.

Le riz ſauvage. Je finirai cette énumération de plantes par le riz ſauvage, qui croît naturellement & en grande abondance dans les parties intérieures de l'Amérique, & qui eſt une des productions les plus précieuſes de ce pays. Car indépendamment de ſon utilité, comme un aliment que les habitans de ce vaſte continent ſe procurent ſans autre peine que de le recueillir, ſa douceur & ſa qualité nutritive attirent une quantité prodigieuſe d'oiſeaux de climats lointains, qui s'y engraiſſent d'une maniere ſinguliere, & deviennent d'un goût délicieux. Dans les tems avenir, lorſqu'on formera des colonies

dans ces vaſtes pays, ce riz, fourni par les mains bienfaiſantes de la nature, préſentera aux nouveaux colons le fond d'une premiere ſubſiſtance aſſurée, juſqu'à ce qu'ils aient mis leurs terreins en culture, tandis que dans d'autres contrées qui ne ſont pas auſſi avantagées, quoique tempérées & fertiles, les premiers habitans ſont ſouvent expoſés à de grandes extrêmités par le manque de reſſources pour une ſubſiſtance prompte & locale.

Cet utile grain croît dans des lieux où l'eau eſt profonde juſqu'à deux pieds, & où il trouve un bon fond de vaſe. Ses tiges, & les branches qui portent les épis, reſſemblent à ceux de l'avoine, ſoit à l'extérieur, ſoit dans leur croiſſance, & elles s'élevent au deſſus de huit pieds de hauteur.

Voici la maniere dont les naturels la recueillent. Vers le tems où le grain commence à perdre ſon lait, & à mûrir, ils vont en canot au-travers de ces champs inondés; ils lient les épis en faiſceaux avec des écorces au deſſus des ramifications, & ils les laiſſent ainſi pendant trois ou quatre ſemaines, juſqu'à ce que le grain ſoit parfaitement mûr. Vers la fin de Septembre, ils y retournent; & chaque famille reconnoiſſant, par la maniere dont ces faiſceaux ſont liés, ce qui eſt de ſon lot, elle recueille ſon grain. La récolte ſe fait en plaçant le canot tout contre les faiſceaux d'épis de riz, de maniere à recevoir ce qui en tombe en les ſecouant, & en les battant avec des morceaux de bois

préparés à cet effet. Ayant ainſi recueilli leur riz, les Indiens le ſechent à la fumée, & enſuite ils ſéparent le grain de ſon enveloppe extérieure, en marchant deſſus, ou en le bouchonnant. Lorſqu'enfin il a reçu ces préparations, ils le mettent dans des peaux de jeunes daims ou de jeunes buffles, couſues en forme de ſucs, dans leſquels il ſe conſerve juſqu'à la moiſſon ſuivante.

C'eſt un ſujet de recherche pourquoi ce grain ne vient pas de lui-même dans d'autres parties de l'Amérique, quoiqu'elles ſoient ſituées ſous une même latitude, & pourquoi les eaux y ſoient auſſi favorablement diſpoſées que dans les pays dont je parle; aucun des pays, par exemple, qui ſont au Sud & à l'Eſt des grands lacs, depuis le Nord des Carolines juſqu'aux extrêmités du Labrador, ne produit la moindre quantité de riz: il eſt cependant vrai que j'en ai trouvé en grande quantité dans les terres noyées près du détroit, entre le lac Huron & le lac Erié; mais j'ai appris par les informations que j'ai priſes, qu'il n'arrivoit jamais plus près de la maturité que la floraiſon, après laquelle il ſe brouiſſoit & mouroit. Cela m'a convaincu de la vérité d'une obſervation dont j'ai déja fait part; ſavoir, que le vent de Nord-Oueſt y avoit bien plus d'activité que dans les parties intérieures, & qu'il eſt bien plus nuiſible aux fruits de la terre quand il a paſſé ſur les lacs, & qu'il s'y eſt uni avec les vents qui viennent des régions glacées

du Nord, que quand il ſouffle ſur les parties ſituées plus à l'Oueſt.

Je ne dirai preſque rien des fleurs nombreuſes dont ces vaſtes campagnes ſont émaillées, ſoit dans les prairies, ſoit à l'ombre; tels que les lys rouges & jaunes, les lys d'étangs, les primeveres, les muguets, les jaſmins, les chevrefeuilles, les roſes blanches & rouges, les houx, les œillets, les verges d'or, les jacées, &c. Il me ſuffira d'obſerver qu'elles reſſemblent tout-à-fait à celles du même nom qui croiſſent en Europe, & qu'elles ſont auſſi belles en couleur, & auſſi parfaites du côté de l'odeur, qu'elles peuvent l'être dans leur état ſauvage & de pure nature.

Fin de la troiſieme partie.





VOYAGE DE M. CARVER,

DANS L'INTÉRIEUR

DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

QUATRIEME PARTIE.

Contenant quelques Supplémens, le premier de l'Auteur, & les autres du Traducteur.

PREMIER SUPPLÉMENT.

TOus les pays ſitués entre les grands lacs & le Miſſiſſipi, & qui s'étendent de là au Sud juſqu'à la Floride, quoiqu'au milieu d'un vaſte continent, & fort éloignés les uns

des autres, ſont néanmoins ſuſceptibles d'une communication facile; ce qui préſente les moyens d'établir un commerce fort avantageux entre les diverſes colonies qu'on y formeroit. En effet, le grand fleuve du Miſſiſſipi, qui traverſe cet immenſe continent, pourroit être à leur égard ce que ſont le Nil, l'Euphrate, le Danube ou le Volga, à l'égard des peuples qui habitent leurs bords, & qui n'ont pas d'autre commodité pour exporter les productions de leur pays, ou pour y importer celles des pays étrangers; les pays traverſés par ces fleuves n'en ſont pas moins devenus des Etats puiſſans & opulens.

Le Miſſiſſipi coule, comme je l'ai dit, à peu près du Nord au Sud, & traverſe les pays les plus fertiles & les plus tempérés de l'Amérique Septentrionale, à l'excluſion de ceux qui approchent le plus des extrêmes du froid & du chaud. Cette favorable ſituation fait que les habitans établis ſur les bords ne ſeront rien moins qu'embarraſſés à établir un commerce avantageux. Ils trouveront la partie du Sud produiſant de la ſoie, du coton, de l'indigo, du tabac, pendant que les parties du Nord donneront des vins, de l'huile, du bœuf, du ſuif; des peaux, de la laine de buffle, des fourrures, comme auſſi du plomb, du cuivre, du fer, des charbons, du blé, du riz & des fruits, ſans compter les terres & les écorces ou bois propres à la teinture.

Tous ces objets de commerce, qui y abondent juſqu'à la profuſion, peuvent être tranſ-

portés jusqu'à l'Océan par le moyen de ce fleuve, sans de plus grandes difficultés que celles qu'éprouve le transport des mêmes marchandises par les fleuves que j'ai nommés plus haut. Il est vrai que le Mississipi étant la limite des établissemens Espagnols & Anglois, & que les Espagnols étant en possession de l'embouchure de la riviere, ils peuvent mettre obstacle au passage, & beaucoup décourager les premieres tentatives. Mais quand les avantages de ces établissemens seront connus, une foule d'aventuriers, attirés par ces brillantes espérances, y accourront & s'y fixeront, dût-il en coûter des flots de sang.

Mais dans le cas où la nation qui sera alors en possession des bouches du fleuve, se comportera peu amicalement envers les Colons établis sur les bords, il est encore possible de se frayer un chemin au golfe du Mexique par la riviere d'Hiberville, qui sort du Mississipi, & passe à travers le lac Maurepas dans le lac Pontchartrain, lequel a une communication avec la mer sur les bords de la Floride occidentale. Cette riviere part du Mississipi à environ quatre-vingts milles de la Nouvelle-Orléans; & quoiqu'elle soit aujourd'hui embarrassée en divers endroits, on pourroit, sans grande dépense, la rendre suffisamment navigable pour l'objet ci-dessus (1).

---

(1) *Note du traducteur.* Cela suppose que les Anglois fussent restés maîtres de la Floride occi-

Quoique les Anglois aient acquis depuis la paix de 1762, une plus grande connoiſſance de ces parties intérieures de l'Amérique, que n'en avoient même les François qui les avoient poſſédées ſi long-tems, une grande partie de leurs productions ſont encore inconnues; & j'avoue que malgré mon attention à les reconnoître pendant le peu de tems que j'ai habité ces pays, je ne l'ai pu faire qu'imparfaitement, & qu'il faudroit des recherches ultérieures pour connoître entiérement la valeur de ces régions reculées.

Les parties du Miſſiſſipi, dont on n'a pas encore de carte exacte, forment une étendue de plus de huit cents milles (1), en deſcendant le fleuve depuis la riviere d'*Ouiſconſin*, juſqu'à celle des Illinois. La partie au Nord de la premiere eſt renfermée dans la carte que j'ai publiée de mes voyages, & celle du Sud de la derniere juſqu'au golfe a été levée par différentes perſonnes qui l'ont publiée. J'apprends enfin (en 1769), que la carte exacte de toute la partie de l'Amérique ſituée entre la mer & la riviere des Illinois, avec le cours

---

dentale; mais comme ils viennent de céder à l'Eſpagne les deux Florides, ce moyen de communication tombe de lui-même. Au reſte, il ne ſeroit peut-être pas impoſſible d'établir un canal de réunion entre quelqu'une des rivieres ſe jettant dans le Miſſiſſipi, & quelqu'autre qui ſe décharge dans la mer Atlantique. Mais ce ſera la nouvelle puiſſance formée en Amérique qui prendra ce ſoin.

(1) *Note du traducteur.* Il eſt difficile, ce ſem-

de l'Ohio, de l'Ouabache & de la riviere des *Cherokis*, eſt ſur le point d'être publiée par les ſoins de M. *Hutchins*, écuyer, capitaine du ſoixantieme régiment d'infanterie, ou royal-Américain (1). Je me flatte que les obſervations de cet officier, & ſes connoiſſances acquiſes par une inſpection locale & dirigées par un jugement ſolide, confirmeront mes vues, & donneront du poids au plan que je propoſe.

J'ai diviſé cette partie de l'Amérique, c'eſt-à-dire, les pays ſis à l'Eſt du Miſſiſſipi, depuis la riviere Saint-François, juſqu'à la Caroline Méridionale, en pluſieurs provinces ou colonies ſubordonnées, ne les formant que de terres adjacentes à quelque riviere, & le plus ſouvent à pluſieurs, pour qu'elles puiſſent jouir des avantages d'un débouché facile. J'en vais donner une deſcription ſuccinte, en ſuivant l'exemple des géographes, & commençant par le Nord.

Il eſt cependant à propos d'obſerver qu'il conviendroit, avant tout, de donner des conceſſions de ces pays, ſuivant la maniere accoutumée, & d'acheter les terres de ceux

---

ble, de trouver huit cents milles entre ces deux rivieres : car il y a, d'après les cartes, à peine cinq ou ſix degrés de latitude ; ce qui feroit tout au plus quatre cents milles. Peut-être le fleuve eſt-il extrêmement tortueux dans cette partie de ſon cours.

(1) *Note du traducteur.* Cette carte a depuis été publiée en Angleterre, & donnée en France, d'après la carte Angloiſe, par M. le Rouge.

à qui une longue possession a donné droit sur elles. Mais on n'y trouveroit pas plus de difficulté qu'en ont trouvé les fondateurs des différentes colonies qui existent déja sur ce continent; car le nombre des Indiens qui l'habitent n'étant nullement proportionné à son étendue, il n'y a aucun lieu de douter qu'ils ne cedent facilement les territoires dont on auroit besoin, à des conditions raisonnables, & qu'ils ne s'éloignent davantage du Mississipi, dont la navigation est assez indifférente à la prospérité de leurs petites républiques.

I. La premiere de ces colonies, qui est la plus froide, seroit située au Nord-Est du Mississipi, sur une longueur de plus de cent milles, depuis la riviere Saint-François, jusqu'au saut Saint-Antoine, & sur une largeur au Nord-Est du fleuve d'environ cent vingt milles. Le sol en est excellent, & absolument découvert sur les bords du fleuve, tandis que la partie au Nord-Est est bien boisée. Le riz croît de lui-même en certaines parties, & cette colonie avoisine les pays de chasse les plus abondans. La riviere Ste. Croix, qui la traverse en partie, lui fourniroit un débouché commode dans le Mississipi.

II. La seconde, depuis le saut Saint-Antoine jusqu'au-delà du lac Pepin, est le plus beau pays de la terre; je renvoye à la description que j'en ai faite dans mon journal. Sa forme est irréguliere; & l'on peut estimer son étendue à cent dix milles sur quatre-vingts.

III. Cette division est située pour la plus

grande partie ſur la riviere Ouiſconſin, depuis ſon embouchure dans le Miſſiſſipi, juſqu'au portage qui la ſépare de la riviere du Renard. La terre y eſt en partie montagneuſe, & en partie mèlangée de prairies & pâturages fertiles. Indépendamment de ſes bois & de ſes terres découvertes & propres à la culture, il y a des mines de plomb qui paroiſſent extrêmement abondantes. Les *Sâkis* & les *Ottagamis* y ont à peine trois cents acres de terre en culture. On peut évaluer cette diviſion à cent cinquante milles de l'Eſt à l'Oueſt, & environ quatre-vingts du Nord au Sud.

IV. La quatrieme diviſion eſt limitée par les deux précédentes & le lac Michigan, ſur une largeur de l'Eſt à l'Oueſt de cent quarante milles, & d'environ cent ſoixante en latitude. Elle comprend la baye Verte, la riviere du Renard, les terres adjacentes & le lac des *Ouinebagos*. Ses avantages ſeroient la commodité du commerce par les lacs, & celle du Miſſiſſipi par l'Ouiſconſin, l'abondance du riz qui croît naturellement ſur les bords de la riviere du Renard, une quantité prodigieuſe d'oiſeaux aquatiques, &c.

V. La cinquieme partie eſt compriſe entre le Miſſiſſipi au Sud-Oueſt, les deux diviſions précédentes & la riviere des Illinois, ſur une forme à peu près triangulaire de cent cinquante milles de l'Eſt à l'Oueſt. Appuyée d'un côté par le fleuve du Miſſiſſipi, & de l'autre ſur la riviere des Illinois, elle jouiroit de la navigation la plus floriſſante. Quoi-

que montagneuſe en quelques parties, elle a beaucoup de terres découvertes & propres à la culture, ſans compter les mines. Une ville ſituée au confluent du Miſſiſſipi & de la riviere des Illinois, feroit dans la poſition la plus favorable au commerce.

VI. La ſixieme colonie auroit pricipalement pour limites la riviere des Illinois & l'Ouabache, s'étendant au Nord juſqu'au lac Michigan, & à l'Oueſt juſqu'au lac Erié: ce qui lui procureroit un commerce facile, tant avec le Canada par ces lacs, qu'avec le bas Miſſiſſipi, par les deux rivieres ci-deſſus. Ainſi, quoique la plus reculée dans l'intérieur des terres, elle ne laiſſeroit pas de jouir de grands avantages. Le pays eſt d'ailleurs en grande partie très-fertile.

VII & IX. Ces deux diviſions feroient ſituées entre la riviere des Illinois & l'Ohio, bordant le fleuve du Miſſiſſipi, ſur une longueur de cent cinquante milles environ chacune, & ſur une largeur à l'Eſt du fleuve d'environ ſoixante milles. Elles abondent en tous les biens de la vie, & auroient avec le golfe du Mexique le débouché le plus commode par le fleuve.

VIII. La huitieme, à l'Eſt des deux précédentes, feroit bornée au Sud par l'Ohio, & traverſée par l'Ouabache à-peu-près du Nord au Sud; ſur une étendue en latitude d'environ cent cinquante milles, & de cent ſoixante de l'Eſt à l'Oueſt. Il y a, dans ces trois parties, les plus beaux terreins & les plus variés.

X

X & XI. Ces deux dernieres ſont au Sud des premieres; l'une ayant le Miſſiſſipi à l'Oueſt, l'autre étant plus dans l'intérieur: d'ailleurs, toutes deux traverſées par la riviere des Cherokis. Elles auroient les mêmes avantages à-peu près que les précédentes.

Mais il eſt tems de finir, & je vais le faire par quelques nouvelles réflexions ſur l'objet de mon voyage.

La découverte d'un paſſage aux Indes par le Nord-Oueſt de l'Amérique a été le ſujet d'une foule de recherches. On a fait beaucoup d'efforts pour trouver ce paſſage par la baye de Hudſon, mais en vain. Il eſt ſuperflu que je faſſe l'énumération des avantages qui en réſulteroient pour le commerce; je me bornerai à propoſer quelques vues propres à guider ceux qui entreprendront pour la ſuite cette découverte.

L'inutilité des diverſes tentatives faites pour cet effet, ſemble avoir tourné d'un autre côté le goût des découvertes, & la plus intéreſſante a été regardée comme impraticable. Mais, à mon avis, ſon manque de ſuccès me paroît venir moins de ſon impoſſibilité, que de ce qu'on l'a attaquée par un endroit qui n'y étoit pas propre.

En effet, tous les navigateurs qui ont, juſqu'à préſent, recherché ce paſſage, ſont d'abord entré dans la baye de Hudſon. Le réſultat en a été qu'ayant employé à examiner les différentes ouvertures qui s'y trouvent, tout le tems où la mer étoit praticable dans ces climats, l'approche de l'hiver

les a obligés de s'en retourner bien vîte, de crainte d'être pris par les glaces, & obligés de séjourner dans ces régions affreuses jusqu'à l'été suivant.

Ces craintes ont tellement découragé les plus hardis aventuriers, qu'elles les ont empêchés d'amener à fin leurs expéditions, & ont rendu toute tentative infructueuse. Mais comme on sait par ceux qui ont navigué dans les parties septentrionales de la mer Pacifique, qu'il y a un grand nombre d'ouvertures qui se dirigent vers la baye de Hudson, on en doit douter que le meilleur moyen ne fût de tenter le passage par ce côté, en s'y prenant dans la saison favorable. Ajoutons que dans le cas où cette tentative seroit sans succès, on ne seroit pas dans une situation aussi hasardeuse que ceux qui se trouveroient du côté de la baye de Hudson : car les premiers trouveroient toujours une mer ouverte vers les régions plus chaudes; or, cette confiance rendroit ces navigateurs bien plus hardis, & fourniroit peut-être des moyens de réussite, qu'une trop grande prudence ou circonspection a rendus infructueux.

Ces raisons pour changer de plan dans les recherches de cet intéressant passage, présentent une telle conviction, qu'en l'année 1774, elles frapperent particulierement M. Richard *Withworth*, écuyer, membre du parlement pour la ville de Statford, dont les connoissances en géographie, le courage & l'ardeur à faire le bien tant particulier que public,

ſont au-deſſus de tout éloge. Mes obſervations, appuyées de celles de quelques autres perſonnes, lui firent prendre la réſolution de tenter un voyage à travers tout le continent de l'Amérique pour mettre ce projet à exécution.

Il ſe propoſoit de ſuivre à-peu-près la route que j'ai tenue; & après avoir bâti un fort ſur le lac Pepin, de remonter la riviere Saint-Pierre, & de là reconnoître une des branches du Miſſouri, afin de gagner les montagnes d'où elle tire ſon origine; découvrir la ſource de l'Oregon, ou de quelque autre, du côté oppoſé de ces montagnes qui ſéparent les eaux coulant dans la mer Atlantique de celles qui ſe rendent dans la mer Pacifique; enfin, ſuivre le cours de cette riviere, juſqu'à ſon ambouchure dans cette mer, où l'on dit que la premiere (l'Oregon) ſe décharge vers le détroit d'Anian.

Là, ayant formé un établiſſement dans un lieu convenable & commode pour ſon monde, & à l'entrée de quelqu'une des ouvertures qui tendent au Nord-Eſt, il auroit commencé ſes recherches (1). Il eût été accompagné dans cette expédition par le colonel Rogers, moi-même & quelques autres amateurs de découvertes intéreſſantes, ainſi

---

(1) *Note du traducteur.* Les découvertes du capitaine Cook ont fait voir qu'il falloit renoncer à cet eſpoir, que la prétendue communication de la baye de Hudſon avec la mer Pacifique eſt une chimere.

que par des ouvriers & des marins expérimentés, au nombre de cinquante ou ſoixante, pour être en état de conſtruire les forts & les bâtimens néceſſaires. Tout étoit, en quelque ſorte, préparé pour cet objet, lorſque les troubles de l'Amérique ont mis un obſtacle à cette entrepriſe qui promettoit des avantages ſans nombre à la domination Britannique.

SECOND SUPPLÉMENT,

Contenant un voyage curieux à travers tout le continent de l'Amérique.

LE traducteur de cet ouvrage a penſé ne pouvoir mieux faire pour appuyer les idées du capitaine Carver ſur la poſſibilité de traverſer l'intérieur de l'Amérique Septentrionale juſqu'à la mer Pacifique, que de joindre à ſon voyage la relation d'un homme qui paroît avoir traverſé cet immenſe continent. Nous ne pouvons pas, à la vérité, aſſurer d'une maniere poſitive la réalité de ce voyage. Celui qui l'a fait étoit un Indien de la Louiſiane, nommé *Moncacht Apé*, & celui qui l'a rapporté comme le tenant de cet Indien, eſt M. Lepage du Pratz, dont l'hiſtoire de la Louiſiane eſt connue. Mais cette relation eſt écrite avec tant de naiveté, qu'il eſt difficile de croire qu'elle ſoit une fiction de cet hiſtorien. Elle eſt, d'ailleurs, conforme à d'autres faits dont la vérité a depuis été reconnue, & que M.

Lepage n'a pu deviner quand il écrivoit l'histoire de ce voyage; telle eſt l'exiſtence d'une riviere coulant à l'Oueſt, ſur laquelle, quoiqu'aucun Européen ne l'ait encore reconnue, on ne peut avoir de doute, vu le rapport unanime des *Nadoeſſis*, des *Aſſinipoils*, des *Sioux*, &c.

Voici donc la relation de ce ſingulier voyage. Mais diſons d'abord un mot de ſon auteur, l'Indien *Moncacht-Apé.*

Cet Indien étoit de la nation des *Yazoux*, une de celles du haut de la Louiſiane. Son nom ſignifie en ſa langue *Tue-Fatigue*; & les François du poſte des *Natchéz* le nommoient communément l'*Interprete*, parcequ'il poſſédoit preſque toutes les langues de l'intérieur de l'Amérique. Il entreprit en effet de grands voyages pour reconnoître l'origine de ſa nation, qu'une tradition ancienne lui apprenoit être venue du côté du Nord. Son premier voyage fut vers les nations du Nord-Eſt, qu'il traverſa juſques à la mer. Il décrit avec une naïveté curieuſe l'impreſſion que cauſa ſur lui la premiere vue de cet élément irrité & de ſon flux & reflux, celle du ſaut de Niagara qu'il voulut voir enſuite, &c. Ce voyage ne lui ayant pas cependant procuré les lumieres qu'il recherchoit, il ſe détermina à aller au Nord-Oueſt juſqu'à la grande eau (la mer); ce qu'il exécuta de la maniere ſuivante, & à quoi il employa cinq ans. Nous empruntons les propres termes de M. Lepage du Pratz, en l'abrégeant quelquefois dans des endroits indifférens.

„ Il y avoit bien des années, lui dit *Moncacht-Apé*, que nos vieillards m'avoient
„ dit que l'ancienne parole (la tradition)
„ leur apprenoit que tous les hommes rouges
„ (les Indiens) du froid venoient de bien
„ plus haut & de bien plus loin que la ſource
„ du Miſſouri (1); & depuis long-tems j'a-
„ vois faim de voir par mes yeux quelle étoit
„ cette terre d'où venoient nos premiers pe-
„ res. Mes précautions étoient priſes; &
„ quand le blé fut mur, je me fis faire des vi-
„ vres pour mon voyage, & je partis en ſui-
„ vant les terres hautes que nous habitons
„ (à l'Eſt du fleuve), juſqu'à l'Ouabache. Je
„ remontai environ un quart de journée au-
„ deſſus de l'endroit où elle ſe perd dans la
„ riviere (le Miſſiſſipi), afin de pouvoir la
„ traverſer ſans entrer dans l'autre. Quand
„ je me vis aſſez haut, je fis un cajeu (un ra-
„ deau) avec des cannes, & un petit paquet
„ de cannes me ſervit de pagaye. Je paſſai
„ ainſi l'Ouabache, & me mis à marcher
„ dans des prairies où l'herbe ne faiſoit que
„ de naître. Le lendemain, je trouvai un
„ petit troupeau de bœufs, qui me laiſſerent
„ approcher ſi près, que je tuai une vache
„ graſſe. J'en pris les filets, la langue, la
„ boſſe, & laiſſai le reſte aux loups. Je me
„ repoſai enſuite quelques jours chez les

(1) Le Miſſouri eſt, comme l'on ſait, une des plus grandes rivieres qui ſe jettent dans le Miſſiſſipi, en venant de très-loin du côté de l'Oueſt. *Moncacht-Apé* la remonta depuis les Canſés trente-nœuf journées, & ne fut pas à ſa ſource.

„ *Tamaroas*, un des villages des Illinois.

„ Après ce petit repos, je continuai ma „ route au froid (au Nord) jufqu'au Miffouri. Auffi tôt que je fus vis-à-vis de cette „ riviere, je me difpofai à traverfer la grande riviere (le Miffiffipi), de façon que „ j'arrivaffe au froid du Miffouri. Pour cela, „ je remontai affez haut, & je fis un cajeu, „ comme pour paffer l'Ouabache; je traverfai la grande riviere du levant au couchant: „ & lorfque je fus près du bord, je me laiffai „ dériver jufqu'à la battue (pointe de fable) „ formée par la jonction des deux rivieres.

„ En defcendant fur cette pointe, j'y trouvai des outardes qui n'avoient point peur „ des hommes. J'en tuai une ". (L'Indien décrit ici le divertiffement que lui donna fon radeau abandonné, que les deux fleuves fe difputoient en quelque forte. Il obferve auffi la différence des eaux du Miffouri troubles & bourbeufes, d'avec celles du Miffiffipi qui font claires, leur difficulté à fe mêler, &c.)

„ Je remontai le Miffouri du côté du froid, „ & je marchai plufieurs jours avant d'arriver à la nation des *Miffouris*, que j'eus peine à découvrir. J'y reftai affez long-tems, „ non-feulement pour me repofer, mais encore pour apprendre la langue que l'on parle un peu plus loin. Je m'étois raffafié en „ chemin de boffes & filets de bœufs que j'avois tués. Je n'avois jamais tant vu de ces „ animaux que dans ce pays, où l'on ne voit „ que des prairies d'une journée de marche „ & plus, toutes couvertes de bœufs.

„ Les *Missouris* ne vivent presque que de „ viande, & ils ne font du mays que pour se „ délasser du bœuf & de tout autre gibier, „ qu'ils ont en très-grande quantité ; je pas- „ sai (l'hiver) avec eux, pendant lequel il „ tomba tant de neige, qu'elle étoit sur la „ terre plus haute que la ceinture.

„ Lorsque le froid fut passé je me remis en „ chemin, & je remontai le Missouri, jus- „ qu'à ce que je fusse arrivé à la nation de „ l'Ouest (1). Là je m'informai de ce que je „ voulois savoir pour me conduire plus loin. „ On me dit que pour aller du côté où nous „ étions venus, & eux aussi, j'aurois bien „ de la peine, parce que les nations étoient „ éloignées du Missouri. Qu'ainsi, lorsque „ j'aurois marché environ une lune (un „ mois), je devois prendre sur ma droite, „ en tirant droit au froid (au Nord), où je „ trouverois à quelques jours de marche, „ une riviere qui court du levant au cou- „ chant, par conséquent toute contraire au „ Missouri ; que je suivrois cette riviere, „ jusqu'à ce que je trouvasse la nation des „ *Loutres*, où je pourrois me reposer, m'ins- „ truire plus amplement & même trouver des „ personnes qui m'accompagneroient; qu'au „ reste, je pourrois descendre cette riviere „ en pirogue, & faire beaucoup de chemin „ sans me fatiguer.

„ Avec cette instruction, je continuai ma „ route, toujours en remontant le Missouri

(1) C'est la nation des *Cansés*, suivant M. Le-page du Pratz.

„ pendant une lune; & quoique j'allasse assez
„ vîte, je n'osois encore prendre sur ma droi-
„ te, comme on m'avoit dit, parceque de-
„ puis quelques jours je voyois beaucoup de
„ montagnes où je craignois de passer, de
„ peur de me blesser les pieds; cependant il
„ fallut m'y résoudre. Ayant donc pris ce
„ parti pour le lendemain, je résolus de cou-
„ cher où je me trouverois, & je fis du feu.
„ Peu après, en regardant le soleil qui baissoit
„ déjà beaucoup, j'apperçus de la fumée à
„ quelque distance de moi; je ne doutai point
„ que ce fût quelque parti de chasseurs qui se
„ proposoient de passer la nuit en ce lieu, &
„ il me vint en pensée qu'ils pourroient bien
„ être de la nation des Loutres. Je partis sur-
„ le-champ, afin de pouvoir être guidé vers
„ eux par la fumée pendant le reste du jour.
„ Je les joignis, & ils me virent avec surpri-
„ se arriver seul. Ils étoient une trentaine
„ d'hommes & quelques femmes. Leur lan-
„ gue m'étant inconnue, nous ne pûmes
„ parler que par signes. Cependant, à la sur-
„ prise près, ils me reçurent assez bien, & je
„ restai trois jours avec eux. Au bout de ce
„ tems, une des femmes dit à son mari,
„ qu'elle se croyoit prête d'accoucher. Sur
„ cela, les autres renvoyerent cet homme &
„ la femme au village, & leur dirent de m'em-
„ mener avec eux, afin de me faire marcher
„ par un chemin plus commode que celui
„ que j'allois prendre.

„ Nous remontâmes encore le Missouri
„ pendant neuf petites journées; puis nous

» tournâmes droit au froid, & marchâmes
» pendant cinq jours, au bout desquels nous
» rencontrâmes une riviere d'une eau belle
» & claire. Aussi la nomment-ils la *belle Riviere.* Cet homme & sa femme me demanderent si je ne voulois pas m'y baigner, &
» m'y déterminerent en me disant qu'il n'y
» avoit point de crocodilles.

» Nous descendîmes la belle riviere le reste du jour, & nous arrivâmes sur le bord
» d'un ruisseau que nous rencontrâmes, où
» cette troupe de chasseurs avoit caché ses pirogues. Mon guide ayant tiré la sienne,
» nous entrâmes tous trois dedans, & nous
» descendîmes à leur village, où nous n'arrivâmes que de nuit. J'y fus aussi bien reçu
» que si j'avois été un des leurs. Pendant le
» voyage, j'avois appris quelques mots de
» leur langue; & je la sus bientôt, parceque
» j'étois toujours avec les vieillards qui aiment à instruire la jeunesse, comme je l'ai
» remarqué généralement dans toutes les nations que j'ai vues.

» Cette nation étoit justement celle des
» *Loutres* que je cherchois. Comme j'y étois
» bien traité j'y aurois fait volontiers un plus
» long séjour; mais occupé de mon dessein,
» je me déterminai à partir avec quelques-uns des *Loutres* qui alloient chanter un calumet à ceux d'une nation où je devois passer, & qui étant freres de ceux que je quittois, parloient la même langue, à quelque
» différence près.

» Je partis donc avec les *Loutres*, & nous

„ descendîmes la belle riviere dans une piro-
„ gue pendant dix-huit jours, mettant pied
„ à terre de tems à autre pour chasser, & le
„ gibier ne nous manquoit pas. J'aurois bien
„ desiré pousser plus loin en suivant toujours
„ la belle riviere; car je ne fatiguois pas dans
„ la pirogue. Mais je me rendis aux raisons
„ que l'on m'opposa. On me dit que les cha-
„ leurs étant déjà grandes, les herbes hautes
„ & les serpens dangereux, je pourrois en
„ être mordu en allant à la chasse; que d'ail-
„ leurs, il étoit nécessaire que j'apprise la
„ langue de la nation où je voulois aller; ce
„ qui me seroit beaucoup plus facile, quand je
„ saurois celle de la nation où je me trouvois.

„ Je suivis donc le conseil que me don-
„ noient les vieillards de cette nation, avec
„ d'autant moins de peine, que je voyois
„ que leurs cœurs parloient comme leurs bou-
„ ches. Ils m'aimoient, & je n'allois à la
„ chasse que pour mon plaisir. Pendant le
„ froid (l'hiver) que je passai avec eux, je
„ m'attachai à apprendre la langue de ce peu-
„ ple où je devois aller, parce qu'on m'avertit
„ qu'avec son secours, je me ferois entendre
„ chez toutes les nations que je trouverois
„ au couchant jusqu'à la grande eau, la dif-
„ férence n'étant pas grande.

„ Le froid n'étoit pas encore entiérement
„ passé, que je me mis dans une pirogue avec
„ beaucoup de viandes en farine (de viandes
„ seches), parce que ces nations ne culti-
„ vent point le mays, sinon pour la curiosité.
„ Ainsi, n'étant point embarrassé de rien, je

„ navigeai à mon aiſe; & en aſſez peu de tems, „ j'arrivai à une très-petite nation, qui fut „ fort étonnée de me voir arriver ſeul". Ici le bon *Moncacht - Apé* raconte que comme chez cette nation les eſclaves portent les cheveux courts, & qu'il les avoit tels, il éprouva quelques paroles dures d'un Indien qui reconnut cependant ſa mépriſe; & qu'il rencontra chez cette même nation un vieillard Indien, nommé le *Gros-Chevreuil*, auquel il étoit adreſſé & recommandé; que ce bon vieillard le traita très-bien, & l'inſtruiſit de ce qu'il deſiroit ſavoir ſur les différentes nations qu'il rencontreroit juſqu'à la grande eau (la mer).

„ Après deux jours de ſéjour chez ce bon „ vieillard, je me remis dans ma pirogue, „ dit notre voyageur, & je deſcendis la belle „ riviere, ſans m'arrêter plus d'un jour chez „ chaque nation que je rencontrai dans mon „ chemin.

„ La derniere de ces nations eſt à une jour„ née de la grande eau, & éloignée de la ri„ viere d'une courſe d'homme (environ une „ lieue). Elle ſe tient dans les bois, pour ſe „ cacher, dit-elle, des hommes barbus. On „ m'y reçut comme ſi je fuſſe arrivé dans ma „ famille, & j'y fis bonne chere de toutes „ façons. On y mange d'un grain qui vient „ naturellement, & qui eſt meilleur que tout „ autre, comme auſſi des oiſeaux bleus qui „ ſont fort bons. Ces peuples ont encore de „ la viande d'eau; c'eſt un animal qui vient „ à terre manger l'herbe. Il a la tête formée „ comme le bœuf; mais il n'en a pas la cou-

„ leur. Ils mangent auſſi beaucoup de poiſ-
„ ſons de la grande eau, ainſi que d'un grand
„ nombre de coquillages.

„ Mais il faut toujours être ſur ſes gardes,
„ à cauſe des hommes barbus qui font ce
„ qu'ils peuvent pour enlever de jeunes gens,
„ ſans doute pour en faire des eſclaves. On
„ me dit que ces hommes étoient blancs;
„ qu'ils avoient une barbe longue & noire
„ qui leur tomboit ſur la poitrine; qu'ils pa-
„ roiſſoient gros & courts, la tête groſſe &
„ couverte d'étoffe; qu'ils étoient toujours
„ habillés, même dans les plus grandes cha-
„ leurs; que leurs habits tomboient juſqu'aux
„ jambes, qui étoient couvertes, ainſi que
„ les pieds, d'étoffe jaune ou rouge. Qu'au
„ reſte, on ne ſavoit pas de quoi leur habille-
„ ment étoit fait, parce qu'on n'en avoit ja-
„ mais pu tuer aucun, leurs armes faiſant
„ un grand bruit & un grand feu; qu'ils ſe re-
„ tiroient cependant, quand ils voyoient
„ plus d'hommes rouges armés qu'ils n'é-
„ toient; & qu'alors ils rentroient dans leur
„ grande pirogue, où ils étoient quelquefois
„ trente, & jamais plus.

„ On m'ajouta que ces étrangers venoient
„ du ſoleil couchant, pour chercher ſur la
„ côte un bois jaune & puant, qui teint en
„ beau jaune; que comme on avoit remar-
„ qué que ces hommes barbus venoient tous
„ les ans lorſque le froid finiſſoit pour enle-
„ ver de ce bois on avoit fait mourir tous
„ les arbres par le conſeil d'un vieillard; de
„ ſorte qu'ils ne venoient plus, parce qu'ils

„ n'en trouvoient point : mais que deux na-
„ tions voiſines l'une de l'autre, & peu éloi-
„ gnées de la leur, n'avoient pu l'imiter, par-
„ cequ'elles n'avoient point d'autre bois que
„ ce bois jaune, en ſorte que les hommes
„ barbus l'ayant découvert y alloient tous les
„ ans ; ce qui incommodoit beaucoup ces na-
„ tions, qui n'oſoient aller ſur la côte, de
„ crainte de perdre leurs jeunes gens. Enfin,
„ que pour les chaſſer une bonne fois, elles
„ avoient invité tous leurs voiſins à ſe rendre
„ chez elles en armes vers le commencement
„ du chaud (de l'été), à une lune marquée,
„ & que ce tems approchoit.

„ Je leur dis alors que j'avois vu des armes
„ à feu, & que je n'en avois point peur ; c'eſt
„ pourquoi ils m'inviterent à aller avec eux,
„ en me diſant que ces deux nations étoient
„ ſur le chemin que je devois tenir pour aller
„ au pays d'où nous ſommes ſortis ; & qu'au
„ reſte, il y auroit tant d'hommes rouges,
„ que l'on détruiroit aiſément les hommes
„ barbus ; ce qui en empêcheroit d'autres de
„ revenir. Je leur répondis que mon cœur
„ trouvoit qu'il étoit bon que j'allaſſe avec
„ eux ; & en cela j'avois une envie que je
„ voulois ſatisfaire. J'avois faim de voir ces
„ hommes barbus qui ne devoient reſſembler
„ ni aux François, ni aux Anglois, ni aux
„ Eſpagnols que je connoiſſois, leſquels ſe
„ coupent tous la barbe, & ſont différem-
„ ment vêtus. Ma bonne volonté fit grand
„ plaiſir à ces peuples, qui tous s'imaginoient
„ qu'un homme qui avoit vu des blancs, &

„ plusieurs nations, devoit avoir plus d'es-
„ prit que des gens qui n'étoient jamais sortis
„ de chez eux, & qui n'avoient vu que des
„ hommes rouges.

„ Lors donc que le tems fut venu, je par-
„ tis avec les guerriers, & nous marchâmes
„ cinq grandes journées. Etant arrivés, nous
„ attendîmes les hommes barbus qui, cette
„ année, vinrent plus tard qu'à l'ordinaire.
„ En attendant, on me montra l'endroit où
„ ils mettoient leur grande pirogue; c'étoit
„ entre deux rochers assez hauts & longs, qui
„ tenoient à la grande terre & entre lesquels
„ couloit une riviere toute bordée de bois
„ jaune; mais cette riviere étant trop plate
„ pour que leur grande pirogue pût y entrer,
„ ils en avoient une petite avec laquelle ils y
„ entroient. On me dit encore qu'ils ne se
„ méfioient de rien, parceque les peuples se
„ retiroient à deux journées dans les terres,
„ aussi-tôt qu'ils les appercevoient venir par
„ la grande eau; que cependant on les faisoit
„ observer, mais sans se découvrir.

„ Après m'avoir dit ces choses, on tint
„ conseil; & les avis étoient qu'il falloit se
„ tenir caché derriere les deux rochers, &
„ que dès que les hommes barbus y arrive-
„ roient, il falloit crier, & tirer sur eux tous
„ à la fois pour les empêcher de mettre à ter-
„ re. Je n'avois pas voulu parler le premier;
„ mais enfin voyant le parti qu'ils prenoient,
„ je leur dis que quoique je n'eusse point fait
„ la guerre contre les blancs, je savois qu'ils
„ sont braves & habiles; & que quoique j'i-

„ gnoraſſe ſi ceux-ci reſſembloient aux autres,
„ je penſois néanmoins qu'ils ne leur feroient
„ pas grand mal en s'y prenant ainſi, & que
„ ce ſeroit beaucoup s'ils pouvoient remporter
„ trois ou quatre chevelures: ce qui ne feroit
„ guere d'honneur à tant de guerriers
„ raſſemblés, quand ils retourneroient dans
„ leurs nations.

„ Je leur conſeillai donc de mettre deux
„ hommes ſur les deux rochers, pour épier
„ les hommes barbus, & avertir de leur arrivée;
„ qu'alors, on leur donneroit le tems
„ de venir à terre couper du bois, & que lorſqu'ils
„ y ſeroient occupés, une partie des
„ guerriers monteroit ſur les rochers, une
„ autre ſe cacheroit dans le taillis des années
„ dernieres, & le reſte les attaqueroit à la
„ pointe du jour. Il ne faut pas douter, leur
„ dis-je, qu'il ne s'en ſauve beaucoup; mais
„ quand ils voudront regagner leur petite pirogue,
„ ceux qui ſeront cachés dans le taillis
„ en tueront pluſieurs, & ceux des rochers
„ en feront autant, lorſqu'ils approcheront
„ de la grande pirogue. Cette embuſcade
„ devoit ſe préparer la nuit. Mon
„ avis réunit tous les guerriers, qui ſe trouverent
„ fort heureux de ce que j'avois bien
„ voulu aller avec eux.

„ Nous attendîmes encore les hommes
„ barbus pendant dix-ſept jours, au bout
„ deſquels on les vit paroître dans deux grandes
„ pirogues. Ils vinrent ſe placer entre les
„ deux rochers, où ils s'occuperent d'abord
„ à remplir d'eau douce des vaiſſeaux de bois

„ pareils

„ pareils à ceux où les François mettent leur
„ eau-de-feu (eau-de-vie). Ce ne fut que le
„ quatrieme jour qu'ils allerent tous à terre y
„ couper du bois. On fit contr'eux tout ce
„ que j'avois conſeillé; cependant on n'en
„ put tuer que onze : car je ne ſais pourquoi
„ les hommes rouges qui tirent ſi bien ſur le
„ gibier, tirent ſi mal ſur leurs ennemis. Le
„ reſte des hommes barbus gagna ſes piro-
„ gues, & s'enfuit ſur la grande eau, où
„ nous les ſuivîmes long-tems de l'œil, & en-
„ fin nous les perdîmes de vue. Ils avoient
„ autant peur de notre grand nombre, que
„ nous en avions de leurs armes à feu.

„ Nous allâmes enſuite examiner les morts
„ qui nous reſtoient. Ils étoient bien plus
„ petits que nous ne ſommes, & fort blancs.
„ Ils avoient la tête groſſe, & le corps aſſez
„ gros pour leur hauteur. Leurs cheveux
„ n'étoient longs que vers le milieu de la tête.
„ Ils ne portoient point de chapeaux comme
„ vous autres; mais ils avoient la tête entor-
„ tillée de beaucoup d'étoffe. Leurs habits
„ n'étoient ni de laine ni d'écorce (il veut di-
„ re de ſoie); mais de quelque choſe de ſem-
„ blable à vos vieilles chemiſes (apparem-
„ ment de coton) très-doux, & de différen-
„ tes couleurs. Ce qui couvroit leurs jambes
„ & leurs pieds étoit d'une ſeule piece. Je
„ voulus eſſayer une de ces chauſſures; mais
„ mon pied n'y put jamais entrer (1). Tou-

(1) Il eſt aſſez difficile de conjecturer quels hommes étoient ceux qui venoient ainſi couper du bois jaune ſur la côte d'Amérique. On ſeroit tenté

„ tes les nations qui s'étoient aſſemblées en
„ ce lieu ſe partagerent leurs habillemens,
„ leurs barbes & leurs chevelures.

„ De ces onze qui avoient été tués, deux
„ ſeulement avoient des armes à feu, de la
„ poudre & des balles. Quoique je ne con-
„ nuſſe pas alors les fuſils auſſi bien qu'à pré-
„ ſent, comme j'en avois vus en Canada, je
„ voulus eſſayer ceux-ci, & je trouvai qu'ils
„ ne tuoient pas auſſi bien que les vôtres. Ils
„ étoient beaucoup moins légers. La poudre
„ étoit mêlée de groſſe, de moyenne & de fi-
„ ne; mais la groſſe étoit en plus grande quan-
„ tité. Voilà ce que j'ai remarqué ſur ces
„ hommes barbus, & de quelle façon on
„ s'en débarraſſa; après quoi je penſai à con-
„ tinuer mon voyage.

„ Pour cet effet, laiſſant les hommes rou-
„ ges retourner chez eux, je me joignis à
„ ceux qui habitoient plus avant ſur cette cô-
„ te vers le couchant, & nous marchâmes
„ tous enſemble, en ſuivant à-peu-près la cô-
„ te de la grande eau, qui va droit entre le
„ froid & le couchant (au Nord-Oueſt).
„ Quand je fus arrivé chez cette nation, je
„ m'y repoſai pluſieurs jours, pendant leſ-
„ quels je m'informai du chemin qui me reſ-
„ toit à faire. J'y remarquai que les jours
„ étoient beaucoup plus longs que chez nous,
„ & les nuits très-courtes; je voulus ſavoir
„ pourquoi, mais perſonne ne put me l'ex-
„ pliquer.

de les prendre pour des Japonois, des Chinois ou des Coréens, ſi l'on pouvoit croire que ces peuples fiſſent une navigation auſſi longue & auſſi dangereuſe.

„ Les vieillards m'apprirent qu'il étoit inu-
„ tile que j'entrepriſſe d'aller plus loin. Ils
„ me dirent que la côte s'étendoit encore
„ beaucoup entre le froid & le couchant;
„ qu'elle tournoit enſuite tout court au cou-
„ chant, & qu'enfin elle étoit coupée par la
„ grande eau directement du chaud au froid
„ (du Sud au Nord). L'un m'ajouta qu'é-
„ tant jeune, il avoit connu un homme très-
„ vieux qui avoit vu cette terre (avant que
„ la grande eau l'eût mangée) qui alloit bien
„ loin; & que dans le tems que la grande
„ eau étoit baſſe, il paroît des rochers à la
„ place où étoit cette terre. Tous enſemble
„ me détournerent d'entreprendre ce voya-
„ ge, parcequ'ils m'aſſurerent que le pays
„ étoit rude & froid, ſans gibier; & par con-
„ ſéquent ſans habitans, & ils me conſeille-
„ rent de reprendre le chemin de mon pays;
„ ce que je fis, en tenant la même route
„ qu'en allant".

M. Lepage du Pratz nous apprend qu'il queſtionna enſuite notre bon Indien ſur le tems qu'il avoit marché, & ſur les différentes directions de ſa route; à quoi il répondit qu'il avoit marché trente-ſix lunes, ſur les cinq ans qu'il avoit mis à ſon voyage. Qu'à partir du confluens du Miſſouri, il avoit marché au Nord-Oueſt juſqu'à la nation de ce nom, où il avoit paſſé l'hiver; que de là il avoit été droit au Sud juſqu'à une nation qu'il appelle de l'Oueſt, probablement les *Canſés*; qu'enſuite il avoit marché trente-neuf jours en remontant le Miſſouri; de-là, cinq

jours au Nord jusqu'à la belle riviere ; & que celle-ci couloit jusqu'à la grande eau (la mer), de la même direction du Nord-Ouest : par où probablement il ne faut pas entendre précisément le Nord-Ouest, mais l'Ouest en tournant un peu au Nord ; car il a dit ailleurs que la belle riviere alloit parallèlement au Missouri du levant au couchant ; & cela paroît confirmé par le rapport de tous les autres Indiens qui la font couler plus dans la direction du couchant que dans toute autre.

Voilà, à dire vrai, tout ce qu'on peut tirer de probable de cette narration ; car d'ailleurs, si l'on évalue ces trente-six lunes de marche tant en allant qu'en revenant, & si l'on admet que la direction moyenne ait toujours été à-peu-près au Nord-Ouest, on n'est qu'embarrassé de la quantité du chemin qui porteroit trop au Nord ; c'est-à-dire, au delà même du soixante-dixieme degré de latitude. Comment, d'ailleurs, évaluer avec quelque probabilité les réductions à faire pour les sinuosités des rivieres côtoyées à pied, pour les détours nécessités par des chemins impraticables, &c ! Nous nous bornerons à dire que si ce voyage a quelque réalité, la fameuse mer intérieure de l'Ouest prétendue par MM. Delisle & Buache, d'après la relation fabuleuse (1) de l'Amiral Espagnol de Fonte, ne peut être qu'une chimere. Aussi M. Lepa-

---

(1) *Note du Traducteur.* Cette relation en effet est remplie d'improbabilités qui ont été parfaitement développées, tant par le P. Gumilla, auteur de l'*Histoire de la Californie*, que par M. Engel,

ge en avoit déjà tiré cette conſéquence, avant que le dernier Voyage de M. Cook eût fait évanouir cette chimere par les reconnoiſſances qu'il a faites ſur toute la côte de l'Amérique baignée par la mer du Sud.

Il ne nous eſt pas poſſible de nous refuſer à rapporter encore le précis d'un voyage fait par quelques Indiens des environs des lacs du Canada, juſqu'à la mer Pacifique. Nous le tirons d'un ouvrage anglois, publié en 1744 par M. Dobbs, & intitulé: *An account of the countries adjoigning to Hudſon's Bay, &c.* ou *Relation des pays qui avoiſinent la Baye de Hudſon.*

Cet auteur rapportant les différentes courſes intéreſſantes d'un Métis ou François Indien, qui négocioit au fort Nelſon, nous apprend que celui-ci lui avoit raconté avoir connu un Indien déja avancé en âge, qui avoit été en parti de guerre juſqu'au bord de la mer ſiſe à l'Oueſt. Cet Indien, du nombre de ceux appellés par les Anglois, *Home Indians*, s'étoit mis à la tête de trente guerriers, pour faire une incurſion contre les *Attimoſpicais*, ou *Têtes plates*, nation vivant ſur le bord ſeptentrional de la mer Pacifique. Ils s'étoient mis en route ſur la fin de l'automne avec leurs familles, & avoient marché, chaſſant & pêchant par intervalles, pendant deux hivers & l'été intermédiaire; après

dans ſes *Mémoires & obſervations géographiques & critiques ſur la ſituation des pays ſeptentrionaux de l'Aſie & de l'Amérique &c.* Lauſanne, 1765, *in*-4. Ouvrage dont on ne peut dire trop de bien.

cette marche de dix-huit mois environ, ils rencontrerent la mer, & ils travaillerent à se faire des canots. Là ils laisserent leurs femmes & leurs enfans avec les hommes hors d'état de se battre, pour les ramener chez eux en chassant & pêchant. Quant à eux, ils arriverent en côtoyant la mer, à un détroit, qu'ils traverserent au moyen de leurs canots. Cette côte étoit presque Est & Ouest. Après avoir passé ce détroit, ils marcherent encore presque trois mois le long de la côte, en chassant & pêchant pour leurs besoins. Ils eurent enfin connoissance de leurs ennemis, par des traces imprimées dans le sable, qui leur firent juger qu'ils n'en étoient pas loin. Alors ils quitterent leurs canots, & marcherent encore cinq jours à travers les bois & les buissons, qui étoient fort bas, & si serrés, qu'on pouvoit à peine s'y faire jour. Ils arriverent ainsi jusqu'au bord d'une riviere, où ils rencontrerent un grand village de leurs ennemis. Ils firent leur cri ordinaire de guerre, & tomberent sur eux, après avoir fait, suivant leur usage, une décharge générale de leurs fleches & armes à feu. Ceux-ci fuirent d'abord dans la premiere surprise; mais ayant reconnu la foiblesse des assaillans, ils revinrent sur eux, en tuerent quinze, & blesserent trois ou quatre. Les autres prirent la fuite dans les bois, & ayant regagné leurs canots, retournerent après beaucoup de fatigues au détroit qu'ils repasserent; mais ils moururent ensuite tous les uns après les autres, soit de fatigue, soit de besoins, hors un seul qui, après un an de voyage, regagna

la riviere des *Sàkis*, où il rencontra des gens de sa nation qui lui donnerent les secours nécessaires pour le rétablir. Il avoit souffert dans ce voyage au-delà de tout ce qu'on peut exprimer, ayant été réduit à vivre le plus souvent d'herbes & de mousse; car il avoit usé ses munitions de poudre & de plomb, il avoit perdu ses fleches & même son couteau.

On seroit tenté de croire que le détroit que passerent ces Indiens est celui que M. Cook a reconnu vers le cinquantieme degré de latitude, auquel il a donné le nom de Baye du roi George, & que les Sauvages qu'ils alloient attaquer étoient vers la baye que le même navigateur appelle la Baye de *Sandwick*.

III.

Des voyages de la Hontan.

COMME le baron de la Hontan est un de ceux qui ont pénétré le plus avant dans l'intérieur de l'Amérique Septentrionale, & qu'il en raconte d'après le rapport des Indiens, des choses assez singulieres, on a cru devoir en joindre ici un précis & un jugement.

Le baron de la Hontan, homme de condition, d'abord soldat & ensuite officier en Canada vers la fin du dernier siecle, est presque le premier qui ait décrit avec un certain détail les mœurs & usages des nations Américaines de l'intérieur des terres. C'étoit, à

ce qu'il paroît par ſes entretiens avec le Sauvage *Adario*, un homme plus que dégagé de préjugés. Mais on peut penſer fort librement ſur certains objets, & néanmoins être croyables ſur des faits. Or, pluſieurs de ces faits qui avoient paru ſinguliers & de pures fictions de l'auteur, tels que la maniere dont les Indiens font l'amour, & qu'on appelle courir l'allumete, &c. ont été poſtérieurement confirmés.

Quoi qu'il en ſoit, le baron de la Hontan voulant pénétrer dans l'intérieur des terres, prit ſa route par le lac Michigan & la baye des Puans; c'eſt celle que le capitaine Carver appelle d'un nom plus convenable la Baye Verte. Il ſuivit la riviere du Renard, & de là entra dans la riviere Ouiſconſin, qu'il deſcendit juſqu'au Miſſiſſipi; enſuite il remonta ce fleuve pendant huit jours, juſqu'à l'embouchure d'une riviere venant de l'Oueſt, qu'il appelle la Riviere longue.

Entré dans cette riviere, il la remonta pendant cinquante-ſept jours; il rencontra d'abord à environ cinquante lieues de l'embouchure, un peuple qu'il appelle *Eokoros*; à ſoixante lieues plus haut, un autre appellé les *Eſſanapes*; & enfin beaucoup plus haut, un troiſieme, qu'il appelle les *Gnacſitares*, qui habitoient une isle dans un lac. Il y fit quelque ſéjour, pendant lequel ils envoyerent au Sud pour amener des hommes qui ſuſſent connoître s'il n'étoit pas, lui & ſes compagnons, de la nation Eſpagnole. Il eſt probable qu'on lui eût fait une mauvaiſe réception, s'il l'avoit été. Mais ces gens venus

du Sud dirent qu'il n'étoit pas de cette nation.

Pendant le séjour qu'il fit chez les *Gnacsitares*, il eut occasion de voir des gens d'un peuple plus éloigné, & fréquemment en guerre avec eux. C'étoient des *Mosemleeks*, au sujet desquels on lui dit qu'ils habitoient les bords d'une riviere tirant sa source des mêmes montagnes que la Riviere longue, mais coulant en sens contraire. Ces *Mosemleeks* lui parurent comme des Espagnols ; ils avoient une barbe touffue, des cheveux jusqu'au dessous des oreilles & des habits. On lui ajouta que cette riviere tomboit cent cinquante lieues plus bas dans un lac environné de six belles villes, habitées par un peuple appellé les *Tahuglaucks* ; qu'à l'entour de ce lac, il y avoit encore plus de cent villes (probablement des villages) ; que ce peuple avoit des maisons de pierre, couvertes en terrasse, & enduites de terre grasse ; qu'il cultivoit les arts ; qu'ils avoient des bâtimens fort grands ; que leur gouvernement étoit entiérement despotique. Enfin, suivant le rapport de ces *Mosemleeks*, les hommes y étoient multipliés comme les feuilles des arbres : ils labouroient, & employoient la peau des veaux & des bœufs à divers usages ; ils portoient la barbe & un bonnet pyramidal fort élevé : leur chaussure étoit une espece de bottine, & leur habit une sorte de tunique descendant jusqu'aux genoux ; ils étoient presque toujours en guerre avec des peuples plus méridionaux.

Tels sont les détails rapportés par la Hontan sur ce peuple policé de l'intérieur de l'A-

mérique ; mais malheureusement, & je suis ici de l'avis du P. de Charlevoix, tout ce récit a non-seulement l'air fabuleux ; mais les découvertes postérieures le démontrent. En effet, la riviere longue est, comme on n'en peut douter, la riviere Saint-Pierre, que M. Carver a remontée assez haut, & il est certain qu'il n'y a aucun des peuples nommés par le baron de la Hontan. Sa relation est la seule où il ait jamais été question d'*Eockoros*, d'*Essanapes*, de *Gnacsitares*, de *Mosemleeks*, & de *Tahuglauks*. L'état des lieux auroit-il changé? Ces nations Indiennes auroient-elles été détruites ou chassées au loin par les *Nadoessis*, qui seuls habitent aujourd'hui ce fleuve & ses environs! Cela n'est pas impossible ; mais il y a peu de probabilité: & je suis porté à penser qu'en cela le baron de la Hontan a fait un roman.

Cependant il y a dans la carte de la Hontan quelque vérité: il représente, par exemple, l'habitation des *Gnacsitares* aux environs & sur un lac fort éloigné dans le haut de la riviere. Les rapports postérieurs ont appris qu'il y en a un, appellé le lac des *Tintons* ; & suivant M. Carver, les *Tintons* sont une des onze tribus formant la nation des *Nadoessis*.

Quant à ces peuples policés ou du moins beaucoup plus avancés que les autres vers la civilisation, presque toutes les nations Indiennes de l'Est semblent s'accorder à dire qu'à l'Ouest, il y a des hommes qui vivent en grandes sociétés, qui habitent des especes de villes, qui cultivent les arts, & qui font usage d'ustensiles d'or ou d'argent, &c.

M. Carver lui-même nous raconte dans ſa Relation, que les Indiens lui dirent qu'au Nord-Oueſt des ſources du Miſſouri & de la riviere Saint-Pierre, il y avoit une nation plus petite & plus blanche que les nations voiſines, qui cultivoit la terre & même les arts, autant qu'on peut en juger par leurs expreſſions; à quoi ils ajoutoient qu'à l'Oueſt des *Montagnes brillantes*, il y avoit des nations qui avoient une quantité d'or ſi conſidérable, qu'elles en faiſoient leurs uſtenſiles les plus communs. Ce rapport ſembleroit confirmer l'opinion où l'on eſt au Mexique, qu'au Nord de la Californie, il y a des provinces comme celles de Sonora, Quivira, Cinaloa, où l'or eſt d'une abondance extraordinaire.

Ajoutons que long-tems avant que M. Carver écrivit ceci, M. Jérémie, commandant François du fort Bourbon, depuis nommé le fort Nelſon, à la baye de Hudſon, avoit informé le public de faits à-peu-près ſemblables. Suivant lui, les Sauvages de ces cantons diſent qu'après avoir marché pluſieurs mois à l'Oueſt-Sud-Oueſt, on trouve une mer, ſur laquelle il y a de grands canots, par le moyen deſquels naviguent des hommes qui ont de la barbe, & qui ramaſſent de l'or à l'embouchure des fleuves. M. Jérémie ajoute que par une riviere qui ſe jette dans le lac *Tecamiouen*, ou *le lac de la Pluie*, on peut aller joindre, ſans doute au moyen d'un portage, une riviere qui coule à l'Oueſt. Il avoit fait, dit-il, ſon poſſible pour engager des Sauvages à aller de ce côté là, pour recon-

noître où ſe décharge cette riviere ; mais ils s'y étoient refuſés, parce qu'ils avoient guerre avec une nation plus éloignée que la leur à l'Oueſt : ils lui ajouterent ſeulement qu'ils tenoient de quelques gens de cette nation, que ceux-ci avoient pour voiſins des hommes barbus qui ſe fortifioient avec des pierres, & ſe logeoient de même ; que ces hommes n'étoient point habillés comme eux, & qu'ils ſe ſervoient de chaudieres blanches. M. Jérémie montra à ces Indiens une taſſe d'argent, & ils lui dirent que c'étoit de cela même que les autres leur avoient parlé.

Nous terminerons ici cette diſcuſſion, qu'il ſeroit facile d'étendre. Mais cela ſeroit inutile ; car il n'eſt rien qu'on ne vienne à bout de prouver par ces oui-dires rapprochés. C'eſt ainſi que le fameux Walter Raleigh ſe perſuada que dans l'intérieur de l'Amérique Méridionale exiſtoit le lac de *Parimé* & le pays d'*Eldorado* ; c'eſt ainſi que Ferdinand de Soto alla à la découverte de la Fontaine de Jouvence, ſiſe dans l'intérieur de la Floride. C'eſt enfin par de pareils rapprochemens, que M. le préſident Desbroſſes trouvoit dans la partie auſtrale de la terre un continent auſſi vaſte qu'aucune des trois anciennes parties du monde, découverte que les navigations de M. Cook ont fait évanouir.

Au ſurplus, on ne peut que faire des vœux pour que la nouvelle puiſſance que nous venons de voir s'élever en Amérique, pouſſe plus loin ces découvertes dans l'intérieur des terres. Nous devons l'eſpérer ; car nous préſumons que la liberté qu'elle vient

d'acquérir, & les reſſources qu'elle préſente à tant de malheureux trop reſſerrés, pour ainſi dire, dans notre continent, vont attirer dans ce nouvel Empire une foule d'hommes laborieux de toutes les nations, & porter avant peu d'années ſa population à un très-haut degré. On verra probablement avant un demi-ſiecle ces vaſtes ſolitudes des bords de l'Ohio & du Miſſiſſipi ſe couvrir de villes & d'habitations. Ces nouveaux habitans ſeront trop intéreſſés à reconnoître l'intérieur du vaſte pays qu'ils auront à leur Oueſt, pour ne pas faire les plus grands efforts à cet effet. Ils doivent deſirer de s'ouvrir par-là un chemin aux pays riches en métaux qui avoiſinent le Mexique & la Californie, & aux Indes orientales. Enfin, tout préſage au ſiecle qui va ſuivre de grandes & nouvelles lumieres ſur cette partie de la géographie. Que de richeſſes inattendues pour l'hiſtoire naturelle, pour les arts & le commerce, réſulteront de la connoiſſance de l'intérieur de ce vaſte continent! La révolution qui vient de s'opérer, indépendamment de l'avantage de rendre la liberté au commerce des nations Européennes, qu'un peuple ambitieux vouloit enchaîner, ou s'approprier excluſivement, doit être regardée comme un des plus grands événemens de ces derniers ſiecles depuis la découverte de l'Amérique, & un des plus intéreſſans pour l'humanité en général.

FIN.

SOMMAIRE

DES MATIERES

CONTENUES EN CET OUVRAGE.

PREMIERE PARTIE.

PRÉFACE, pag. v
Courte notice de la vie du Capitaine Carver, xj
Introduction, xxj
L'auteur part de Boston, pour commencer son voyage, 1
Description du fort Michillimakinac, 2
Description du fort la Baye, 4
—— *de la baye Verte,* 5
—— *du lac Michigan.* 9
L'auteur arrive au village des Ouinebagos, 13
Excursions des Ouinebagos *contre les établissemens Espagnols,* 14
Description du lac des Ouinebagos, 16
Exemple de la résolution d'une femme Indienne, 19
Description de la riviere du Renard, 20
Histoire remarquable d'un serpent sonnete privé, 21
Description du grand village des Sâkis, 24
—— *de la ville supérieure des* Ottagamis, 25
Description de la riviere Ouisconsin, 26

Description de la ville inférieure des Ottagamis, *& de la Prairie-le-Chien*, pag. 27
L'auteur est attaqué par des voleurs Indiens, 28
Description du Missisipi, depuis la riviere Ouisconsin jusqu'au lac Pepin, 30
Description du lac Pepin, 31
Ruines remarquables d'anciens retranchemens, 32
Des Nadoessis *des rivieres*, 34
Avanture entre un parti de ces Indiens & un des Chippeways, 35
Description d'une caverne remarquable, 37
Conduite rare d'un prince des Ouinebagos *au saut Saint-Antoine*, 40
Description de ce saut, 41
Terme du voyage de l'auteur sur le Missisipi, 43
Description de la riviere de Saint-Pierre, 45
Position des sources des quatre principaux fleuves de l'Amérique Septentrionale, 47
Réflexions sur leur proximité; 48
Des Nadoessis *des plaines, chez lesquels l'auteur passa l'hiver de 1766 à 1767*, 50
L'auteur redescend la riviere Saint-Pierre, 52
Récit d'un violent orage, accompagné de tonnerre, ibid.
Discours fait par l'auteur à une grande assemblée de Nadoessis *à la grande caverne*, 54
Avanture avec un parti d'Indiens au lac Pepin, 60
Description du pays adjacent à ce lac, 64
Description de la riviere des Chippeways, 66
Effet extraordinaire d'un ouragan, ibid.
Arrivée de l'auteur au grand portage sur le Nord-Ouest du lac Supérieur, 69
Description des lacs du Nord-Ouest, comme

le lac Bourbon, & le lac Ouinipique, le lac Dubois, le lac la Pluie, le lac Rouge, &c. pag. 70
Description d'une nation Indienne qu'on croit avoir dépendu des rois du Mexique, 77
Description des montagnes Brillantes, 80
Prédiction singuliere d'un grand-prêtre des Killiſtinos *vérifiée,* 81
Description du lac Supérieur, 88
Histoire ou fable de deux Indiens qui avoient abordé dans l'isle Maurepas, 90
Description du saut Sainte-Marie, 96
—— *du lac Huron,* 97
—— *des bayes Saganaum & du Tonnerre,* 98
Phénomene extraordinaire arrivé au détroit de Michillimakinac, 100
Description de la riviere, de la ville & du fort du Détroit, 102
Pluie remarquable arrivée au Détroit, 103
Attaque du fort Détroit par Pontiac, chef célebre d'Indiens, 104
Description du lac Erié, 114
—— *de la riviere & du saut de Niagara,* 116
—— *du lac Ontario,* 117
—— *du lac Oneida, du lac Champlain & du lac George, & autres,* 118
Retour de l'auteur à Boston, & exposition de ses motifs pour entreprendre ses voyages, 122



SECONDE

SECONDE PARTIE.

De l'origine, des usages, des mœurs de la religion & du langage des Indiens.

Ch. I. *De l'origine des Indiens ; sentimens de divers auteurs sur ce sujet, disputés : celui de l'auteur,* pag. 127
Ch. II. *De la constitution, forme, habillement, habitation, & ustensiles de ménage des Indiens,* 149
Ch. III. *Des usages domestiques des Indiens; coutumes particulieres des femmes; circonspection & dispositions stoïques des hommes : leur sagacité étonnante pour certains objets : histoire fort singuliere d'une femme* Nadoessie. *Leur façon de penser relativement à l'argent,* 163
Ch. IV. *De la maniere dont les Indiens comptent le tems, noms de leurs mois. Idée qu'ils ont des figures,* 175
Ch. V. *De leur gouvernement. De leurs divisions en nations & tribus, de leurs chefs, & de leurs assemblées politiques,* 179
Ch. VI. *De leurs fêtes. De leur nourriture habituelle, & de la maniere dont ils la préparent,* 184
Ch. VII. *De leurs danses, & en particulier de la danse de paix, de celle de guerre; autre danse fort extraordinaire. Cérémonies de l'admission dans une société particuliere & mystérieuse, ayant de l'affinité avec celle des francs-maçons,* 188
Ch. VIII. *De leurs chasses. Préparations*

fort singuliere avant de se mettre en chasse. Leurs manieres de prendre divers animaux, tels que l'ours, le buffle, le cerf, le castor, &c. pag. 203

Ch. XIX. *De la maniere dont les Indiens font la guerre. De leurs armes. De leurs préparations pour se mettre en campagne. Maniere dont ils sollicitent d'autres nations à s'allier avec eux. Comment ils déclarent la guerre. Comment ils forment leurs attaques. Exemple de leur maniere de combattre & de son efficacité, tiré de la défaite du général Braddock. Détail du massacre de l'armée Angloise, après la capitulation du fort Guillaume-Henri en 1757. Leur activité & adresse à poursuivre leurs ennemis. De leur maniere de scalper. Comment ils emmenent leurs prisonniers. Exemple remarquable de courage dans une femme prisonniere. Comment ils traitent leurs prisonniers. Comment ils vendent leurs esclaves,* 211

Ch. X. *Maniere dont les Indiens font la paix. Récit d'un combat entre les* Iroquois, *&* *les* Ottagamis *&* Sâkis. *Comment ils traitent de la paix. Description du calumet de paix & des colliers de* ouampun, 256

Ch. XI. *De leurs jeux; de leur jeu de balle ou paulme; de celui des noyaux ou osselets,* 266

Ch. XII. *Des cérémonies de leurs mariages. Celles des nations voisines du Canada, celles des* Nadoessis. *Comment ils conduisent une intrigue amoureuse. Des noms Indiens,* 269

Ch. XIII. *De leur religion. De leurs idées*

sur l'Etre suprême & sur un état à venir. De leurs prêtres, pag. 279
Ch. XIV. *De leurs maladies; de celles qui sont les plus fréquentes parmi eux, & de la maniere dont ils les traitent. Exemple remarquable de bon sens d'une femme Indienne dans un cas de maladie désespérée,* 286
Ch. XV. *De la maniere dont les Indiens traitent leurs morts. Leurs harangues funebres. Exemple singulier d'affection maternelle dans une femme* Nadoessie, 293
Ch. XVI. *Tableau du caractere des Indiens, tant en particulier que comme membres d'une société,* 300
Ch. XVII. *Du langage des Indiens, & des hiéroglyphes qu'ils emploient au lieu d'écriture. Petits Vocabulaires des langues* Chippewaye & Nadoessie, 304

TROISIEME PARTIE.

Des animaux, arbres & plantes de l'Amérique Septentrionale.

Ch. I. *Des quadrupedes,* 323
Ch. II. *Des oiseaux,* 341
Ch. III. *Des poissons,* 351
Ch. IV. *Des serpens & autres reptiles,* 353
Ch. V. *Des insectes principaux,* 362
Ch. VI. *Des arbres forestiers & fruitiers,* 365
Ch. VII. *Des arbrisseaux, racines, fleurs, &c.* 375
Ch. VIII. *De diverses herbes, tant nourricieres que médicinales, &c.* 382

02547

QUATRIEME PARTIE.

Contenant quelques Supplémens ; le premier de l'Auteur, & les autres du Traducteur.

PREMIER SUPPLÉMENT DE L'AUTEUR.

Sur les moyens d'établir dans l'intérieur de l'Amérique Septentrionale des colonies commerçantes. Des parties de ce continent où ces colonies pourroient être établies avec le plus grand avantage. Dissertation sur la découverte d'un passage par le Nord-Ouest, page 393

Plan de Richard Withworth, *pour effectuer le projet de reconnoître par terre le Nord-Ouest de l'Amérique, & pourquoi il n'a pas eu lieu,* 402

SECOND SUPPLÉMENT DU TRADUCTEUR.

Sur quelques voyages relatifs au même objet, 404

APPROBATION.

J'AI lu l'ouvrage intitulé *Voyage de M. Carver dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale*, & je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impression. Yverdon le 10 Août 1784.

E. BERTRAND,
Conseiller & Censeur.

